

HISTOIRE DE LA GRÈCE

**depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin de la génération
contemporaine d'Alexandre Le Grand**

George Grote

traduction d'Alfred Sadous

SIXIÈME VOLUME

CHAPITRE I — NAISSANCE DE L'EMPIRE DES PERSES. - CYRUS.

Dans le dernier chapitre du tome V, j'ai suivi l'histoire de la Grèce centrale presque jusqu'au point où l'histoire des Grecs asiatiques se confond avec elle, et après lequel les deux courants commencent à mêler leurs eaux et à suivre en grande partie le même lit. Je retourne maintenant aux affaires des Grecs asiatiques et des rois asiatiques, en tant que se rattachant à eux, au point où je les ai laissées dans le dixième chapitre du quatrième volume.

Les derniers faits racontés dans ce chapitre furent d'une importance triste et sérieuse pour le monde hellénique. Les Grecs ioniens et æoliens sur la côte asiatique avaient été conquis et rendus tributaires par le roi lydien Crésus : *Jusqu'à ce moment* (dit Hérodote) *tous les Grecs avaient été libres*. Leur vainqueur Crésus, qui monta sur le trône en 560 avant J.-C., paraissait être au faite de la puissance et de la prospérité humaines dans sa capitale inattaquable, et avec ses innombrables trésors à Sardes. Son empire comprenait presque toute l'Asie Mineure, jusqu'au fleuve Halys, à l'est ; de l'autre côté de ce fleuve commençait la monarchie des Mèdes, sous l'autorité de son beau-frère Astyagès, s'étendant vers l'est jusqu'à quelque frontière que nous ne pouvons déterminer, mais comprenant dans une direction sud-est la Persis propre ou Farsistan, et séparée des Kissiens et des Assyriens, à l'est, par la ligne du mont Zagros (la ligne actuelle de frontières entre la Perse et la Turquie). La Babylonie, avec sa prodigieuse cité, entre l'Euphrate et le Tigre, était occupée par les Assyriens ou Chaldæens, sous leur roi Labynit ; territoire rendu populeux et fertile, en partie par la nature, en partie par des prodiges de travail, à un degré tel que nous nous défions même d'un honnête témoin oculaire qui le décrit plus tard à son déclin, — mais qui était alors dans l'état le plus florissant. L'empire chaldæen, sous Labynit, s'étendait jusqu'aux frontières de l'Égypte, renfermant comme territoires dépendants et la Judée et la Phénicie. En Égypte régnait le roi indigène Amasis, puissant et riche, soutenu sur son trône par un corps de mercenaires grecs, et lui-même favorablement disposé pour le commerce et un établissement grecs. Crésus était dans des termes d'alliance tant avec Labynit qu'avec Amasis, et comme Astyagès était son beau-frère, les quatre rois pouvaient bien être regardés comme étant hors des atteintes du malheur. Néanmoins, dans l'espace de trente ans ou un peu plus, l'ensemble de leurs territoires avait fini par être incorporé dans un seul et vaste empire, sous le fils d'un aventurier qui n'était pas encore connu même de nom.

L'élévation et la chute des dynasties orientales ont été dans tous les temps distinguées par les mêmes traits généraux. Un prince brave et aventureux, à la tête d'une population à la fois pauvre, belliqueuse et avide, acquiert un empire ; tandis que ses successeurs, s'abandonnant à la sensualité et à l'indolence, probablement aussi à des dispositions oppressives et irascibles, deviennent, avec la suite des temps, victimes de ces mêmes qualités dans un étranger qui avait permis à leur propre père de s'emparer du trône. Cyrus, le grand fondateur de l'empire persan, d'abord sujet du Mède Astyagès qu'il détrôna dans la suite, répond à cette description générale, autant du moins que nous pouvons prétendre connaître son histoire. Car, en réalité, même les conquêtes de Cyrus, après qu'il fut devenu maître de la Médie, sont très imparfaitement connues ; tandis que l'on ne peut dire que l'on connaisse du tout les faits qui précédèrent son élévation à cette souveraineté : nous avons à choisir entre différents récits qui varient entre eux, et dont le plus complet et le plus détaillé porte tout le

caractère d'un roman. La *Cyropédie* de Xénophon est mémorable et intéressante, considérée par rapport à l'esprit grec, et comme nouvelle philosophique¹. Si elle a été si largement citée comme autorité en matière d'histoire, cela démontre seulement, entre beaucoup d'autres choses, combien les auteurs se sont facilement contentés quant aux conditions essentielles de l'évidence historique. Le récit donné par Hérodote des relations existant entre Cyrus et Astyagès, qui ne s'accorde guère avec Xénophon qu'en ce qu'il fait Cyrus fils de Kambysès et de Mandanê, et petit-fils d'Astyagès ; ce récit, disons-nous, dépasse même l'histoire de Remus et de Romulus, sous le rapport de l'incident et du contraste tragiques. Astyagès, alarmé par un songe, condamne l'enfant nouveau-né de sa fille Mandanê à être exposé : Harpagos, auquel l'ordre est donné, remet l'enfant à l'un des bergers royaux, qui l'expose dans les montagnes, où il est miraculeusement allaité par une chienne². Sauvé ainsi, et dans la suite élevé comme l'enfant du berger, Cyrus manifeste une grande supériorité tant physique qu'intellectuelle, est choisi roi au jeu par les enfants du village, et, en cette qualité, châtie sévèrement le fils de l'un des courtisans ; pour cette offense, il est amené devant Astyagès, qui le reconnaît pour son petit-fils, mais auquel les mages assurent que le rêve est fini et qu'il n'a plus de danger à craindre de la part de l'enfant : — en conséquence le roi lui permet de vivre. Toutefois Astyagès est extrêmement irrité contre Harpagos, parce qu'il n'a pas exécuté ses ordres ; il fait tuer le fils de ce dernier et le fait servir, dans un banquet royal, comme mets à son père, qui l'ignore. Le père, instruit plus tard du fait, dissimule ses sentiments, mais médite une vengeance mortelle contre Astyagès pour ce repas thyestéen. Il persuade à Cyrus, qui avait été renvoyé à son père et à sa mère en Perse, de se mettre à la tête d'une révolte des Perses contre les Mèdes., tandis qu'Astyagès, — polir compléter la conception grecque de folie comme précurseur de la ruine, -envoie contre les révoltés une armée que commande Harpagos lui-même. Naturellement l'armée est défaite, — Astyagès, après lute résistance inutile, est détrôné ; — Cyrus devient roi à sa place, — et Harpagos rend à Astyagès l'outrage qu'il a subi par les plus amères insultes.

Tels sont les points principaux d'un beau récit qui est donné avec quelque longueur dans Hérodote. Probablement il paraîtra au lecteur assez romanesque, bien que l'historien donne à entendre qu'il en avait entendu trois autres différents, et que tous étaient plus remplis de merveilles, aussi bien que plus

¹ Parmi les productions perdues d'Antisthènes, contemporain de Xénophon et de Platon, et émanant comme eux des enseignements de Sokratès, était un *Κύρος, ἡ περὶ Βασιλείας* (Diogène Laërte, VI, 15).

² Nous pouvons voir par Hérodote, I, 122, que c'était là l'histoire réelle, — pendant exact de Romulus et de Remus. Des Grecs ou des Perses, disposés à lui enlever son caractère fabuleux, la transformaient en un conte plus plausible en disant que la femme du berger qui allaita l'enfant Cyrus se nommait *Κυνὼ* (*Κύων* est un chien, mâle ou femelle) ; ils prétendaient que cette dernière circonstance était la base réelle du fait, et que l'intervention de la chienne était une exagération fondée sur le nom de la femme, pour rendre plus manifeste encore la protection divine montrée à Cyrus.

Dans le deuxième chapitre du second volume de cette histoire, j'ai signalé diverses transformations opérées par Palæphate et autres sur les mythes arcs : — le bélier qui porta Phryxos et Hellê à travers l'Hellespont nous est représenté comme ayant été en réalité un homme nommé Krios, qui les aida dans leur fuite ; — le cheval ailé qui transporta Bellerophôn était un vaisseau nommé Pegasos ; etc.

On a fait subir ici la même opération à l'histoire de l'allaitement de Cyrus ; car nous ne courrons pas grand risque en affirmant que l'histoire miraculeuse est la plus ancienne des deux. Les sentiments qui accueillent une histoire miraculeuse sont anciens et primitifs ; ceux qui réduisent le miracle à un fait banal sont d'origine postérieure.

répandus que le sien, qu'il devait à quelques Perses d'un esprit sobre contre la coutume, et de qui il tenait ses renseignements¹. En quels points les trois autres histoires s'éloignaient-elles de celle-ci, c'est ce qu'on ne nous dit pas.

A l'historien d'Halikarnassos nous avons à opposer le médecin de la ville voisine Knidos, — Ktésias, qui contredisait Hérodote, non sans de fortes expressions de blâme, sur beaucoup de points, et particulièrement sur ce qui est le fondement même de l'antique récit relatif à Cyrus ; car il affirmait que Cyrus n'était nullement allié par la parenté à Astyagès². Quelque indigné que nous puissions être contre Ktésias, à propos des épithètes qu'il se permettait d'appliquer à un historien dont l'ouvrage est pour nous d'un prix inestimable, nous devons néanmoins admettre que, comme chirurgien au service du roi Artaxerxès Mnémon, qui guérit la blessure faite à ce prince à Kunaxa par son frère Cyrus le jeune³, il avait de meilleures occasions même qu'Hérodote de causer avec des Perses à l'esprit modéré ; et que les différences qui existent entre les deux renseignements doivent être prises comme une preuve de l'empire des récits contradictoires, et cependant également accrédités. Hérodote lui-même fut de fait obligé de choisir un des quatre, tant c'est une plante rare et moderne que l'authenticité historique.

Que Cyrus ait été le premier conquérant persan, et que l'espace qu'il envahit ne couvrit pas moins de cinquante degrés de longitude, depuis la côte de l'Asie Mineure jusqu'à l'Oxus et à l'Indus, ce sont là des faits tout à fait incontestables ; mais quant aux moyens qui servirent à l'achèvement de ces conquêtes, nous ne savons que très peu de chose. Les Persans indigènes, qu'il mena à la conquête d'un empire aussi immense, étaient un agrégat de sept tribus agricoles et de sept nomades, — toutes grossières, hardies et braves⁴, — habitant une région montagneuse, vêtues de peaux, ne connaissant ni le vin, ni les fruits, ni aucune des jouissances les plus ordinaires de la vie, et méprisant l'idée même d'acheter ou de vendre. Leurs tribus étaient très inégales entre elles en dignité, probablement aussi en nombre et en pouvoir. La plus estimée parmi elles était les Pasargadæ ; et la première phratrie ou clan parmi les Pasargadæ était les Achemenidæ, à laquelle Cyrus appartenait lui-même. Sa parenté avec le roi Mède, qu'il détrôna, fut-elle une réalité ou une fiction politique, c'est ce que nous ne pouvons pas bien déterminer. Mais Xénophon, en signalant les spacieuses cités désertes, Larissa et Mespila⁵, qu'il vit dans sa marche avec les dix mille Grecs sur la rive orientale du Tigre, nous fait comprendre que la conquête de la Médie par les Perses lui fut présentée comme ayant été une lutte obstinée et prolongée. Quoi qu'il en soit, la prépondérance des Perses finit par être complète : bien que les Mèdes continuassent toujours à être la seconde nation de l'empire, après les Perses proprement nommés ainsi ; et les anciens auteurs grecs

¹ Hérodote, I, 95. Ceux de qui il tenait ses renseignements étaient ainsi des personnes choisies, qui différaient des Perses en général. — Le long récit relatif à l'enfance et au développement de Cyrus est contenu dans Hérodote, I, 107-129.

² V. dans Photius, Cod. LXXII, les extraits de l'*Histoire persane*, aujourd'hui perdue, de Ktésias, ajoutés aussi à l'édition d'Hérodote de Schweighaeuser, vol. IV, p. 345.

Aux différences qui existent entre Xénophon, Hérodote et Ktésias, au sujet de Cyrus, il faut ajouter l'assertion d'Eschyle (*Persæ*, 747), la plus ancienne autorité de toutes, et celle des historiens arméniens. V. Baehr, *ad Ktesiam*, p. 85 ; cf. les commentaires de Baehr sur les différences, p. 87.

³ Xénophon, *Anabase*, I, 8, 26.

⁴ Hérodote, I, 71-153 ; Arrien, V, 4 ; Strabon, XV, p. 727 ; Platon, *Leg.*, III, p. 695.

⁵ Xénophon, *Anabase*, III, 3, 6 ; III, 4, 7-12. Strabon avait lu des récits suivant lesquels la dernière bataille entre Astyagès et Cyrus avait été livrée près de Pasargadæ (XV, p. 730).

appellent souvent le grand ennemi de l'Orient *le Mède*¹ aussi bien que *le Perse*. La ville médique Ecbatane aussi resta comme une des capitales et la résidence d'été habituelle des rois de Perse, Suse sur le Choaspès, dans la plaine kissienne plus vers le sud, et à l'est du Tigre, étant leur séjour d'hiver.

Le vaste espace de pays compris entre l'Indus à l'est, l'Oxus et la nier Caspienne au nord, le golfe Persique et l'océan Indien au sud, et la ligne du mont Zagros à l'ouest, semble avoir été occupé dans ces temps par une grande variété de tribus et de peuples différents, appartenant toutefois tous ou la plupart d'entre eux à la religion de Zoroastre, et parlant des dialectes du Zend². Il était connu parmi ses habitants sous le nom commun d'Iran ou d'Aria ; c'est, du moins dans ses parties centrales, un plateau élevé, froid, totalement privé de bois et peu abondamment pourvu d'eau ; en effet, une grande portion de ce pays est un désert salé et sablonneux, non susceptible de culture. Il y a des parties éminemment fertiles, où l'on peut se procurer de l'eau et appliquer l'irrigation. Des masses dispersées de population passablement compacte se formèrent ainsi ; mais une continuité de culture n'est pas praticable, et dans les temps anciens, comme à présent, une proportion considérable de la population de l'Iran semble avoir consisté en tribus errantes ou nomades avec leurs tentes et leur bétail. Les riches pâturages, et la fraîcheur du climat d'été, dans la région de montagnes et de vallées d'Ecbatane, sont vantés par des voyageurs modernes, précisément comme ils attiraient le Grand Roi dans l'antiquité pendant les mois de chaleur. La province plus méridionale, appelée Perse propre (Farsistan), est composée aussi en partie de terres montagneuses entremêlées de vallées et de plaines, abondamment arrosées, et riches en pâturages, s'abaissant graduellement jusqu'aux basses terres placées sur la côte de la mer et qui sont chaudes et sèches ; le soin donné, tant par les Mèdes que par les Perses, à l'élevage de leurs chevaux était remarquable³. Il y avait sans doute des différences considérables entre les différentes parties de la population de ce vaste plateau de l'Iran. Cependant il semble qu'avec leur langue et leur religion communes, ces peuples eurent aussi quelque chose de commun dans le caractère, qui contrastait avec la population indienne à l'est de l'Indus, les Assyriens à l'ouest du mont Zagros, et les Massagetæ et autres nomades de la mer Caspienne et de la mer d'Aral. — Ils étaient moins brutaux, moins insoucians et moins avides de sang que les derniers, — plus fiers, plus méprisants, d'une violence plus avide, et moins susceptibles d'un travail soutenu que les deux premiers. On ne peut guère douter qu'à l'époque dont nous parlons maintenant, lorsque la richesse et la culture de l'Assyria étaient à leur maximum, l'Iran aussi ne fût beaucoup plus peuplé qu'il ne l'a jamais été depuis que des observateurs européens ont pu l'examiner ; particulièrement la portion nord-est, la Bactriane et la Sogdiane ; de sorte que les invasions des nomades du Turkestan et de la Tartarie, qui ont été si destructives à différents intervalles depuis la conquête mahométane, étaient avant cette période arrêtées avec succès.

L'analogie générale qui régnait dans la population de l'Iran permit probablement au conquérant persan d'étendre avec une facilité relative son empire à l'est,

¹ Xénophane, *Fragm.*, p. 39, ap. Schneidewin, *Delectus Poet. Elegiac. Græc.* — Cf. Théognis, v. 775, et Hérodote, I, 163.

² Strabon, IV, p. 724. V. Heeren, *Ueber den Verkehr der Alten Welt*, part. I, liv. I, p. 320-340, et Ritter, *Erdkunde, West-Asien*, b. III. Abtheil. II, sect. 1 et 2, p. 17-84.

³ Au sujet de la province de Perse, V. Strabon, IV, p. 727 ; Diodore, XIX, 21 ; Quinte-Curce, V, 13, 14, p. 432-434, avec les importantes notes explicatives de Miitzell (Berlin, 1841). Cf. aussi *Morier's Second Journey in Persia*, p. 49-120, et Ritter, *Erdkunde, West-Asien*, p. 712-738.

après la conquête d'Écbatane, et de devenir l'héritier universel des rois mèdes. Si nous pouvons en croire Ktésias, même la province éloignée de la Bactriane avait été auparavant soumise à ces rois. D'abord elle résista à Cyrus ; mais trouvant qu'il était devenu gendre d'Astyagès, aussi bien que maître de sa personne, elle se hâta de reconnaître son autorité¹.

Suivant l'exposé d'Hérodote, la guerre entre Cyrus et Crésus, roi de Lydie, commença peu après qu'Astyagès eut été fait prisonnier, et avant la conquête de la Bactriane². Crésus fut l'agresseur : il désirait venger son beau-frère, arrêter l'agrandissement du conquérant persan, et accroître son propre empire. Ses conseillers, plus prudents, lui représentèrent en vain qu'il avait peu à gagner, et beaucoup à perdre, dans une guerre avec une nation à la fois courageuse et pauvre. Il nous le dépeint' comme se remettant précisément à cette époque de l'affliction que lui avait causée la mort de son fils.

Demander l'avis de l'oracle avant de prendre une décision définitive, c'était une démarche que n'omettait aucun prince cloué de piété. Mais, dans la question périlleuse actuelle, Crésus fit plus ; — il poussa la précaution à un tel point que, si sa piété n'avait pas été placée à l'abri de tout doute par sa munificence extraordinaire à l'égard des temples, il aurait pu s'attirer le soupçon d'un scepticisme coupable³. Avant d'envoyer demander avis relativement au projet lui-même, il résolut d'éprouver le crédit de quelques-uns des principaux oracles environnants : — Delphes, Dôdônê, les Branchidæ près de Milêtos, Amphiaraios à Thèbes, Trophônios à Lebadeia, et Ammon en Libye. Les envoyés partirent de Sardes le même jour, et eurent ordre de demander, cent jours après, aux oracles respectifs de quoi Crésus s'occupait à ce moment même. C'était une rude épreuve ; on ne nous dit pas comment, de ces six oracles consultés, quatre se tirèrent d'affaire, et il semble plutôt que leurs réponses ne furent pas satisfaisantes. Mais Amphiaraios conserva son crédit tout entier, tandis qu'Apollon à Delphes, possédant plus l'omniscience qu'Apollon aux Branchidæ, résolut la question avec une précision si infaillible, qu'il fournit un fort argument de plus contre des personnes qui seraient disposées à se railler de la divination. Les envoyés n'eurent pas plutôt posé la question à la prêtresse delphienne, au jour fixé : *Que fait actuellement Crésus ?* qu'elle s'écria, en vers hexamètres suivant l'habitude : *Je connais le nombre des grains de sable et les dimensions de la mer ; je comprends le muet, et j'entends l'homme qui ne parle pas. L'odeur m'arrive d'une tortue à la peau dure bouillie dans une chaudière avec de la chair d'agneau, cuivre en dessus et cuivre en dessous*⁴.

Crésus fut frappé de terreur en recevant cette réponse. Elle décrivait dans le plus grand détail ce qu'il était en train de faire à ce moment-là, de sorte qu'il tint l'oracle de Delphes et celui d'Amphiaraios pour les seuls oracles dignes de foi au monde, — accompagnant ces sentiments d'un holocauste du caractère le plus libéral, afin de gagner la faveur du dieu delphien. Trois mille têtes de bétail furent offertes, et sur un vaste bûcher destiné aux sacrifices on plaça les robes et les tuniques de pourpre les plus magnifiques, avec des couches et des encensoirs

¹ Ktésias, *Persica*, c. 2.

² Hérodote, I, 153.

³ Il peut paraître singulier que ce point de vue ne soit pas signalé dans Hérodote, quand nous lisons le récit qu'il fait (VI, 86) au sujet du Milésien Glaucos, et du châtement qui l'atteignit pour avoir éprouvé l'oracle ; mais il est présenté par Xénophon comme constituant une partie de la faute de Crésus (*Cyropédie*, VII, 2, 17).

⁴ Hérodote, I, 47, 48, 49, 50.

d'or et d'argent ; en outre, il envoya à Delphes même les plus riches présents en argent et en or : — des lingots, des statues, des bols, des pots, etc., etc., dont nous lisons avec étonnement la grandeur et le poids ; d'autant plus qu'Hérodote lui-même les vit à Delphes un siècle plus tard¹. Crésus ne fut pas non plus complètement insensible à Amphiaraos, dont la réponse avait été honnête, bien que moins triomphante que celle de la prêtresse pythienne. Il envoya à Amphiaraos une lance et un bouclier d'or massif qu'Hérodote vit dans la suite à Thèbes ; ce don considérable peut aider le lecteur à concevoir l'immensité de ceux qu'il envoya à Delphes.

Les ambassadeurs qui portaient ces présents avaient reçu l'ordre de demander en même temps si Crésus devait entreprendre une expédition contre les Perses, — et, dans ce cas, s'il devait demander à quelques alliés de l'assister. Au sujet de la seconde question, la réponse tant d'Apollon que d'Amphiaraos fut décisive, lui recommandant de provoquer l'alliance des Grecs les plus puissants. Quant à la première et à la plus importante question, leur réponse fut aussi remarquable pour sa circonspection qu'elle l'avait été auparavant pour sa sagacité à découvrir : ils dirent à Crésus que, s'il envahissait les Perses, il renverserait une puissante monarchie. Crésus, dans son aveuglement, interpréta cette déclaration comme une promesse absolue de succès : il envoya de nouveaux présents à l'oracle, et s'informa encore si son royaume serait durable. *Quand un mulet deviendra roi des Mèdes* (répondit la prêtresse), *c'est alors que tu dois t'enfuir ; — n'aie pas honte*².

Plus assuré que jamais par une telle réponse, Crésus envoya à Sparte, sous le règne des rois Anaxandridès et Ariston ; offrir, des présents et solliciter leur alliance³. Ses propositions furent favorablement reçues, — d'autant plus, qu'il avait auparavant fourni gratuitement quelque or aux Lacédémoniens pour une statue d'Apollon. L'alliance formée alors eut un caractère tout général, — aucun effort exprès ne leur étant encore demandé, bien qu'il ne tardât pas à l'être. Mais l'incident est à mentionner, comme marquant la première immixtion du plus puissant État grec dans la politique asiatique ; et cela aussi sans rien de la généreuse sympathie hellénique qui dans la suite engagea Athènes à faire traverser la mer Ægée par ses citoyens. A cette époque, Crésus était le maître des Grecs asiatiques ; il recevait leurs tributs ; et leurs contingents semblent avoir formé une partie de son armée pour l'expédition alors projetée ; armée composée principalement, non pas de Lydiens indigènes, mais d'étrangers.

Le fleuve Halys formait à cette époque la limite entre l'empire des Mèdes et celui des Lydiens ; et Crésus, traversant ce fleuve pour entrer dans le territoire des Syriens ou Assyriens de Kappadokia, prit la ville de Pteria, avec un grand nombre de ses dépendances environnantes, infligeant le dommage et la ruine à ces sujets éloignés d'Écbatane. Cyrus, sans perdre de temps, amena pour les défendre une armée beaucoup plus considérable que celle de Crésus ; essayant en même temps, bien que sans succès, de déterminer les Ioniens à l'abandonner. Une bataille sanglante se livra entre les deux armées, mais avec un résultat indécis : après quoi Crésus, voyant qu'il ne pouvait en faire plus avec ses forces telles qu'elles étaient, crut sage de retourner dans sa capitale et de rassembler une plus grande armée pour la prochaine campagne. A peine fut-il arrivé à Sardes qu'il envoya des ambassadeurs à Labynit, roi de Babylone ; à

¹ Hérodote, I, 52, 53, 54.

² Hérodote, I, 55.

³ Hérodote, I, 67-70.

Amasis, roi d'Égypte ; aux Lacédæmoniens et à d'autres alliés ; les invitant tous à envoyer des auxiliaires Sardes dans le courant du cinquième mois. En même temps il renvoya toutes les troupes étrangères qui l'avaient suivi en Kappadokia¹.

Si ces alliés avaient paru, il est possible que la guerre eût été poursuivie avec succès. Et de la part des Lacédæmoniens du moins, il n'y eut pas de retard ; car leurs vaisseaux étaient prêts et leurs troupes presque embarquées, lorsque leur arriva la nouvelle inattendue que Crésus était déjà ruiné². Crésus avait prévu et prévenu le plan de défense de son ennemi. Poussant avec son armée jusqu'à Sarcles sans délai, il obligea le prince lydien à livrer bataille avec ses propres sujets dénués de secours. La plaine ouverte et spacieuse s'étendant devant la ville était extrêmement favorable à la cavalerie lydienne, qui à cette époque (nous dit Hérodote) était supérieure à celle des Perses. Mais Cyrus, employant un stratagème qui rendit cette cavalerie inutile ; plaça en tête de sa ligne les chameaux des bagages, que les chevaux lydiens ne pouvaient ni voir ni sentir³. Les cavaliers de Crésus furent ainsi obligés de mettre pied à terre ; néanmoins ils combattirent bravement à pied, et ne furent repoussés dans la ville qu'après un combat sanglant.

Bien que confiné dans les murs de sa capitale, Crésus avait encore de bonnes raisons pour espérer qu'il tiendrait jusqu'à l'arrivée de ses alliés, auxquels il expédiait des envoyés pour hâter leur marche. En effet, Sardes était considérée comme imprenable, — un assaut avait déjà été repoussé ; et les Perses auraient été réduits à la longue opération d'un blocus. Mais le quatorzième jour du siège, un accident fit pour les assiégeants ce qu'ils n'avaient pu accomplir ni par ruse ni de force. Sardes était située sur une cime avancée du versant septentrional du Tmôlos ; elle était bien fortifiée partout, excepté du côté de la montagne ; et, de ce côté, le rocher était si escarpé et si inaccessible, que l'on regardait des fortifications comme inutiles, et que les habitants ne croyaient pas qu'un assaut fût possible dans cette partie. Mais Hyræadès, soldat persan, ayant vu par hasard un des hommes de la garnison descendre ce rocher escarpé pour ramasser son casque qui avait roulé en bas, guetta une bonne occasion, essaya de grimper, et ne trouva pas l'opération impraticable ; d'autres suivirent son exemple, on s'empara ainsi d'abord de la citadelle ; et toute la ville ne tarda pas à être prise d'assaut⁴.

Cyrus avait expressément ordonné qu'on épargnât la vie de Crésus, qui en conséquence fut fait prisonnier. Mais on fit des préparatifs pour un spectacle solennel et terrible ; le roi captif était destiné à être brûlé couvert de chaînes, avec quatorze jeunes Lydiens, sur un vaste bûcher. On nous dit même que le bûcher était déjà allumé et la victime hors de la portée de tout secours humain, quand Apollon envoya une pluie miraculeuse pour la sauver. Quant au fait général d'une intervention surnaturelle, d'une manière ou d'une autre, Hérodote et Ktésias s'accordent tous les deux, bien qu'ils décrivent différemment les miracles particuliers qui furent opérés⁵. Il est certain que Crésus, quelque temps

¹ Hérodote, I, 77.

² Hérodote, I, 83.

³ Le récit de cet heureux emploi des chameaux se trouve aussi dans Xénophon, *Cyropédie*, VII, I, 47.

⁴ Hérodote, I, 84.

⁵ Cf. Hérodote, I, 84-87, et Ktésias, *Persica*, c. 4 ; ce dernier semble avoir été copié par Polyen, VII, 6, 10.

après, fut relâché et bien traité par son vainqueur, et qu'il vécut pour devenir le confident et le conseiller de ce dernier, aussi bien que de son fils Kambysès¹ : Ktêsias nous apprend aussi qu'une ville et un territoire considérables auprès d'Écbatane, appelés Barênê, lui furent assignés, suivant un usage que nous ne trouverons pas rare chez les rois perses.

Le prudent conseil et les remarques relatives aux relations entre les Perses et les Lydiens, qui, selon Hérodote, valurent d'abord à Crésus ce traitement favorable, ne méritent guère d'être répétés ; mais la remontrance indignée envoyée par Crésus au dieu delphien est trop caractéristique pour être passée sous silence. Il obtint de Cyrus la permission de déposer sur le pavé sacré du temple de Delphes les chaînes qui avaient servi d'abord à le lier. Les envoyés lydiens furent chargés de demander au dieu, après qu'ils lui auraient présenté ces humiliants souvenirs, si c'était son habitude de tromper ses bienfaiteurs, et s'il n'avait pas honte d'avoir encouragé le roi de Lydia dans une entreprise si désastreuse. Le dieu, condescendant à se justifier par la bouche de sa prêtresse, répondit : *Un dieu même ne peut échapper à sa destinée. Crésus a souffert pour le péché du cinquième de ses ancêtres (Gygès), qui, de concert avec une femme, tua son maître et s'empara injustement du sceptre. Apollon employa toute son influence sur les Mœræ (Parques) pour obtenir que ce péché fût expié par les enfants de Crésus, et non par Crésus lui-même ; mais les Mœræ ne voulurent accorder rien de plus qu'un ajournement de la punition à trois années. Que Crésus sache qu'Apollon lui a procuré ainsi un règne de trois ans plus long que sa destinée primitive², après avoir essayé en vain de le sauver tout à fait : De plus il envoya cette pluie qui, au moment critique, éteignit le bûcher enflammé. Crésus n'a pas plus droit de se plaindre de la prophétie qui l'a encouragé à commencer la guerre ; car, lorsque le dieu lui dit qu'il renverserait un grand empire, son devoir était de demander encore quel empire le dieu entendait par là ; et s'il ne comprit pas le sens, ni ne voulut 'prendre un renseignement, il ne peut que se blâmer lui-même à cause du résultat. En outre, Crésus a négligé l'avertissement qui lui fut donné, au sujet de l'acquisition de l'empire des Mèdes par un mulet : Cyrus était ce mulet, — étant le fils d'une mère mède de sang royal, et d'un père persan à la fois d'une race différente et d'une condition moins élevée.*

Il est remarquable qu'au nombre des miracles énumérés par Ktêsias, il ne soit fait mention ni de feu ni du bûcher allumé ; nous voyons les chaînes de Crésus miraculeusement brisées, au milieu du tonnerre et des éclairs, mais il n'est point parlé de *feu*. Ceci mérite d'être signalé, comme servant à expliquer le fait que Ktêsias tirait ses renseignements de narrateurs persans, qui n'étaient pas dans le cas d'imputer à Cyrus l'usage du feu dans un tel but. Les Perses adoraient le feu comme un dieu, et regardaient comme impie de brûler un cadavre (Hérodote, III, 16). Or Hérodote semble avoir appris de Lydiens l'histoire concernant le brûlement (Hérodote, I, 87). Les Lydiens considéraient-ils le feu au même point de vue que les Perses, c'est ce que nous ignorons ; mais, même dans ce cas, ils n'étaient pas éloignés d'imputer à Cyrus un acte de grave impiété, précisément comme les Égyptiens imputèrent à Cambyse un autre acte également grave, ce qu'Hérodote lui-même traite de mensonge (III, 16).

Quelques-uns ont supposé que le long récit donné par Nicolas de Damas du traitement que Cyrus fit subir à Crésus a été emprunté de l'historien lydien Xanthus, contemporain d'Hérodote, mais plus âgé que lui. Mais ce me semble être une simple compilation, assez mal ajustée, de la Cyropédie de Xénophon et du récit d'Hérodote, renfermant peut-être quelques incidents particuliers pris dans Xanthus (V. *Nicolas Damas Fragm.*, éd. Orelli, p. 57-70, et les *Fragments de Xanthus dans les Historic. Græc. Fragm.*, de Didot, p. 40).

¹ Justin (I, 7) semble copier Ktêsias, au sujet du traitement de Crésus.

² Hérodote, I, 91.

Cette justification triomphante arracha même à Cyrus l'aveu complet que la faute était à lui, et non au dieu¹. Elle explique certainement d'une manière remarquable les idées théologiques du temps. Elle nous montre combien, dans l'esprit d'Hérodote, les événements des siècles précédant le sien, non constatés comme ils l'étaient par aucune autorité contemporaine, tendaient à se fondre en une sorte de drame religieux ; les fils du tissu historique étant en partie réunis, en partie préparés primitivement dans la pensée de faire ressortir la doctrine et le sentiment religieux qui entrent comme dessin dans ce tissu. La prêtresse pythienne prédit à Gygès que le crime qu'il avait commis en assassinant son maître serait expié par son cinquième descendant, bien que, comme nous le dit Hérodote, personne ne fit attention à cette prophétie jusqu'à ce qu'elle finit par s'accomplir² : nous voyons ainsi que l'histoire du premier roi Mermade est fabriquée après la catastrophe du dernier. Il y a dans les faits principaux de l'histoire de Crésus quelque chose de profondément frappant pour l'esprit grec : un roi au faite de la puissance et de la richesse, — pieux à l'extrême et libéral envers les dieux, — le premier destructeur de la liberté hellénique en Asie, — ensuite précipité d'une manière rapide et soudaine dans l'abîme de la ruine. Le péché du premier père contribua beaucoup à amener la solution de ce problème embarrassant, aussi bien qu'à augmenter le crédit de l'oracle, quand on lui fit prendre la forme d'une prophétie inaperçue. Dans la touchante histoire, discutée dans un précédent chapitre³, de Solôn et de Crésus, le roi lydien est puni par, une vive affliction domestique, parce qu'il se croyait le plus heureux des hommes, — les dieux ne permettant à personne d'être arrogant, si ce n'est à eux-mêmes⁴ ; et dans le récit d'Hérodote l'on fait revenir l'avertissement de Solôn à l'esprit de Crésus après qu'il est tombé au pouvoir de Cyrus. C'est à la même veine de sentiments qu'appartient l'histoire, racontée tout à l'heure, des relations de Crésus avec l'oracle de Delphes. On explique, d'une manière satisfaisante pour les sentiments religieux des Grecs, comment et pourquoi il fut ruiné, — mais on ne pouvait invoquer rien de moins que les dominantes et toutes-puissantes Mœræ pour expliquer un résultat si étonnant. Il est rare que ces suprêmes déesses, ou hyper-déesses, — puisque les dieux eux-mêmes doivent se soumettre à elles, — soient présentées dans une action et dans un jour si distincts. Habituellement elles sont laissées dans l'ombre, ou réservées pour qu'on les considère comme pierre d'achoppement inaperçue dans des cas d'une extrême incompréhensibilité ; et il est difficile de déterminer clairement (comme dans le cas de quelques constitutions politiques compliquées) où les Grecs concevaient que résidait le pouvoir souverain, quant au gouvernement du monde. Mais ici la souveraineté des Mœræ et l'action subordonnée des dieux sont exposées d'une manière non équivoque⁵. Les dieux sont encore

¹ Hérodote, 1, 91.

Xénophon aussi dans la *Cyropædie* (VII, 21 16-25) amène Crésus au même résultat d'aveu et d'humiliation, bien que par des moyens quelque peu différents.

² Hérodote, I, 13.

³ V. tome IV, c. 4.

⁴ Hérodote, VII, 10.

⁵ Dans l'oracle rapporté dans Hérodote, VII, 141, comme rendu parla prêtresse pythienne à Athènes à l'occasion de l'approche de Xerxès, Zeus est représenté dans la position suprême analogue à celle que le présent oracle assigne aux Mœræ ou Parques ; Pallas essaye en vain de le rendre favorable à Athènes, exactement comme dans le cas actuel Apollon essaye d'apaiser les Mœræ au sujet de Crésus. Cf. aussi VIII, 109, et IX, 16.

O. Müller (*Dissertation sur les Euménides d'Eschyle*, p. 222, trad. ang.) dit : *Dans aucune occasion Zeus Sôtér ne montre directement son influence, comme Apollon, Minerve et les Erynnies ; mais, tandis qu'Apollon est prophète et exégète, en vertu d'une sagesse qui dérive de lui, et que Minerve*

extrêmement puissants, parce que les Mœræ accomplissent leurs requêtes jusqu'à un certain point, ne croyant pas convenable d'être tout à fait inexorables ; mais leur condescendance ne va pas plus loin qu'elles ne le veulent elles-mêmes ; elles ne voulurent pas non plus, même par déférence pour Apollon¹, changer la sentence primitive de punition pour le péché de Gygès dans la personne de son cinquième descendant, — sentence que de plus Apollon avait annoncée comme prophète peu après que le péché avait été commis, de sorte que, si les Mœræ avaient fait droit à son intercession en faveur de Crésus, son propre crédit prophétique aurait été mis en danger. Leur résolution immuable a prédéterminé la ruine de Crésus, et la grandeur de l'événement est manifestée par cette circonstance, que même Apollon en personne ne peut les décider à la changer ; ni accorder plus qu'un répit de trois ans. — L'élément religieux doit être considéré comme donnant au récit sa forme, — l'élément historique comme en donnant le sujet seul, et non le sujet tout entier. On verra ces deux éléments réunis plus ou moins dans la plus grande partie de l'histoire d'Hérodote ; toutefois, à mesure que nous arriverons à des temps plus récents, nous trouverons le second élément dans une proportion constamment croissante. Sa conception de l'histoire est extrêmement différente de celle de Thucydide ; ce dernier, en effet, se propose le plan et le dessein véritables de l'historien, qui lui

lui est redevable de son empire sur les États et sur les assemblées (qui plus est, les mêmes Erynnies exercent leurs fonctions en son nom), ce Zeus reste toujours à l'arrière-plan, et il n'a en réalité qu'à régler un conflit qui existe dans son propre cœur. Car pour Eschyle, comme pour tous les hommes d'un sentiment profond chez les Grecs des temps les plus reculés, Jupiter est le seul Dieu réel dans le sens le plus élevé du mot. Bien que, dans l'esprit de l'ancienne théologie, il soit un dieu créé, né d'un état imparfait de choses, et non produit avant la troisième phase d'un développement de la nature, — il est encore, à l'époque dont nous parlons, l'esprit qui pénètre et gouverne l'univers.

C'est dans le même sens que s'exprime Klausen (*Theologumena Æschyli*, p. 6-69).

Il est parfaitement vrai qu'on peut produire beaucoup de passages d'auteurs grecs qui attribuent à Zeus le pouvoir suprême mentionné ici. Mais il est également vrai que cette conception n'est pas uniformément admise, et que quelquefois les Parques ou Mœræ sont représentées comme les plus puissantes ; à l'occasion, elles le sont comme plus fortes et Zeus l'est comme plus faible (*Promêtheus*, 515). En effet, toute la teneur du Promêtheus d'Eschyle nous offre la conception d'un Zeus *τύραννος*, — dont le pouvoir n'est pas suprême, même pour le moment ; et il n'est pas destiné à rester d'une manière permanente même à cette hauteur. Les explications, que donne Klausen de ce drame me paraissent inexactes ; je ne comprends pas non plus comment on peut le concilier avec le passage qui précède emprunté d'O. Müller.

Les deux oracles cités ici et pris dans Hérodote montrent clairement la fluctuation de l'opinion grecque sur ce sujet : dans l'un, la détermination suprême et l'inflexibilité qui l'accompagne, sont attribuées à Zeus ; — dans l'autre, aux Mœræ. Ce double point de vue s'adaptait à différentes occasions, et aidait à interpréter différents événements. On supposait que Zeus avait certaines sympathies pour des êtres humains ; il arrivait à différents hommes des malheurs que non seulement il ne désirait pas causer, mais qu'il aurait été disposé à détourner ; ici les Mœræ, qui n'avaient pas de sympathies, étaient introduites comme cause explicative, tacitement impliquée comme dominant Zeus. *Cum Furiis Æschylus Parcas tantum non ubique conjungit*, dit Klausen (*Theolog. Æsch.*, p. 39) ; et cette entière absence de sympathies humaines constitue le point commun des deux, — celui par lequel les Mœræ et les Erynnies diffèrent de tous les autres dieux, (Eschyle, *Sept. ad Theb.*, 720) ; cf. Euménides, 961, 172, et à vrai dire le cours général de cette effrayante tragédie.

Dans Eschyle, ainsi que dans Hérodote, Apollon est représenté comme exerçant une influence persuasive sur les Mœræ (*Euménides*, 724).

¹ Le langage d'Hérodote est digne d'attention ; Apollon dit Crésus : *Je m'adressai aux Mœræ pour obtenir que l'exécution du jugement fût reportée de ton temps à celui de tes enfants. — Mais je ne pus les y décider ; tout ce qu'elles ont voulu accorder de leur propre mouvement, je te l'ai procuré* (I, 91).

sont communs avec le philosophe, — et qui consistent à raconter et à interpréter le passé comme une aide rationnelle pour prévoir l'avenir¹.

La destruction de la monarchie lydienne et l'établissement des Perses à Sardes, — événement gros de conséquences pour la Hellas en général, — furent effectués en 546 avant J.-C.² Les Grecs ioniens se repentirent alors amèrement d'avoir rejeté la proposition que Cyrus leur avait faite de se révolter et d'abandonner Crésus, — bien qu'à l'époque où cette proposition fut faite il eût été extrêmement imprudent de l'écouter, puisqu'on pouvait raisonnablement considérer la puissance lydienne comme la plus forte. Aussitôt que Sardes fut tombée, ils envoyèrent des députés au vainqueur, le suppliant de les inscrire au nombre de ses tributaires sur le pied qu'ils avaient occupé sous Crésus. La réponse fut un refus dur et plein de courroux, excepté pour les Milésiens, auxquels on accorda les conditions qu'ils demandaient³ ; nous ignorons pourquoi cette exception favorable fut étendue jusqu'à eux.

Les autres Ioniens et Æoliens continentaux — à l'exclusion de Milêtos, et aussi des cités insulaires que les Perses n'avaient pas le moyen d'attaquer —, saisis de crainte, commencèrent à se mettre en état de défense. Il paraît que le roi lydien avait fait démanteler leurs fortifications totalement ou en partie ; car on nous dit qu'ils commencèrent alors à élever des murs, et les Phokæens particulièrement consacrèrent à ce but un présent qu'ils avaient reçu de l'Ibérien Arganthônios, roi de Tartêssos. Ne se contentant pas de fortifier ainsi leurs propres villes, ils jugèrent prudent d'envoyer en commun une ambassade pour solliciter l'aide de Sparte. Sans doute ils n'étaient pas sans savoir que les Spartiates avaient réellement équipé une armée pour soutenir Crésus. Leurs députés se rendirent à Sparte, où le Phokæen Pythermôs, désigné par les autres pour porter la parole, revêtu d'une robe de pourpre⁴ afin d'attirer le plus nombreux auditoire possible, exposa le pressant besoin où ils étaient de secours contre le danger qui les menaçait. Les Lacédæmoniens repoussèrent la prière ; néanmoins ils envoyèrent à Phokæa, pour examiner d'état des affaires, quelques commissaires, — qui, peut-être persuadés par les Phokæens, envoyèrent Lakrinês, un des leurs, au vainqueur à Sardes, pour l'avertir de ne mettre la main sur aucune cité de la Hellas, — car les Lacédæmoniens ne le permettraient pas. *Qui sont ces Lacédæmoniens ?* demanda Cyrus à quelques Grecs qui étaient près de lui. —

¹ Thucydide, I, 22.

² Cette date importante repose sur la preuve de Solin (Polyhistor, I, 112) et de Sosikratês (ap. Diogène Laërte, I, 95). V. les *Fasti Hellen.*, de M. Clinton, ad ann. 546, et son appendice, c. 17, sur les rois lydiens.

M. Clinton et la plupart des chronologistes adoptent la date sans hésitation ; mais Volney (*Recherches sur l'histoire ancienne*, vol. I, p. 306-308 ; *Chronologie des rois lydiens*) la rejette complètement ; il pense que la prise de Sardes fut effectuée en 557 avant J.-C., et que le règne de Crésus commença en 571 avant J.-C. Il traite avec beaucoup de mépris l'autorité de Solin et de Sosikratês, et emploie une argumentation très soignée pour prouver que la date qu'il adopte est appuyée par Hérodote. Ce dernier point ne me paraît pas du tout satisfaisant ; j'adopte la date de Solin et de Sosikratês (bien que je reconnaisse avec Volney qu'une telle autorité positive n'est pas très considérable), parce qu'il n'y a rien qui les contredise, et que la date qu'ils donnent semble s'accorder avec le cours de l'histoire.

Les arguments de Volney supposent dans l'esprit d'Hérodote un degré de précision chronologique tout à fait excessif, par rapport à des événements antérieurs aux annales contemporaines. Il épuise (ainsi que d'autres chronologistes) son habileté à trouver un point propre de temps historique pour la conversation supposée entre Solôn et Crésus (p. 320).

³ Hérodote, I, 141.

⁴ Hérodote, I, 152. Le vêtement de pourpre, spectacle si attrayant au milieu du costume simple universel à Sparte, marque la différence entre la Grèce asiatique et la Grèce européenne.

Combien sont-ils, pour oser m'envoyer une telle notification ? Ayant reçu la réponse, où il était dit que les Lacédæmoniens avaient une cité et un marché régulier à Sparte, il s'écria : *Je n'ai encore jamais craint des hommes tels que ceux-ci, qui ont une place fixe au milieu de leur cité, où ils se rencontrent pour se tromper mutuellement et pour se parjurer. Si je vis, ils auront des peines personnelles à conter, séparément des Ioniens.*

Acheter ou vendre paraissait aux Perses un usage méprisable ; car ils poussaient avec beaucoup de logique à un degré plus loin le principe d'après lequel maints Grecs capables condamnaient le prêt d'argent à intérêt ; et le discours de Cyrus était comme une critique couverte des habitudes grecques en général¹.

Cette vaine menace de Lakrinês, provocation insultante adressée à l'ennemi plutôt qu'appui réel prêté à des malheureux, fut le seul avantage que les Grecs ioniens tirèrent de Sparte. On les laissa se défendre le mieux qu'ils purent contre le vainqueur, qui cependant ne tarda pas à quitter Sardes afin de poursuivre en personne ses conquêtes dans l'Est ; le Perse Tabalos resta avec une garnison dans la citadelle, mais le trésor considérable qui avait été pris, avec l'autorité sur la population lydienne, fut confié au Lydien Paktyas. Comme il emmenait Crésus avec lui, probablement il se croyait sûr de la fidélité de ces Lydiens que recommandait le monarque déposé. Mais il ne fut pas plutôt arrivé dans sa propre capitale, qu'il reçut la nouvelle que Paktyas s'était révolté en armant la population lydienne, et en employant le trésor qui lui avait été confié pour soudoyer de nouvelles troupes. En apprenant cette nouvelle, Cyrus s'adressa à Crésus (suivant Hérodote) avec des termes de grande colère contre les Lydiens, et même il donna à entendre qu'il serait obligé de les vendre tous comme esclaves. A ces mots, Crésus, plein d'alarme pour son peuple, soutint énergiquement que Paktyas seul était en faute et méritait une punition ; mais en même temps il conseilla à Cyrus de désarmer la population lydienne, et de lui imposer et un costume efféminé et l'habitude de jouer de la lyre et de tenir boutique. *En agissant ainsi* (disait-il), *vous les verrez bientôt devenir des femmes au lieu d'hommes qu'ils sont*².

On dit que Cyrus écouta cette suggestion, dont il confia l'exécution à sots général 1Vlazarês. La conversation rapportée ici, ainsi que le plan arrêté d'énerver le caractère lydien, suivi, comme on le supposait, par Cyrus, sont évidemment une hypothèse imaginée par quelques-uns des contemporains ou des prédécesseurs d'Hérodote, pour expliquer le contraste qui existait entre les Lydiens qu'ils avaient sous les yeux, après deux ou trois générations d'esclavage, et les anciens cavaliers irrésistibles dont ils entendaient parler par la renommée, à l'époque où Crésus était maître depuis l'Halys jusqu'à la mer Ægée.

Pour en revenir à Paktyas, — il avait commencé sa révolte, était descendu jusqu'à la côte de la mer, et avait employé les trésors de Sardes à lever une armée grecque mercenaire, avec laquelle il investit la place et bloqua le gouverneur Tabalos. Mais il ne manifesta pas un courage digne d'une entreprise aussi dangereuse ; car il n'eut pas plutôt appris que le général mède Mazarês approchait à la tête d'une armée envoyée contre lui par Cyrus, qu'il licencia son armée et s'enfuit à Kymê pour obtenir protection en qualité de suppliant. Aussitôt arriva de la part de Mazarês une sommation menaçante de le livrer sur-le-champ, ce qui plongea les Kymæens dans une profonde terreur. L'idée de

¹ Hérodote, I, 153.

² Hérodote, I, 155.

livrer un suppliant à la mort était blessante pour le sentiment grec. Ils envoyèrent demander avis au saint temple d'Apollon, aux Branchidæ, près de Milêtos, et la réponse ordonna de rendre Paktyas. Néanmoins un tel acte parut si ignominieux, qu'Aristodikos et quelques autres citoyens Kymæens dénoncèrent les messagers comme menteurs, et demandèrent qu'une députation plus digne de confiance fût envoyée pour consulter le dieu. Aristodikos lui-même, faisant partie de la seconde ambassade, exposa la difficulté à l'oracle, et reçut une répétition de la même réponse ; sur ce, il se mit à enlever les nids d'oiseaux qui se trouvaient en grande quantité dans le temple et à l'entour. Une voix partie de la chambre intérieure d'où l'on rendait les oracles se hâta de l'arrêter, en s'écriant : *Ô toi, le plus impie des hommes, comment oses-tu faire de telles choses ? Veux-tu arracher les suppliants du temple lui-même ?* Nullement troublé par le reproche, Aristodikos répliqua — *Maître, c'est ainsi que tu défends toi-même des suppliants. Et ordonnes-tu aux Kymæens de livrer un suppliant ?* — *Oui, je l'ordonne*, répondit le dieu sur-le-champ¹, *afin que le crime attire sur vous la ruine aussitôt que possible, et que vous ne veniez plus dans l'avenir demander à l'oracle si vous devez livrer des suppliants.*

L'adresse d'Aristodikos rendit ainsi complètement nulle la réponse de l'oracle, et laissa les Kymæens dans leur première perplexité. Ne voulant pas livrer Paktyas, n'osant pas non plus le protéger contre une armée assiégeante, ils l'envoyèrent à Mitylênâ, on les envoyés de Mazarês le suivirent et le réclamèrent, en offrant une récompense si considérable que les Kymæens craignirent de se fier aux Mitylênæens, et transportèrent encore le suppliant à Chios, où il chercha asile dans le temple d'Athênê Poliouchos. Mais ici encore ceux qui étaient à sa poursuite le suivirent. Ils persuadèrent aux habitants de Chios de l'arracher du temple et de le livrer ; ils recevraient pour récompense le territoire d'Atarneus (district sur le continent en face de l'île de Lesbos) comme prix d'achat. Paktyas fut saisi ainsi et envoyé prisonnier à Cyrus, qui avait donné les ordres les plus formels de le prendre : de là provenait l'ardeur inusitée de la poursuite. Mais il paraît que le territoire d'Atarneus fut considéré comme ayant été acquis ignominieusement par les habitants de Chios ; aucun même de leurs propres citoyens ne voulait employer d'articles de ses produits pour des desseins sacrés ou pour des sacrifices².

Mazarês se mit ensuite à attaquer et à conquérir les Grecs sur la côte ; comme il ne tarda pas à mourir de maladie, cette entreprise fut complétée par son successeur Harpagos. Les villes attaquées successivement firent une vaillante mais inutile résistance. Le général perse, grâce à ses troupes nombreuses, refoula les défenseurs dans leurs murs, contre lesquels il éleva des remparts de terre, de manière à enlever la place d'assaut ou à la forcer de se rendre. Toutes furent réduites les unes après les autres. Pour toutes, les conditions de la soumission furent sans doute plus dures que celles qui leur avaient été imposées

¹ Hérodote, I, 153-160.

² Hérodote, I, 160. Le court fragment de Charôn de Lampsakos, que Plutarque (*De Malignitat. Herodot.*, p. 859) cite ici à l'appui de l'une de ses nombreuses et injustes critiques sur Hérodote, n'est nullement incompatible avec l'assertion de ce dernier, mais plutôt il tend à la confirmer. En écrivant ce traité sur la prétendue malignité d'Hérodote, nous voyons que Plutarque avait sous les yeux l'histoire de Charôn de Lampsakos, plus ancien d'une génération que l'historien qu'il attaquait, et appartenant aussi à la Grèce asiatique. Naturellement il convenait au but de son ouvrage de produire toutes les contradictions avec Hérodote qu'il pouvait trouver dans Charôn ; le fait qu'il n'en avait produit aucune de quelque importance tend à augmenter notre foi dans l'historien d'Halikarnassos, et à montrer qu'en général son récit était d'accord avec celui de Charôn.

par Crésus, parce que Cyrus avait déjà refusé de les leur accorder, à la seule exception de Milêtos, et qu'elles lui avaient fait une offense de plus en favorisant la révolte de Paktyas. Les habitants de Priênê furent vendus comme esclaves ; ils furent les premiers attaqués par Mazarês, et avaient peut-être été particulièrement en avant dans l'attaque dirigée sur Sardes par Paktyas¹.

Parmi ces malheureuses villes changeant ainsi de maître et passant sous une domination plus dure, deux méritent une mention spéciale, — Teôs et Phokæa. Les citoyens de la première, aussitôt que le rempart élevé autour de leurs murs eut rendu impossible toute résistance ultérieure, s'embarquèrent et émigrèrent, quelques-uns en Thrace, où ils fondèrent Abdêra, — d'autres vers le Bosphore Cimmérien, où ils établirent Phanagoria : toutefois une partie d'entre eux doit être restée pour courir les chances de la soumission, puisque la ville paraît, dans des temps postérieurs, encore peuplée et encore hellénique².

Le sort de Phokæa, qui dans ses traits principaux est le même, nous est donné avec des circonstances de détail plus frappantes, et devient d'autant plus intéressant que les marins entreprenants qui l'habitaient avaient été les éclaireurs des découvertes géographiques grecques dans l'ouest. J'ai déjà décrit leurs aventureux voyages d'exploration des premiers temps dans l'intérieur de l'Adriatique et le long de toutes les côtes septentrionales et occidentales de la Méditerranée jusqu'à Tartêssos (la région attenante à Cadix et qui l'environne), — ainsi que l'accueil favorable qui leur fut fait par le vieux Arganthônios, roi du pays, qui les invita à immigrer en corps dans son royaume, leur offrant le choix de l'emplacement qu'ils voudraient. Son invitation ne fut pas acceptée, bien que probablement les Phokæens aient dans la suite regretté leur refus ; et alors il manifesta son bon vouloir à leur égard par un présent considérable pour les défrayer des dépenses des fortifications qu'ils construisirent autour de leur ville³.

¹ Hérodote, I, 161-169.

² Hérodote, I, 168 ; Skymnus de Chios, *Fragm.* V, 153 ; Denys le Périégète, v. 553.

³ Hérodote, I, 163.

Je ne comprends pas pourquoi les commentateurs discutent ce que signifient les mots *τὸν Μῆδον* ou qui ils désignent ; cela veut dire simplement la puissance des Mèdes ou des Perses en général ; mais la difficulté chronologique est réelle, si nous devons supposer qu'il y eût du temps entre la première alarme que la puissance des Mèdes inspira aux Ioniens, et le siège de Phokæa par Harpagos, pour informer Arganthônios des circonstances, et pour obtenir de lui le secours considérable aussi bien que pour construire les fortifications. Les Grecs ioniens ne concevaient pas réellement, ils n'avaient pas non plus de raison pour concevoir d'alarme relativement à la puissance des Perses, jusqu'à l'arrivée de Cyrus devant Sardes ; et, dans l'espace d'un mois à partir de ce moment, Sardes fut en sa possession. Si nous devons supposer une communication avec Arganthônios fondée sur cette circonstance, à la distance on était Tartêssos et dans les circonstances de la navigation ancienne, nous devons nécessairement penser que l'attaque dirigée par Harpagos sur Phokæa (ville qu'il attaqua avant les autres) fut différée pendant au moins deux ou trois années. Un tel ajournement n'est pas tout à fait impossible, cependant il n'est pas dans l'esprit du récit d'Hérodote, et je ne le crois pas non plus vraisemblable. Il est beaucoup plus probable que ceux de qui Hérodote tenaient ses renseignements se trompèrent sous le rapport de la chronologie, et attribuèrent les dons d'Arganthônios à un motif qui ne les dicta pas réellement. Quant aux fortifications (que Phokæa et les autres cités ioniennes élevèrent, dit-on, après la conquête de Sardes par les Perses), le cas peut être ainsi qu'il suit. Pendant que ces cités étaient toutes indépendantes, avant d'être prises pour la première fois par Crésus, elles doivent indubitablement avoir eu des fortifications. Quand Crésus s'en empara, il donna ordre de les démolir ; mais une démolition ne veut pas dire nécessairement qu'on abat les murs entiers ; quand il est fait une ou plusieurs brèches, la ville est mise à découvert, et le but de Crésus était ainsi atteint. Tel peut bien avoir été l'état des cités ioniennes à l'époque où elles jugèrent pour la première fois nécessaire de se munir de moyens de défense contre les Perses à Sardes ; elles réparèrent et complétèrent leurs fortifications ouvertes.

Les murs, élevés en partie par son aide, étaient à la fois étendus et bien bâtis. Cependant ils ne purent empêcher Harpagos d'amonceler contre eux ses remparts de terre, tandis qu'il était assez politique pour tenter les habitants par des offres d'une capitulation modérée ; il leur demandait seulement d'ouvrir leurs murs en un seul endroit en démolissant une de leurs tours, et de consacrer un édifice dans l'intérieur de la ville comme signe d'assujettissement. Accepter ces conditions, c'était se mettre à la discrétion des assiégeants ; car il ne pouvait y avoir aucune garantie qui assurât qu'elles seraient observées. Les Phokæens, en demandant un jour pour délibérer sur la réponse qu'ils devaient faire, prièrent Harpagos de retirer tout à fait ses troupes des murs pendant ce jour. Ce dernier accéda à cette demande, donnant en même temps à entendre qu'il en devinait parfaitement le sens. Les Phokæens, ayant décidé que la servitude inévitable qui menaçait leur ville ne serait pas partagée par ses habitants, employèrent leur jour de grâce à des préparatifs pour un exil collectif, mettant à bord de vaisseaux leurs femmes et leurs enfants aussi bien que leurs meubles et les ornements mobiles de leurs temples. Puis ils firent voile vers Chios, laissant au vainqueur une ville déserte que devait occuper une garnison persane¹.

Il paraît que les fugitifs ne furent pas reçus à Chios avec beaucoup de bienveillance. Du moins, quand ils proposèrent d'acheter aux habitants les îles voisines d'Ænussæ pour en faire un séjour permanent, ces derniers furent amenés à refuser par des craintes d'une rivalité commerciale. Il était nécessaire d'aller plus loin pour chercher un établissement ; Arganthônios leur protecteur, étant mort à cette époque, Tartéssos n'offrait plus d'attrait. Toutefois, vingt ans auparavant, la colonie d'Alalia, dans l'île de Corse, avait été fondée par des citoyens de Phokæa d'après l'ordre de l'oracle, et c'est là que le corps général des Phokæens résolut actuellement de se retirer. Ayant préparé leurs navires pour ce lointain voyage, ils retournèrent d'abord à Phokæa, sur-, prirent la garnison persane que Harpagos avait laissée dans la ville, et l'exterminèrent. Ensuite ils enfoncèrent dans le port un grand morceau de fer, s'engageant par un serment solennel et unanime à ne revoir jamais Phokæa que quand ce fer remonterait à la surface. Néanmoins, malgré le serment, le voyage de l'exil n'était pas plus tôt commencé que plus de la moitié d'entre eux se repentit de s'être engagée ainsi, — et eut le mal du pays². Ils rompirent leur vœu et retournèrent à Phokæa. Cependant, puisque Hérodote ne mentionne aucun châtiment divin comme ayant été la conséquence du parjure, nous pouvons soupçonner que quelque citoyen aux cheveux blancs, pour lequel le transport en Corse n'aurait été -rien moins qu'une sentence de mort, se persuada et assura à ses compagnons qu'il avait vu le morceau de fer enfoncé remonter et flotter pendant un moment, soutenu sur les vagues. Harpagos doit avoir été amené à pardonner le massacre antérieur de sa garnison persane, ou au moins à croire qu'il avait été accompli par ceux des Phokæens qui persistaient encore dans

La conjecture de Larcher (v. les notes tant de Larcher que de Wesseling), — τὸν Λυδὸν au lieu de τὸν Μῆδον, — n'est pas déraisonnable, si elle avait pour elle une autorité quelconque ; le don d'Arganthônios serait transporté alors à la période antérieure à la conquête lydienne : cette conjecture nous débarrasserait de la difficulté chronologique mentionnée plus haut, mais elle introduirait quelque embarras nouveau dans le récit.

¹ Hérodote, I, 164.

² Hérodote, I, 165. Ὑπερημίσεας τῶν ἀσπῶν ἔλαβε πόθος τε καὶ οἶκτος τῆς πόλιος καὶ τῶν ἠθέων τῆς χώρης ψευδόρκειοί τε γινόμενοι, etc. Le terme familier que je me suis permis de mettre dans le texte exprime exactement, aussi bien que brièvement, le sens de l'historien. Un serment public, prononcé par la plupart des cités grecques avec une cérémonie semblable de morceaux de fer jetés dans la mer, est mentionné dans Plutarque, *Aristeidês*, c. 25.

l'exil. Il avait besoin de sujets payant tribut, et non d'un poste militaire sans habitants, et il fut permis aux Phokæens que le repentir avait ramenés dans leur patrie de se compter parmi les esclaves du grand roi.

Dans l'intervalle, la partie la plus petite, mais la plus résolue des Phokæens exécutait son voyage d'Alalia en Corse, avec les femmes et les enfants, dans soixante pentekonters ou vaisseaux armés, et s'établissait avec les colons antérieurs. Ils y restèrent cinq années¹ ; pendant ce temps leurs pirateries exercées indistinctement étaient devenues si intolérables — même jusqu'à cette époque, la piraterie commise contre un vaisseau étranger semble avoir été pratiquée fréquemment et sans beaucoup de déconsidération — que les ports de mer tyrrhéniens, le long de la côte d'Italie baignée par la Méditerranée, ainsi que les Carthaginois, s'unirent pour les accabler. Il existait entre eux des traités particuliers, destinés à régler les relations commerciales entre l'Afrique et l'Italie, et dont on peut considérer comme un spécimen² l'ancien traité fait en 509 entre Rome et Carthage et conservé par Polybe. Soixante vaisseaux carthaginois et autant de vaisseaux étrusques, attaquant les soixante vaisseaux phokæens, près d'Alalia, en détruisirent quarante, non toutefois sans éprouver eux-mêmes une perte si sérieuse que l'on disait que la victoire était du côté de ces derniers : toutefois les Phokæens, malgré cette victoire kadméenne (on appelait ainsi une bataille dans laquelle les vainqueurs souffraient plus de pertes que les vaincus), furent obligés de ramener à Alalia les vingt vaisseaux qui leur restaient et de se retirer avec leurs épouses et leurs familles à Rhegium, autant qu'ils purent y trouver un asile. Enfin ces malheureux exilés eurent une demeure permanente en établissant la nouvelle colonie d'Elea ou Velia dans le golfe de Policastro, sur la côte italienne (appelée alors Ænôtrienne), au sud de Poseidônia ou Pæstum. Il est probable qu'ils y furent rejoints par d'autres exilés venus d'Iônia, en particulier par le philosophe et le poète de Kolophôn Xenophanès, qui donna naissance à ce qui fut appelé dans la suite l'école philosophique d'Elea, distinguée à la fois par une logique hardie et une subtilité dialectique. Les captifs phokæens faits prisonniers dans le combat naval par les Tyrrhéniens et les Carthaginois furent lapidés et périrent. Mais un châtement divin vint fondre sur la ville tyrrhénienne d'Agylla par suite de cette cruauté ; et même à l'époque d'Hérodote, un siècle après, les Agyllæens expiaient encore leur forfait par une solennité et un agôn périodiques, conformément à la pénalité que leur avait imposée l'oracle delphien³.

Tel fut le sort des exilés phokæens, pendant que leurs frères, dans leur patrie, restaient comme sujets d'Harpagos, sort qu'ils partageaient avec tous les autres Grecs Ioniens et Æoliens, à l'exception de Samos et de Milêtos : car même les habitants insulaires de Lesbos et de Chios, bien qu'inattaquables par mer, puisque les Perses n'avaient pas de flotte, jugèrent plus sage de renoncer à leur indépendance et de s'inscrire au nombre des sujets des Perses, — tous deux ils possédaient sur le continent des bandes de terre qu'il ne leur était pas possible de protéger autrement. Samos, d'autre part, conserva son indépendance, et même parvint, peu après cette période, sous le despotisme de Polykratês, à un plus haut degré de puissance que jamais ; peut-être l'humiliation des autres Grecs maritimes qui l'entouraient a-t-elle favorisé un peu l'ambition de ce prince peu scrupuleux, auquel je reviendrai bientôt. Mais nous pouvons comprendre sans peine que les solennités publiques dans lesquelles se mêlaient les Grecs

¹ Hérodote, I, 166.

² Aristote, *Politique*, III, 5, 11 ; Polybe, III, 22.

³ Hérodote, I, 167.

Ioniens, à la place de ces joyeuses et brillantes réunions qui s'assemblaient à Dêlos dans le siècle précédent, telles que les décrit l'hymne homérique, présentassent des scènes d'un abatement marqué. En effet, un de leurs hommes les plus sages, Bias de Priênê, alla jusqu'à proposer, à la fête panionienne, une émigration collective de la population entière des villes ioniennes pour se rendre dans l'île de Sardaigne. Il ne leur restait, disait-il, à attendre en Asie rien qui ressemblât à la liberté ; mais en Sardaigne, on pouvait établir une grande cité panionienne, qui serait non seulement libre elle-même, mais encore maîtresse de ses voisins. La proposition ne fut pas accueillie avec faveur, et la raison en est assez évidente d'après le récit que nous venons de faire relativement à l'invincible attachement local de la part de la majorité phokæenne. Mais Hérodote accorde à ce conseil les éloges les plus complets et les plus grands regrets de ce qu'il n'avait pas été suivi¹. S'il en avait été ainsi, l'histoire subséquente de Carthage, de la Sicile et même de Rome ; aurait été sensiblement changée.

Soumis ainsi par Harpagos, les Grecs Ioniens et Æoliens furent employés par lui comme auxiliaires dans la conquête qu'il fit des habitants du sud-ouest de l'Asie Mineure, — Kariens, Kauniens, Lykiens et les Grecs dôriens de Knidos et d'Halikarnassos. Quant au destin de cette dernière ville, Hérodote ne nous en dit rien, bien que ce fût le lieu de sa naissance. Les habitants de Knidos, ville située sur une langue de terre longue et avancée, essayèrent d'abord de couper l'isthme étroit qui les unissait au continent ; mais ils abandonnèrent leur tentative avec une facilité qu'Hérodote explique en la rapportant à une défense de l'oracle². Ni les Kariens ni les Kauniens ne firent une résistance sérieuse. Les Lykiens seuls, dans Xanthos, leur capitale, se défendirent en désespérés. Ayant essayé en vain de repousser les assaillants en rase campagne, et se trouvant bloqués dans leur ville, ils y mirent le feu de leurs propres mains, et firent périr dans les flammes leurs femmes, leurs enfants et leurs serviteurs, tandis que les citoyens armés sortaient et succombaient jusqu'au dernier dans un combat contre l'ennemi³. Un tel acte de désespoir brave et même féroce n'est pas dans le caractère grec. Cependant, en racontant la faible défense et la soumission facile des Grecs de Knidos, nous pouvons être surpris en nous rappelant que c'étaient des Dôriens et des colons de Sparte. Le manque de ferme courage, souvent imputé aux Grecs ioniens, en tant que comparés aux Grecs dôriens, doit proprement être mis sur le compte des Grecs asiatiques, entant que comparés aux Grecs-dôriens, ou plutôt sur celui de ce mélange de population indigène avec la population hellénique, que présentaient toutes les colonies asiatiques, en commun avec la plupart des autres colonies, et qui, dans Halikarnassos, était particulièrement remarquable, car il semble que cette ville était à moitié karienne et à moitié dôrienne, et qu'elle était même gouvernée par une lignée de despotes kariens.

Harpagos et les Perses soumirent ainsi, sans rencontrer de résistance considérable, la partie occidentale et la partie méridionale de l'Asie Mineure ; probablement aussi, bien qu'on ne nous l'apprenne pas directement, tout le

¹ Hérodote, I, 170.

² Hérodote, I, 174.

³ Hérodote, I, 176. La population entière de Xanthos périt, à l'exception de quatre-vingts familles absentes accidentellement : ceux qui occupèrent la ville dans la suite furent recrutés parmi des étrangers. Près de cinq siècles après, leurs descendants se tuèrent dans la même cité, d'une manière également désespérée et tragique, pour éviter de se rendre à l'armée romaine sous les ordres de Marcus Brutus (Plutarque, *Brutus*, c. 31).

territoire en deçà de l'Halys qui avait été auparavant gouverné par Crésus. Les tributs des Grecs vaincus étaient transmis à Ecbatane, au lieu de l'être à Sardes. Pendant qu'Harpagos était occupé ainsi, Cyrus lui-même avait fait dans la haute Asie et dans l'Assyrie des conquêtes encore plus étendues ; dont je parlerai dans le chapitre suivant.

CHAPITRE II — DÉVELOPPEMENT DE L'EMPIRE DES PERSES.

Dans le précédent chapitre nous avons donné un exposé, le meilleur que nous puissions tirer d'Hérodote, des phases par lesquelles les Grecs asiatiques devinrent sujets de la Perse. Si son récit est maigre sur un sujet qui intéressait essentiellement, non seulement un si grand nombre de ses frères grecs, mais même sa propre ville natale, nous ne pouvons guère nous attendre à ce qu'il nous en dise beaucoup relativement aux autres conquêtes de Cyrus. Il semble taire avec intention divers détails qui étaient venus à sa connaissance, et il donne seulement à entendre en termes généraux que, pendant qu'Harpagon était occupé sur la côte de la mer Ægée, Cyrus lui-même attaquait et soumettait toutes les nations de la haute Asie, *sans en omettre aucune*¹. Il parle des Baktriens et des Sakæ (Saces)², qui sont aussi nommés par Ktésias comme étant devenus sujets, en partie par force, en partie par capitulation. Mais il ne regarde comme dignes d'une mention spéciale que deux des exploits de Cyrus, — la conquête de Babylone et l'expédition finale contre les Massagetæ. Dans le court résumé que nous possédons aujourd'hui de l'ouvrage perdu de Ktésias, on ne trouve aucune mention de l'importante conquête de Babylone. Son récit, en effet, autant que le résumé nous permet de le suivre, s'éloigne considérablement de celui d'Hérodote, et doit avoir reposé sur des données totalement différentes.

Je mentionnerai, dit Hérodote³, *les conquêtes qui donnèrent le plus de peine à Cyrus et qui sont les plus mémorables : après qu'il eut soumis tout le reste du continent, il attaque les Assyriens*. Ceux qui se rappellent la description de Babylone et du territoire qui l'entourait, telle que nous l'avons présentée dans le volume précédent, ne seront pas surpris en apprenant que la prise de cette ville donna beaucoup de peine à l'agresseur persan. Ils ne seront étonnés que d'une chose, c'est qu'elle ait pu jamais être prise, — ou, à vrai dire, comment une armée ennemie a pu même arriver jusqu'à elle. Hérodote nous apprend que la reine babylonienne Nitôkris (mère de ce même Labynit qui était roi lorsque Cyrus attaqua la place), craignant une invasion des Mèdes après qu'ils eurent pris Ninive, avait exécuté beaucoup d'ouvrages laborieux près de l'Euphrate, dans le dessein de les empêcher d'approcher. De plus, il y avait ce qu'on appelait le mur de Médie (probablement bâti par elle, mais certainement bâti avant la conquête des Perses), haut de cent pieds et épais de vingt⁴, à travers l'espace entier de soixante-quinze milles qui

¹ Hérodote, I, 177.

² Hérodote, I, 153.

³ Hérodote, I, 177.

⁴ V. Xénophon, *Anabase*, I, 7, 15 ; II, 4, 12. Pour les inextricables difficultés qui entourèrent les Dix Mille, après la bataille de Kunaxa, et les insurmontables obstacles qui arrêtaient leur marche, en admettant une armée quelconque qui résiste, v. Xénophon, *Anabase*, II, 1, 11 ; II, 2, 3 ; II, 3, 10 ; II, 4, 12, 13. Ces obstacles servaient sans doute à les protéger contre une attaque, autant qu'ils les empêchaient d'avancer ; et les villages bien fournis leur permettaient d'avoir une abondance de provisions : de là le désir du grand roi de les aider à franchir le Tigre pour sortir de la Babylonie. Mais il n'est pas aisé de voir comment, en présence de telles difficultés, une armée d'invasion pouvait parvenir jusqu'à Babylone.

Ritter représente le mur de Médie comme s'étant étendu de l'Euphrate au Tigre au point où ils se rapprochent le plus près l'un de l'autre, dans un espace d'environ 200 stades ou de 25 milles. Mais il n'est dit nulle part, autant que je puis m'en assurer, que ce mur atteignit l'Euphrate — encore moins que sa longueur fut de 200 stades ; car les passages de Strabon cités par Bitter ne prouvent ni l'un ni l'autre de ces points (II, 80 ; XI, 529). Et Xénophon (II, 4, 12) donne la longueur du mur telle que je l'ai indiquée dans le texte = 20 parasangs = 600 stades = 75 milles = 120 kil. 698 m.

unissait le Tigre à l'un des canaux de, l'Euphrate ; tandis que les canaux eux-mêmes, -comme nous pouvons le voir par la marche des dix mille Grecs après la bataille de Kunaxa, présentaient des moyens de défense tout à fait insurmontables par une armée grossière telle que l'était celle des Perses. A l'est, le territoire de la Babylonie était défendu par le Tigre, qui ne peut être passé à gué plus bas que l'ancienne Ninive ou la moderne Mossoul¹. Outre ces remparts, naturels aussi bien qu'artificiels, destinés à protéger le territoire, — populeux, cultivé, productif, et offrant tout motif à ses habitants de résister même à l'entrée d'un ennemi, — on nous dit que les Babyloniens étaient si complètement préparés à l'irruption de Cyrus qu'ils avaient accumulé dans l'intérieur de leurs murs une grande quantité de provisions pour beaucoup d'années. Quelque étrange que cela paraisse, nous devons supposer que le roi de Babylone, après tous les frais et tous les travaux faits pour garnir le territoire de moyens de défense, négligea volontairement d'en tirer parti, laissa l'envahisseur fouler aux pieds la fertile Babylonie sans résistance, et se contenta de faire avancer les citoyens pour s'opposer à lui quand il arriva sous les murs de la ville, — si ce que dit Hérodote est exact². Et nous pouvons expliquer cette incompréhensible omission par ce que nous savons être arrivé dans la marche de Cyrus le Jeune vers Kunaxa, contre son frère Artaxerxés Mnémon. Ce dernier avait fait creuser, spécialement pour être prêt à repousser cette invasion, un fossé large et profond (ayant trente pieds de largeur et huit de profondeur) à partir du mur de Médie jusqu'à l'Euphrate, dans une étendue de douze parasangs ou quarante-cinq milles anglais (= 72 kil. 419 m.), ne laissant qu'un passage de vingt pieds de large tout à côté du fleuve. Cependant, quand l'armée d'invasion arriva à ce passage important, elle n'y trouva pas un homme pour le défendre, et elle traversa tout entière, sans rencontrer de résistance, cette voie étroite. Cyrus le Jeune, qui jusqu'à ce moment avait regardé comme certain que son frère combattrait, supposa alors qu'il avait abandonné l'idée de défendre Babylone³. Au lieu de cela, deux jours après, Artaxerxés l'attaqua dans une plaine découverte où il n'y avait aucun avantage de position ni d'un côté ni de l'autre, bien que les envahisseurs fussent pris un peu au dépourvu par suite de l'extrême confiance que leur avait inspirée leur entrée facile et sans obstacle de l'autre côté du fossé artificiel. Cette anecdote est d'autant plus importante ; comme explication, que toutes les circonstances nous en sont transmises par un témoin oculaire judicieux. Et les deux incidents que nous comparons ici prouvent l'insouciance, la mobilité et l'impuissance de calcul, appartenant à l'esprit asiatique de cette époque, — aussi bien que la grande autorité que possédaient ces rois sur les bras de leurs sujets, et la prodigalité avec laquelle ils dépensaient le travail humain⁴. A mesure que nous avancerons dans cette histoire, nous verrons de nouvelles preuves de ces attributs, qu'il est essentiel de se rappeler, afin d'apprécier à la fois la conduite grecque à l'égard des Asiatiques, et l'absence

Le passage de l'*Anabasis* (I, 7, 15), semble rattacher le mur des Mèdes aux canaux, et non à l'Euphrate. Le récit d'Hérodote (comme je l'ai fait remarquer dans un précédent chapitre) nous amène à supposer qu'il descendit ce fleuve jusqu'à Babylone ; et si nous supposons que le mur n'arrivait pas jusqu'à l'Euphrate, cela pourrait expliquer jusqu'à un certain point pourquoi il n'en fait pas mention : v. Ritter, *West-Asien*, b. III. Abtheilung III. Abschn. I, sect. 29, p. 19-22.

¹ Arrien, VII, 7, 7. Par ces mots il entend qu'il n'est pas guéable au-dessous de l'ancienne Ninive ou Mossoul ; car un peu plus haut, Alexandre lui-même le passa à gué, peu de jours avant la bataille d'Arbèles, — non sans une très grande difficulté (Arrien, III, 7, 8 ; Diodore, XVII, 55).

² Hérodote, I, 190.

³ Xénophon, *Anabase*, I, 7, 14-20 ; Diodore, XIV, 22 ; Plutarque, *Artaxerxés*, c. 7.

Je suis Xénophon sans hésitation, là où il diffère de ces deux derniers auteurs.

⁴ Xénophon, *Cyropædie*, III, 3, 26, au sujet de la πολυχειρία de ces rois barbares.

comparative de ces défauts dans le caractère grec. De vastes murs et des fossés profonds sont un secours inestimable pour une garnison brave et bien commandée ; mais on ne peut faire qu'ils suppléent entièrement au manque de bravoure et d'intelligence.

De quelque manière que les difficultés, pour approcher de Babylone, aient été surmontées, le fait qu'elles le furent par Cyrus est certain. Au moment même de partir pour cette conquête, il était sur le point de franchir le fleuve Gyndès — un des affluents de l'est qui se jette dans le Tigre près de la moderne Bagdad, et le long duquel se trouvait la grande route qui traversait le défilé du mont Zagros, de Babylone à Ecbatane —, quand un des chevaux blancs sacrés qui l'accompagnaient entra dans le fleuve par pétulance pure, et essaya de le traverser seul¹. Le Gyndès ressentit cette insulte, et le cheval fut noyé ; alors Cyrus jura dans sa colère qu'il briserait la force du fleuve au point que, désormais, les femmes le passeraient sans se mouiller les genoux. En conséquence, il employa son armée entière, pendant toute la saison d'été, à creuser trois cent soixante canaux artificiels pour diviser l'unité du courant. Tel fut, selon Hérodote, l'incident qui ajourna pour une année la chute de la grande Babylone. Mais, le printemps suivant, Cyrus et son armée furent devant les murs, après avoir défait la population qui était sortie pour combattre et l'avoir refoulée dans l'intérieur. Ces murs étaient des montagnes artificielles — ayant trois cents pieds de hauteur, soixante-quinze d'épaisseur, et formant un carré de quinze milles = 24 kil. 153 m. — de chaque côté, derrière lesquelles les assiégés défiaient une attaque, et même un blocus, puisqu'ils avaient à l'avance réuni des provisions en quantité pour plusieurs années. Toutefois, au milieu de la ville coulait l'Euphrate. Ce fleuve, auquel on avait fait des travaux si laborieux pour qu'il assurât le salut, le commerce et l'alimentation des Babyloniens, on en fit alors la voie de leur ruine. Ayant laissé un détachement de son armée aux deux points où l'Euphrate entre dans la ville et la quitte, Cyrus se retira avec le reste à la partie supérieure de son cours, où une ancienne reine babylonienne avait disposé un des grands réservoirs latéraux pour y amener, en cas de besoin, le superflu de ses eaux. Près de ce point, Cyrus fit creuser un autre réservoir et un autre canal de communication, au moyen desquels il détourna l'eau de l'Euphrate à un degré tel qu'elle n'arrivait plus à ceinture d'homme. Le moment qu'on choisit fut celui d'une grande fête babylonienne, quand toute la population se livrait au plaisir et, aux divertissements. Les troupes persanes, laissées près de la ville, guettant l'occasion favorable, entrèrent des deux côtés en suivant le lit du fleuve, et s'emparèrent de Babylone sans rencontrer à peine de résistance. A aucun autre moment, si ce n'est pendant une fête, ils n'auraient pu accomplir cela (dit Hérodote), le fleuve eût-il été toujours aussi bas ; car les deux rives, dans toute la longueur de la ville, étaient garnies de quais, avec des murs continus et avec des portes à l'extrémité de chaque rue conduisant au fleuve à angles droits ; de sorte que si la population n'eût été rendue incapable d'agir par les influences du moment, elle aurait pris les assaillants dans le lit du fleuve *comme dans un piège*, et les aurait écrasés du haut des murs qui le bordaient. Dans l'intérieur d'un carré de quinze milles de chaque côté, nous ne sommes pas surpris d'apprendre que les deux extrémités étaient déjà au pouvoir des assiégeants,

¹ Hérodote, I, 189-202.

avant que la population du centre en fût instruite, et pendant qu'elle était encore absorbée dans une joie ignorante¹.

Tel est le récit donné par Hérodote des circonstances qui mirent Babylone, — la plus grande cité de l'Asie occidentale, — au pouvoir des Perses. Jusqu'à quel point les renseignements qui lui furent communiqués étaient-ils inexacts ou exagérés, c'est ce que nous ne pouvons décider aujourd'hui. La manière dont la cité fut traitée nous amènerait à supposer que son acquisition n'a pu coûter au vainqueur ni beaucoup de temps ni beaucoup de pertes. Cyrus entre dans la liste comme roi de Babylone, et les habitants avec tout leur territoire deviennent tributaires des Perses, formant la plus riche satrapie de l'empire² ; mais on ne nous dit pas que le peuple ait été maltraité autrement, et il est certain que les immenses murailles et les vastes portes furent laissées intactes. C'était très différent de la manière dont les Mèdes avaient traité Ninive, qui semble avoir été ruinée, et pendant un long temps absolument inhabitée, bien que de nouveau occupée sur une échelle réduite sous l'empire des Parthes ; et très différent aussi de la manière dont Babylone elle-même fut traitée vingt ans après par Darius, qui la reconquit après une révolte.

L'importance de Babylone, marquant, comme elle fait, une des formes particulières de civilisation appartenant au monde ancien dans un état de développement complet, donne un intérêt aux récits à demi prouvés relativement à sa prise. Les autres exploits attribués à, Cyrus, — son invasion de l'Inde à travers le désert d'Arachosia², — l'attaque qu'il dirigea contre les Massagètes, nomades gouvernés par la reine Tomyris et ressemblant grandement aux Scythes, en franchissant le mystérieux fleuve qu'Hérodote appelle Araxès ; — ces exploits, disons-nous, sont trop peu connus pour qu'on y insiste. On dit qu'il périt dans la dernière expédition, son armée étant défaite dans une sanglante bataille³. Il fut enseveli à Pasargadæ, dans sa province natale de Persis propre, où son tombeau fut honoré jusqu'à la fin de l'empire⁴, tandis que sa mémoire était tenue en profonde vénération parmi les Perses. De ses exploits réels nous

¹ Hérodote, I, 191. Cette dernière partie de l'histoire, si nous en pouvons juger d'après l'expression d'Hérodote, semble exciter dans son esprit plus de doute que tout le reste ; car il juge nécessaire d'ajouter *comme le disent ceux qui résident à Babylone*. Cependant, si nous admettons que la grandeur de la place fût telle qu'il l'a affirmé, il ne paraît pas qu'il y ait rien de remarquable dans ce fait, que le peuple habitant le centre n'ait pas appris tout de suite la prise ; car la première affaire des assaillants était de s'emparer des murs et des portes. C'est une explication animée d'une prodigieuse grandeur, et Aristote la présente comme telle (*Politique*, III, 1, 12) ; toutefois il l'exagère en donnant comme un oui-dire que les habitants du centre ne connurent la prise que le troisième jour. On ne voit dans Hérodote aucune exagération semblable.

Xénophon, dans la *Cyropædie* (VII, 5, 7-18), suivant le récit qui rapporte que Cyrus dessécha l'Euphrate, représente cette opération comme effectuée d'une manière différente de celle que raconte Hérodote. Selon lui, Cyrus creusa deux fossés vastes et profonds, un de chaque côté autour de la ville, d'amont en aval : guettant le moment favorable d'un jour de fête dans Babylone, il fit entrer dans ces deux fossés latéraux l'eau qui retomba dans le cours principal au-dessous de la ville : par ce moyen le cours principal dans son passage à travers Babylone devint presque sec. Toutefois, le récit de Xénophon montre qu'il n'a pas été écrit d'après des renseignements reçus sur place, comme celui d'Hérodote ; car il parle des *αι ἄκραι* de Babylone, précisément comme il parle des *ἄκραι* des villes de Karia placées sur des collines (Cf. *Cyropædie*, VII, 4, 1, 7, avec VII, 5, 34). Il n'y avait pas d'*ἄκραι* dans la plaine nue de Babylone.

² Arrien, VI, 24, 4.

³ Hérodote, I, 205-214 ; Arrien, V, 4114 ; Justin, 1, 8 ; Strabon, XI, p. 512.

Selon Ktésias, Cyrus fut tué dans une expédition contre les Derbikes, peuple habitant les régions caucasiennes, — bien que son armée finit par être ; victorieuse et par conquérir le pays (*Persica*, c. 8-9). — V. le commentaire de Baehr sur le passage dans son édition de Ktésias.

⁴ Strabon, XV, p. 730, 731 ; Arrien, VI, 29.

ne connaissons que peu ou rien ; mais, dans ce que nous lisons relativement à lui, nous ne voyons, bien qu'au milieu de combats constants, que très peu de cruauté. Xénophon a choisi sa vie comme sujet d'un roman moral, qui pendant longtemps fut cité comme histoire authentique, et qui même aujourd'hui sert d'autorité, expresse ou implicite, pour des conclusions contestables et même inexactes. Son activité et ses conquêtes extraordinaires ne souffrent aucun doute. Il laissa l'empire des Perses¹ s'étendant depuis la Sogdiane et les fleuves de l'Iaxartès et de l'Indus à l'est, jusqu'à l'Hellespont et la côte syrienne à l'ouest, et ses successeurs n'y firent pas d'addition durable, excepté celle de l'Égypte. La Phénicie et la Judée étaient des dépendances de Babylone, à l'époque où il la conquiert, avec leurs princes et leurs grands alors captifs dans cette ville. Comme elles semblent lui avoir cédé et être devenues ses tributaires² sans difficulté ; la restitution de leurs captifs leur fut accordée. Ce fut à partir de Cyrus que les rois perses prirent l'habitude de passer l'hiver à Suse et l'été à Ecbatane ; le territoire primitif de la Persis, avec ses deux villes de Persépolis et de Pasargadæ, étant réservé pour le lieu de sépulture des rois et le sanctuaire religieux de l'empire. Comment et quand se fit la conquête de la Susiane, c'est ce que nous ignorons. Elle était située à l'est du Tigre, entre la Babylonie et la Persis propre, et son peuple, les Kissiens, autant que nous pouvons le reconnaître, était de race assyrienne et non arienne. On supposait que le fleuve Choaspès, près de Suse, fournissait la seule eau bonne à être bue par le Grand Roi, et on dit qu'on en transportait avec lui partout où il allait³.

Tandis que les conquêtes de Cyrus contribuaient à assimiler les types distincts de civilisation dans l'Asie occidentale, — non pas en élevant les moins bons, mais en dégradant les meilleurs, — elles donnèrent aux Perses indigènes un stimulant extraordinaire, en provoquant à la fois leur orgueil, leur ambition, leur cupidité et leurs instincts belliqueux. Non seulement le territoire de la Persis propre ne paya pas de tribut à Suse ni à Ecbatane, — étant le seul district ainsi exempté entre l'Iaxartès et la Méditerranée, — mais les tributs considérables provenant du reste de l'empire étaient distribués en grande partie entre ses habitants. Empire à leurs yeux voulait dire, — pour les grands, lucratives satrapies où pachaliks, avec des pouvoirs complètement illimités, une pompe inférieure seulement à celle du Grand Roi, et des armées permanentes qu'ils employaient selon leur bon plaisir quelquefois les uns contre les autres⁴, — pour les simples soldats, tirés de leurs champs ou de leurs troupeaux, pillage constant, nourriture abondante, et licence sans frein, soit dans la suite de l'un des satrapes, soit dans une troupe permanente considérable qui allait de Suse à Ecbatane avec le Grand Roi. Et si la population entière de la Persis propre n'émigra pas de ses demeures pour occuper quelques-uns des lieux plus attrayants que présentait l'immensité des possessions impériales, — possessions s'étendant (pour employer le langage de Cyrus le Jeune avant la bataille de Kunaxa)⁵ depuis la région de la chaleur insupportable jusqu'à celle du froid insupportable, — ce fut uniquement parce que les premiers rois découragèrent un tel mouvement, afin que la nation conservât sa hardiesse

¹ La ville de Kyra ou Kyropolis, sur le fleuve Sihon ou Iaxartès, fut fondée, dit-on, par Cyrus, — elle fût détruite par Alexandre (Strabon, XI, p. 517, 518 ; Arrien, IV, 2, 2 ; Quinte-Curce, VII, 6, 16).

² Hérodote, III, 19.

³ Hérodote, I, 188 ; Plutarque, *Artaxerxès*, c. 3 ; Diodore, XVII, 71.

⁴ Xénophon, *Anabase*, I, 1, 8.

⁵ Xénophon, *Anabase*, I, 7, 6 ; *Cyropædie*, VIII, 6, 19.

militaire¹, et fût en état de fournir des renforts de soldats sans diminution. L'estime que les Perses avaient pour eux-mêmes et leur arrogance n'étaient pas moins remarquables que leur soif de jouissances sensuelles. Ils aimaient le vin à l'excès : leurs épouses et leurs concubines étaient également nombreuses ; et ils adoptaient avec ardeur des modes nouvelles de luxe aussi bien que d'ornement qu'ils empruntaient de nations étrangères. Même quant à des nouveautés en religion, ils n'y étaient pas fortement opposés ; car bien que disciples de Zoroastre, avec des mages comme prêtres et comme compagnons indispensables de leurs sacrifices, adorant le soleil, la lune, la terre, le feu, etc., et ne reconnaissant ni image, ni temple, ni autel, — cependant ils avaient adopté le culte voluptueux de la déesse Mylitta des Assyriens et des Arabes. De nombreux rejetons mâles étaient l'orgueil du Perse. Son caractère guerrier et la conscience de sa force se montraient dans l'éducation de ces jeunes gens, auxquels on enseignait, de cinq à vingt ans, trois choses seulement, — à monter à cheval, à tirer de l'arc, et à dire la vérité². Devoir de l'argent, ou même acheter et vendre, était regardé comme déshonorant parmi les Perses, — sentiment qu'ils défendaient en disant que dans l'un et dans l'autre cas on était dans la nécessité de mentir. Exiger un tribut des sujets, recevoir du roi une paye ou des présents, et donner sans prévoyance tout ce dont on n'avait pas un besoin immédiat, telle était leur manière de traiter l'argent. On laissait les occupations laborieuses aux peuples conquis ; et ces derniers étaient heureux si, en payant une contribution fixe et en envoyant un contingent militaire quand on le demandait, ils pouvaient acheter une immunité paisible pour le reste de ce qui les concernait³. Ils ne pouvaient pas acheter ainsi la sécurité pour le foyer de famille, puisque nous trouvons des exemples de nobles jeunes filles grecques arrachées à leurs parents pour le harem du satrape⁴.

C'est à un peuple de ce caractère, dont les idées de société politique n'allaient pas plus loin qu'une obéissance personnelle à un chef, qu'un conquérant, tel que Cyrus communiqua l'excitation et l'enthousiasme les plus forts dont il fût susceptible. Il avait trouvé les Perses esclaves, et il les fit maîtres ; il fut le premier et le plus grand des bienfaiteurs nationaux⁵, aussi bien que le plus entreprenant des chefs en campagne : ils le suivirent de conquête en conquête, pendant les trente années de son règne, leur amour de l'empire grandissant avec l'empire lui-même. Et ce mouvement d'agrandissement dura sans se ralentir pendant le règne de ses trois successeurs immédiats, — Kambysès, Darius et Xerxès, — jusqu'à ce qu'il fût violemment arrêté par les humiliantes défaites de Platée et de Salamis ; après quoi les Perses se contentèrent de se défendre chez eux et de jouer un rôle secondaire. Mais à l'époque où Kambysès, fils de Cyrus, succéda au sceptre de son père, l'esprit des Perses était à son plus haut point. Il ne tarda pas à convoiter une proie à la fois plus riche et moins hasardeuse que les Massagetæ, à l'extrémité opposée de l'empire. La Phénicie et la Judée étant

¹ Hérodote, IX, 122.

² Les Persans modernes montrent de nos jours une habileté incomparable à tirer avec les armes à feu, aussi bien qu'avec l'arc, étant à cheval. — V. sir John Malcolm, *Sketches of Persia*, c. 17, p. 201 ; V. aussi Kinneir, *Geographical Memoir of the Persian Empire*, p. 32.

³ Au sujet des attributs du caractère des Perses, v. Hérodote, I, 131-140 ; cf. I, 153.

Il s'exprime en termes très forts quant à la facilité avec laquelle les Perses prenaient des coutumes étrangères, et particulièrement le luxe étranger (I, 135). — Cette rigoureuse ténacité des coutumes et ces goûts exclusifs, qui signalent les Orientaux modernes, paraissent résulter du mahométisme et les distinguer beaucoup des anciens Perses disciples de Zoroastre.

⁴ Hérodote, IX, 76 ; Plutarque, *Artaxerxès*, c. 26.

⁵ Hérodote, I, 210 ; III, 159.

déjà soumises à sa puissance, il résolut d'envahir l'Égypte, alors extrêmement florissante sous le règne long et prospère d'Amasis. Il ne fallait pas beaucoup de prétextes pour colorer cette agression ; de sorte que les diverses histoires que mentionne Hérodote comme causes de la guerre, sont intéressantes seulement en ce qu'elles impliquent une veine, de sentiment de parti favorable à l'Égypte : il affirme que l'invasion fut attirée sur Amasis par une fille d'Apriès, et fut ainsi une punition qu'il subit pour avoir déposé ce prince. Il est vrai que, quant à la manière dont la fille du roi avait produit cet effet, il circulait les récits les plus contradictoires¹.

Kambysès convoqua les forces de son empire pour cette nouvelle entreprise, et entre autres les Phéniciens ainsi que les Grecs asiatiques, Æoliens aussi bien qu'Ioniens², insulaires aussi bien que continentaux, presque toutes les forces et l'habileté maritimes de la mer Ægée. Un Grec, déserteur des mercenaires en Égypte, nommé Phanès, lui apprit les difficultés de la marche et la meilleure manière de les surmonter, et particulièrement les trois journées de désert sablonneux, complètement sans eau, qui se trouvait entre l'Égypte et la Judée. Grâce à l'aide des Arabes du voisinage, — avec lesquels il conclut un traité, et qui furent rémunérés pour ce service par le titre d'alliés égaux, libres de tout tribut, — il put surmonter cette sérieuse difficulté et arriver à Péluse, à la bouche orientale du Nil, où les troupes ioniennes et kariennes au service de l'Égypte, aussi bien que l'armée égyptienne, étaient rassemblées pour s'opposer à lui³.

Heureusement pour lui-même, le roi égyptien Amasis était mort pendant l'intervalle des préparatifs des Perses, peu de mois avant que l'expédition fût entreprise, après quarante-quatre ans d'une prospérité constante. Sa mort, à ce moment critique, fut probablement la principale cause de la conquête aisée qui suivit ; son fils Psamménit, succédant à sa couronne, mais sans hériter de sa capacité ni de son influence. Le résultat de l'invasion fut, selon l'usage, figuré à l'avance par un prodige menaçant, — de la pluie tombant à Thèbes dans la haute Égypte. Elle fut accomplie par une seule victoire, bien que bravement disputée, à Pelusium, — suivie de la prise de Memphis avec la personne du roi Psamménit, après un siège de quelque durée. Kambysès avait envoyé en avant un navire mitylénæen à Memphis, avec des hérauts chargés de sommer la ville de se rendre. Les Égyptiens, dans un paroxysme de fureur, s'élançèrent hors des murs, détruisirent le vaisseau, et déchirèrent l'équipage, — procédé sauvage qui leur attira un châtement sévère après la prise de la ville. Psamménit, après avoir été traité d'abord avec dureté et outrages, finit par être relâché, et il lui fut même permis de conserver sa dignité royale comme dépendant de la Perse. Mais comme on découvrit bientôt, ou du moins que l'on crut qu'il fomentait une révolte contre les vainqueurs, on le mit à mort, et l'Égypte fut placée sous un satrape⁴.

¹ Hérodote, III, 1-4.

² Hérodote, III, 1, 19, 44.

³ Le récit de Ktésias est, par rapport tant à l'expédition égyptienne qu'aux autres incidents de l'histoire des Perses, tout à fait différent dans ses détails de celui d'Hérodote ; il ne s'accorde avec lui que dans les événements principaux (Ktésias, *Persica*, c. 7). Il est impossible de mêler les deux récits.

Tacite (*Histor.*, I, 11) signale la difficulté que présente l'accès de l'Égypte à une armée d'invasion : *Ægyptum, provinciam aditu difficilem, annonæ fecundam, superstitione ac lasciviâ discordem et mobilem*, etc.

⁴ Hérodote, III, 10-16. Au sujet des Arabes entre la Judée et l'Égypte, v. III, c. 5, 88-91.

Il y avait encore au delà de l'Égypte des territoires à conquérir pour les Perses, bien que Kyrênê et Barka, les colonies grecques, près de la côte de la Libye, se missent immédiatement hors de l'atteinte du danger en envoyant aussitôt à Kambysês, alors à Memphis, un tribut et leur soumission. Il projeta trois nouvelles entreprises : l'une contre Carthage, par mer ; les deux autres, par terre, contre les Éthiopiens, au loin vers le sud, en remontant le cours du Nil, — et contre l'oracle et l'oasis de Zeus Ammon, au milieu des déserts de la Libye. Il dirigea lui-même ses troupes vers l'Éthiopie ; mais il fut forcé de les ramener sans y parvenir, puisqu'elles étaient sur le point de mourir de faim ; tandis que la division qu'il envoya contre le temple d'Ammon fut, dit-on, accablée par une tempête de sable dans le désert. L'expédition contre Carthage fut abandonnée pour une raison qui mérite bien d'être rappelée. Les Phéniciens, qui formaient la partie la plus importante de sa flotte, refusèrent de servir contre leurs parents et leurs colons, alléguant la sainteté de serments mutuels aussi bien que les liens tant de parenté que de trafic¹. Le frénétique Kambysês lui-même fit contraindre d'accepter, et peut-être de respecter cet honorable refus, qui ne fut pas imité par les Grecs ioniens quand Darius et Xerxès leur demandèrent l'aide de leurs vaisseaux contre Athènes ; — nous devons toutefois ajouter qu'ils étaient alors dans une situation beaucoup plus exposée et plus faible que celle dans laquelle se trouvaient les Phéniciens à l'égard de Kambysês.

Parmi les animaux sacrés si nombreux et si différents dans les divers nomes de l'Égypte, le plus vénéré de tous était le bœuf Apis. La religion égyptienne exigeait de telles conditions quant à la naissance, l'âge et les marques de cet animal, que, quand il mourait, il était difficile de trouver un autre veau qui eût proprement les qualités voulues pour le remplacer. On passait quelquefois beaucoup de temps à le chercher, et quand à la fin on lui trouvait un successeur irréprochable, les démonstrations de joie dans Memphis étaient extravagantes et universelles. Au moment où Kambysês retournait à Memphis en revenant de son expédition éthiopienne, plein d'humiliation à cause du résultat, il se trouva qu'on venait précisément de découvrir un nouvel Apis ; et comme la population de la ville donnait carrière à sa pompe et à son plaisir joyeux et habituels, il prit cette conduite pour une insulte intentionnelle faite à ses malheurs récents. En vain les prêtres et les magistrats lui expliquèrent-ils la cause réelle de ces manifestations populaires ; il persista dans son opinion, punit quelques-uns d'entre eux de mort et d'autres de coups de fouet, et ordonna que tout homme vu en costume de fête fût tué. Bien plus, — pour porter au comble l'outrage qu'il faisait au sentiment égyptien, — il fit amener le bœuf Apis nouvellement découvert, et plongea son poignard dans le flanc de l'animal qui mourut bientôt après des suites de la blessure².

Après cet acte brutal, — fait pour effacer dans l'esprit des prêtres égyptiens les énormités de Chéops et de Chéphren, et indubitablement sans exemple dans les 24.000 ans de leur histoire antérieure, Kambysês perdit le peu de raison qui lui restait encore. Les Égyptiens trouvèrent dans cette punition une nouvelle preuve de l'intervention vengeresse de leurs dieux. Non seulement il commit toute sorte d'outrages étudiés contre le peuple conquis au milieu duquel il séjournait, aussi bien que contre ses temples et ses sépulcres, — mais encore il dirigea ses coups contre ses amis perses et même contre ses parents les plus proches. Parmi ces atrocités révoltantes, l'une des plus criantes mérite une mention spéciale, parce

¹ Hérodote, III, 19.

² Hérodote, III, 29.

que plus tard le sort de l'empire en fut considérablement affecté. Son frère cadet Smerdis l'avait accompagné en Égypte ; mais il avait été renvoyé à Suse, parce que le roi devint jaloux de l'admiration que provoquaient sa force et ses qualités personnelles¹. Cette jalousie fut portée jusqu'à l'alarme et la haine par un songe qui présageait à Smerdis empire et conquête, et le frénétique Kambysès envoya secrètement à Suse un Perse son confident, Prexaspès, avec l'ordre exprès de le débarrasser de son frère. Prexaspès exécuta réellement sa commission ; il tua le prince, l'ensevelit de ses propres mains², et laissa le fait ignoré de tout le monde, excepté d'un petit nombre de chefs dans la résidence royale.

Cependant, parmi ce petit nombre de chefs, il en était un, le Mède Patizeithès, appartenant à l'ordre des mages, qui vit dans cette circonstance un marchepied commode pour son ambition personnelle et s'en servit comme d'un moyen pour se substituer secrètement à la dynastie du grand Cyrus. Jouissant de la confiance absolue de Kambysès, il avait été, chargé par ce prince, à son départ pour l'Égypte, de toute l'administration du palais et des trésors, avec une autorité étendue³. De plus, il se trouvait avoir un frère extrêmement ressemblant en personne à Smerdis, le prince décédé. Comme la folie déclarée et dangereuse de Kambysès contribuait à lui aliéner les esprits des Perses, Patizeithès résolut de proclamer son frère roi à sa place, comme si c'était le fils cadet de Cyrus qui succédât à l'aîné, frappé d'incapacité. Sur un seul point important le faux Smerdis différait du vrai. Il avait perdu les oreilles, que Cyrus lui-même lui avait fait couper pour une offense ; mais la ressemblance personnelle, après tout, était de peu d'importance, puisqu'il ne lui était permis que rarement ou jamais de se montrer au peuple⁴. Kambysès apprit cette révolte en Syria, à son retour d'Égypte. Il se hâta de monter à cheval dans le dessein d'aller l'étouffer, quand un accident causé par son épée mit fin à ses jours. Hérodote nous dit qu'avant sa mort il appela les Perses autour de lui, avoua le crime qu'il avait commis en faisant tuer son frère, et leur apprit que le Smerdis qui régnait n'était qu'un prétendant mède, — les conjurant en même temps de ne pas se soumettre à la honte d'être gouvernés par un autre que par un Perse et un Achæménide. Mais, s'il est vrai qu'il ait fait jamais connaître ces faits, personne ne le crut. Car Prexaspès, de son côté, fut forcé, en vue de sa propre sûreté, de nier qu'il eût trempé les mains dans le sang d'un fils de Cyrus⁵ ; et c'est ainsi que la mort de Kambysès, survenue à propos, plaça le faux Smerdis sans opposition, à la tête des Perses, qui tous, ou pour la plupart, se crurent gouvernés par un fils véritable de Cyrus. Kambysès avait régné sept ans et cinq mois.

Pendant sept mois Smerdis régna sans opposition, secondé par son frère Patizeithès. S'il manifesta sa méfiance à l'égard des Perses hautains qui l'entouraient en ne les invitant pas à venir dans son palais et en ne se montrant pas au dehors, il s'appliqua en même temps à se concilier la faveur des provinces soumises, en remettant le tribut et le service militaire pour trois années⁶. Un tel

¹ Ktésias appelle le frère Tanyoxarkès, et dit que Cyrus l'avait laissé comme satrape, exempt de tribut, de la Bactriane et des régions voisines (*Persica*, c. 8). Xénophon, dans la *Cyropædie*, l'appelle aussi Tanyoxarkès, mais il lui attribue une satrapie différente (*Cyropædie*, VIII, 7, 11).

² Hérodote, III, 30, 62.

³ Hérodote, III, 61-63.

⁴ Hérodote, III, 68-69. — *Auribus decisus vivere jubet*, dit Tacite à propos d'un fait sous le gouvernement parthe (*Annal.* XII, 14), — et les autorités turques n'ont pas renoncé à ce châtement au moment actuel, ou du moins jusqu'à une époque très récente.

⁵ Hérodote, III, 64-66.

⁶ Hérodote, III, 67.

abandon du principe de gouvernement usité en Perse suffisait seul pour dégoûter les belliqueux et rapaces Achæménides à Suse ; mais il paraît que leurs soupçons, quant à son véritable caractère, n'avaient pas encore été entièrement calmés, et dans le huitième mois ces soupçons se changèrent en certitude. Selon ce qui semble avoir été l'usage persan, il avait pris pour lui-même tout le harem de son prédécesseur ; et dans le nombre des femmes qui le composaient on comptait Phædymê, fille d'un Perse distingué nommé Otanês. A la demande de son père, Phædimê se chargea de la tâche dangereuse de sentir la tête de Smerdis pendant son sommeil, et elle découvrit ainsi l'absence des oreilles¹. Otanês, maître de ce renseignement décisif, concerta sans tarder, avec cinq autres nobles Achæménides, les moyens de se débarrasser d'un roi qui était à la fois un mède, un mage et un homme sans oreilles². Darius, fils d'Hystaspês, satrape de la Persis propre, arriva juste à temps pour se joindre, lui septième, à la conspiration. Ces sept nobles tuèrent Smerdis dans son palais, à Suse. Ensuite ils discutèrent entre eux la question, de savoir s'ils établiraient en Perse une monarchie, une oligarchie ou une démocratie. Après qu'ils se furent décidés pour la première, ils convinrent que le futur roi, quel qu'il fût, serait tenu de prendre ses femmes seulement dans les familles des sept conspirateurs. Darius devint roi, parce que son cheval fut le premier à hennir parmi ceux des conspirateurs à un endroit donné, grâce au stratagème de son écuyer Œbarês. Otanês, s'étant à l'avance mis à l'écart de cette loterie organisée pour le trône, se réserva, pour lui-même aussi bien que pour ses descendants, une liberté absolue et une exemption entière de l'empire du futur roi, quel que fût celui qui tirerait le bon lot. On peut voir tous ces incidents racontés par Hérodote avec sa vivacité ordinaire, mais avec une addition non médiocre d'idées helléniques aussi bien que d'ornements dramatiques.

Ce fut ainsi que la tiare droite, parure privilégiée de la tête des monarques persans³, sortit de la lignée de Cyrus, sans abandonner toutefois la grande phratrie des Achæménides, — à laquelle appartenaient Darius et son père Hystaspês, aussi bien que Cyrus. Ce fait important est incontestable, et probablement les actes attribués aux sept conspirateurs sont vrais en général, aux discussions et aux intentions près. Mais, dans cette occasion aussi bien que dans d'autres, nous devons nous tenir en garde contre une illusion que la manière historique d'Hérodote est, de nature à créer. Il nous présente avec tant de force descriptive le récit personnel, — l'action et les discours individuels, avec les espérances, les craintes, les doutes et les passions qui les accompagnent, — que notre attention est distraite de la portée politique de ce qui se passe, et nous sommes forcé souvent de la chercher dans des allusions indirectes que contiennent les paroles des acteurs, ou dans les conséquences signalées plus tard indirectement. Si nous réunissons toutes les observations fortuites qu'il laisse échapper, nous trouverons que le changement du sceptre, passant de Smerdis à Darius, fut un événement politique beaucoup plus considérable que son récit direct ne semblerait l'annoncer. Smerdis représente la prépondérance

¹ Hérodote, III, 68-69.

² Hérodote, III, 69-73.

Comparez la description de l'insupportable répugnance qu'éprouvaient les Grecs de Kyrênê à être gouvernés par Battos le boiteux (Hérodote, IV, 161).

³ Cf. Aristophane, *Aves*, 487, avec les Scholies, et Hérodote, VII, 61 ; Arrien, IV, 6, 29. Le bonnet des Perses en général était peu serré, il était bas, s'attachant autour de la tête en formant des plis ; celui du roi était haut et droit sur la tête. Voir les notes de Wesseling et de Schweighaeuser sur *νήλοι ἀπαγέες* dans Hérodote, I. c.

donnée aux Mèdes sur les Perses et la dégradation comparative de ces derniers, auxquels l'installation de Darius rend l'ascendant. Les Mèdes et les mages sont, dans le cas actuel, identiques ; car les mages, bien qu'indispensables aux Perses en qualité de prêtres, étaient essentiellement une des sept tribus mèdes¹. Il paraît ainsi que, bien que Smerdis gouvernât comme fils du grand Cyrus, il gouvernait cependant au moyen de Mèdes et de mages, privant les Perses de ce privilège et de cet ascendant suprême auxquels ils avaient été accoutumés². Nous le voyons par ce qui suivit immédiatement après l'assassinat de Smerdis et de son frère, dans le palais. Les sept conspirateurs, en montrant les têtes sanglantes de ces deux victimes comme preuve de leur action, poussèrent les Perses de Suse à un massacre général des mages, dont un grand nombre furent réellement tués, tandis que le reste n'échappa que par la fuite, ou en se cachant, ou grâce à la nuit. Et l'anniversaire de ce jour fut célébré dans la suite chez -les Perses par une solennité et une fête appelées la Magophonia ; aucun mage n'ayant jamais la permission de paraître ce jour-là en public³. Les descendants des Sept conservèrent un nom et un rang privilégiés⁴, même jusqu'à l'extinction de la monarchie par Alexandre le Grand.

De plus, il paraît que l'autorité de Darius ne fut pas reconnue immédiatement dans tout l'empire, et qu'il s'ensuivit un intervalle de confusion avant qu'il en fût ainsi⁵. Les Mèdes se révoltèrent réellement, et essayèrent de se maintenir par la force contre Darius, qui trouva cependant moyen de les réduire, bien que, quand il convoqua ses troupes des diverses provinces, il ne trouvât pas chez les satrapes une obéissance universelle. Le puissant Oroëtès particulièrement, qui avait été nommé par Cyrus satrape de Lydia et d'Iônia, non seulement n'envoya pas de troupes au secours de Darius contre les Mèdes⁶, mais même profita du trouble qui régnait dans le gouvernement pour mettre à mort son ennemi particulier Mitrobatès, satrape de Phrygia, et pour s'approprier cette satrapie en l'ajoutant à la sienne. Aryandès aussi, le satrape nommé par Kambysès en Égypte, se conduisit plutôt comme l'égal de Darius que comme son sujet⁷. Les

¹ Hérodote, I, 101-120.

² Dans le discours qu'Hérodote prête à Kambysès à son lit de mort, adressé aux Perses qui l'entourent dans un élan d'appel prophétique (III, 65), il dit : — *Smerdis, fils de Cyrus, est mort. Le mage Patzithès, que j'ai laissé pour avoir soin de mes biens, et son frère Smerdis, se sont emparés de la couronne. Celui qui aurait dû principalement me venger de leur traitement honteux a été tué par les mains impies de ses plus proches parents. Mais enfin, puisqu'il n'est plus, il ne me reste qu'à vous donner mes ordres ; et c'est une nécessité pour moi de vous faire connaître ce que je veux que vous fassiez après ma mort. Je vous prie donc, ô Perses, par les dieux protecteurs des rois, je vous conjure tous, et vous principalement, Achéménides, qui êtes ici présents, de ne point souffrir que l'empire retourne aux Mèdes. S'ils s'en sont rendus maîtres par la ruse, recouvrez-le par la ruse ; s'ils s'en sont emparés par la force, reprenez-le par la force ;* cf. le discours de Gobryas, un des sept conspirateurs persans (III, 73), et celui des Prexaspès (III, 75) ; et Platon, *Leg.*, III, 12, p. 695•

Heeren a donné une idée exacte du règne de Smerdis le Mage et de son caractère politique (*Ideen über den Verkehr, etc. der alten Welt*, part. I, abth. 1, p. 431).

³ Hérodote, III, 79.

La célébration périodique de la Magophonia est attestée par Ktésias, — un des points en petit nombre où il s'accorde complètement avec Hérodote. Il s'accorde encore avec lui en disant qu'un mage usurpa le trône, grâce à une ressemblance personnelle avec le fils décédé de Cyrus, que Kambysès avait tué ; — mais toutes ses autres assertions diffèrent d'Hérodote (Ktésias, 10-14).

⁴ Même à la bataille d'Arbèles : — *Summa Orsines prærat, a septem Persis oriundus, ad Cyrum quoque, nobilissimum regem, originem sui referens.* (Quintius Curtius, IV, 12, 7, ou IV, 45, 7, Zumpt) : Cf. Strabon, XI, p. 531, Florus, III, 5, 1.

⁵ Hérodote, III, 127. — mention de la *ταραχή* (III, 126, 150).

⁶ Hérodote, III, 126.

⁷ Hérodote, IV, 166.

provinces sujettes, auxquelles Smerdis avait accordé une remise de tribut et de service militaire pour l'espace de trois années, étaient reconnaissantes et attachées à sa mémoire, et nullement charmées de la nouvelle dynastie. De plus, la révolte des Babyloniens, conçue une année ou deux avant d'être exécutée, eut sa source dans les sentiments de ce temps¹. Mais le renouvellement de l'ancien conflit entre les deux principales sections de l'empire, les Mèdes et les Perses, est sans doute le trait le plus important de cette révolution politique. Le faux Smerdis et son frère, tous deux Mèdes et mages, avaient fait revivre la nationalité mède en l'élevant à un état de suprématie au-dessus -de la nationalité persane, rappelant le souvenir de ce qu'elle avait été sous Astyagès ; tandis que Darius, — un Perse pur, et non (comme Cyrus le Mède) un demi-Mède et un demi-Perse, — remplaça la nationalité persane dans sa condition supérieure, bien qu'avec la nécessité d'étouffer par la force une rébellion des Mèdes².

¹ Hérodote, III, 67-150.

² Hérodote, I, 130.

Ce passage, qui avance que les Mèdes, quelque temps après la déposition d'Astyagès et l'acquisition de la suprématie persane par Cyrus, se repentirent d'avoir souffert que leur mécontentement contre Astyagès mit cette suprématie entre les mains des Perses, se révoltèrent contre Darius, et furent vaincus de nouveau après une bataille ; ce passage, dis-je, me paraît avoir été mal compris par des chronologistes. Dodwell, Larcher et M. Fynes Clinton (à vrai dire la plupart des chronologistes, sinon tous) l'expliquent comme faisant allusion à une révolte des Mèdes contre le roi persan Darius Nothus, mentionnée dans les *Hellenica* de Xénophon (1, 2, 12), et appartenant à l'année 408 avant J.-C. V. Larcher, *ad Herodot.*, I, 130, et la *vie d'Hérodote*, mise en tête de sa traduction fr. 89) ; et M. Clinton, *Fasti Hellenici*, ad annn. 408 et 455, et son *Appendice*, c. 18, p. 316.

La révolte des Mèdes à laquelle Hérodote fait allusion est, à mon avis, complètement distincte de la révolte mentionnée par Xénophon ; les identifier toutes deux, comme le font ces éminents chronologistes, est une hypothèse qui non seulement n'a rien qui la recommande, mais qui donne lieu à une grave objection. La révolte mentionnée par Hérodote était dirigée contre Darius, fils d'Hystaspès, et non contre Darius Nothus ; et j'ai exposé avec un soin particulier les circonstances qui se rattachent à la conspiration et à l'avènement du premier, afin de montrer qu'elles impliquent formellement ce conflit entre la suprématie mède et la suprématie persane, qu'Hérodote annonce directement dans le passage dont nous nous occupons actuellement.

1° Quand Hérodote parle de Darius, sans aucune désignation adjective, pour quoi nous imaginerions-nous qu'il entend un autre que Darius, fils d'Hystaspès, sur lequel il insiste tant dans son récit ? Une fois seulement dans le cours de son histoire (IX, 108), il est fait mention d'un autre Darius (le jeune prince, fils de Xerxès premier) ; mais, à cette exception près, il est parlé uniformément dans tout l'ouvrage de Darius, fils d'Hystaspès, sous son simple nom : il n'est jamais fait allusion à Darius Nothus.

2° La déposition d'Astyagès fut effectuée en 559 avant J.-C. ; le règne de Darius commença en 520 avant J.-C. Or le repentir qu'éprouvaient les Mèdes de ce qu'ils avaient fait à la première de ces deux époques pouvait naturellement les pousser à essayer d'y porter remède dans la seconde. Mais entre la déposition d'Astyagès en 559 avant J.-C., et la révolte contre Darius Nothus en 408 avant J.-C., mentionnée par Xénophon, l'intervalle est de plus de 150 ans. Attribuer une révolte qui éclata en 408 avant J.-C. à un repentir au sujet de quelque chose qui avait eu lieu 150 ans auparavant, est peu naturel et forcé, sinon positivement inadmissible.

Les arguments qui précèdent tendent à prouver que l'explication naturelle du passage d'Hérodote désigne Darius, fils d'Hystaspès, et non. Darius Nothus ; mais ce n'est pas tout. Il y a encore des raisons plus fortes qui doivent faire écarter l'allusion à Darius Nothus.

La mention supposée dans Hérodote d'un fait aussi récent que 408 avant J.-C. embrouille toute la chronologie de sa vie et de sa carrière d'écrivain. Suivant l'exposé ordinaire de sa biographie, qu'il n'y a pas lieu de mettre en question, il était né en 484 avant J.-C. Nous avons donc ici un événement auquel il est fait, allusion dans son histoire, et qui se passa quand l'historien était âgé de soixante-seize ans ; et l'on doit supposer qu'il écrivit cette allusion à l'âge d'environ quatre-vingts ans, sinon plus ; car la mention qu'il donne de ce fait n'implique nullement qu'il fuit particulièrement récent. Ceux qui adoptent cette idée ne croient pas qu'il ait écrit toute son histoire à cet âge ; mais ils soutiennent qu'il fit des additions postérieures, et ils prétendent que ceci en est une. Je ne dis pas que ce soit impossible : nous savons qu'Isocrate a composé son discours

Nous avons déjà fait observer que la réduction des Mèdes récalcitrants ne fut pas le seul embarras des premières années de Darius. Oroëtès, satrape de Phrygia, de Lydia et d'Iônia, qui gouvernait vraisemblablement la côte entière occidentale de l'Asie Mineure, — possédant des forces militaires et un revenu considérables, et ayant autour de lui mille Perses indigènes pour gardes du corps, — conservait une indépendance hautaine. Il se défit secrètement de courriers envoyés pour l'appeler à Suse, et même il assouvit sa vengeance sur quelques-uns des principaux Perses qui l'avaient offensé particulièrement. Darius, ne jugeant pas

Panathénaïque à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans ; mais on doit l'admettre comme extrêmement improbable ; — c'est une supposition qu'on ne devrait avancer qu'avec quelque forte preuve à l'appui, -lais ici on ne produit aucune preuve quelconque. Hérodote mentionne une révolte des Mèdes contre Darius ; — Xénophon mentionne également une révolte des Mèdes contre Darius ; de là les chronologistes ont pris comme chose naturelle que les deux auteurs doivent faire allusion au même événement ; bien que la supposition soit peu naturelle quant au texte, et moins naturelle encore quant à la biographie d'Hérodote.

Par rapport à cette biographie, M. Clinton me paraît avoir adopté une autre opinion erronée ; toutefois, sur ce point, il a contre lui Larcher et Wesseling, bien que Dahlmann et Heyse soient d'accord avec lui. Il prétend que le passage d'Hérodote (III, 15) où il est dit que Pausiris succéda à son frère Amyrtæos du consentement des Perses dans le gouvernement de l'Égypte, doit être rapporté à un fait qui fut postérieur à l'année 414 avant J.-C., c'est-à-dire avant la dixième année de Darius Nothus ; puisque ce fut dans cette année qu'Amyrtæos acquit le gouvernement de l'Égypte. Mais cette opinion repose complètement sur la supposition qu'un certain Amyrtæos, dont on trouve le nom et la date dans Manéthon (V. Eusèbe, *Chronicon*), est le même que l'Amyrtæos mentionné dans Hérodote, identité qui non seulement n'est pas prouvée, mais qui est extrêmement improbable, puisque M. Clinton lui-même (*F. H. Appendix*, p. 317), tout en défendant l'identité, admet que lui (Amyrtæos) avait fait une guerre contre le gouvernement persan plus de cinquante ans auparavant, ce qui, bien que n'étant pas impossible, est assurément très improbable ; il est au moins également probable que l'Amyrtæos de Manéthon était une personne différente de cet Amyrtæos d'Hérodote, et peut-être même différente de son petit-fils, qui avait fait la guerre contre les Perses plus de cinquante ans auparavant ; il me semble en effet que c'est la plus raisonnable des deux hypothèses.

Je me suis permis de donner à cette note une longueur inaccoutumée, parce que la mention supposée dans l'histoire d'Hérodote d'événements aussi récents que ceux du règne de Darius Nothus a donné lieu à des suppositions très gratuites quant à l'époque où cette histoire a été composée et à la manière dont elle l'a été. On ne peut montrer qu'il y ait un seul événement d'une date précise et prouvée, auquel il soit fait allusion dans son histoire, plus récent que la prise des hérauts lacédæmoniens dans l'année 430 avant J.-C. (Hérodote, VII, 137 ; V. Larcher, *Vie d'Hérodote*, p. 89) ; et ceci rend la composition de son histoire, en tant qu'ouvrage entier, beaucoup plus égale et plus intelligible.

Il peut n'être pas sans importance d'ajouter que, si nous lisons attentivement Hérodote, VI, 98, — et si nous songeons en même temps que la destruction de l'armement athénien à Syracuse (le plus grand de tous les désastres helléniques, peu inférieur pour son temps à la campagne de Napoléon en Russie, et faisant une impression particulière sur quelqu'un qui vivait à Thuri, comme on peut le voir par la vie de Lysias, Plutarque, *Vit.* 1, *Orat.*, p. 835) arriva pendant le règne de Darius Nothus en 415 avant J.-C., — nous n'admettrons pas facilement l'hypothèse d'additions faites à l'histoire pendant le règne de ce dernier, ou à une date aussi récente que 408 avant J.-C. Hérodote n'aurait guère insisté d'une manière aussi expresse et aussi énergique sur le mal que les Grecs se firent réciproquement pendant les règnes de Darius, fils d'Hystaspès, de Xerxès et d'Artaxerxès, s'il avait vécu pour voir des maux plus grands infligés ainsi pendant le règne de Darius Nothus, et s'il eût gardé son histoire devers lui dans le dessein d'y insérer de nouveaux événements. La destruction des Athéniens devant Syracuse aurait été mille fois plus frappante pour son imagination que la révolte des Mèdes contre Darius Nothus et l'aurait déterminé plus fortement à changer ou à agrandir le chapitre VI, 98.

Le sentiment qu'Hérodote place dans la bouche de Demaratos relativement aux Spartiates (VII, 104) paraît aussi avoir été écrit avant la prise des Spartiates dans Sphacteria, en 425 avant J.-C., plutôt qu'après ; cf. Thucydide, IV, 40.

Dahlmann (*Forschungen auf dem Gebiete der Geschichte*, vol. II, p. 41-47) et Heyse (*Quæstiones Herodotæ*, p. 74-77, Berlin, 1827), déclarent tous deux indiquer six passages d'Hérodote qui marquent des événements d'une date plus récente que 430 avant J.-C. Mais aucune des indications chronologiques qu'ils produisent ne me paraît digne de confiance.

prudent de l'attaquer à force ouverte, proposa aux principaux Perses, à Suse, le dangereux problème de le faire périr au moyen d'un stratagème. Trente d'entre eux s'engagèrent volontairement à entreprendre cette tâche, et Bagæos, fils d'Artontès, auquel elle échut par le sort, l'accomplit par une manœuvre qui pourrait servir de leçon au gouvernement ottoman dans ses embarras avec des pachas rebelles. Étant allé à Sardes, muni de maintes ordonnances royales différentes, formellement revêtu de tous les pouvoirs et portant le sceau de Darius, il fut présenté à Orœtès en audience, avec le secrétaire public de la satrapie tout près de lui, et entouré des gardes perses. Il présenta ses ordonnances pour qu'elles fussent lues à haute voix par le secrétaire, choisissant d'abord celles qui avaient trait à des objets de peu d'importance ; mais quand il vit que les gardes écoutaient avec un profond respect, et que le nom et le sceau du roi leur imposaient d'une manière irrésistible, il se hasarda à remplir le but réel de sa périlleuse mission. Une ordonnance fut passée au secrétaire, qui la lut à haute voix ainsi qu'il suit : *Perses ! le roi Darius vous défend de servir plus longtemps de gardes à Orœtès*. Les gardes, obéissant, rendirent immédiatement leurs lances. Alors Bagæos leur fit lire le mandat final : *Le roi Darius commande aux Perses, à Sardes, de tuer Orœtès. Les gardes tirèrent leurs épées et le tuèrent sur-le-champ. Son immense trésor fut transporté à Suse. Darius devint maître incontesté, et probablement Bagæos satrape*¹.

Un autre partisan dévoué, et un autre acte d'habileté encore plus remarquable, firent tomber devant Darius les portes et les murailles puissantes de Babylone révoltée. Pendant la surveillance relâchée du faux Smerdis dans les provinces, ainsi que pendant la période de confusion et de luttes qui s'écoula avant que Darius parvînt à être solidement établi et obéi, les habitants de cette cité s'étaient appliqués assidûment à faire tous les préparatifs nécessaires tant pour déclarer que pour défendre leur indépendance. Ayant accumulé une quantité considérable de provisions et d'autres choses indispensables pour un long siège, sans avoir été découverts auparavant, ils finirent par se proclamer ouvertement indépendants. La force de leur résolution pour secouer le joug était si grande, qu'ils eurent recours à un procédé qui, s'il est exactement rapporté par Hérodote, forme une des plus effrayantes énormités enregistrées dans son histoire. Pour faire durer leurs provisions plus longtemps, ils étranglèrent toutes les femmes de la ville, ne réservant que leurs mères et une seule femme pour chaque famille, afin de faire cuire le pain par elles². Nous devons supposer que le fait a été exagéré et qu'on a fait une destruction universelle d'une destruction partielle ; mais, même en l'admettant avec cette concession, il explique cette force féroce de volonté — et cette prépondérance de nationalité forte, combinée avec l'antipathie à l'égard des étrangers, sur toutes les sympathies plus douces, — sentiments qui semblent caractériser les nations sémitiques, et qu'on peut retrouver d'une manière si remarquable dans l'Histoire juive de Josèphe.

Darius, rassemblant toutes les forces dont il pouvait disposer, mit le siège devant la ville révoltée, mais ne put faire impression sur elle ni par la force ni par les stratagèmes. Il essaya de répéter le moyen à l'aide duquel Cyrus s'en était emparé une première fois d'abord ; mais cette fois on trouva les assiégés sur leurs gardes. Le siège avait duré vingt mois sans le plus petit progrès, et les Babyloniens se moquaient des assiégeants du haut de leurs murs imprenables, quand un Perse noble et distingué, Zopyros, — fils de Megabyzos, qui avait été

¹ Hérodote, III, 127, 128.

² Hérodote, III, 150.

un des sept conspirateurs contre Smerdis, — se présenta un jour devant Darius dans un état de mutilation effrayante. Son nez et ses oreilles étaient coupés, et son corps maltraité de toute manière. Il s'était de cette façon mutilé à dessein, *jugeant intolérable que les Assyriens couvrissent ainsi les Perses de ridicule et de mépris*¹, dans l'intention, qu'il fit connaître sans retard à Darius, de passer dans la ville comme déserteur, avec la pensée de la trahir : dans ce bût, on concerta des mesures. Les Babyloniens, voyant un Perse d'un si haut rang dans un état si déplorable, le crurent sans peine quand il leur assura qu'il avait été puni ainsi par ordre du roi, et qu'il venait à eux, seul moyen de se procurer une vengeance signalée. Le commandement d'un détachement lui ayant été confié, il remporta plusieurs avantages dans différentes sorties, suivant l'accord fait antérieurement avec Darius, jusqu'à ce qu'enfin les Babyloniens, pleins de confiance et de gratitude, missent sous sa garde les principales portes. Au moment critique, les portes furent ouvertes, et les Perses devinrent maîtres de la ville².

C'est ainsi que l'imprenable Babylone fut réduite une seconde fois³. Darius, à cette occasion, prit des précautions pour la mettre hors d'état de résister une troisième. Il fit démolir les murs et les portes, et crucifier trois mille des principaux citoyens. Le reste des habitants fut laissé dans la ville démantelée, cinquante mille femmes étant levées en manière d'impôt sur les provinces avoisinantes, pour remplacer les femmes qui avaient été étranglées au commencement de la révolte⁴. Zopyros fut nommé satrape du territoire pour sa

¹ Hérodote, III, 155. Cf. le discours de Mardonios, VII, 9.

Hérodote a donné une forte couleur dramatique à l'horreur qu'éprouva Darius en voyant pour la première fois Zopyros dans cet état.

² Hérodote, III, 154-158.

³ Suivant Ktésias, la révolte et la seconde prise de Babylone arrivèrent, non pas sous Darius, mais sous Xerxès, son fils et son successeur. Il dit que les Babyloniens, se révoltant, tuèrent leur satrape Zopyros ; qu'ils furent assiégés par Xerxès, et que Megabyzos, fils de Zopyros, fit prendre la ville en usant du même stratagème qu'Hérodote attribue à Zopyros lui-même (*Persica*, c. 20-22).

Ceci semble incompatible avec le fait que Megabyzos était général de l'armée des Perses en Egypte dans la guerre avec les Athéniens, vers 460 avant J.-C. (Diodore de Sicile, XI, 75-77). Il aurait difficilement été envoyé en service actif s'il eût été si affreusement mutilé ; de plus, tout le récit de Ktésias me paraît beaucoup moins probable que celui d'Hérodote ; car dans cette occasion, comme dans d'autres, il est impossible de les fondre ensemble.

⁴ Hérodote, III, 159, 160. *C'est de ces femmes ainsi introduites* (dit Hérodote) *que sont issus les Babyloniens actuels.*

Crucifier des révoltés réduits par milliers est, heureusement, si peu en harmonie avec les mœurs européennes modernes, qu'il ne peut être mauvais de fortifier la confiance qu'a le lecteur dans l'exactitude d'Hérodote, en produisant un récit analogue d'incidents beaucoup plus récents. Voltaire fait, d'après le ms. du général Lefort, un des principaux officiers et l'un des confidents de Pierre le Grand, l'exposé suivant de la répression des Strélitz révoltés à Moscou en 1698 ; ces Strélitz étaient l'ancienne milice indigène, ou les janissaires des czars russes, opposée à toutes les réformes de Pierre.

*Pour étouffer ces troubles, le czar part secrètement de Vienne, arrive enfin à Moscou, et surprend tout le monde par sa présence : il récompense les troupes qui ont vaincu les Strélitz ; les prisons étaient pleines de ces malheureux. Si leur crime était grand, le châtement le fut aussi. Leurs chefs, plusieurs officiers et quelques prêtres furent condamnés à la mort ; quelques-uns furent roués, deux femmes enterrées vives. On pendit autour des murailles de la ville et on fit périr dans d'autres supplices deux mille Strélitz ; leurs corps restèrent deux jours exposés sur les grands chemins, et surtout autour du monastère où résidaient les princesses Sophie et Eudoxe. On érigea des colonnes de pierre, où le crime et le châtement furent gravés. Un très grand nombre qui avaient leurs femmes et leurs enfants furent dispersés avec leurs familles dans la Sibérie, dans le royaume d'Astrakan, dans le pays d'Azof ; par là, du moins leur punition fut utile à l'Etat ; ils servirent à défricher des terres qui manquaient d'habitants et de culture. (Voltaire, *Histoire de Russie*, part. I, c. 10, t. XXXI des *Œuvres complètes* de Voltaire, p. 148, éd. Paris, 1825.)*

vie, avec jouissance de ses revenus entiers ; il reçut encore toutes les récompenses qu'il était au pouvoir de Darius de lui accorder en plus, et les généreuses assurances de la part de ce dernier qu'il aimerait mieux avoir Zopyros sans blessures que la possession de Babylone. J'ai déjà donné à entendre, dans un autre chapitre, que l'on ne doit pas regarder la démolition des murs ici mentionnée comme complète et continue, et qu'il n'y avait aucune nécessité qu'il en fût ainsi. Une démolition partielle était tout à fait suffisante pour laisser la ville sans défense ; et la description donnée par Hérodote de l'état des choses, telles qu'elles étaient à l'époque de sa visite, prouve que des portions des murs étaient encore debout. Il faut encore ajouter une circonstance par rapport à la ; condition subséquente de Babylone sous l'empire des Perses. La ville avec le territoire à elle appartenant constituait une satrapie, qui non seulement payait un tribut plus considérable (1.000 talents euboïques d'argent), et contribuait pour une plus grande quantité de provisions en nature pour l'entretien de la cour persane qu'aucune des vingt autres satrapies de l'empire, mais fournissait en plus un supplément annuel de cinq cents jeunes eunuques¹. Nous pouvons supposer que ces charges étaient destinées en partie à les punir de leur dernière révolte, puisque la même obligation n'était imposée à aucune autre satrapie.

Ainsi fermement établi sur le trône, Darius l'occupa pendant trente-six ans. Son règne fut consacré à l'organisation et différa de celui de ses deux prédécesseurs ; différence qui fut bien comprise et signalée par les Perses, qui appelaient Cyrus le père, Kambysès le maître, et Darius le détaillant ou revendeur². Dans la bouche des Perses cette dernière épithète doit être expliquée comme un compliment non insignifiant, puisqu'elle donne à entendre qu'il fut le premier à introduire quelque ordre méthodique dans l'administration impériale et les finances. Sous les deux premiers rois il n'y avait pas une somme définie de tribut levée sur les provinces sujettes. Elles fournissaient ce qu'on appelait des présents, soumis à aucune limite fixe, si ce n'est à celle qui pouvait satisfaire le satrape dans chaque district. Mais Darius, — succédant à Smerdis, qui s'était rendu populaire dans les provinces par des exemptions financières considérables, et ayant de plus à subir la jalousie et le mécontentement des Perses, ses anciens égaux en rang, — sentit probablement qu'il était utile de soulager les provinces du fardeau d'exactions illimitées. Il divisa tout l'empire en vingt départements, imposant à chacun une taxe annuelle fixe, et une contribution fixe pour l'entretien de la cour. Ce dut être sans doute une grande amélioration, bien que la limitation de la somme que demandait le Grand Roi à Suse n'empêchât pas du tout le satrape de faire en outre, dans sa propre province, des réquisitions illimitées. Le satrape était un petit roi qui agissait presque comme il lui plaisait dans l'administration intérieure de sa province, — soumis seulement à la nécessité d'envoyer le tribut impérial, d'éloigner l'ennemi du dehors, et de fournir un contingent militaire proportionnel pour les entreprises étrangères du Grand Roi. A chaque satrape était attaché un secrétaire royal ou contrôleur du revenu³,

¹ Hérodote, III, 93.

² Hérodote, III, 89. Nous ne savons pas ce qu'était la dénomination persane que traduisait par Hérodote ou ceux de qui il tenait ses renseignements ; mais ce dernier mot était employé souvent par les Grecs pour signifier un fourbe ou trompeur en général. V. *Etymologie. Mag.*, p. 490, 11, et Suidas, v. *Κάπηλος*. — Æschyle, *Fragm.* 358, éd. Dindorf ; cf. Euripide, *Hippolyte*, 953).

³ Hérodote, III, 128. Cette division de pouvoirs et cette double nomination par le Grand Roi paraissent avoir été conservées jusqu'à la fin de l'empire des Perses, V. Quinte-Curce, V, 1, 17-20 (V, 3, 19-21, Zumpt). Le gouvernement turc actuel nomme un Defterdar comme administrateur

qui probablement administrait les finances impériales dans la province, et que la cour de Suse considérait peut-être comme un surveillant imposé au satrape lui-même. Il n'est pas à supposer que les autorités persanes dans aucune province se mêlassent des détails de taxation ou de contribution qui pesaient sur les individus. La cour ayant fixé la somme entière payable par la satrapie collectivement, le satrape ou le secrétaire la répartissait entre les divers districts et les différentes villes ou provinces qui la composaient, laissant aux autorités locales, dans chacun de ces derniers, la tâche de l'imposer aux habitants individuellement. En conséquence, par nécessité aussi bien que par indolence de caractère et par incapacité politique, les Perses étaient obligés de respecter les autorités qu'ils trouvaient établies tant dans la ville que dans la campagne, et de laisser entre leurs mains une large mesure de véritable influence ; fréquemment maîtrisée, il est vrai, par une intervention oppressive de la part du satrape, quand il était poussé par une de ses passions, — mais jamais entièrement remplacée. Les villes et les postes importants avaient ordinairement des garnisons persanes, et contre les excès des soldats il n'y avait probablement que peu ou point de protection pour le peuple sujet. Cependant il fut encore permis aux gouvernements provinciaux de continuer d'exister, et souvent même les petits rois qui avaient gouverné des districts séparés pendant leur état d'indépendance, antérieurement à la conquête des Perses, conservaient leur titre et leur dignité comme tributaires de la cour de Suse¹. L'empire du Grand Roi était ainsi un agrégat d'éléments hétérogènes qui n'étaient unis ensemble par aucun lien, si ce n'est par celui d'une crainte ou d'une sujétion communes, — nullement cohérents ni se suffisant à eux-mêmes, ni dominés par un système ou un esprit commun de nationalité. Il ressemblait, dans ses principaux traits politiques, à l'empire turc et à l'empire persan de nos jours², bien que s'en distinguant considérablement par suite des nombreuses différences qui résultent du mahométisme et du christianisme, et peut-être atteignant difficilement en détail le même extrême de rapacité, de corruption et de cruauté.

Darius divisa l'empire des Perses en vingt satrapies, chacune renfermant un certain territoire continu, et une ou plusieurs nations l'habitant, dont Hérodote présente les noms. Le montant du tribut payable par chaque satrapie était déterminé : payable en or, suivant le talent euboïque, par les Indiens de la satrapie la plus orientale ; — en argent, suivant le talent babylonien, ou talent plus considérable, par les dix-neuf autres. Hérodote calcule le rapport de l'or à l'argent comme 13 : 1. Dans les dix-neuf satrapies qui payaient en argent, on levait annuellement la somme de 7.740 talents babyloniens, équivalant à quelque chose comme 74.100.000 francs. Les Indiens, qui seuls payaient en or, fournissaient une somme égale (au taux de 1 : 13) à 4.680 talents euboïques d'argent, ou à environ 32.250.000 francs³. Pour expliquer comment il se faisait

des finances dans chaque province, avec une autorité dérivant directement du pouvoir impérial, et ouvertement indépendant du pacha.

¹ Hérodote, III, 15.

² Relativement à l'administration de l'empire persan moderne, v. Kinneir, *Geograph. Memoir of Persia*, p. 29, 43, 47.

³ Hérodote, III, 95. Le texte d'Hérodote contient un total erroné d'articles que les critiques n'ont aucun moyen de corriger avec certitude. Il n'est pas non plus possible de croire à la somme considérable qui, selon lui, était levée sur les Indiens, bien que tous les autres articles contenus dans les dix-neuf divisions payant en argent semblent dans les limites d'une vérité probable. Il est vrai que Rennell et Robertson regardent tous deux le total comme trop petit ; les charges imposées à quelques-unes des satrapies sont décidément au-dessous de la réalité.

que cette seule satrapie flet chargée d'une somme égale aux deux cinquièmes de la charge collective imposée aux dix-neuf autres, Hérodote insiste sur la vaste population, le territoire étendu et le produit abondant en or chez ceux qu'il appelle Indiens, — les habitants les plus orientaux de la terre, puisque au delà d'eux il n'y a rien que des sables inhabitables, s'étendant, autant que nous pouvons le reconnaître, depuis la Bactriane, au sud, le long de l'Indus, jusqu'à son embouchure, sans que nous puissions déterminer jusqu'à quelle distance à l'est. Darius entreprit, dit-on, une expédition contre eux et les soumit. En outre, on affirme qu'il fit construire et envoya des vaisseaux qui descendaient l'Indus, depuis la cité de Kaspatyri et le territoire de Paktyes, dans ses régions supérieures, tout le long de son cours jusqu'à son embouchure ; ensuite dans l'océan Indien, autour de la péninsule de l'Arabia, et dans l'intérieur de la mer Rouge jusqu'en Égypte. Les vaisseaux étaient commandés par un Grec, — Skylax, de Karyanda, sur la côte sud-ouest de l'Asie Mineure¹, qui, si ce rapport est exact, exécuta un projet d'entreprise nautique, non seulement plus ancien de cent soixante-dix ans, mais encore beaucoup plus étendu que le fameux voyage de Néarque, amiral d'Alexandre le Grand, qui alla seulement de l'Inclus au golfe Persique. Les parties orientales de l'empire des Perses restèrent si inconnues et si peu visitées jusqu'à l'invasion macédonienne, que nous ne pouvons juger en critiques ces rapports isolés d'Hérodote. Aucun des rois perses qui régnèrent après Darius ne paraît les avoir visitées, et l'on peut, raisonnablement douter que la somme prodigieuse exigible d'eux, d'après l'état du revenu persan, fût jamais régulièrement levée. En même temps nous pouvons croire sans peine que les montagnes des parties septentrionales de l'Inde persane (le Caboul et le petit Thibet) étaient à cette époque extrêmement productives en or, et que l'on a pu souvent obtenir ces quantités de ce métal, qui aujourd'hui nous semblent presque fabuleuses. Il paraît que le produit de l'or dans toutes les parties de la terre, autant qu'on le sait jusqu'ici, s'obtient exclusivement près de la surface ;

On dit qu'Alexandre le Grand trouva l'immense somme de 50,000 talents amassée par des rois successifs à Suse seule, outre les trésors qui étaient à Persépolis, à Pasargadæ et ailleurs (Arrien, III, 16, 22 ; Plutarque, *Alexandre*, 37). En présumant que ces talents fussent des talents babyloniens ou æginæens (dans la proportion 5 : 3 par rapport aux talents attiques), 50.000 talents égaleraient 475 millions ; si c'étaient des talents attiques, ils égaleraient 290 millions. Les exposés de Diodore donnent même des sommes beaucoup plus considérables (XVII, 66-71 ; cf. Quinte-Curce, V, 2, 8 ; V, 6, 9 ; Strabon, 15, p. 730). Il est évident que les affirmations numériques étaient différentes dans les différents auteurs, et on ne peut prétendre prononcer sur le degré de confiance que méritent ces chiffres considérables, sans être mieux renseignés au sujet des documents originaux sur lesquels ils étaient fondés. Qu'il y eût des sommes prodigieuses d'or et d'argent, cela est tout à fait hors de doute. Relativement aux renseignements que donne Hérodote quant au revenu persan, V. Bœckh, *Metrologie*, c. 5, 1, 2.

Amédée Jaubert, en 1806, estimait la population de l'empire persan moderne à environ 7 millions d'âmes, dont environ 6 millions à demeure fixe, le reste nomade ; il estimait aussi le revenu du shah à 2.900.000 tomans, ou 37.500.000 francs. D'autres calculaient la population un peu plus haut, à environ 12 millions d'âmes. Kinneir porte le revenu à, un peu plus de 75 millions de francs ; il pense que tout l'empire entre l'Euphrate et l'Indus ne contient pas au-dessus de 18 millions d'âmes (*Geogr. Memoir of Persia*, p. 44-47 ; cf. Ritter, *West-Asien*, Abtheil. II, Abschn. IV, p. 879-889).

L'empire persan moderne ne contient pas autant que la moitié orientale de l'ancien, qui occupait en outre toute la Turquie asiatique et l'Égypte.

¹ Hérodote, III, 102, IV, 44. V. les deux *Excursus* de Baehr sur ces deux chapitres, vol. II, p. 648-671 de son édition d'Hérodote.

Il est certainement singulier que ni Néarque, ni Ptolémée, ni Aristobule, ni Arrien ne fassent aucune attention à ce remarquable voyage qu'Hérodote assure distinctement avoir été accompli. Toutefois un tel silence n'est pas une raison suffisante pour révoquer en doute le récit. L'attention des rois perses successeurs de Darius en vint à être beaucoup plus occupée des parties occidentales que des parties orientales de leur empire.

de sorte qu'une contrée jadis riche en ce métal peut bien avoir été épuisée de tout ce qu'elle en renfermait, et laissée à une époque plus récente sans or du tout.

Des dix-neuf satrapies payant en argent, la plus lourdement imposée était la Babylonie, qui payait 1.000 talents. Celle qui était la plus imposée après elle était l'Égypte, payant 700 talents, outre le produit des poissons du lac Mœris. Les autres satrapies variaient quant au chiffre de l'impôt, qui s'abaissait jusqu'à 170 talents, somme dont était chargée la septième satrapie (dans l'énumération d'Hérodote), comprenant les Sattagydæ, les Gandarii, les Dodekæ et les Aparytæ. Les Ioniens, les Æoliens, les Magnésiens sur le Mæandros et sur le mont Sipylos, les Kariens, les Lykiens, les Milyens et les Pamphyliens, — comprenant la côte de l'Asie Mineure, au sud de Kanê, et de là autour du promontoire méridional de Phasêlis, — étaient taxés comme une seule division, et payaient 400 talents. Cependant nous pouvons être certains qu'une somme beaucoup plus considérable que celle-ci était réellement prise au peuple, quand nous lisons que Magnésia seule payait plus tard, annuellement, à Themistoklês, un revenu de 50 talents¹. Les Mysiens et les Lydiens étaient compris, avec quelques autres, dans une autre division ; et les Grecs de l'Hellespont dans une troisième, avec les Phrygiens, les Bithyniens, les Paphlagoniens, les Mariandyniens et les Syriens, payant 360 talents, — presque la même somme que payaient la Syrie propre, la Phénicie et la Judée, avec l'île de Kypros. Indépendamment de ce tribut régulier, avec les sommes indéterminées, extorquées en sus², il y avait quelques nations dépendantes qui, bien qu'exemptes de tribut, fournissaient par occasion des sommes appelées présents. On exigeait d'autres contributions pour l'entretien de la vaste suite qui accompagnait toujours personnellement le roi. Un tiers entier de cette dernière charge était supporté par la Babylonie seule, à cause de son exubérante fertilité³. Il se payait en nature, comme il semble, en effet, que les productions particulières de chaque partie de l'empire étaient envoyées pour la consommation royale.

Quelque imparfaitement que nous puissions aujourd'hui suivre la distribution géographique des nations sujettes, telle que l'expose Hérodote, elle est extrêmement précieuse comme la seule statistique officielle qui reste de tout l'empire des Perses. L'arrangement des satrapies, qu'il décrit, subit des modifications dans des temps postérieurs ; du moins il ne s'accorde pas avec les divers renseignements contenus dans l'*Anabasis* de Xénophon, et dans d'autres auteurs qui racontent les affaires persanes appartenant au quatrième siècle avant J.-C. Mais nous ne trouvons dans aucun autre auteur qu'Hérodote une vue et une distribution complètes de l'empire. C'est en effet une nouvelle tendance qui se manifeste alors dans le Perse Darius, comparé à ses prédécesseurs. Il ne songe pas simplement à conquérir, à extorquer et à donner, — mais à faire tout cela avec quelque chose qui ressemble à une méthode et à un système⁴, et à déterminer les obligations des satrapes à l'égard de Suse. On peut trouver un autre exemple remarquable de la même tendance dans ce fait, que Darius fut le premier roi persan qui ait battu monnaie. Sa monnaie, tant en or qu'en argent, le dareikos (darique), fut le premier produit d'un monnayage persan⁵. Le revenu,

¹ Thucydide, I, 138.

² Hérodote, III, 117.

³ Hérodote, I, 192. Cf. la description du dîner et du souper du Grand Roi, dans Polyen, IV, 3, 32 ; de plus, Ktésias et Deinôn, ap. Athenæ, II, p. 67.

⁴ Platon, *Leg.*, III, 12, p. 695.

⁵ Hérodote, IV, 166. Plutarque, *Kimôn*, 10,

apporté à Suse en monnaie métallique de diverses espèces, était fondu séparément, et versé à l'état fluide dans des jarres ou vaisselle de terre. Quand le métal était refroidi et durci, la jarre était brisée, laissant une masse solide et compacte dont on coupait des parties quand l'occasion l'exigeait¹. Et outre ces dispositions administratives, financières et monétaires dont Darius fut le premier auteur, nous pouvons probablement lui attribuer la première introduction de ce système de routes, de lieux de repos et de relais permanents de courriers, qui rattachaient tant Suse qu'Ecbatane avec les parties éloignées de l'empire. Hérodote décrit en grand détail le route impériale de Sardes à Suse, — voyage de quatre-vingt-dix jours, — franchissant l'Halys, l'Euphrate, le Tigre, le grand et le petit Zab, le Gyndés et le Choaspès. De son temps, elle était entretenue dans un état excellent, avec toute commodité pour les voyageurs².

.Ce fut Darius aussi qui compléta la conquête des Grecs ioniens par l'acquisition de l'île importante de Samos. Cette île avait conservé son indépendance à l'époque où le général persan Harpagos avait effectué la conquête de l'Iônia, et même lorsque Chios et Lesbos se soumirent. Les Perses n'avaient pas de flotte pour l'attaquer, et les Phéniciens n'avaient pas encore appris à doubler le cap Triopien. En effet, l'abaissement qui vint surprendre les autres cités de l'Iônia tendit plutôt à agrandir Samos, sous le despotisme énergique et peu scrupuleux de Polykratês. Cet ambitieux Samien, environ dix ans après la conquête de Sardes par Cyrus (vraisemblablement entre 536-532 avant J.-C.), s'arrangea pour s'emparer de force ou par ruse du gouvernement de son île natale, avec l'aide de ses frères Pantagnôtos et Sylosôn, et une petite bande de conspirateurs³. D'abord les trois frères se partagèrent le pouvoir suprême : mais bientôt Polykratês mit à mort Pantagnôtos, bannit Sylosôn et se fit seul despote. Dans ce poste son ambition, sa perfidie et son bonheur furent également remarquables. Il conquiert plusieurs des îles voisines, et même quelques villes sur la terre ferme ; il fit une guerre heureuse à Milêtos, et infligea une défaite signalée aux vaisseaux lesbiens qui vinrent au secours de Milêtos ; il réunit une flotte de cent vaisseaux armés appelés pentekonteres, et mille archers mercenaires, — n'aspirant pas à moins qu'à la domination de l'Iônia, avec les îles de la mer Ægée. Également

Le darique d'or, du poids de deux drachmes attiques (stater darieus), équivalant à 20 drachmes d'argent attiques (Xénophon, *Anabase*, I, 7, 8), ferait environ 20 fr. 30 cent. Mais il semble douteux que ce rapport entre l'or et l'argent (10 : 1) puisse être compté comme le rapport ordinaire dans le cinquième et le quatrième siècle avant J.-C. M. Hussey calcule le darique d'or comme égal à 26 fr. 55 cent. (Hussey, *Essay on the ancient Weights and Money*, Oxford 1836, c. 4, s. 8, p. 68 ; c. 7, s. 3, p. 103.

Je ne puis penser, avec M. Hussey, qu'il y ait quelque raison pour croire que le nom ou la monnaie darique soit d'une date plus ancienne que Darius fils d'Hystaspès. Cf. Bœckh, *Metrologie*, IX, 5, p. 129.

Il faut admettre avec quelque réserve, comme base d'une estimation générale quelconque, des renseignements particuliers relativement à la valeur de l'or et de l'argent, en tant qu'échangés l'un contre l'autre, puisque nous n'avons aucun moyen de comparer ensemble un grand nombre de pareils renseignements. Car l'opération du monnayage était exécutée imparfaitement, et les pièces différentes, tant d'or que d'argent, en circulation, différaient considérablement de poids entre elles. Hérodote donne le rapport de l'or à l'argent comme étant de 13 à 1.

¹ Hérodote, III, 96.

² Hérodote, V, 52-53 ; VIII, 98. *Il paraît que c'est une idée favorite, chez tous les princes barbares, que le mauvais état des routes ajoute considérablement à la force naturelle de leur empire. Les Turcs et les Persans sont sans doute de cet avis ; les grandes voies publiques sont conséquemment négligées, et il en est particulièrement ainsi vers la frontière* (Kinneir, *Geog. Mem. of Pers.*, p. 43).

La description d'Hérodote contraste favorablement avec le tableau présenté ici par M. Kinneir.

³ Hérodote, III, 120.

terrible à ses amis et à ses ennemis par son désir aveugle d'agression, il acquit une puissance navale qui semble à cette époque avoir été la plus considérable du monde grec¹. Il avait été uni par une alliance intime avec Amasis, roi d'Égypte, qui cependant finit par rompre avec lui. Si l'on considère sa conduite à l'égard de ses alliés, cette rupture n'a rien de surprenant ; mais Hérodote l'attribue aux craintes que fit concevoir à Amasis le bonheur non interrompu et surhumain de Polykratès, — degré de bonheur qui devait certainement finir par attirer de la part des dieux jaloux une somme égale de malheurs. En effet, Hérodote, — profondément pénétré de cette foi dans une Némésis toujours présente, qui ne permet à personne d'être impunément très heureux ni heureux longtemps, — la met sous la forme d'un avertissement épistolaire adressé par Amasis à Polykratès, lui conseillant de s'infliger à propos quelque peine ou quelque souffrance, afin de détourner, s'il est possible, le jugement dernier, — de tirer du sang à temps pour que la pléthore de bonheur ne finisse pas en apoplexie². Pour se conformer à ce conseil, Polykratès jeta dans la mer un anneau favori d'un prix et d'une beauté sans pareils ; mais malheureusement, peu de jours après, l'anneau reparut dans le ventre d'un beau poisson qu'un pêcheur lui avait envoyé en présent. Amasis, alors averti à l'avance que l'apoplexie finale était inévitable, rompit sans délai l'alliance avec Polykratès. Cette histoire bien connue, intéressante comme preuve d'une croyance ancienne, n'est pas moins à signaler en ce qu'elle montre le pouvoir qu'avait cette croyance de faire naître des détails fictifs de caractères réels, comme j'en ai déjà indiqué dans l'histoire de Solôn et de Crésus, et ailleurs.

Les faits mentionnés par Hérodote nous amènent plutôt à croire que ce fut Polykratès qui, avec une déloyauté caractéristique, rompit les liens d'amitié qui l'unissaient à Amasis³, jugeant convenable à sa politique de cultiver l'alliance de Kambysès, lorsque ce prince se préparait à envahir l'Égypte. Les sujets ioniens de la Perse furent appelés à servir dans cette invasion, et Polykratès, trouvant là une bonne occasion de se débarrasser de quelques mécontents sauriens, envoya offrir au roi de Perse des auxiliaires -qu'il fournirait lui-même. Kambysès saisit avec empressement et avec ardeur la perspective d'un secours donné par le premier potentat naval de la mer figée ; alors quarante trirèmes samiennes furent envoyées jusqu'au Nil, ayant à bord des personnes suspectes, aussi bien que portant une prière secrète adressée au roi de Perse de ne les laisser jamais revenir. Toutefois elles n'arrivèrent pas jusqu'en Égypte, ou elles trouvèrent moyen d'échapper ; des récits très contradictoires étaient parvenus à Hérodote. Mais elles revinrent certainement à Samos, attaquèrent Polykratès chez lui, et furent repoussées par ses forces supérieures sans avoir obtenu le moindre résultat. Sur ce, elles se retirèrent à Sparte pour solliciter son appui⁴.

Nous pouvons signaler ici les progrès graduels de la tendance qu'avait le monde grec à reconnaître Sparte comme une sorte de chef, de protecteur ou d'arbitre, dans des cas soit de danger étranger, soit de dispute intestine (524 avant J.-C.). Le plus ancien exemple authentique que nous connaissions d'une sollicitation auprès de Sparte dans ce caractère est celui de Crésus contre Cyrus ; ensuite celui des Grecs ioniens contré ce dernier ; l'exemple des Samiens dont nous nous occupons maintenant est le troisième. Les événements importants qui se

¹ Hérodote, III, 39 ; Thucydide, I, 13.

² Hérodote, III, 40-42. Cf. VII, 203, et I, 32.

³ Hérodote, III, 44.

⁴ Hérodote, III, 44.

rattachaient à l'expulsion des Pisistratides d'Athènes, et qui en étaient la conséquence, mettant en évidence d'une manière encore plus formelle la suprématie de Sparte, se passent quinze ans après l'événement actuel ; ils ont déjà été racontés dans un autre chapitre, et servent de preuve nouvelle d'un progrès dans la même direction. Être attentif au développement de ces nouvelles habitudes politiques est essentiel à une intelligence vraie de l'histoire grecque.

A leur arrivée à Sparte, les exilés samiens, abattus par le, découragement et la souffrance, entrèrent largement dans les détails de leur situation. Leur long discours ennuya les Spartiates au lieu de les toucher, et ils dirent ou on leur fait dire : *Nous avons oublié la première partie du discours, et la dernière est inintelligible pour nous.* Après quoi les Samiens parurent, le jour suivant, simplement avec un sac vide, en disant : *Notre sac n'a pas de farine.* — *Votre sac est de trop,* dirent les Spartiates ; c'est-à-dire les mots auraient suffi sans lui¹. L'aide qu'ils imploraient fut accordée.

On nous dit que les Lacédæmoniens et les Corinthiens, — qui se réunirent pour l'expédition projetée alors, — avaient des motifs séparés de querelle avec les Samiens², motifs qui agirent plus puissamment que le simple désir d'aider les malheureux exilés. Mais il paraît plutôt que les Grecs, dans la suite, expliquèrent en général l'intervention lacédæmonienne contre Polykratès comme un exemple de la haine constante des Spartiates contre les despotes. En effet, les seuls faits que nous connaissions à l'appui de ce sentiment antidespotique qui faisait honneur aux Spartiates sont leurs procédés contre Polykratès et Hippias. Il peut y avoir eu d'autres cas, mais nous ne pouvons les spécifier avec certitude. Quoi qu'il en soit, une armée combinée de Lacédæmoniens et de Corinthiens accompagna les exilés retournant à Samos, et attaqua Polykratès dans la cité : ils firent, pendant quarante jours, tous leurs efforts pour la prendre et furent un moment sur le point de réussir ; mais ils finirent par être obligés de se retirer sans aucun succès. — *La ville aurait été prise,* dit Hérodote, *si tous les Lacédæmoniens avaient agi comme Archias et Lykôpas,* — qui, en pressant de près les Samiens en retraite, furent enfermés en dedans des portes de la ville et périrent. L'historien avait appris cet exploit dans une conversation personnelle avec Archias, petit-fils du personnage ci-dessus mentionné, dans le dême Pitana, à Sparte, — dont le père avait été nommé Samios, et qui respectait les Samiens plus que tous les autres Grecs, parce qu'ils avaient accordé aux deux braves guerriers tués dans l'intérieur de leur ville des funérailles honorables et publiques³. Il arrive rarement qu'Hérodote spécifie ainsi ceux de qui il tient ses renseignements : s'il l'avait fait plus souvent, la valeur aussi bien que l'intérêt de son histoire en auraient été considérablement augmentée.

La retraite de l'armée lacédæmonienne laissa les exilés samiens au dépourvu ; ceux-ci, cherchant des yeux quelque communauté à piller, faible aussi bien que riche, s'arrêtèrent à l'île de Siphnos. Les Siphniens de cette époque étaient les insulaires les plus opulents de la mer Ægée, à cause du grand rapport de leurs mines d'or et d'argent, — dont le produit était distribué annuellement entre les citoyens, un dixième étant mis en réserve pour le temple de Delphes⁴. Leur trésor était au nombre des plus richement fournis dont ce saint lieu pût se vanter ; et eux-mêmes probablement, dans ces temps d'ancienne prospérité, étaient

¹ Hérodote, III, 46.

² Hérodote, III, 47, 46, 52.

³ Hérodote, III, 54-56.

⁴ Hérodote, III, 57.

comptés parmi les plus brillants des visiteurs ioniens à la fête de Dêlos. Les Samiens, abordant à Siphnos, demandèrent, à titre de prêt, une contribution de 10 talents. Sur le refus qu'ils reçurent, ils se mirent à ravager l'île, faisant subir aux habitants une sérieuse défaite, et finissant par leur extorquer 100 talents. Ensuite ils achetèrent des habitants d'Hermionê, dans la péninsule Argolique, l'île voisine d'Hydrea, fameuse dans la guerre grecque moderne. Cependant il paraît que leurs plans doivent avoir été changés dans la suite ; car, au lieu de l'occuper, ils la placèrent sous la garde des Trœzèniens, et se retirèrent en Krête, dans le dessein de chasser les colons zakyntiens établis à Kydônia. Ils y réussirent, ce qui les détermina à s'établir dans ce lieu ; mais, après qu'ils y furent restés cinq ans, les Krétois obtinrent d'Ægina un secours naval, à l'aide duquel la ville fut reprise, et les intrus samiens vendus finalement comme esclaves¹.

Telle fut la déplorable fin des ennemis de Polykratês. Pendant ce temps, ce despote lui-même était plus puissant et plus prospère que jamais. Sous lui, Samos fut la première de toutes les cités, helléniques ou barbares². Les grands travaux admirés dans l'île par Hérodote³ : — un aqueduc pour la ville, traversant par un tunnel une montagne dans la longueur de quatorze cents mètres, — un môle pour protéger le port, long de quatre cents mètres, profond de trente-six, — et le vaste temple de Hêrê, — peuvent probablement avoir été agrandis et complétés, sinon commencés par lui. Aristote cite les travaux publics de Polykratês comme des exemples de la profonde politique des despotes, pour occuper aussi bien que pour appauvrir leurs sujets⁴. Le plus ancien de tous les thalassocrates grecs, ou rois de la mer, — maître des plus grandes forces navales de la mer Ægée, aussi bien que d'un grand nombre de ses îles, — il montra son amour des lettres par son amitié pour Anakréon, et sa piété en consacrant à Apollon Délien⁵ l'île voisine de Rhêneia. Mais pendant qu'il éclipsait ainsi tous ses contemporains, qu'il était vainqueur de Sparte et de Corinthe et qu'il projetait de nouveaux agrandissements, il fut précipité soudain dans l'abîme de la ruine⁶ ; et encore, comme pour montrer d'une manière non équivoque l'action des dieux jaloux, ce ne fut pas par la vengeance d'une de ses nombreuses victimes, mais par la méchanceté gratuite d'un étranger auquel il n'avait jamais fait de mal et qu'il n'avait jamais vu. Le satrape perse Orœtês, sur le continent voisin, conçut contre lui une haine implacable : personne ne put dire pourquoi, — car il n'avait pas le dessein d'attaquer l'île, et les raisons insignifiantes qu'on assigne par conjecture prouvent seulement que la raison réelle, quelle qu'elle fut, était inconnue. Se prévalant de l'ambition et de la cupidité notoires de Polykratês, Orœtês envoya à Samos un messenger, prétendant que sa vie était menacée par Kambysês, et qu'il désirait s'échapper avec ses riches trésors. Il proposa à Polykratês une part dans ces richesses, suffisante pour le rendre maître de toute la Grèce, autant que -ce but pouvait être atteint au moyen de l'argent, pourvu que le prince samien vînt le chercher et l'emmenner. Mæandrios, secrétaire de Polykratês, fait envoyé à Magnêsia, sur le Mæandros, pour prendre des informations. Là, il vit le satrape avec huit grands coffres pleins d'or, ou plutôt qui paraissaient l'être, étant en réalité pleins

¹ Hérodote, III, 58, 59.

² Hérodote, III, 139.

³ Hérodote, III, 60.

⁴ Aristote, *Politique*, V, 9, 4.

⁵ Thucydide, I, 14 ; III, 104.

⁶ Hérodote, III, 120.

de pierres, avec une couche d'or à la surface¹, fermés et tout prêts pour le départ. La cupidité de Polykratês ne fut pas à l'épreuve d'un si riche appât. Il traversa la mer, se rendit à Magnêsia avec une suite considérable, et se mit ainsi au pouvoir d'Oroêtês, malgré les avertissements de ses prophéties et la douleur de sa fille terrifiée, à qui un songe avait révélé le destin qui le menaçait. Le satrape le tua et crucifia son corps ; il relâcha tous les Samiens qui l'accompagnaient, leur donnant à entendre qu'ils devraient le remercier pour leur procurer un gouvernement libre, — mais il retint comme prisonniers et les étrangers et les esclaves². Nous avons déjà décrit la mort d'Orestês lui-même, qui suivit bientôt après : Hérodote la considère comme une punition de sa conduite infâme dans le cas de Polykratês³.

Lorsque ce dernier quitta Samos, dans la prévision d'un prompt retour, il y avait laissé comme gouverneur à sa place Mæandrios, qui fut rempli de surprise et de consternation par la catastrophe inattendue de Polykratês. Bien que possédant les forteresses, les soldats et les trésors qui avaient formé la machine gouvernementale de son puissant maître, il reconnut le danger qu'il y avait à essayer de les employer pour son propre compte. Par l'effet, en partie, de cette crainte, en partie de la véritable moralité politique qui régnait avec plus ou moins de force dans tout coeur grec, il résolut de déposer son autorité et d'affranchir l'île. *Il désirait* (dit l'historien dans une phrase remarquable)⁴ *agir comme le plus juste des hommes, mais il ne lui fut pas donné de le faire*. Son premier acte fut d'élever dans les faubourgs un autel en l'honneur de Zeus Eleutherios, et d'enclorre un terrain comme enceinte, qui existait encore du temps d'Hérodote : il convoqua ensuite une assemblée des Samiens : *Vous savez* (dit-il) *que toute la puissance de Polykratês est maintenant entre mes mains, et qu'il n'y a rien qui puisse m'empêcher de continuer à régner sur vous. Néanmoins, ce que je désapprouve dans un autre je ne veux pas le faire moi-même, et j'ai toujours désapprouvé Polykratês, et d'autres tels que lui, de chercher à régner sur des hommes aussi bons qu'eux-mêmes. Maintenant que Polykratês est arrivé au terme de sa destinée, je dépose à la fois le commandement et je proclame parmi vous une loi égale, nie réservant comme privilèges d'abord six talents des trésors de Polykratês, ensuite le sacerdoce héréditaire à perpétuité de Zeus Eleutherios pour moi-même et mes descendants. C'est pour lui que je viens de disposer à part une enceinte sacrée, comme étant le dieu de cette liberté que je vous donne aujourd'hui*.

Cette raisonnable et généreuse proposition justifie pleinement l'épithète d'Hérodote. Mais elle fut reçue bien différemment par les auditeurs samiens. Un des principaux d'entre eux, Telesarchos, s'écria, aux applaudissements des autres : *Toi, nous gouverner, de basse naissance et gueux comme tu es ! Tu n'es pas digne de régner : n'y pense pas ; mais rends-nous compte de l'argent que tu as eu entre les mains !*⁵

Une réponse aussi inattendue produisit une complète révolution dans l'esprit de Mæandrios. Elle ne lui laissa pas d'autre choix que de conserver le pouvoir à tout hasard, ce qu'il résolut de faire. Se retirant dans l'acropole, sous prétexte de

¹ Cf. le tour d'Hannibal à Gortyn en Crête. — Cornelius Nepos (*Hannibal*, c. 9).

² Hérodote, III, 124, 125.

³ Hérodote, III, 126.

⁴ Hérodote, III, 142. Cf. la remarque qu'il fait sur Kadmos, qui résigna volontairement le despotisme à Kôs (VII, 164).

⁵ Hérodote, III, 142.

préparer ses comptes d'argent pour une vérification, il envoya chercher Telesarchos et ses principaux ennemis politiques, un par un, — donnant à entendre que les comptes étaient prêts à être examinés. A peine furent-ils arrivés, qu'ils furent chargés de chaînes, tandis que Mæandrios resta dans l'acropole, avec ses soldats et ses trésors, comme le successeur avoué de Polykratès. Après un moment d'orgueil insensé, les Samiens se trouvèrent asservis de nouveau. *Ils semblaient* (dit Hérodote) *ne pas vouloir être libres*¹.

Nous ne pouvons nous empêcher de comparer leur conduite dans cette occasion à celle des Athéniens environ vingt ans après, lors de l'expulsion d'Hippias, qui a été racontée dans un autre chapitre. La position des Samiens était de beaucoup la plus favorable des deux pour le jeu paisible et heureux d'un gouvernement libre, puisqu'ils avaient l'avantage d'une renonciation volontaire aussi bien que sincère du despote régnant. Cependant le désir de recherches réactionnaires les empêcha d'apprécier raisonnablement s'ils étaient assez forts pour arriver à leur but. Ils passèrent tout d'un coup d'une extrême soumission à une témérité arrogante et ruineuse. Tandis que les Athéniens, dans des circonstances beaucoup moins favorables, évitèrent l'erreur fatale de sacrifier les perspectives de l'avenir aux souvenirs du passé ; ils se montrèrent à la fois désireux d'acquiescer les droits et disposés à remplir les obligations d'une communauté libre ; ils écoutèrent de sages conseils, conservèrent une action unanime et triomphèrent par des efforts héroïques de forces considérablement supérieures. Si nous comparons les réflexions d'Hérodote au sujet de l'un et de l'autre cas², nous serons frappés de la différence qu'elles impliquent entre les Athéniens et les Samiens, — différence que l'on peut rapporter sans doute en partie à l'hellénisme pur des premiers, opposé à l'hellénisme devenu demi-asiatique des seconds, — mais aussi que l'on peut attribuer dans une large mesure aux leçons préliminaires de la constitution solonienne étouffées, mais non éteintes, pendant le despotisme des Pisistratides qui suivit.

Les événements qui se passèrent ensuite à Samos ne sont guère plus qu'une série de crimes et de malheurs. Les prisonniers, que Mæandrios avait détenus dans l'acropole, furent tués, pendant une dangereuse maladie qu'il eut, par son frère Lykarètos, dans l'idée que ce meurtre lui permettrait de s'emparer plus facilement du sceptre. Mais Mæandrios se rétablit, et doit avoir continué d'être despote pendant une année ou deux. Ce fut cependant un despotisme faible, contesté plus ou moins dans l'île, et très différent de la main de fer de Polykratès. C'est dans cet état d'indocilité que les Samiens furent surpris par l'arrivée d'un nouveau prétendant à leur sceptre et à leur acropole, — et, ce qui était beaucoup plus redoutable, d'une armée de Perses pour l'appuyer.

Sylosôn, frère de Polykratès, ayant pris part dans l'origine à la conspiration et à l'usurpation de son frère, avait été d'abord admis à en partager les fruits, mais il ne tarda pas à être banni lui-même. Il resta dans cet exil pendant toute la vie de Polykratès et jusqu'à l'avènement de Darius, qui monta sur le trône de Perse environ un an après la mort de Polykratès. Il se trouvait à Memphis, en Égypte, dans le temps où Kambysès y était avec son armée conquérante, et où Darius, alors Perse peu marquant, servait parmi ses gardes. Sylosôn marchait dans l'agora de Memphis, portant un manteau d'écarlate, pour lequel Darius éprouva un goût très vif et qu'il proposa d'acheter. Une inspiration divine poussa Sylosôn

¹ Hérodote, III, 143.

² Hérodote, V, 78, et III, 142, 143.

à répondre¹ : *Je ne puis le vendre à aucun prix ; mais je te le donne pour rien, s'il doit t'appartenir.* Darius le remercia et accepta le manteau ; et pendant quelques années le donateur s'accusa d'avoir fait là mi acte de simplicité². Mais avec le cours des événements Sylosôn finit par apprendre non sans surprise que le Perse inconnu auquel il avait fait don du manteau à Memphis était installé comme roi dans le palais à Suse. Il s'y rendit, se déclara Grec, bienfaiteur du nouveau roi, et fut admis en sa présence. Darius avait oublié sa personne ; mais il se rappela parfaitement bien l'aventure du manteau, quand elle lui fut rappelée, — et se montra disposé à reconnaître d'une manière digne du Grand Roi la grâce, bien que faible, faite jadis au simple soldat à Memphis. On offrit à Sylosôn de l'or et de l'argent à profusion, mais il les refusa, — demandant que, l'île de Samos fût conquise et lui fût livrée, sans que les habitants fussent massacrés ni asservis. On fit droit à sa requête. Otanês, l'auteur de la conspiration contre Smerdis, fut envoyé jusqu'à la côte de l'Iônia avec urge armée, transporta Sylosôn à Samos et le débarqua dans l'île à l'improviste³.

Mæandrios n'était pas en état de résister à l'invasion, et les Samiens, de leur côté, n'étaient pas en général disposés à le soutenir. En conséquence, il conclut avec Otanês une convention, en vertu de laquelle il consentit à faire place à Sylosôn, à évacuer l'île et à recevoir tout de suite les Perses dans la ville, gardant toutefois, pendant tout le temps qui serait nécessaire pour embarquer ses biens et ses trésors, la possession de l'acropole, qui avait un débarcadère séparé, et même un passage souterrain et une porte secrète pour s'embarquer, — probablement une des mesures de précaution prises par Polykratês. Otanês accorda volontiers ces conditions, et lui-même avec ses principaux officiers entra dans la ville, l'armée ayant pris ses quartiers aux alentours, tandis que Sylosôn semblait sur le point de monter sur le siège de son frère décédé sans violence ni effusion de sang.. Mais les Samiens étaient destinés à un sort plus calamiteux. Mæandrios avait un frère nommé Charilaos, violent de caractère et à moitié fou, qu'il était obligé de tenir renfermé. Cet homme, regardant par la fenêtre de sa chambre, vit les officiers perses assis paisiblement dans toute la ville et même sous les portes de l'acropole, non gardés et se reposant sur la convention ; il semble que c'étaient les principaux chefs auxquels leur rang donnait le privilège d'être promenés sur leurs sièges⁴. Cette vue enflamma à la fois sa colère et sa folle ambition. Il demanda à grands cris d'être mis en liberté et admis auprès de son frère, qu'il traita injurieusement comme un lâche non moins que comme un tyran : *Homme indigne, tu me tiens ici, moi ton propre frère, dans un cachot, bien que je n'aie rien fait pour mériter d'être chargé de liens ; tandis que tu n'oses pas te venger des Perses, qui te chassent comme un exilé sans asile et qu'il serait si facile d'accabler. Si tu as peur d'eux, donne-moi tes gardes ; je les ferai repentir d'être venus ici, et je te ferai aussitôt partir de l'île sans dangers*⁵.

Mæandrios, sur le point de quitter Samos pour toujours, avait peu de motifs personnels pour s'inquiéter de ce que deviendrait la population. Il n'avait probablement jamais pardonné aux Samiens d'avoir fait échouer ses honorables intentions après la mort de Polykratês, et il ne lui déplaisait pas non plus de

¹ Hérodote, III, 139.

² Hérodote, III, 140.

³ Hérodote, III, 141-144.

⁴ Hérodote, III, 146.

⁵ Hérodote, III, 145.

On ne peut adoucir la manière extrêmement dramatique d'Hérodote pour en faire un simple récit historique.

passer à Sylosôn un sceptre odieux et souillé de sang, ce qu'il prévoyait devoir être la seule conséquence du projet insensé de son frère. Conséquemment il partit sur ses vaisseaux avec ses trésors, laissant l'acropole à son frère Charilaos, qui immédiatement arma les gardes, sortit de la forteresse et attaqua les perses à l'improviste. Beaucoup d'entre les grands officiers furent tués sans résistance avant que l'armée pût être rassemblée ; mais, à la fin, Otanês réunit ses troupes et repoussa les assaillants dans l'acropole. Tout en commençant sans tarder le siège de cette forteresse, il résolut aussi, comme l'avait prévu Mæandrios, de tirer une vengeance signalée du massacre déloyal de tant de ses amis et de ses compagnons d'armes. Son armée, non moins irritée que lui-même, reçut l'ordre de tomber sur le peuple samien et de le massacrer indistinctement, — hommes et enfants, sur le terrain sacré aussi bien que sur le profane. Cet ordre sanguinaire fut trop fidèlement exécuté, et Samos fut livrée à Sylosôn privée de ses habitants mâles¹. Quant à Charilaos et à l'acropole, nous n'en entendons plus parler : peut-être lui et ses gardes ont-ils pu échapper par mer. Lykarêtos², l'autre frère de Mæandrios, doit être resté soit au service de Sylosôn, soit à celui des Perses, car nous le trouvons quelques années plus tard chargé par ces derniers d'un commandement important.

Sylosôn finit ainsi par être installé comme despote dans une lie peuplée surtout, sinon complètement, de femmes et d'enfants ; nous pouvons cependant présumer que l'acte de sang a été décrit par l'historien comme plus radical qu'il ne le fut en réalité. Néanmoins il semble avoir pesé sur la conscience d'Otanês, qui, quelque temps après, fut poussé par un rêve et par une cruelle maladie à prendre des mesures pour repeupler l'île³. D'où vint la nouvelle population, c'est ce qu'on ne nous dit pas ; mais les translations en masse d'habitants d'un lieu dans un autre étaient familières à l'esprit d'un roi ou d'un satrape persan.

Mæandrios, suivant l'exemple des premiers exilés sauriens sous Polykratês, alla à Sparte et demanda du secours, dans le dessein de se rétablir à Samos. Mais les Lacédæmoniens n'étaient pas disposés à renouveler une tentative qui avait naguère tourné si malheureusement, et il ne put séduire le roi Kleomenês en lui montrant ses trésors et sa vaisselle d'or artistement travaillée. Cependant le roi, qui n'était pas sans craindre que de telles séductions ne gagnassent quelques-uns des principaux Spartiates, obtint des éphores qu'ils renverraient Mæandrios⁴.

Sylosôn semble être resté tranquille à Samos, en qualité de tributaire de la Perse, comme les cités ioniennes sur le continent ; quelques années plus tard, nous trouvons son fils Æakês régnant dans l'île⁵. Strabon dit que ce fut le gouvernement dur de Sylosôn qui amena la dépopulation de l'île. Mais la cause que nous venons de raconter en l'empruntant d'Hérodote est à la fois très différente et suffisamment plausible en elle-même ; et comme Strabon semble en général avoir tiré son récit d'Hérodote, nous pouvons supposer que, sur ce point il s'est rappelé inexactement son autorité⁶.

¹ Hérodote, III, 149.

² Hérodote, V, 27.

³ Hérodote, III, 149.

⁴ Hérodote, III, 148.

⁵ Hérodote, VI, 13.

⁶ Strabon, XIV, p. 638. Il cite une phrase proverbiale au sujet de la dépopulation de l'île : Ἐκῆτι Συλοσώντος εὐρυχωρίη, qui s'accorde parfaitement avec le récit d'Hérodote.

CHAPITRE III — DÊMOKÈDÈS. — DARIUS ENVAHIT LA SCYTHIE.

Darius avait maintenant acquis une pleine autorité sur tout l'empire des Perses, après avoir abattu le satrape rebelle Orœtês, aussi bien que les Mèdes et les Babyloniens révoltés. Il avait en outre complété la conquête de l'Iônia par l'importante addition de Samos ; et sa domination comprenait ainsi toute l'Asie Mineure avec ses îles voisines. Mais cela ne suffisait pas à l'ambition d'un souverain persan, successeur du grand Cyrus, dont il n'était séparé que par un roi. Le mouvement conquérant resta encore entier parmi les Perses, qui regardaient comme un devoir pour leur prince, et dont le prince considérait comme un devoir pour lui-même, d'étendre les limites de l'empire. Bien que n'appartenant pas à la race de Cyrus, Darius avait pris soin de s'y rattacher par un mariage : il avait épousé Atossa et Artystonê, filles de Cyrus, — et Parmys, fille de Smerdis, le plus jeune des fils de Cyrus. Atossa avait été d'abord l'épouse de son propre frère, Kambysês, ensuite du mage Smerdis, son successeur, et en troisième lieu de Darius, auquel elle donna quatre enfants¹. L'aîné de ces enfants fut Xerxès, dont nous parlerons plus longuement ci-après.

Atossa, mère du seul roi persan qui ait mis jamais le pied en Grèce, — la sultane valide de Perse pendant le règne de Xerxès, — fut une personne qui jouit d'une grande influence sous le règne de son dernier époux², aussi bien que sous celui de son fils, et qui occupa une place assez considérable même dans l'imagination grecque, comme nous pouvons le voir et par Æschyle et par Hérodote. Si son influence eût prévalu, les premiers appétits conquérants de Darius eussent été dirigés, non pas contre les steppes de la Scythie, mais contre l'Attique et le Péloponnèse ; du moins c'est ce que nous assure Hérodote. Le principal objet de cet historien est d'exposer les luttes de la Hellas avec les Barbares ou monde non hellénique. En conséquence, avec un art vraiment épique qui se manifesté au lecteur attentif dans tout le cours de ses neuf livres, il annonce les dangers réels qui furent détournés à Marathôn et à Platée en racontant la première idée d'une invasion de la Grèce par les Perses, comment elle naquit et comment elle fut abandonnée. Dans ce but, — selon sa manière historique, où les faits généraux sont présentés comme accompagnements subordonnés et explicatifs des aventures de personnes particulières, — il nous donne l'intéressante, mais romanesque histoire du chirurgien krotoniate Dêmokêdês.

Dêmokêdês, fils d'un citoyen de Krotôn nommé Kalliphôn, avait tourné son attention, dans sa première jeunesse ; vers l'étude et la pratique de la médecine et de la chirurgie (pour cette époque nous ne pouvons faire aucune différence entre les deux), et il y avait fait des progrès considérables. : Sa jeunesse coïncide presque avec l'arrivée de Pythagoras et Krotôn (550-520) ; temps où la science du chirurgien aussi bien que l'art du maître de gymnastique étaient pratiqués dans cette ville plus activement que dans toute autre partie de la Grèce. Kalliphôn, père de Dêmokêdês, était un homme d'un caractère, si sévère, que son fils s'enfuit de chez lui et résolut de subvenir ailleurs à son existence par ses talents. Se retirant à Ægina, il y commença à pratiquer sa profession. Ses succès furent si rapides, même la première année, — bien qu'il fût très imparfaitement fourni

¹ Hérodote, III, 88 ; VII, 2.

² Hérodote, VII, 3. Cf. la description donnée de l'ascendant de la féroce sultane Parysatis sur son fils Artaxerxês Mnémon (Plutarque, *Artaxerxês*, c. 16, 19, 23).

d'instruments et d'appareils¹, — que les citoyens de l'île firent un contrat avec lui afin qu'il y restât une année, aux conditions d'un talent (environ 9.575 fr., un talent æginæen). L'année suivante, on l'invita à venir à Athènes, alors sous les Pisistratides, pour un salaire de 100 mines, ou 1 talent et 2/3 ; et l'année d'après Polykratès de Samos le tenta par l'offre de 2 talents. Il resta auprès de ce despote, et l'accompagna dans la dernière et funeste visite qu'il fit au satrape Orœtès : après le meurtre de Polykratès, pris parmi les esclaves et les serviteurs étrangers, on le laissa languir avec les autres dans l'emprisonnement et l'abandon. Lorsque, bientôt après, Orœtès lui-même fut tué à son tour, Dêmokêdês fut compté au nombre de ses esclaves et de ses biens, et envoyé à Suse.

Il n'y avait pas longtemps qu'il était dans cette capitale lorsque Darius, tombant de cheval à la chasse, se fit au pied une forte entorse, et fut transporté dans son palais souffrant beaucoup. Les chirurgiens égyptiens, que l'on supposait être les premiers dans leur profession², employés habituellement par le roi, ne lui procurèrent aucun soulagement, mais ne firent qu'aggraver ses douleurs.. A la fin, quelqu'un qui était allé à Sardes se rappela par hasard qu'il avait entendu parler d'un chirurgien grec parmi les esclaves d'Orœtès. On fit immédiatement des recherches, et on amena le misérable esclave, chargé de chaînes aussi bien que couvert de haillons³, en présence du royal malade. Quand on lui demanda s'il entendait la chirurgie, il affecta l'ignorance ; mais Darius, soupçonnant que

¹ Hérodote, III, 131. — La description se rapporte plutôt à la pratique de la chirurgie qu'à celle de la médecine.

La curieuse collection des cas de malades particuliers avec des remarques, connue dans les ouvrages d'Hippokratès sous le titre d'Ἐπιδήμια (Notes sur les visites à différentes cités), explique très bien ce qu'Hérodote mentionne ici au sujet de Dêmokêdês. Consulter aussi les excellents Prolégomènes de M. Littré, dans son édition d'Hippokratès, quant au caractère, aux moyens d'action et aux habitudes ambulantes des ἰατροὶ grecs. V. particulièrement la préface du vol. V, p. 12, où il énumère les divers endroits visités et signalés par Hippokratès. Le plus grand nombre des observations hippocratiques se rapporte à diverses parties de la Thrace, de la Macedonia et de la Thessalia ; mais il y en a aussi quelques-unes qui ont trait à des malades dans les îles de Syros et de Dêlos, à Athènes, à Salamis, à Elis, à Corinthe et à Æniadæ dans l'Akarnania. *On voit par là combien était juste le nom de Periodeutes ou voyageurs donné à ces anciens médecins.*

De plus, M. Littré, dans la même préface, p. 25, explique la manière d'agir et la demeure de l'ancien ἰατρὸς. — *On se tromperait si on se représentait la demeure d'un médecin d'alors comme celle d'un médecin d'aujourd'hui. La maison du médecin de l'antiquité, du moins au temps d'Hippocrate et aux époques voisines, renfermait un local destiné à la pratique d'un grand nombre d'opérations, contenant les machines et les instruments nécessaires, et de plus étant aussi une boutique de pharmacie. Ce local se nommait ἰατρεῖον.* » V. Platon, *Leg.*, I, p. 646 ; IV, p. 720. Timée accusait Aristote d'avoir commencé comme chirurgien, pratiquant avec un grand profit dans une chirurgie ou ἰατρεῖον, et d'avoir quitté cette occupation tard dans la vie pour se vouer à l'étude de la science. — Polybe XII, 9.

V. aussi les *Remarques rétrospectives* annexées par M. Littré au volume IV du même ouvrage (p. 654-658), où il insiste sur l'union intime de la pratique de la chirurgie et de la médecine dans l'antiquité. En même temps il faut faire remarquer qu'un passage dans le remarquable serment médical, publié dans la collection des traités hippocratiques, reconnaît de la manière la plus évidente la distinction entre le médecin et l'opérateur. — Le premier s'engage par ce serment à ne pas faire d'opération *même de lithotomie, mais de la laisser aux opérateurs ou ἐργάταις* (*Œuvres d'Hippocrate*, vol. IV, p. 630, éd. Littré). M. Littré (p. 617) conteste cette explication, en faisant observer que les divers traités hippocratiques représentent l'ἰατρὸς comme faisant toute sorte d'opérations, même celles qui exigent un procédé violent et mécanique. Mais les mots du serment sont si explicites, qu'il semble plus raisonnable de croire le serment lui-même d'une date plus récente que les traités, quand les habitudes des praticiens ont pu changer.

² Au sujet de l'habitude qu'avaient les Perses d'envoyer chercher des chirurgiens en Égypte ; cf. Hérodote, III, 1.

³ Hérodote, III, 129.

d'était simplement lin artifice, ordonna d'employer le fouet et l'aiguillon pour triompher de sa résistance. Dêmokêdês vit alors qu'il n'y avait pas de ressource, il avoua qu'il avait acquis quelque peu d'habileté, et fut invité à faire de son mieux dans le cas actuel. Il fut assez heureux pour réussir parfaitement, en allégeant la douleur, en procurant du sommeil au malade épuisé, et enfin en remettant le pied dans un bon état. Darius, qui avait perdu tout espoir d'une pareille guérison, ne mit pas de bornes à sa reconnaissance. Comme première récompense, il lui fit don de deux garnitures de chaînes en or massif, — en commémoration de l'état dans lequel Dêmokêdês avait paru pour la première fois devant lui. Ensuite il l'envoya dans le harem visiter ses femmes. Les eunuques qui le conduisaient le présentèrent comme l'homme qui avait rendu la vie au roi ; alors les sultanes reconnaissantes lui donnèrent chacune une soucoupe remplie de pièces d'or appelées staters¹ ; si nombreuses en tout, que l'esclave Skitôn, qui le suivait, fut enrichi seulement en ramassant les pièces qui tombaient sur le plancher. Ce ne fut pas tout. Darius lui donna une maison et un mobilier splendides, le fit son commensal et lui témoigna toute sorte de faveurs. Il était sur le point de faire crucifier les chirurgiens égyptiens qui avaient si peu réussi dans leurs tentatives pour le guérir ; mais Dêmokêdês eut le bonheur de leur sauver la vie, aussi bien que de délivrer un infortuné compagnon qu'il avait eu en prison — un prophète éléien, qui avait suivi la fortune de Polykratês.

Mais il y eut une faveur que Darius ne voulut accorder à aucun prix, et cependant c'était la seule qui tînt au coeur de Dêmokêdês : la liberté de retourner en Grèce. A la fin, un accident, combiné avec sa propre habileté chirurgicale, lui permit d'échapper à la splendeur de sa seconde détention, comme il s'était auparavant tiré de la misère de la première. Une tumeur se forma sur le sein d'Atossa. D'abord elle ne dit rien à personne ; mais le mal devint trop grave pour être dissimulé, et elle fut forcée de consulter Dêmokêdês. Il promit de la guérir ; mais il exigea d'elle qu'elle s'engageât par un serment solennel à faire pour lui dans la suite tout ce qu'il demanderait, — promettant en même temps lui-même de ne rien demander d'inconvenant². La cure fut heureuse, et il demanda à Atossa de s'acquitter en lui procurant sa liberté. Sachant que cette faveur serait refusée, même à elle, si elle était demandée directement, il lui apprit un stratagème pour obtenir sous de faux prétextes le consentement de Darius. Elle saisit un moment favorable (au lit, nous dit Hérodote)³ pour rappeler à Darius que les Perses attendaient de lui quelque addition positive à la puissance et à la splendeur de l'empire ; et quand Darius, en réponse, lui apprit qu'il projetait une prompte expédition contre les Scythes, elle le pria de la différer et de tourner ses forces d'abord contre la Grèce. *J'ai entendu parler, dit-elle, des jeunes filles de Sparte, d'Athènes, d'Argos et de Corinthe, et j'ai besoin d'en avoir quelques-unes comme esclaves pour me servir.* — Nous pouvons comprendre le sourire de triomphe avec lequel les fils des vainqueurs de Platée et de Salamis entendaient cette partie de l'histoire lue par Hérodote. — *Tu as auprès de toi la personne qui est le plus en état de te donner des renseignements sur la Grèce, ce Grec qui a guéri,*

¹ Hérodote, III, 180. Le stater d'or était égal à environ 26 fr. 55 c. (Hussey, *Ancient Weights*, VII, 3, p. 103).

Les femmes dans un harem, chez les Perses, semblent avoir été moins inabordables et moins invisibles que celles de la Turquie moderne, malgré l'observation de Plutarque, *Artaxerxês*, c. 27.

² Hérodote, III, 133. Un autre médecin grec à la cour de Suse, environ soixante-dix ans après, — Apollonidês de Kôs, — au service d'une princesse de Perse, ne s'imposa pas la même réserve : son intrigue fut divulguée, et il fut misérablement mis à mort (Ktêsias, *Persica*, c. 42).

³ Hérodote, III, 134.

ton pied. Darius fut amené par cette demande à envoyer en Grèce quelques Perses de confiance avec Dêmokêdês pour se procurer des renseignements. Choisisant quinze d'entre eux, il leur ordonna d'examiner les côtes et les cités de la Grèce, sous la conduite de Dêmokêdês, mais avec l'ordre péremptoire de ne le laisser échapper à aucun prix ni de revenir sans lui. Il envoya ensuite chercher Dêmokêdês lui-même, lui expliqua ce qu'il voulait et lui enjoignit impérativement de revenir aussitôt que l'affaire serait achevée ; en outre, il le pria d'emporter les dons considérables qu'il avait déjà reçus comme présents pour son père et ses frères, promettant qu'à son retour il aurait de nouveaux dons de valeur égale qui combleraient la perte. Enfin il ordonna qu'un vaisseau de transport, *rempli de toutes sortes de bonnes choses*, accompagnât l'expédition. Dêmokêdês se chargea de la mission avec toutes les apparences de la sincérité. Pour mieux jouer son rôle, il refusa d'emporter ce qu'il possédait déjà à Suse, disant qu'il aimerait à retrouver son bien et son mobilier à son retour, et que le vaisseau de transport seul, avec son contenu, suffirait tant pour le voyage que pour tous les présents nécessaires.

En conséquence, lui et les quinze envoyés perses se rendirent à Sidon en Phénicie, où étaient équipées deux trirèmes armées, avec un grand bâtiment de transport destiné à les accompagner. On commença le voyage d'inspection de la Grèce. Ils visitèrent et examinèrent tous les principaux endroits de ce pays, — en commençant probablement par les Grecs asiatiques et insulaires, en passant en Eubœa, en faisant par mer le tour de l'Attique et du Péloponnèse, puis en se rendant à Korkyra et en Italie. Ils inspectèrent les côtes et les villes, prenant note¹ de tout ce qui était digne de remarque dans ce qu'ils voyaient. Un tel périple, s'il avait été conservé, aurait été d'un prix inestimable comme exposé de l'état actuel du monde grec vers 518 avant J.-C. Aussitôt qu'ils furent arrivés à Tarente, Dêmokêdês — maintenant à une faible distance de sa propre patrie, Krotôn, — trouva une occasion favorable pour exécuter ce qu'il avait médité dès le commencement. A sa demande, Aristophilidês, le roi de Tarente, saisit les quinze Perses et les enferma comme espions, et en même temps il fit enlever les gouvernails de leurs vaisseaux, — tandis que Dêmokêdês lui-même s'enfuit à Krotôn. Aussitôt qu'il y fut arrivé, Aristophilidês relâcha les Perses, qui, poursuivant leur voyage, poussèrent jusqu'à Krotôn, trouvèrent Dêmokêdês sur la place du marché et mirent la main sur lui ; mais ses concitoyens le délivrèrent, non sans opposition de la part de quelques-uns qui craignaient d'irriter le Grand Roi, et malgré les remontrances énergiques et menaçantes des Perses eux-mêmes. En effet, les Krotoniates non seulement protégèrent l'exilé de retour, mais même ils enlevèrent au ! Perses leur bâtiment de transport. Ces derniers, ne pouvant aller plus loin, aussi bien à cause de cette perte qu'à cause du départ de Dêmokêdês, commencèrent leur voyage pour revenir chez eux ; mais malheureusement ils essuyèrent un naufrage près du cap Iapygien et devinrent esclaves dans ce voisinage. Un exilé tarentin, nommé Gillos, les racheta et les ramena à Suse, service pour lequel Darius lui promit pour récompense tout ce qu'il voudrait. Tout ce que demandait Gillos était d'être rendu à sa ville natale, et cela encore non par la force, mais par la médiation des Grecs asiatiques de Knidos, qui étaient en termes d'alliance intime avec les Tarentins. Ce généreux citoyen, — honorable contraste avec Dêmokêdês, qui ne s'était pas fait scrupule de pousser le courant de la conquête persane contre son pays, afin de se procurer sa propre délivrance, — fut malheureusement trompé dans l'attente de

¹ Hérodote, III, 136.

la récompense qu'il espérait ; car, bien que les Knidiens, sur l'injonction de Darius, employassent toute leur influence à Tarente pour obtenir une révocation de la sentence d'exil, ils ne purent réussir, et il ne pouvait être question de la force¹. Les derniers mots adressés par Dêmokêdês aux Perses ses compagnons, en les quittant, les exhortaient à apprendre à Darius que lui (Dêmokêdês) était sur le point d'épouser la fille du Krotoniate Milon, un des premiers personnages de Krotôn, aussi bien que le plus grand lutteur de son temps. Milon avait une réputation très grande auprès de Darius, — probablement d'après les entretiens de Dêmokêdês lui-même ; de plus, une gigantesque force musculaire pouvait être appréciée par des hommes qui n'avaient de goût ni pour Homère ni pour Solon. Et c'est ainsi que ce Grec vain et adroit, en envoyant ses quinze compagnons perses au malheur et peut-être à la mort, déposa dans leurs oreilles, au moment du départ, un message fanfaron calculé pour se faire un nom factice à Suse. Il paya à Milon une somme considérable, comme pris de sa fille, dans ce seul but².

Ainsi finit l'histoire de Dêmokêdês et des *premiers Perses* (pour employer la phrase d'Hérodote) *qui fussent jamais venus d'Asie en Grèce*³. C'est une histoire qui mérite bien l'attention, même à ne considérer que la vivacité des incidents par lesquels nous pénétrons ainsi dans le mouvement complet de l'ancien monde ; incidents dont je ne vois aucune raison de douter, en faisant une concession raisonnable à l'amplification dramatique de l'historien. Même à cette date reculée, l'intelligence médicale grecque ressort d'une manière éclatante, et Dêmokêdês est le premier de ces nombreux et habiles chirurgiens grecs qui furent saisis, emmenés à Suse⁴, et là détenus pour le service du Grand Roi, de sa cour et de son harem.

Mais son histoire suggère à un autre point de vue des réflexions beaucoup plus sérieuses. Comme Histiaëos le Milésien (dont je parlerai ci-après), il ne s'inquiétait pas de la somme de dangers qu'il attirait sur son pays, afin : de se procurer le moyen d'échapper à une splendide détention à Suse. Or l'influence qu'il fit naître fut sur le point de précipiter sur la Grèce toutes les forces de l'empire des Perses, à une époque où la Grèce n'était pas en état de lui résister. Si la première expédition agressive de Darius, sous son commandement personnel et avec sa nouvelle soif de conquêtes, eût été dirigée contre la Grèce au lieu de l'être contre la Scythie (entre 516-514 avant J.-C.), l'indépendance grecque aurait péri presque infailliblement, car Athènes était encore gouvernée alors par les Pisistratides. Ce qu'elle était sous leur domination, nous avons eu occasion de le mentionner dans un autre chapitre ; elle n'avait pas alors de courage pour se défendre elle-même énergiquement ; et probablement Hippias lui-même, loin d'offrir de la résistance, aurait trouvé avantageux d'accepter la domination des Perses comme un moyen de fortifier sa propre autorité, à l'instar des despotes ioniens. En outre, l'habitude d'agir de concert ne faisait alors que de commencer chez les Grecs. Mais, par

¹ Hérodote, III, 137-138.

² Hérodote, III, 137.

³ Hérodote, III, 138.

⁴ Xénophon, *Memorab.*, IV, 2, 33.

Nous ne courrons aucun risque en conjecturant que, parmi ces hommes capables et intelligents enlevés ainsi, on choisissait des chirurgiens et des médecins comme les premiers et les plus essentiels.

Apollonidês de Kôs (à la fin déplorable duquel nous avons fait allusion dans la note précédente) résidait comme chirurgien ou médecin auprès d'Artaxerxês Longuemain (Ktêsias, *Persica*, c. 30), et Polykritos de Mendê, aussi bien que Ktêsias lui-même, auprès d'Artaxerxês Mnémon (Plutarque, *Artaxerxês*, c. 31).

bonheur, l'envahisseur persan ne toucha au rivage de la Grèce que plus de vingt ans après, en 490 avant J.-C., et, pendant ce précieux intervalle, le caractère athénien avait subi cette mémorable révolution que nous avons décrite antérieurement. Leur énergie et leur organisation s'étaient améliorées dans des proportions égales, et leur force de résistance était devenue dix fois plus grande ; en outre, leur conduite avait tellement irrité la Perse, que la résistance était pour eux une chose nécessaire, et la soumission à des conditions supportables une impossibilité.

Quand nous arriverons à la grande invasion des Perses en Grèce, nous verrons qu'Athènes fut la vie et l'âme de toute l'opposition faite aux Barbares ; nous verrons de plus que, avec tous les efforts d'Athènes, le succès de la défense fut douteux plus d'une fois, et aurait été changé en un résultat très différent si Xerxès avait écouté les meilleurs de ses conseillers. Mais si Darius, à la tête de la même armée qu'il conduisit en Scythie, ou même avec une armée inférieure, eût abordé à Marathôn en 514 avant J.-C., au lieu d'envoyer Datis en 490 avant J.-C., il n'aurait pas trouvé devant lui des hommes tels que les vainqueurs de Marathôn. Autant que nous pouvons apprécier les probabilités, il n'aurait rencontré que peu de résistance, si ce n'est de la part des Spartiates, seulement, qui auraient conservé leur propre territoire, très défendable contre tous ses efforts, comme les Mysiens et les Pisidiens dans l'Asie Mineure, ou comme les Maïnotes de la Laconie dans les temps modernes ; mais la Hellas en général serait devenue une satrapie persane. Heureusement Darius, disposé à envahir quelque pays, avait attaché sa pensée à l'attaque de la Scythie, aussi périlleuse que peu profitable. Son ardeur personnelle s'usa contre ces régions invincibles, où il s'en fallut peu qu'il ne subit le sort désastreux de Cyrus ; — et il ne rendit jamais une seconde visite aux côtes de la mer Ægée. Cependant l'influence amoureuse d'Atossa, mise en jeu par Dêmokêdês, aurait bien été assez puissante pour amener Darius à attaquer la Grèce au lieu de la Scythie, — choix en faveur duquel concouraient toutes les autres considérations ; et l'histoire de la Grèce libre se serait alors probablement arrêtée à ce point, sans déployer aucune des gloires qui parurent ensuite. Le développement grec a exercé, pendant les deux siècles entre 500 et 300 avant J.-C., une influence si grande, si incalculable, sur les destinées de l'humanité, que nous ne pouvons passer sous silence une éventualité qui menaça d'arrêter ce développement dans son germe. En effet, on peut faire remarquer que l'histoire d'une nation, considérée comme une suite (le causes et d'effets fournissant des connaissances applicables, demande que nous étudions non seulement les événements réels, mais encore les éventualités imminentes, — événements qui furent sur le point de se produire, mais qui cependant n'arrivèrent pas. Quand nous lisons les plaintes d'Atossa dans les Perses d'Eschyle, au sujet de l'humiliation que venait de subir son fils Xerxès, forcé de s'enfuir de Grèce¹, nous ne sommes guère disposés à renverser le tableau et à nous imaginer la même Atossa, vingt ans plus tôt, comptant comme ses esclaves à Suse les plus nobles jeunes filles Hêraklides et Alkmæonides de la Grèce. Cependant le tableau aurait réellement été renversé ainsi : — le, désir d'Atossa aurait été satisfait, et l'on aurait entendu les gémissements des jeunes filles grecques, devenues esclaves en Perse, — si l'esprit de Darius n'eût pas été par hasard préoccupé d'un projet non moins insensé même que ceux de Kambysês contre l'Éthiopie et le désert libyen. Telle est du moins la morale de l'histoire de Dêmokêdês.

¹ Eschyle, *Pers.*, 435-845, etc.

C'est maintenant que nous avons à raconter cette folle expédition faite en Scythie, au delà du Danube. Elle fut entreprise par Darius, dans le dessein de venger l'invasion et la dévastation de la Médie et de la haute Asie par les Scythes, environ un siècle auparavant. L'ardeur des conquêtes donnait une force inaccoutumée à ce sentiment de dignité blessée, qui, dans le cas des Scythes, ne pouvait guère se rattacher à quelque espérance de pillage ou de profit. Malgré les conseils de son frère Artaban, qui l'en dissuadait¹, Darius convoqua toutes les forces de son empire, armée de terre et de mer, au Bosphore de Thrace, — forces qui n'étaient pas au-dessous de sept cent mille chevaux et fantassins et six cents vaisseaux, suivant Hérodote. Nous ne pouvons nous appuyer sur ces nombres prodigieux. Mais il paraît que les noms de toutes les diverses nations composant l'armée furent inscrits sur deux colonnes, érigées par ordre de Darius sur le côté européen du Bosphore, et vues plus tard par Hérodote lui-même dans la ville de Byzantion : — les inscriptions étaient bilingues, en caractères assyriens aussi bien qu'en caractères grecs. L'architecte samien Mândroklês avait été chargé de jeter un pont de bateaux en travers du Bosphore, environ à mi-chemin entre Byzantion et l'entrée du Pont-Euxin. Les rois perses étaient si absolus que leurs ordres pour le service militaire étaient obéis ponctuellement, et ils souffraient avec tant d'impatience l'idée d'exemptions de service que, quand un père persan, nommé Œobazos, demanda avec instance qu'un de ses trois fils, tous compris dans la levée d'hommes, fût laissé au logis, Darius répondit qu'ils y resteraient tous les trois, — réponse que le père confiant entendit avec joie. En effet, ils furent tous laissés à la maison, car ils furent tous mis à mort². Un acte semblable est attribué dans la suite à Xerxès³. Que ce soit ou non des faits réels, ils expliquent le mécontentement et la colère avec lesquels on savait que les rois de Perse accueillaient ces demandes d'exemption de service.

Les forces navales de Darius semblent avoir consisté entièrement en Grecs sujets, asiatiques et insulaires ; car la flotte phénicienne ne fut pas amenée dans la mer Ægée avant la révolte ionienne postérieure. A cette époque, toutes les cités grecques asiatiques, ou la plupart d'entre elles étaient sous des despotes qui s'appuyaient sur le gouvernement persan, et qui parurent avec leurs

¹ Hérodote, IV, 1, 83. Il n'y a rien qui marque pour nous l'année précise de l'expédition en Scythie ; mais comme l'avènement de Darius est fixé à 521 avant J.-C., et que l'expédition se rattache à la première partie de son règne, nous pouvons croire qu'il la commença aussitôt qu'il eut les mains libres ; c'est-à-dire aussitôt qu'il eut abattu les satrapes et les provinces révoltés, Orœtês, les Mèdes, les Babyloniens, etc. Cinq années semblent un temps raisonnable pour tirer l'empire de ces embarras, ce qui mettrait l'expédition de Scythie en 516-515 avant J.-C. Il y a lieu de supposer qu'elle fut faite antérieurement à 514 avant J.-C. ; car c'est dans cette année qu'Hipparchos fut tué à Athènes, et qu'Hippias, le frère survivant, cherchant au dehors des garanties et des alliances, donna sa fille en mariage à Æantidês, fils d'Hippoklos, despote de Lampsakos, *parce qu'il voyait qu'Hippoklos et son fils avaient une grande influence sur Darius* (Thucydide, VI, 59). Or Hippoklos ne pouvait pas bien avoir acquis cette influence avant l'expédition en Scythie ; car Darius vint alors pour la première fois à la mer occidentale : Hippoklos servit dans cette expédition (Hérodote, IV, 138), et ce fut probablement alors qu'il acquit sa faveur et qu'il la fortifia encore pendant le temps que Darius séjourna à Sardes après son retour de Scythie.

Le professeur Schultz (*Beitraege zu genaueren Zeitbestimmungen der Hellen. Geschichte von der 63sten bis zur 72sten Olympiade*, p. 168, in the *Kieler Philolog. Studien*) place l'expédition en 513 avant J.-C. ; mais je pense qu'une année ou deux plus tôt est plus probable. Larcher, Wesseling et Baehr (ad Herodot., IV, 145) la placent en 508 avant ce qui est avancer la date de l'événement ; en effet, Larcher lui-même place la réduction de Lemnos et d'Imbros par Otanês en 511 avant J.-C., bien que cet événement soit incontestablement arrivé après l'expédition en Scythie (Hérodote, V, 27 ; Larcher, *Table Chronologique*, trad. d'Hérodote, t. VII, p. 633-635).

² Hérodote, IV, 81.

³ Hérodote, VII, 39.

contingents respectifs pour prendre part à l'expédition de Scythie¹. Parmi les Grecs ioniens, on vit Strattis, despote de Chios ; Æakès, fils de Sylosôn, despote de Samos ; Laodamas de Phokæa, et Histiaeos de Milêtos. Des villes æoliennes vint Aristagoras de Kymê. Parmi les Grecs de l'Hellespont, on vit Daphnis d'Abydos, Hippoklos de Lampsakos, Hêrophantos de Parion, Metrodôros de Prokonnêsos, Aristagoras de Kyzikos, et Miltiadês de la Chersonèse de Thrace : — tous ceux-ci sont mentionnés, et ils étaient probablement plus nombreux. Cette flotte considérable, assemblée dans les eaux du Bosphore, fut envoyée en avant dans le Pont-Euxin jusqu'à l'embouchure du Danube, — avec ordre de remonter le fleuve pendant deux jours de marche, au-dessus du point où son lit commence à se partager, et de jeter sur le fleuve un pont de bateaux. Darius, ayant libéralement récompensé l'architecte Mandroklès, traversa le pont jeté sur le Bosphore et commença sa marche à travers la Thrace, recevant en chemin la soumission de diverses tribus thraces, et en réduisant d'autres, — particulièrement les Getæ, au nord du mont Hiemos, qui furent obligés d'augmenter encore le nombre de son immense armée². En arrivant au Danube, il trouva le pont terminé et préparé pour son passage par les Ioniens. Nous pouvons faire remarquer, ici comme dans maintes autres occasions, que toutes les opérations demandant de l'intelligence sont exécutées pour les Perses soit par des Grecs, soit par des Phéniciens, — plus ordinairement par les premiers. Il traversa ce fleuve, le plus grand de tous les fleuves de la terre³, — car c'est ainsi qu'on s'imaginait le Danube au cinquième siècle avant J.-C., — et dirigea sa marche vers la Scythie.

Jusqu'au point où nous sommes arrivé, notre récit marche d'une manière unie et intelligible. Nous savons que Darius fit avancer son armée dans la Scythie, et qu'il revint avec ignominie et après avoir éprouvé des pertes sérieuses. Mais quant à tout ce qui se fit entre le moment où il passa le Danube et celui où il le repassa, nous ne trouvons rien qui se rapproche d'un renseignement authentique, pas même ce que nous pouvons présenter comme la base probable de vérité sur laquelle s'est exercée une imagination disposée à exagérer ; — tout est un inexplicable mystère. Ktêsias, il est vrai, dit que Darius marcha pendant quinze jours dans le territoire des Scythes, — qu'alors il échangea des arcs avec le roi de Scythie, et qu'il découvrit que l'arc scythe était le plus grand, — et qu'étant intimidé par cette découverte, il s'enfuit jusqu'au pont sur lequel il avait traversé le Danube, et qu'il repassa le fleuve après avoir perdu le dixième de son armée⁴, étant obligé de rompre le pont avant que toutes ses troupes eussent passé. La longueur de la marche est ici la seule chose qui soit énoncée distinctement ; au sujet de la direction, il n'est rien dit. Mais le récit de Ktêsias, quelque défectueux qu'il soit, est beaucoup moins embarrassant que celui d'Hérodote, qui conduit l'immense armée de Darius comme si c'était à travers un pays de fées, — sans s'inquiéter de la distance, de fleuves considérables à traverser, du manque de toute culture ou de provisions, de la dévastation de la

¹ Hérodote, IV, 97, 137, 138.

² Hérodote, IV, 89-93.

³ Hérodote, IV, 48-50.

⁴ Ktêsias, *Persica*, c. 17. Justin (II, 5 — Cf. aussi XXXVIII, 7) semble suivre le récit de Ktêsias.

Æschyle (*Persæ*, 864), qui présente Darius décédé comme un glorieux contraste avec Xerxès vivant, parle des magnifiques conquêtes qu'il fit faire pour lui — *sans traverser l'Halys lui-même, et sans quitter sa demeure*. Nous sommes amené à supposer, par le langage qu'Æschyle met dans la bouche de l'Eidolon de Darius (V, 720-745), qu'il avait oublié le pont jeté en travers du Bosphore par ordre de Darius ; car le poète fait condamner sévèrement par ce dernier l'insolence impie de Xerxès, qui jette un pont sur l'Hellespont.

contrée (autant qu'elle pouvait être dévastée) par les Scythes dans leur retraite, etc. Il nous dit que l'armée des Perses consistait principalement en infanterie, — qu'il n'y avait ni routes ni agriculture. Cependant son récit la mène sur près de douze degrés de longitude à partir du Danube jusqu'au pays situé à l'est du Tanaïs, en franchissant le Tyras (Dniester), l'Hypanis (Bog), le Borysthenês (Dnieper), l'Hypakyris, le Gerrhos et le Tanaïs¹. Comment ces fleuves ont-ils pu être traversés en face d'ennemis par une armée si considérable, c'est un point pour lequel nous sommes réduits à des conjectures, puisqu'on n'était pas en hiver et qu'ils ne pouvaient être gelés : l'historien n'a même pas dit s'ils ont été franchis pendant la marche en avant ou dans la retraite. Ce qui n'est pas moins remarquable, c'est que, par rapport à la colonie grecque d'Olbia ou Borysthenês, et aux Scythes agriculteurs et à la population à moitié hellénique résidant entre l'Hypanis et le Borysthenês, contrée à travers laquelle il semble que cette marche de Darius doit avoir été dirigée, — Hérodote ne dit quoi que ce soit, bien que nous nous fussions attendu qu'il aurait eu de meilleurs moyens de s'instruire lui-même sur cette partie de la marche plutôt que sur toute autre, et que les Perses n'aient guère pu manquer de piller ou de mettre en réquisition cette contrée, la seule partie productive de la Scythie.

Le récit d'Hérodote relatif à la marche des Perses au nord de l'Ister semble, en effet, dépourvu de toutes les conditions de la réalité. C'est plutôt une description imaginaire, expliquant le caractère désespéré et impraticable de la guerre des Scythes, et groupant dans le même tableau, selon cette vaste course de l'imagination qui est admissible dans un sujet épique, les Scythes avec tous leurs voisins barbares depuis les monts Carpates jusqu'au fleuve du Volga. Les Agathyrsi, les Neuri, les Androphagi, les Melanchlæni, les Budini, les Gelôni, les Sarmatie et les Tauri, — tous confinant à cette vaste surface quadrangulaire de quatre mille stades de chaque côté, appelée Scythie, telle que la conçoit Hérodote², — sont amenés à délibérer et à agir par suite de l'approche des Perses. Et Hérodote saisit l'occasion pour communiquer de précieux détails relativement aux coutumes et aux moeurs de chacun d'eux. Les rois de ces nations discutent la question de savoir si l'invasion de Darius est justifiée, et s'il est prudent pour eux d'aider les Scythes. La dernière question est décidée affirmativement par les Sarmatæ, les Budini et les Gelôni, tous situés à l'est du Tanaïs³, — négativement par tous les autres. Les Scythes éloignent de la portée des Perses leurs chariots qui portaient leurs femmes et leurs enfants, et en se retirant vers le nord ils attirent Darius à leur suite depuis le Danube tout à travers la Scythie et la Sarmatie, à l'extrémité nord-est du territoire des Budini⁴, à plusieurs jours de marche à l'est du Tanaïs. De plus, ils détruisent les puits et ruinent les pâturages autant qu'ils peuvent, de sorte que, pendant toute cette longue marche (dit Hérodote), les Perses *ne trouvèrent rien à endommager, puisque la contrée était stérile*. En conséquence nous pouvons difficilement comprendre ce qu'ils trouvaient pour vivre. C'est dans le territoire des Budini, à l'extrémité la plus orientale sur les frontières du désert, que les Perses

¹ Hérodote, IV, 136. Cf. c. 128.

Hérodote mentionne le nombre et la grandeur des fleuves comme la principale merveille de la Scythie, c. 82.

Il considère le Borysthenês comme le plus large de tous les fleuves, à l'exception du Nil et du Danube (c. 35). L'Hypanis aussi (Bog) est *πόταμος ἐν ὀλίγοισι μέγας* (c. 52).

Mais il paraît oublier l'existence de ces fleuves quand il décrit la marche des Perses.

² Hérodote, IV, 101.

³ Hérodote, IV, 118, 119.

⁴ Hérodote, IV, 120-122.

accomplissent les seuls actes positifs qui leur sont attribués dans tout le cours de l'expédition. Ils brillent le mur de bois occupé auparavant, mais abandonné alors, par les Gelôni ; et ils construisent, ou commencent à construire huit grandes forteresses près de la rivière Oâros. A quels buts ces forteresses pouvaient-elles avoir été destinées, c'est ce qu'Hérodote ne nous donne pas à entendre ; mais il dit qu'on pouvait voir encore, même (le son temps, le travail inachevé¹.

Après avoir transporté ainsi Darius et son armée à travers toute la Scythie et les autres territoires mentionnés plus haut dans une direction nord-est, l'historien les fait ensuite marcher en arrière à une distance prodigieuse dans une direction nord-ouest, à travers les territoires des Melanchlæni, des Androphagi et des Nenri, qui tous s'enfuient effrayés dans le désert septentrional, ayant été forcés ainsi contre leur volonté de partager les conséquences de la guerre. Les Agathyrsi demandent péremptoirement aux Scythes de s'abstenir d'attirer les Perses dans leur territoire, sous peine d'être considérés eux-mêmes comme des ennemis². Conséquemment les Scythes, évitant les frontières des Agathyrsi, dirigent leur retraite de manière à attirer de nouveau les Perses vers le sud dans la Scythie. Pendant toute cette longue marche en arrière et en avant, il y a des escarmouches et des combats partiels de cavalerie ; mais les Scythes refusent constamment tout engagement général. Et bien que Darius les défie formellement au moyen d'un héraut, avec de vifs reproches de lâcheté, le roi scythe Idanthyrso non seulement ne consent pas à livrer bataille, mais il explique et défend sa politique, et défie le Perse de venir détruire les tombes de leurs pères ; — c'est alors (ajoute-t-il) qu'on verra si les Scythes sont lâches ou non³. Les difficultés de Darius sont pendant ce temps devenues sérieuses, lorsque Idanthyrso lui envoie les présents menaçants d'un oiseau, d'une souris, d'une grenouille et de cinq flèches : les Perses sont obligés de commencer une retraite rapide vers le Danube, laissant campés, afin de contenir et de modérer la poursuite des Scythes, la partie la moins effective de leur armée et les malades, avec les ânes qui avaient été amenés à sa suite, — animaux inconnus aux Scythes, et leur causant une grande peur par leur braiment⁴. Toutefois, nonobstant quelque délai qu'on se procura ainsi, aussi bien que la précipitation anxieuse que Darius mit pour atteindre le Danube, les Scythes, beaucoup plus rapides dans leurs mouvements, arrivent au fleuve avant lui, et ouvrent des négociations avec les Ioniens laissés à la garde du pont, les pressant de le rompre et d'abandonner le roi des Perses à sa destinée, — à une destruction inévitable avec toute son armée⁵.

Ici nous rentrons dans le monde de la réalité, à la rive septentrionale du Danube, endroit où nous l'avons quitté auparavant. Tout ce qui, rapporte-t-on, s'est passé

¹ Hérodote, IV, 123. V. Rennell, *Geograph. System. of Herodotus*, p. 114, au sujet de l'Oaros.

Les constructions, quelles qu'elles fussent, que l'on supposait marquer le point extrême de la marche de Darius, peuvent se comparer à ces preuves de la marche extrême de Dionysios, que vit l'armée macédonienne, au nord de l'Iaxartès — *Liberi patris terminos*. Quinte-Curce, VII, 9, 15 (VII, 37, 16, Zumpt).

² Hérodote, IV, 125. Hécatee fait des Melanchlæni un ethnos scythe (Hécatee, *Fragm.* 154, éd. Klausen) ; il mentionne aussi plusieurs autres subdivisions de Scythes, que l'on ne peut prouver davantage d'une manière authentique (*Fragm.* 155-160).

³ Hérodote, IV, 126, 121.

⁴ Hérodote, IV, 128-132. Voici comme on explique le sens de l'oiseau, de la souris, de la grenouille et des flèches : A moins que tu ne t'envoles dans l'air comme un oiseau, que tu n'entres sous terre comme une souris, ou que tu ne t'enfonces dans l'eau comme une grenouille, tu deviendras la victime des flèches scythes.

⁵ Hérodote, IV, 133.

dans l'intervalle, si on le contrôle au moyen des criterium de faits historiques réels, ne peut être admis que comme un rêve embarrassant. Il n'acquiert de valeur que si nous le considérons comme une fiction explicative, renfermant sans doute quelques faits réels inconnus, mais composée surtout dans le dessein de présenter en action ces nomades inattaquables qui formaient le monde barbare nord-est de la Grèce, et dont les moeurs firent sur Hérodote une impression profonde. *Les Scythes*¹ (dit-il), *par rapport à l'une des plus grandes d'entre les choses humaines, ont imaginé un plan plus habile que tout ce que je connais. A d'autres égards je ne les admire pas ; mais ils ont résolu ce grand problème, c'est que jamais un envahisseur de leur pays n'en sortira, jamais il ne pourra les trouver ni les surprendre, à moins qu'eux-mêmes ne le veuillent. Car, lorsque des hommes n'ont ni murailles ni cités établies, mais qu'ils transportent tous leurs demeures et sont tous archers et cavaliers, — vivant, non pas de la charrue, mais du bétail et ayant leurs demeures sur des chariots, — comment ne seraient-ils pas inattaquables et inabordables ?* La chasse prolongée et inutile attribuée à Darius, — qui ne peut atteindre sa proie ni se servir de ses armes, et qui a même de la peine à s'échapper sain et sauf, représente en détail ce formidable attribut des nomades scythes. Que Darius ait réellement pénétré dans le pays, il n'y a pas lieu d'en clouter. Dans le reste il n'y a rien de certain, si ce n'est son ignominieuse retraite jusqu'au Danube ; car des nombreuses et diverses conjectures² à l'aide desquelles des critiques ont tenté de réduire la gigantesque esquisse d'Hérodote en une marche ayant des limites et une direction définies, aucune ne repose sur des raisons positives. Nous pouvons reconnaître l'idée dominante dans l'esprit de l'historien, mais nous ne pouvons trouver quelles étaient ses données réelles.

Les aventures qui se produisirent au passage de ce fleuve, tant au moment où on le franchit pour entrer en Scythie qu'à celui du retour, et dans lesquelles sont mêlés les Ioniens, sont bien plus dans les limites de l'histoire. Ici Hérodote possédait de meilleures sources d'informations, et il avait une idée moins dominante à expliquer. Ce qui se passa entre Darius et les Ioniens lors de son premier passage est très curieux : je l'ai réservé jusqu'au moment actuel, parce que cela se rattache particulièrement aux incidents qui survinrent à son retour.

Lorsqu'en venant de Thrace le Grand Roi atteignit le Danube, il trouva prêt le pont de bateaux ; et lorsque toute l'armée eut passé, il ordonna aux Ioniens de

¹ Hérodote, IV, 46. — Comparez ce passage avec le discours des envoyés scythes à Alexandre le Grand, tel qu'on le trouve dans Quinte-Curce, VII, 8, 22 (VII, 35, 22, Zumpt).

² L'exposé de Strabon (VII, p. 305), qui restreint la marche de Darius au pays situé entre le Danube et le Tyras (Dniester), est avec raison déclaré par Niebuhr (*Kleine Schriften*, p. 372) une pure supposition suggérée par les probabilités du cas, parce qu'on ne pouvait comprendre comment son immense armée traverserait même le Dniester : il ne faut pas le considérer comme une affirmation reposant sur une autorité quelconque. *Comme Hérodote nous dit ce qui est impossible* (ajoute Niebuhr), *nous ne savons rien du tout historiquement de relatif à l'expédition.*

De même encore la conjecture de Palmerius (*Exercitationes ad auctores græcos*, p. 21) porte la marche un peu plus loin que le Dniester, — jusqu'à l'Hypanis, ou peut-être jusqu'au Borysthenès. Rennell, Klaproth et Reichard ne craignent pas de prolonger la marche jusqu'au Volga. Le Dr Thirlwall s'arrête en deçà du Tanais, en admettant toutefois qu'on ne peut donner aucune raison historique exacte. Eichwald suppose une longue marche en remontant le Dniester, faite pour entrer en Volhynie et en Lithuanie.

Comparez Ukert, *Skythien*, p. 26 ; Dalhmann, *Historische Forschungen*, II, p. 159-164 ; Schafarik, *Slavische Alterthümer*, I, 10, 3 ; I, 13, 4-5 ; et M. Kenrick, *Remarks on the Life and Writings of Herodotus*, p. 21. Ce, dernier est de ceux qui ne peuvent passer le Dniester à la nage. Il dit : *Probablement le Dniester (Tyras) fut la limite réelle de l'expédition, et la Bessarabie, la Moldavie et la Bukowine en furent le théâtre.*

le rompre, aussi bien que de le suivre dans sa marche par terre en Scythie¹, les vaisseaux étant laissés seulement avec les rameurs et les marins nécessaires pour les ramener au pays. Son ordre fut sur le point d'être exécuté quand, heureusement pour lui, le général mitylénæen Kôês se hasarda à en révoquer : la prudence en doute, après avoir demandé s'il plaisait au Grand Roi d'écouter un avis. Kôês fit valoir que la marche qu'on allait commencer pouvait devenir dangereuse, et la retraite peut-être inévitable ; parce que les Scythes, dont la défaite était certaine si on les amenait à combattre en bataille rangée, ne se laisseraient peut-être pas approcher ni même découvrir. Comme précaution contre toute éventualité, il était prudent de laisser, le pont établi et sous la garde de ceux qui l'avaient construit. Loin d'être offensé de cet avis, Darius en éprouva de la reconnaissance, et exprima le désir que Kôês lui demandât à son retour une récompense convenable, -qui lui fut accordée, comme nous le verrons ci-après. Alors il changea de résolution, prit une corde et y fit soixante noeuds. *Prenez cette corde* (dit-il aux Ioniens) : *dénouez un de ses 4œuds chaque jour qui suivra le moment où j'aurai quitté le Danube pour pénétrer en Scythie. Restez ici et gardez le pont jusqu'à ce que vous avez défait tous les noeuds ; mais si, pendant cet intervalle, je ne suis pas de retour, alors partez et faites voile vers votre patrie*². Après avoir donné ces ordres, il commença sa marche vers l'intérieur. Cette anecdote est intéressante, non seulement en ce qu'elle découvre les simples expédients employés alors pour la numération et pour compter le temps, mais encore en ce qu'elle explique les idées géographiques dominantes. Darius n'avait pas l'intention de revenir passer le Danube, mais de faire le tour du Mæotis, et de retourner en Perse par le, côté oriental du Pont-Euxin. On ne peut donner aucune autre explication de ses ordres. D'abord, confiant dans le succès, il ordonne de détruire le pont sur-le-champ ; il battra les Scythes, traversera leur pays, et rentrera en Médie par le côté oriental du Pont-Euxin. Quand on lui rappelle qu'il peut se faire qu'il ne trouve pas les Scythes ; et qu'il soit obligé de se retirer, il continue encore, persuadé que cela doit arriver dans les soixante jours, si cela doit être ; et que, s'il restait absent plus de soixante jours, un tel délai serait une preuve convaincante qu'il aurait pris l'autre voie de retour au lieu de repasser le Danube. Le lecteur qui a sous les yeux une carte du Pont-Euxin et des territoires qui l'entourent peut être très surpris d'une idée aussi extravagante ; mais il devrait se rappeler qu'il n'y avait pas, avant Hérodote, de carte aussi exacte ou qui le fût à beaucoup près autant, et encore bien moins avant les contemporains de Darius. L'idée d'entrer en Médie par le nord en venant de la Scythie et de la Sarmatie et en franchissant le Caucase, est familière à Hérodote dans l'esquisse qu'il trace des anciennes marches des Scythes et des Cimmériens ; de plus, il nous dit qu'après l'expédition de Darius il vint à Sparte quelques ambassadeurs scythes, proposant une alliance offensive contre la Perse, et offrant, de leur côté, de passer en Médie en traversant le Phase par le nord³, tandis que les Spartiates étaient invités à aborder sur les côtes de l'Asie Mineure et à traverser le pays pour se réunir à eux par l'ouest. Quand nous nous rappellerons que les Macédoniens et leur chef Alexandre le Grand, étant arrivés au fleuve Iaxartès, au nord de la Sogdiane et à l'est de la mer d'Aral, supposaient qu'ils avaient atteint le Tanaïs, et qu'ils donnaient ce

¹ Hérodote, IV, 97.

² Hérodote, IV, 98.

³ Hérodote, VI, 84. Comparez l'exposé qu'il fait des marches des Cimmériens et des Scythes en Asie Mineure et en Médie respectivement (Hérodote, I, 103, 104 ; IV, 12).

nom à l'Iaxartès¹, — nous ne serons pas étonnés de l'estimation erronée de la distance impliquée dans le plan conçu par Darius.

Les Ioniens étaient déjà restés à la garde du pont au delà des soixante jours commandés sans rien apprendre de l'armée persane, quand ils furent surpris en voyant paraître non pas cette armée, mais un corps de Scythes, qui leur apprirent que Darius était en pleine retraite et dans la détresse la plus grande, et que son salut, ainsi que celui de toute l'armée, dépendait de ce pont. Ils s'efforcèrent de persuader aux Ioniens, puisque les soixante jours compris dans l'ordre qu'ils avaient reçu de rester étaient alors écoulés, de rompre le pont et de se retirer, leur assurant que, s'ils le faisaient, la destruction des Perses était inévitable, — et que naturellement les Ioniens eux-mêmes seraient libres alors. D'abord, ces derniers se montrèrent favorablement disposés à l'égard de cette proposition, qui fut chaudement épousée par l'Athénien Miltiadès, despote ou gouverneur de la Chersonèse de Thrace². Si son conseil avait prévalu, le vainqueur de Marathôn (car c'est avec cette qualité que nous le trouvons ci-après) aurait ainsi infligé à la Perse un coup beaucoup plus grave que ne le fut même cette bataille célèbre, et il aurait attiré sur Darius le sort désastreux de Cyrus son prédécesseur. Mais les princes ioniens, bien que penchant d'abord vers cette suggestion, en furent promptement détournés par les représentations d'Histiæos de Milêtos, qui leur rappela que le maintien de son propre ascendant sur les Milésiens, et celui de chaque despote dans sa cité respective, étaient assurés au moyen de l'appui seul des Perses, — le sentiment de la population leur étant partout contraire ; qu'en conséquence la ruine de Darius entraînerait aussi la leur. Cet argument fut concluant. On résolut de rester et de conserver le pont, mais de paraître satisfaire les Scythes, et de les déterminer à se retirer en affectant de le détruire. En conséquence la partie septentrionale du pont fut détruite à la longueur d'une portée de trait ; tandis que les Scythes partirent, dans la persuasion qu'ils avaient réussi à priver leurs ennemis du moyen de franchir le fleuve³. Il paraît qu'ils perdirent la trace de l'armée en retraite, qui put ainsi, après les privations et les souffrances les plus pénibles, atteindre le Danube en sûreté. Arrivant pendant les ténèbres de la nuit, Darius fut d'abord terrifié de trouver le pont qui ne rejoignait plus la rive septentrionale. Un héraut égyptien, d'une voix de Stentor, reçut ordre de prononcer le plus haut qu'il put le nom d'Histiæos le Milésien. On répondit sans retard, le pont fut rétabli, et l'armée des Perses le traversa avant que les Scythes fussent revenus à cet endroit⁴.

On ne peut douter que les Ioniens n'aient perdu ici une occasion éminemment favorable, telle qu'il ne s'en présenta plus jamais de pareille, de s'affranchir de la domination des Perses. Leurs despotes, par qui la détermination fut prise, particulièrement le Milésien Histiæos, ne furent pas engagés à conserver le pont par quelque répugnance honorable à trahir la confiance qu'on avait eue en eux, mais simplement par une considération égoïste relative au maintien de leur domination impopulaire. Et nous pouvons faire remarquer qu'il est possible de supposer que le caractère réel de ce motif déterminant, aussi bien que la délibération qui l'accompagne, repose sur de très bonnes preuves, puisque nous

¹ Arrien, *Exp. Al.*, III, 6,15 ; Plutarque, *Alexandre*, c. 45 ; Quinte-Curce, VII, 7, 4 ; VII, 8, 30 (VII, 29, 5 ; VII, 36, 7, Zumpt).

² Hérodote, IV, 133, 136, 137.

³ Hérodote, IV, 137-139.

⁴ Hérodote, IV, 140-141.

sommes arrivé maintenant à ce que connaissait formellement l'historien Milésien Hécatée, qui prit une part active à la révolte ionienne peu d'années après, et qui peut avoir été engagé personnellement dans cette expédition. Nous le verrons examiner avec prudence et mesure les chances de cette malheureuse révolte, et douter de son succès dès le commencement ; tandis qu'Histiæos de Milêtos paraîtra à la même occasion comme en étant le fauteur, afin de se procurer la délivrance et d'échapper à une honorable détention à Suse auprès de la personne de Darius. L'égoïsme de ce despote ayant privé ses compatriotes de cette chance réelle et favorable d'affranchissement que leur aurait ouverte la destruction du pont, les jeta peu d'années après dans une révolte contre les forces entières et disponibles du roi et de l'empire des Perses.

Délivré des périls de la guerre des Scythes, Darius marcha au sud du Danube, à travers la Thrace jusqu'à l'Hellespont, qu'il franchit à Sestos pour rentrer en Asie. Cependant il laissa une armée considérable en Europe, sous le commandement de Megabazos, pour accomplir la conquête de la Thrace. Perinthos, sur la Propontis, fit une courageuse résistance¹, mais elle finit par être réduite ; ensuite toutes les tribus thraces et toutes les colonies grecques situées entre l'Hellespont et le Strymôn furent forcées de se soumettre, en donnant la terre et l'eau et en devenant tributaires². Près du Strymôn inférieur était la ville édonienne de Myrkinos, que Darius ordonna de céder à Histiæos de Milêtos. En effet, le roi des Perses avait demandé à ce Milésien et à Kôês de Mitylênê de désigner la récompense qu'ils désiraient pour leur fidélité à son égard lors du passage du Danube³. Kôês pria qu'on le fît despote de Mitylênê, désir qui fut accompli par l'autorité persane ; mais Histiæos sollicita le territoire voisin de Myrkinos pour y fonder une colonie. Aussitôt que les conquêtes des Perses se furent étendues jusque-là, le lieu en question fut donné en présent à Histiæos, qui entama activement son nouveau projet. Nous trouverons le territoire voisin de Myrkinos éminent ci-après comme emplacement d'Amphipolis ; il offrait de grandes tentations à des colons, comme étant fertile, bien boisé, commode pour le commerce maritime, et situé près de montagnes fécondes en or et en argent⁴.

Il paraît cependant que la domination des Perses en Thrace fut troublée par une invasion des Scythes, qui, pour se venger de l'agression de Darius, dévastèrent le pays jusqu'à la Chersonèse de Thrace, et envoyèrent même, dit-on, des ambassadeurs à Sparte, pour proposer une invasion simultanée de la Perse par les Spartiates et les Scythes, qui s'y rendraient de côtés différents. L'Athénien Miltiadês, qui était despote ou gouverneur de la Chersonèse, fut forcé de la quitter pendant quelque temps, et Hérodote attribue sa retraite à l'incursion de ces nomades. Mais on peut nous permettre de soupçonner que l'historien a mal compris la cause réelle de cette retraite. Miltiadês ne pouvait rester en Chersonèse après avoir encouru l'inimitié mortelle de Darius en exhortant les Ioniens à détruire le pont jeté sur le Danube⁵.

¹ Hérodote, IV, 143-144 ; V, 1, 2.

² Hérodote, V, 2.

³ Hérodote, V, 11.

⁴ Hérodote, V, 23.

⁵ Hérodote, VI, 40-84. Que Miltiadês ait pu rester dans la Chersonèse sans être inquiété, pendant l'intervalle entre l'expédition de Darius en Scythie et la révolte ionienne (quand les Perses étaient complètement maîtres de ces contrées, et qu'Otanês punissait d'autres villes du voisinage pour avoir éludé le service de Darius), après que ce chef se fut déclaré si ouvertement contre les Perses dans une question de vie ou de mort pour le roi et l'armée, — c'est ce qui me semble, comme au Dr Thirlwall (*History of Greece*, vol. II, App. II, p. 486, eh. XIV, p. 226-249), extrêmement

Les conquêtes de Megabazos ne s'arrêtèrent pas à la rive occidentale du Strymon. Il porta ses armes au delà de ce fleuve, triomphant des Pæoniens et rendant tributaires les Macédoniens gouvernés par Amyntas. Un nombre considérable d'entre les Pæoniens furent transportés en Asie par ordre exprès de Darius, dont l'imagination avait été frappée à la vue d'une belle femme pæonienne qui portait un vase sur la tête, conduisait un cheval à l'eau, et filait du lin, tout cela en même temps. Cette femme avait été amenée (nous dit-on) par ses deux frères Pigrès et Mantyès, sous le dessein bien arrêté d'attirer l'attention du Grand Roi. Ils espéraient par ce moyen être établis despotes sur leurs compatriotes ; et nous pouvons présumer que leur plan réussit, car la partie des Pæoniens que Megabazos put soumettre fut transportée en Asie et établie dans

improbable. Le Dr Thirlwall sent si vivement la difficulté, qu'il soupçonne que la conduite et les exhortations de Miltiadès au pont du Danube, telles qu'on les rapporte, ont été un mensonge, fabriqué par Miltiadès lui-même vingt ans après, dans le but d'acquérir de la popularité à Athènes pendant le temps précédant immédiatement la bataille de Marathôn.

Je ne puis regarder cette hypothèse comme admissible. Elle contredit directement Hérodote sur un fait réel très saillant et sur lequel il semble qu'il a eu à sa portée de bonnes sources de renseignements. J'ai déjà fait observer que l'historien Hécatée doit avoir connu personnellement les relations qui existaient entre les Ioniens et Darius, et qu'il peut même très probablement s'être trouvé au pont ; tous les renseignements donnés par Hécatée sur ces points étaient ouverts aux recherches d'Hérodote. La reconnaissance illimitée de Darius envers Histimos montre qu'un ou plusieurs des despotes ioniens présents au pont doit avoir puissamment appuyé la proposition de le rompre. Il est très peu probable que le nom du despote qui se mit en avant comme principal auteur de cette résolution ait été oublié et non mentionné à l'époque ; cependant il a dit en être ainsi, si Miltiadès, en fabriquant ce mensonge vingt ans après, pouvait réussir à combler la lacune avec son propre nom. Les deux faits les plus saillants dont il ait été question, après la retraite de Darius, au sujet du pont, furent probablement le nom du chef qui en conseilla la rupture, et le nom d'Histiæos qui le sauva ; en effet, le seul fait de la funeste influence exercée par ce dernier dans la suite devait bien certainement mettre ces points en pleine évidence.

Il y a un moyen d'échapper à cette difficulté, je pense, sans contredire Hérodote sur aucun fait réel important et saillant, ni, à vrai dire, sur un fait réel quelconque. Nous voyons, par VI, 40, que Miltiadès quitta réellement la Chersonèse entre la fin de l'expédition de Darius en Scythie et la révolte ionienne. Hérodote, en effet, nous dit qu'il la quitta par suite d'une incursion des Scythes. Or, sans nier le fait d'une telle incursion, nous pouvons bien supposer que l'historien s'est trompé en la donnant comme la cause de la fuite de Miltiadès. Ce dernier ne put vivre dans la Chersonèse d'une manière continue pendant l'intervalle qui s'écoula entre l'invasion des Perses en Scythie et la révolte ionienne, par crainte de fini initié persane : il n'est pas nécessaire pour nous de croire qu'il n'y fut jamais, mais sa résidence doit y avoir été interrompue et peu sûre. Les données chronologiques dans Hérodote, VI, 40, sont extrêmement obscures et embarrassantes ; mais il me semble que la supposition que je suggère introduit une cohérence plausible dans la série des faits historiques, et contredit le plus faiblement possible notre principal témoin.

Le seul exploit de Miltiadès, entre l'affaire sur le Danube et son retour à Athènes peu avant la bataille de Marathôn, est la conquête de Lemnos ; et cela doit évidemment être arrivé pendant que les Perses étaient occupés par la révolte ionienne (entre 502-494 avant J.-C.). Il n'y a donc rien dans ses actes constatés qui soit incompatible avec l'opinion qu'entre 515-502 avant J.-C. il a pu ne pas résider du tout dans la Chersonèse, ou du moins non pas pour bien longtemps de suite ; et le renseignement de Cornelius Nepos, qui nous dit qu'il la quitta immédiatement après le retour de Scythie, par crainte des Perses, peut être vrai en substance. Le Dr Thirlwall fait observer (p. 487) : *Il paraîtrait tout aussi peu que, quand les Scythes envahirent la Chersonèse, Miltiadès eût conscience de s'être efforcé de leur rendre un important service. Il fuit devant eux, bien qu'il eût été dans une si grande sécurité pendant que les armes des Perses étaient dans son voisinage.* Il a involontairement ici mis le doigt sur ce que je crois être l'erreur d'Hérodote, — la supposition que Miltiadès s'enfuit de la Chersonèse pour éviter les Scythes, tandis qu'il la quitta réellement pour éviter les Perses.

Le récit de Strabon (XIII, p. 591), qui rapporte que Darius fit incendier les cités grecques situées sur le côté asiatique de l'Hellespont, afin de les empêcher de fournir aux Scythes des moyens de transports pour passer en Asie, me semble extrêmement improbable. Ces villes paraissent dans leur état ordinaire, Abydos entre autres, à l'époque de la révolte ionienne, peu d'années après (Hérodote, V, 117).

quelques villages de Phrygia. Ces transplantations violentes d'habitants étaient dans le génie du gouvernement persan¹.

Du lac pæonien Prasias, sept Perses de distinction furent envoyés comme ambassadeurs en Macedonia ; et Amyntas s'empessa de leur donner le signe voulu de soumission, et les invita à un splendide banquet. Quand ils furent animés par le vin, ils demandèrent à voir les femmes de la famille royale, qui, introduites sur leur requête, furent grossièrement traitées par les étrangers. A la fin, le fils d'Amyntas, Alexandre, ressentit l'insulte et en tira une vengeance signalée. Renvoyant les femmes sous prétexte qu'elles reviendraient après un bain, il ramena à leur place des jeunes gens vêtus en femmes armés de poignards. Bientôt les Perses, se mettant à répéter leurs caresses, furent tous mis à mort. Leur suite, les chars et les costumes magnifiques qu'ils avaient amenés, disparurent en même temps, sans qu'aucune nouvelle en parvint à l'armée des Perses. Et lorsque Bubarès, autre Perse de distinction, fut envoyé en Macedonia pour faire des recherches, Alexandre s'arrangea pour étouffer l'affaire en lui faisant des présents considérables et en lui donnant sa soeur Gygæa en mariage².

Pendant ce temps Megabazos traversait la mer et passait en Asie, emmenant avec lui les Pæoniens du fleuve Strymôn. Ayant éprouvé des alarmes au sujet des progrès qu'Histiæos faisait faire à sa nouvelle ville de Myrkinos, il communiqua ses appréhensions à Darius : ce prince se laissa entraîner à faire venir Histiæos, pour le retenir auprès de sa personne, l'emmener à Suse comme conseiller et comme ami, avec toute marque d'honneur, mais dans la secrète intention de ne le laisser jamais revoir l'Asie Mineure. Les craintes du général persan n'étaient probablement pas dénuées de raison ; mais cette détention d'Histiæos à Suse devint dans la suite un événement important³.

En partant pour sa capitale, Darius nomma son frère Artaphernès satrape de Sardes, et Otanès général des forces de la côte, à la place de Megabazos. Le nouveau général traita très sévèrement diverses cités voisines de la Propontis, sous prétexte qu'elles avaient éludé leur devoir dans la récente expédition en Scythie, et qu'elles avaient même harcelé l'armée de Darius dans sa retraite. Il prit Byzantion et Chalkêdon, aussi bien qu'Antandros dans la Troade, et Lampônion. Avec l'aide d'une flotte de Lesbos, il acheva une nouvelle conquête, — les îles de Lemnos et d'Imbros, occupées à cette époque par une population pélasgique, vraisemblablement sans aucun habitant grec. Ces Pélasges avaient un caractère cruel et enclin à la piraterie, si nous en pouvons juger par la teneur des légendes qui les concernent, les méfaits lemniens étant cités comme une expression proverbiale pour exprimer des atrocités⁴. Ils se distinguaient aussi

¹ Hérodote, V, 13-16. Nicolas de Damas (*Fragm.*, p. 36, éd. Orelli) nous rapporte une histoire semblable au sujet du moyen par lequel une femme mysienne attira l'attention du roi lydien Alyattès. L'histoire ancienne présente plus d'un pendant d'une telle répétition d'une histoire frappante, par rapport à des peuples et à des temps différents.

² Hérodote, V, 20, 21.

³ Hérodote, V, 23, 24.

⁴ Hérodote, VI, 138. Æschyle, *Choéphor.*, 632 ; Stephan. Byz. v. Ἀἴμνος.

Les rites mystiques en l'honneur des Kabeiri à Lemnos et à Imbros sont particulièrement mentionnés par Pherekydès (ap. Strabon, X, p. 472) : comparez Photius, v. Κάβειροι et la remarquable description de la solennité lemnienne périodique dans Philostrate (*Héroï.*, p. 740).

La montagne volcanique Mosychlos, dans la partie nord-est de l'île, brillait encore au quatrième siècle avant J.-C. (Antimaque, *Fragm.* XVIII, p. 103, Düntzer, *Epic. Græc. Fragm.*).

La dissertation de Welcker (Die Æschylische Trilogie, p. 248 sqq.) s'étend beaucoup sur le culte de Lemnos et de Samothrace.

par l'ancien culte d'Hêphæstos, avec des rites mystiques en honneur des Kabeiri, et même des sacrifices humains offerts à leur grande déesse. Dans leurs deux cités, — Hephæstias à l'est de l'île, et Thyrina à l'ouest, — ils tinrent bravement contre Otanês, et ne se soumirent qu'après avoir enduré de longues et cruelles privations. Lykarêtos, frère de ce Mæandrios que nous avons déjà signalé comme despote de Samos, fut nommé gouverneur de Lemnos ; mais il mourut bientôt après¹. Il est probable que la population pélasgique des îles fut très affaiblie pendant cette lutte, et nous apprenons même que leur roi Hermon émigra volontairement par crainte de Darius².

Lemnos et Imbros devinrent ainsi des possessions persanes, tenues par un prince subordonné en qualité de tributaire. Peu d'années après, leur sort changea de nouveau ; — elles passèrent dans les mains d'Athènes, les habitants pélasgiques furent chassés, et de nouveaux colons athéniens introduits. Elles furent conquises par Miltiadês, venu de la Chersonèse de Thrace ; d'Eléonte au sud de cette péninsule à Lemnos, il n'y avait qu'un jour de navigation avec un vent dû nord. Les Héphæstiéens abandonnèrent leur ville et évacuèrent file en ne faisant que peu de résistance ; mais les habitants de Myrina soutinrent un siège³, et ne furent pas chassés sans difficulté : ils trouvèrent tous deux des demeures en Thrace, sur la péninsule du mont Athos ou dans le voisinage. Ces deux îles, avec celle de Skyros (qui ne fut prise qu'après l'invasion de Xerxès), restèrent unies à Athènes d'une manière particulièrement intime. A la paix d'Antalkidas (387 av. J.-C.), — qui garantissait l'autonomie universelle pour toute cité grecque, grande et petite, — elles furent réservées spécialement et considérées comme réunies à Athènes⁴. Les propriétés sur leur sol furent occupées par des hommes qui, sans perdre leur droit de citoyens athéniens, devinrent Klêruchi Lemniens, et comme tels furent classés à part dans les forces militaires de l'État ; tandis qu'une absence à Lemnos ou à Imbros semble avoir été admise comme une excuse pour un retard devant les cours de justice, de manière à échapper aux pénalités pour contumace ou départ du pays⁵. Il est probable qu'un nombre considérable de citoyens athéniens pauvres furent pourvus de lots de terre dans ces îles, bien que nous n'ayons pas de renseignement direct sur ce fait, et que nous soyons même obligé de conjecturer le temps précis auquel Miltiadês fit la

¹ Hérodote, V, 26, 27. Le vingt-septième chapitre est extrêmement embarrassant. Comme le texte se lit à présent, nous devrions faire de Lykarêtos le sujet de certaines affirmations qui cependant semblent, à proprement parler, applicables à Otanês. Il nous faut considérer les mots depuis *Οἱ μὲν δὴ Λήμνιοι* jusqu'à *τελευτά* comme une parenthèse. Cela va mal ; mais ce semble être dans ce cas la moindre difficulté, et les commentateurs sont obligés de l'adopter.

² *Zenob. Proverbe*, III, 85.

³ Hérodote, VI, 140. Charax, ap. Steph. Byz., v. *Ἡφαιστία*.

⁴ Xénophon, *Helléniques*, V, 1, 31. Cf. Platon, *Menexène*, c. 17, p. 245, ou les mots *ἡμέτεροι ἀποίκια* désignent sans doute Lemnos, Imbros et Skyros.

⁵ Thucydide, IV, 28 ; V, 8 ; VII, 57 ; Phylarchus, ap. Athenæ, VI, p. 255 ; Démosthène, *Philippic*, I, c. 12, p. 17, R. Cf. l'inscription n° 1686 dans la collection de Bœckh, avec ses remarques, p. 297.

Au sujet des stratagèmes qu'on employait devant le tribunal athénien pour se procurer un délai par une prétendue absence à Lemnos ou à Skyros, v. Isée, *Or. VI*, p. 58 (p. 80, Bek) ; Pollux, VIII, 7, 81 : *Hesychius*, v. *Ἰμβρος* ; Suidas, v. *Ἀημνία δίκη*. Cf. aussi Carl Rhode, *Res Lemnicæ*, p. 50 (Wratislaw, 1829).

Il semblerait que *εἰς Δήμνον πλεῖν* avait fini par être une expression proverbiale à Athènes pour dire dévier, — échapper à l'accomplissement du devoir : tel paraît être le sens de Démosthène, *Philipp.*, I, c. 9, p. 14.

D'après le passage d'Isée auquel il est fait allusion plus haut, et que Rhode me semble expliquer d'une manière inexacte, il paraît qu'il y avait un connubium légal entre des citoyens d'Athènes et des femmes lemniennes.

conquête. Hérodote, suivant sa manière habituelle, rattache la conquête à un ancien oracle, et la représente comme le châtement d'un ancien crime légendaire commis par de certains Pélasges qui, bien des siècles auparavant, avaient été chassés de l'Attique par les Athéniens, et s'étaient retirés à Lemnos. L'esprit plein de cette légende, il ne nous dit rien au sujet des causes ni des circonstances prochaines de la conquête qui doit probablement avoir été accomplie par les efforts d'Athènes conjointement avec Miltiadès, venu de la Chersonèse, pendant le temps que les Perses étaient occupés à réprimer la révolte ionienne, entre 502-494 avant J.-C. ; — puisque l'on ne peut guère supposer que Miltiadès aurait osé ainsi attaquer une possession des Perses pendant que les satrapes étaient libres dans leurs mouvements. L'acquisition fut probablement facilitée par ce fait, que la population pélasgique des îles avait été affaiblie, aussi bien par leur première résistance au Perse Otanès, que par quelques années passées sous un délégué d'un satrape persan.

En mentionnant la conquête de Lemnos par les Athéniens et Miltiadès, j'ai un peu anticipé sur le cours des événements, parce que cette conquête — bien que coïncidant pour le temps avec la révolte ionienne (qui sera racontée dans le chapitre suivant), et indirectement causée par elle en tant qu'elle occupa l'attention des Perses, — est tout à fait séparée des opérations des Ioniens révoltés. Lorsque Miltiadès fut chassé de la Chersonèse par les Perses, lors de la répression de la révolte ionienne, sa renommée, due à la soumission de Lemnos¹, contribua tant à neutraliser l'inimitié qu'il avait encourue comme gouverneur de la Chersonèse qu'à le faire élire au nombre des dix généraux pour l'année du combat de Marathôn.

¹ Hérodote, VI, 136.

CHAPITRE IV — RÉVOLTE IONIENNE.

Jusqu'ici l'histoire des Grecs asiatiques a coulé dans un lit distinct de celui des Grecs européens. Le présent chapitre marquera l'époque où ces deux courants se réunissent.

Au moment où Darius quitta Sardes pour retourner à Suse, emmenant avec lui le Milésien Histiaëos, il laissa son frère Artaphernês en qualité de satrape de Sardes, investi du commandement suprême de l'Asie Mineure occidentale. Les cités grecques sur la côte comprises dans sa satrapie paraissent avoir été gouvernées surtout par des despotes indigènes établis dans chacune d'elles ; et Milêtos en particulier, dans l'absence de Histiaëos, était régie par son gendre Aristagoras. Cette ville était alors à l'apogée de sa puissance et de sa prospérité ; — c'était à tous égards la première ville de l'Iônia. Le retour de Darius à Suse peut être placé vraisemblablement vers 512 avant J.-C., époque à partir de laquelle l'état de choses décrit plus haut continua, sans trouble, pendant huit ou dix ans, — *répit au malheur*, pour employer la phrase significative de l'historien¹.

Ce fut vers l'an 506 avant J.-C. qu'Hippias, le despote athénien exilé, après avoir été chassé de Sparte par le refus unanime des alliés lacédæmoniens de prendre parti pour lui, se présenta en venant de Sigeion comme suppliant à Artaphernês à Sardes. Il recueillit sans doute alors le fruit de l'alliance qu'il avait formée pour sa fille avec le despote Eantidês de Lampsakos, dans l'espérance que la faveur dont celui-ci jouissait auprès de Darius lui serait utile. Il fit au satrape de pressantes représentations, dans l'idée d'obtenir son rétablissement à Athènes, à condition de la tenir sous la domination persane ; et Artaphernês était prêt, s'il s'offrait une occasion favorable, à l'aider dans son projet. Il avait si complètement résolu d'épouser activement la cause d'Hippias, que les Athéniens envoyèrent des ambassadeurs à Sardes pour exposer le cas de la cité contre le prétendant exilé. Artaphernês leur fit une réponse non seulement de refus, mais même de menace, — leur enjoignant de recevoir Hippias de nouveau, s'ils tenaient à la vie². Une telle réponse équivalait à une déclaration de guerre, et c'est ainsi qu'elle fut expliquée à Athènes. Elle nous amène à induire, que ce satrape décidait même alors dans son esprit une expédition contre l'Attique, conjointement avec Hippias ; mais, heureusement pour les Athéniens, d'autres

¹ Hérodote, V, 27. Μετά δὲ οὐ πολλὸν χρόνον, ἀνεως κακῶν ἦν, — ou ἀνεσις κακῶν, — si l'on adopte lit conjecture de quelques critiques. M. Clinton, avec Larcher et autres (v. *Fasti Hellen.*, App. 18, p. 314), explique ce passage comme si la virgule devait être placée après *μετά δὲ*, de sorte qu'on ferait affirmer à l'historien que la période de repos ne dura que peu de temps. Il me semble que la virgule devrait être placée plutôt après *χρόνον*, et que le peu de temps se rapporte à ces maux que l'historien avait décrits auparavant. Il doit y avoir un intervalle de huit années au moins, sinon de dix, entre les événements que l'historien avait décrits (les maux infligés par les attaques d'Otanês) et l'explosion de la révolte ionienne ; événement que personne ne place plus tôt que 504 avant J.-C., bien que quelques-uns préfèrent 502 avant J.-C., d'autres même 500 avant J.-C.

Si, en effet, nous admettions avec Wesseling (*ad Hérodote*, VI, 40, et M. Clinton semble pencher pour la même opinion, V. p. 314 ut sup.) que l'expédition en Scythie doit être placée en 508-507 avant alors en réalité l'intervalle entre la campagne d'Otanês et la révolte ionienne serait resserré dans une année ou dans deux. Mais j'ai déjà fait observer que je ne puis croire 508 avant J.-C. une date exacte pour l'expédition en Scythie : elle me paraît appartenir à 515 avant J.-C. environ. Je ne sais pas quelle raison il existe pour déterminer la date comme le fait Wesseling, si ce n'est cette même phrase *οὐ πολλὸν χρόνον*, qui est, dans toute supposition, excessivement vague, et qu'il ne me semble pas avoir expliquée de la meilleure manière possible.

² Hérodote, V, 96.

projets et d'autres nécessités survinrent, qui firent différer de plusieurs années l'exécution du projet.

Le premier de ces nouveaux projets fut de conquérir l'île de Naxos. Ici aussi, comme dans le cas d'Hippias, l'instigation partit d'exilés naxiens, — riche oligarchie qui avait été chassée par un soulèvement du peuple. Cette île, comme tout le reste des Cyclades, était encore indépendante des Perses¹. Elle était riche, prospère, possédait une population considérable tant d'hommes libres que d'esclaves, et était défendue aussi bien par des vaisseaux de guerre que par un corps de huit mille hommes d'infanterie pesamment armés. Les exilés sollicitèrent l'aide d'Aristagoras, qui vit qu'il pouvait en faire des instruments de domination pour lui-même dans l'île, pourvu qu'il pût amener Artaphernês à entrer avec lui dans le projet, — sa propre armée n'étant pas suffisante seule. En conséquence il alla à Sardes, et ex-posita son plan devant le satrape, en donnant à entendre qu'aussitôt que les exilés aborderaient avec un puissant secours, Naxos, serait réduite avec peu de difficulté ; que les îles voisines de Paros, d'Andros, de Tênos, et les autres Cyclades ne pourraient pas tenir longtemps après la conquête de Naxos, ni même la grande et importante île d'Eubœa. Il s'engageait, si on lui accordait une flotte de cent vaisseaux, à accomplir toutes ces conquêtes pour le Grand Roi, et à supporter en outre les frais de l'armement. Artaphernês accueillit la proposition avec empressement, le combla d'éloges, et lui promit pour le printemps prochain deux cents vaisseaux au lieu de cent. Des messagers envoyés à Suse ayant rapporté le prompt consentement de Darius, un armement considérable fut équipé sur-le-champ sous le commandement du Perse Megabatês, pour être mis à la disposition d'Aristagoras ; — il était composé tant de Perses que de tous les tributaires voisins de l'a côte².

Avec cette armée Aristagoras et les exilés naxiens partirent de Milêtos, répandant le bruit qu'ils se dirigeaient sur l'Hellespont : étant arrivés à Chios, ils attendirent dans son port occidental de Kaukasa un vent favorable qui les poussât directement à Naxos. Dans cette île on ne concevait aucun soupçon de son but réel, et on ne faisait aucun préparatif de défense ; de sorte que le succès d'Aristagoras aurait été complet si un incident fâcheux, se terminant en dispute, ne l'avait fait échouer. Megabatês, avec une sollicitude que nous sommes surpris de trouver dans un général persan, fit personnellement le tour de sa flotte, pour s'assurer si tous les vaisseaux étaient bien gardés. Il découvrit un vaisseau de Mindos (cité dôrienne asiatique voisine d'Halikarnassos) laissé sans un seul homme à bord. Irrité d'une telle négligence, il appela devant lui Skylax, commandant (lu vaisseau, et il ordonna qu'on le chargeât de chaînes, avec la tête sortant par une des ouvertures pratiquées pour les rames au côté du bâtiment. Skylax était l'hôte et l'ami d'Aristagoras, qui, en apprenant cette punition, intercêda auprès de Megabatês pour qu'il le relâchât ; mais voyant sa requête repoussée, il prit sur lui de relâcher le prisonnier lui-même. Il alla même jusqu'à, traiter avec dédain la remontrance de Megabatês, lui rappelant que, selon les instructions d'Artaphernês, il n'était que second, — lui-même (Aristagoras) étant le premier. L'orgueil de Megabatês ne put endurer un pareil traitement : aussitôt que la nuit fut arrivée, il envoya à, Naxos un avis secret de l'approche de la flotte,

¹ Hérodote, V, 31. Plutarque dit que Lygdamis, établi comme despote à Taros par Pisistrate (Hérodote, I, 64), fut chassé de ce poste par les Lacédæmoniens (*De Herodot. Malignitat.*, c. 21, p. 859). J'avoue que j'ajoute peu de confiance aux renseignements de ce traité quant aux nombreux despotes chassés de Sparte. Vous ne saurons ni la source où Plutarque les puisa, ni aucune des circonstances qui s'y rattachent.

² Hérodote, V, 30, 31.

avertissant les insulaires de se tenir sur leurs gardes. Les Naxiens tirèrent le meilleur parti de l'avis aussi heureusement reçu. Ils rentrèrent leurs propriétés, amassèrent des provisions, et firent tous les préparatifs nécessaires pour un siège ; de sorte que, quand la flotte, retardée probablement par la dispute qui s'était élevée entre ses chefs, arriva enfin, elle trouva une vigoureuse résistance, resta dans l'île pendant quatre mois à poursuivre un siège inutile, et fut obligée de se retirer sans avoir accompli autre chose que l'érection d'un fort pour y loger les exilés naxiens. Après des dépenses considérables, faites non seulement par les Perses, mais encore par Aristagoras lui-même, l'armement malheureux fut ramené à la côte d'Iônia¹.

L'insuccès de cette expédition menaçait Aristagoras d'une ruine entière. Il avait irrité Megabatès, trompé Artaphernès, et il avait contracté une obligation dont il ne savait comment s'acquitter, celle d'indemniser ce dernier des dépenses de la flotte. Il commença, à rouler dans son esprit le projet de se révolter contre la Perse, et il se trouva qu'il lui arriva presque au même moment un messenger de la part de son beau-père Histiaeos, qui était détenu à la cour de Suse, et qui le poussait secrètement à cette même résolution. Ne sachant à qui confier ce dangereux message, Histiaeos avait fait raser la tête d'un esclave fidèle, — marquer avec un fer chaud les mots nécessaires, — et ensuite, dès que ses cheveux avaient repoussé, il l'avait envoyé à Milêtos, en lui recommandant verbalement d'avertir Aristagoras qu'il eût à faire raser sa tête de nouveau et à l'examiner². Histiaeos cherchait à provoquer ce soulèvement périlleux, simplement comme moyen de se procurer sa propre délivrance de Suse, et dans la pensée que Darius l'enverrait à la côte pour rétablir l'ordre. Son message, arrivant à un moment si critique, déterminait la résolution hésitante d'Aristagoras, qui convoqua ses principaux partisans à Milêtos et leur exposa le formidable projet de révolte. Tous l'approuvèrent, à une seule et remarquable exception près, — l'historien Hécatée, de Milêtos, qui s'y opposa comme étant complètement ruineux, et prétendit que la puissance de Darius était trop grande pour leur laisser aucune perspective de succès. Trouvant son opposition directe inutile, il insista ensuite sur la nécessité de saisir immédiatement les trésors considérables du temple voisin d'Apollon aux Branchidæ, dans le but d'effectuer la révolte. Par ce moyen seul (disait-il), les Milésiens, trop faibles pour soutenir la lutte avec leurs seules forces, pourraient espérer devenir maîtres sur mer, — tandis que, si ce n'étaient pas eux qui prenaient les trésors, ce serait l'ennemi victorieux qui le ferait assurément. On n'écouta ni l'une ni l'autre de ces recommandations, qui toutes les deux indiquaient de la sagacité et de la prévoyance de la part de celui qui les faisait. Bien que ces trésors eussent été extrêmement utiles pour la lutte imminente, et qu'ils aient fini par tomber dans les mains de l'ennemi, comme le prévoyait Hécatée, les prendre eût été insupportable aux pieux sentiments du peuple, et serait devenu ainsi plus préjudiciable que profitable³ : peut-être, en effet, Hécatée lui-même l'a-t-il proposé avec l'intention indirecte d'étouffer tout ce projet dans son germe. Nous pouvons faire remarquer qu'il semble avoir discuté la question comme si Milêtos devait être seule dans la révolte, ne prévoyant pas, comme en vérité aucun homme prudent ne pouvait alors le prévoir, que les cités ioniennes en général imiteraient son exemple.

¹ Hérodote, V, 34, 35.

² Hérodote, V, 35 ; Cf. Polyen, I, 24, et Aulu-Gelle, N. A., XVII, 9.

³ Hérodote, V, 36.

Aristagoras et ses amis résolurent sur-le-champ de se révolter. Leur première démarche fut de se concilier la faveur populaire dans toute la Grèce asiatique en déposant dans toutes les diverses cités les despotes, -instruments non moins que soutiens de la domination des Perses, comme Histiaëos l'avait bien montré au pont du Danube. L'occasion était favorable pour frapper ce coup à la fois sur une grande échelle. Car la flotte, récemment employée à Naxos, n'était pas déjà dispersée ; mais elle était encore réunie à Myonte avec un grand nombre des despotes présents à la tête de leurs vaisseaux. En conséquence, on envoya de Milêtos Iatragoras, à la fois pour en saisir autant qu'il le pourrait et pour exciter les soldats à la révolte. Cet acte décisif fut le premier manifeste contre Darius. Iatragoras réussit : la flotte vint avec lui, et un grand nombre de despotes tombèrent entre ses mains, — entre autres Histiaëos (second personnage de ce nom) de Termera, Oliâtos de Mylasa (tous deux Kariens)¹, Kôês de Mitylênê et Aristagoras (aussi second personnage nommé ainsi) de Kymê. En même temps le Milésien Aristagoras lui-même, tandis qu'il se déclarait formellement en révolte contre Darius, et engageait les Milésiens à le suivre, déposa sa propre autorité et affecta de remettre le gouvernement entre les mains du peuple. Dans la plupart des villes de la Grèce asiatique, insulaires et continentales, une semblable révolution fut accomplie ; on chassa les despotes, et les sentiments des citoyens furent ainsi chaudement intéressés à la révolte. Ceux de ces despotes qui tombèrent entre les mains d'Aristagoras furent livrés à leurs anciens sujets, qui les renvoyèrent pour la plupart sans leur faire aucun mal, et nous les trouverons ci-après auxiliaires actifs des Perses. La seule exception qu'on mentionne est Kôês, qui fut lapidé et tué par les Mitylênæens².

Ces premières démarches heureuses donnèrent à la révolte ionienne un caractère étendu et formidable, probablement beaucoup plus que le prudent Hécatée ne l'avait cru possible. Les forces navales des Perses dans la mer Ægée leur furent enlevées tout d'un coup et passèrent à leurs adversaires, qui se virent ainsi complètement maîtres de la mer ; et de fait ils auraient continué de l'être, si une seconde flotte n'avait été amenée de la Phénicie contre eux, — moyen auquel on n'avait jamais eu recours auparavant, et auquel peut-être on ne songeait pas à ce moment.

Après avoir exhorté toutes les villes révoltées à nommer leurs généraux et à se mettre en état de défense, Aristagoras traversa la mer Ægée pour obtenir l'assistance de Sparte, gouvernée alors par le roi Kleomenês ; c'est à lui qu'il s'adressa « en tenant à la main une tablette d'airain, sur laquelle était gravé le tour de la terre entière, avec toute la mer et tous les fleuves ». Probablement c'était la première carte ou le premier plan qui eût jamais paru à Sparte, et l'impression qui en résulta fut si profonde, qu'on s'en souvenait encore même du temps d'Hérodote³. Après avoir supplié instamment les Spartiates de venir en

¹ Cf. Hérodote, V, 121, et VII, 98. Oliatos était fils d'Ibanôlis, comme l'était aussi le Mylasien Herakleidês, mentionné dans V, 121.

² Hérodote, V, 36, 37 ; VI, 9.

³ Hérodote, V, 49.

La carte la plus ancienne dont il soit fait mention fut préparée par Anaximandre en Iônia, apparemment peu de temps avant cette époque. V. Strabon, I, p. 7 ; Agathemerus, I, c. 1 ; Diogène Laërte, II, 1.

Grosskurd, dans sa note sur le passage ci-dessus mentionné de Strabon, aussi bien que Larcher et autres critiques, paraissent croire que, bien que cette tablette ou carte d'Anaximandre fût la plus ancienne qui embrassât toute la terre connue, il y en avait chez les Grecs d'autres plus anciennes qui représentaient des contrées particulières. Il n'y a pas de preuve à l'appui de cette opinion, et je

aide à leurs frères d'Iônia, maintenant engagés dans une lutte désespérée pour recouvrer leur liberté, il en vint à décrire la richesse et l'abondance (or, argent, cuivre, vêtements, bétail et esclaves), en même temps que les armes et la guerre impuissantes des Asiatiques. Des ennemis tels que ces derniers (disait-il) pouvaient aussitôt être accablés, et leurs richesses prises, par une éducation militaire telle que celle des Spartiates, — que leur longue lance, leur casque et leur cuirasse d'airain et leur vaste bouclier mettaient en état de mépriser l'arc, la courte javeline, la légère targe d'osier, le turban et le pantalon d'un Perse¹. Il traça alors sur son plan d'airain la route d'Éphesos à Suse, indiquant les nations qui se trouvaient entre les deux villes, présentant toutes un butin plus ou moins riche. Il termina en exaltant particulièrement les immenses trésors réunis à Suse. — *Au lieu de combattre vos voisins* (concluait-il), *Argiens, Arkadiens et Messéniens, dont vous ne tirez que de rudes coups et qu'un faible avantage, pourquoi ne vous rendez-vous pas maîtres de toute l'Asie*², *prix non moins aisé qu'avantageux ?* Kleomenês répliqua à ces incitations séduisantes en le priant de venir chercher une réponse trois jours après. Quand ce jour fut arrivé, il lui adressa cette simple question : *Quelle distance y a-t-il de Suse à la mer ?* Aristagoras répondit avec plus de franchise que d'adresse qu'il y avait trois mois de marche ; et il se mettait en devoir d'insister sur les facilités de la route, quand Kleomenês l'interrompit : *Quitte Sparte avant le coucher du soleil, étranger Milésien ; tu n'es pas l'ami des Lacédæmoniens, si tu veux les emmener à trois mois de marche de la mer.* Malgré cet ordre péremptoire, Aristagoras essaya une dernière ressource. Prenant à la main le rameau du suppliant, il retourna à la maison de Kleomenês, qui était assis avec sa fille Gorgô, enfant de huit ans. Il pria Kleomenês de renvoyer l'enfant, mais on ne fit pas droit à sa demande et on le pria d'avancer ; alors il se mit à offrir au roi spartiate un présent pour obtenir son consentement, enchérissant continuellement de plus en plus et montant depuis dix talents jusqu'à cinquante. A la fin, la petite fille s'écria tout à coup : *Père, l'étranger te corrompra si tu ne pars pas tout de suite.* Cette exclamation frappa, tellement Kleomenês, qu'il rompit l'entrevue, et Aristagoras quitta Sparte sur-le-champ³.

Hérodote apprit sans doute cette entrevue de Lacédæmoniens de qui il tirait ses renseignements. Cependant, on nous permettra de douter que des suggestions aient été réellement faites, ou que des espérances aient été présentées pareilles à celles qu'il met dans la bouche d'Aristagoras, — suggestions et espérances que l'on pouvait bien concevoir en 450-440 avant J.-C., après une génération de victoires remportées sur les Perses, mais qui n'ont aucun à-propos dans l'année 502 avant J.-C. Même jusqu'à la bataille de Marathôn, le nom des Mèdes était un

ne puis la croire probable ; le passage d'Apollonius de Rhodes (IV, 279), avec les scholies qui s'y rapportent, cité comme preuve, ne me paraît pas mériter d'attention.

Parmi les Agrimensores romains, c'était l'usage ancien de graver les plans des terres qu'ils avaient arpentées sur des tablettes de cuivre qui étaient déposées dans les archives publiques, et dont on faisait des copies pour l'usage des particuliers, bien qu'on s'en référât à l'original en cas de dispute légale (Siculus Flaccus, *ap. Rei Agrariæ scriptores*, p. 16, éd. Goes ; cf. Giraud, Recherches sur le droit de propriété, p. 116, Aix, 1838).

¹ Hérodote, V, 49.

² Hérodote, V, 49.

³ Hérodote, V, 49, 50, 51. Cf. Plutarque, *Apophthegm. Laconic.*, p. 240. Nous pouvons faire remarquer, tant dans cet exemple que dans toute la vie et l'époque de Kleomenês, que le roi spartiate a l'administration et la direction actives des affaires étrangères ; — il est cependant soumis à un jugement et à une punition de la part des éphores en cas de mauvaise gestion (Hérodote, VI, 82). Nous verrons ci-après les éphores prendre graduellement entre leurs mains, plus ou moins, l'administration réelle.

objet de terreur pour les Grecs, et on vante hautement et avec raison les Athéniens comme étant les premiers qui osèrent les regarder en face¹. Parler d'une marche facile pour gagner les trésors de Suse et l'empire de toute l'Asie aurait été considéré comme une preuve de folie. Aristagoras peut très probablement avoir représenté que les Spartiates étaient supérieurs aux Perses en campagne ; mais même ainsi, cette idée eût été considérée, en 502 avant J.-C., plutôt comme la vive espérance d'un suppliant que comme l'appréciation d'un observateur modéré.

Le chef milésien s'était adressé à Sparte comme étant la puissance dominante de la Hellas, — caractère que nous trouvons de plus en plus reconnu, et passant clans le sentiment habituel des Grecs. Cinquante années avant ce fait, les Spartiates avaient été flattés de la circonstance que Crésus les distinguât parmi tous les autres Grecs pour les appeler comme alliés ; actuellement ils acceptaient cette priorité comme chose naturelle².

Rejeté de Sparte, Aristagoras se rendit à Athènes, incontestablement alors la seconde puissance de la Grèce. Il y trouva une tâche plus facile, non seulement parce qu'elle était la métropole (ou cité mère) de l'Iônia asiatique, mais encore parce qu'elle avait encouru l'inimitié prononcée du satrape persan, et qu'elle pouvait s'attendre à être attaquée aussitôt que le projet viendrait à lui convenir, à l'instigation d'Hippias ; tandis que les Spartiates non seulement n'étaient unis à l'Iônia par aucun lien de parenté, si ce n'est par celui d'un hellénisme commun, mais encore n'étaient pas en relations hostiles avec la Perse, et auraient provoqué un nouvel ennemi en se mêlant de la guerre asiatique. Les promesses et les représentations d'Aristagoras furent conséquemment accueillies avec une grande faveur par les Athéniens qui, outre les droits de sympathie, avaient un puissant intérêt à soutenir la révolte ionienne comme protection indirecte pour eux-mêmes, — et auxquels l'enlèvement de la flotte ionienne sur les Perses procurait un soulagement notable et important. Les Athéniens résolurent aussitôt d'envoyer une flotte de vingt vaisseaux, sous Melanthios, pour secourir les Ioniens révoltés, — vaisseaux qui sont désignés par Hérodote *le commencement des maux entre Grecs et Barbares*, — comme les vaisseaux dans lesquels Paris traversa la mer Ægée avaient été appelés auparavant dans l'*Illiade* d'Homère. Hérodote fait remarquer, en outre, qu'il semble plus facile de tromper beaucoup d'hommes réunis qu'un seul, — puisque Aristagoras, après avoir échoué auprès de Kleomenês, en imposa ainsi aux trente mille citoyens d'Athènes³. Mais cette remarque suggère deux réflexions. D'abord, la position d'Athènes et de Sparte m'était pas la même par rapport à la querelle ionienne, — observation qu'Hérodote lui-même avait faite un peu avant : les Athéniens avaient un intérêt considérable dans la querelle, intérêt politique aussi bien que sympathique, tandis que les Spartiates n'en avaient aucun. En second lieu, le résultat définitif de leur intervention, tel qu'il était au temps d'Hérodote, quoique acheté au prix

¹ Hérodote, VI, 112.

² Hérodote, V, 49, le discours d'Aristagoras aux Spartiates. Par rapport à l'incident plus ancien, Hérodote, I, 70.

Un intervalle d'un peu plus de quarante années sépare les deux événements, et pendant ce temps les sentiments des Spartiates, ainsi que ceux d'autres peuples à leur égard, avaient subi un changement considérable.

³ Hérodote, V, 99.

de maux cruels éprouvés dans l'intervalle, fut éminemment profitable et glorieux, non moins pour Athènes que pour la Grèce¹.

Quand Aristagoras revint, il parait qu'il trouva les Perses occupés au siège de Milêtos. Les vingt vaisseaux athéniens franchirent bientôt la mer Ægée, et y trouvèrent cinq vaisseaux érétriens qui étaient venus aussi au secours des Ioniens ; les Érétriens saisissant généreusement cette occasion de rendre l'aide que leur avaient jadis prêtée les Milésiens dans leur ancienne guerre avec Chalkis. A l'arrivée de ces alliés, Aristagoras organisa une expédition d'Ephesos à Sarcles, sous le commandement de son frère Charopinos, avec d'autres. On laissa les vaisseaux à Korêssos², montagne et port de mer à cinq milles d'Ephesos, tandis que les troupes marchaient, sous des guides éphésiens, d'abord le long du Kaystros, et ensuite franchissaient la chaîne de montagnes du Tmôlos à Sardes. Artaphernês n'avait pas assez de troupes pour faire plus que de garder la forte citadelle, de sorte que les assaillants se rendirent maîtres de la ville sans opposition. Mais il rappela immédiatement son armée qui était près de Milêtos³, et fit venir des Perses et des Lydiens de tous les districts environnants : ainsi Charopinos ne put plus guère le lui disputer, et il se trouva, en outre, obligé d'évacuer Sardes, à cause d'un incendie accidentel. La plupart des maisons de cette ville étaient bâties en grande partie avec des roseaux ou de la paille, et, toutes, elles étaient couvertes en chaume. De là il arriva qu'une étincelle, touchant l'une d'elles, mit toute la cité en flammes. Obligée de quitter ses demeures, par suite de cet accident, la population de la ville se réunit sur la place du marché, — et comme des renforts s'y pressaient d'heure en heure, la position des Ioniens et des Athéniens devint précaire. Ils évacuèrent la ville, prirent position sur le mont Tmôlos, et quand vint la nuit, ils firent du mieux qu'il> purent pour regagner la côte de la mer. Les troupes d'Artaphernês les poursuivirent, les surprirent près d'Ephesos et les défirent complètement. Enalkidês, le général érétrien, homme distingué et vainqueur célèbre aux jeux solennels, périt dans l'action, avec un nombre considérable de soldats. Après ce malheureux début, les Athéniens se retirèrent sur leurs vaisseaux et firent voile vers leur patrie, malgré de pressantes instances de la part d'Aristagoras pour les engager à rester. Ils ne prirent plus aucune part à la lutte⁴, retraite à la fois si soudaine et si complète, qu'ils doivent probablement avoir éprouvé quelque désertion manifeste de leurs alliés asiatiques ; semblable à celle qui exposa à tant de dangers le général spartiate Derkyllidas, en 396 avant J.-C. A moins qu'il n'en soit ainsi, ils paraissent mériter le blâme plutôt pour avoir trop tôt retiré leurs secours que pour les avoir prêtés dans l'origine⁵.

Toutefois l'incendie d'une ville si importante que Sardes, renfermant les temples de la déesse locale Kybêbê, qui périrent avec les autres bâtiments, produisit un effet puissant des deux côtés, — en encourageant les révoltés aussi bien qu'en

¹ Hérodote, V, 98 ; Homère, Iliade, V, 62. La critique de Plutarque (*De Malignitat. Herod.*, p. 861) sur ce passage est un peu plus à propos que ne le sont en général les critiques dans cette composition peu bienveillante.

² Sur Korêssos, v. Diodore, XIV, 99, et Xénophon, *Helléniques*, I, 2, 7.

³ Charôn de Lampsakos, et Lysanias dans son histoire d'Eretria, semblent avoir mentionné ce premier siège de Milêtos, et le fait de la levée de ce siège par suite de l'expédition à Sardes. V. Plutarque, *De Herod. Malignit.*, p. 861, — quoique la citation soit donnée ici d'une manière confuse, de sorte que nous ne pouvons pas beaucoup en tirer parti.

⁴ Hérodote, V, 102, 103. C'est un fait curieux que Charôn de Lampsakos n'ait point fait mention de cette défaite des forces athéniennes et ioniennes combinées. V. Plutarque, *De Herod. Malign.*, ut sup.

⁵ Sur Derkyllidas, V. Xénophon, *Helléniques*, III, 2, 17-19.

irritant les Perses. Aristagoras envoya des vaisseaux le long de la côte, au nord jusqu'à Byzantion, et au sud jusqu'à Kypros. Les cités grecques voisines de l'Hellespont et de la Propontis furent amenées, soit de gré, soit de force, à prendre parti pour lui : les Kariens embrassèrent chaudement sa cause ; même les Kauniens, qui ne s'étaient pas déclarés auparavant, se joignirent à lui aussitôt qu'ils apprirent la prise de Sardes, tandis que les Grecs de Kypros, à la seule exception de la ville d'Amathonte, renoncèrent à la fois à l'autorité de Darius, et se préparèrent à une lutte vigoureuse. Onesilos, de Salamis, la cité la plus considérable de l'île, trouvant la population bien disposée, mais son frère, le despote Gorgos, plein d'hésitation, mit ce dernier hors des portes, prit le commandement des forces combinées de Salamis et des autres cités qui se révoltaient, et assiégea Amathonte. Ces villes de Kypros étaient alors, et elles semblent toujours dans la suite avoir continué d'être, sous le gouvernement de despotes ; ceux-ci, toutefois, différant des despotes d'Iônia en général, prirent part avec leurs sujets à la révolte contre la Perse¹.

La rébellion avait alors pris un caractère si sérieux, que les Perses furent obligés de faire leurs efforts les plus vigoureux pour la réduire. Leur empire, comprenant un grand nombre de nations différentes, ils purent se servir des antipathies des unes contre les autres ; et l'ancien sentiment hostile des Phéniciens contre les Grecs se trouva à ce moment extrêmement avantageux. Après une année occupée à réunir, des forces², la flotte phénicienne fut employée à transporter dans l'île de Kypros le général persan Artybios avec une armée de Kilikiens et d'Egyptiens³, tandis que les forces sous le commandement d'Artaphernès à Sardes furent augmentées au point de lui permettre d'agir immédiatement contre toute la côte de l'Asie Mineure, depuis la Propontis jusqu'au territoire triopien. D'autre part, le danger commun avait pour le moment amené les Ioniens à un état d'union étranger à leurs habitudes ordinaires, de sorte que nous entendons parler alors, pour la première et la dernière fois, d'une autorité panionienne assez puissante⁴.

Informés de l'approche d'Artybios avec la flotte phénicienne, Onesilos et ses partisans kypriens sollicitèrent l'aide de la flotte ionienne, qui arriva, peu de temps après le débarquement de l'armée persane dans l'île : Onesilos offrit aux Ioniens de combattre les Phéniciens sur mer ou les Perses sur terre, à leur choix. Leur détermination naturelle fut en faveur du combat sur mer, et ils le livrèrent avec un degré de courage et d'unanimité qui leur procura une brillante victoire ; les Samiens s'y distinguèrent particulièrement⁵. Mais le combat sur terre, qui s'engagea en même temps, prit une autre tournure. Onesilos et les Salamiens mirent en campagne, à la manière des Orientaux plutôt qu'à la manière grecque, une quantité de chars armés de faux, destinés à rompre les rangs de l'ennemi ; tandis que, d'autre part, le général persan Artybios était monté sur un cheval exercé à se dresser sur ses jambes de derrière et à frapper de ses jambes de devant un adversaire à pied. Dans le fort du combat, Onesilos et son porte

¹ Hérodote, V, 103, 104, 108. Cf. la conduite de Kypros contre Artaxerxès Mnémon, sous l'énergique Evagoras de Salamis (Diodore, XIV, 98, XV, 2) vers. 386 avant J.-C. ; la plupart des petits princes de l'île devinrent pour le moment ses sujets ; mais, en 351 avant il y en avait neuf d'entre eux indépendants (Diodore, XVI, 42), et vraisemblablement tout autant à l'époque où Alexandre assiégea Tyr (Arrien, II, 20, 8).

² Hérodote, V, 116.

³ Hérodote, VI, 6.

⁴ Hérodote, V, 109. Cf. VI, 7.

⁵ Hérodote, V, 112.

bouclier karien en vinrent à un engagement personnel avec ce général et son cheval. D'après un accord antérieur, lorsque le cheval se dressa ainsi pour avancer ses jambes de devant sur le bouclier d'Onesilos, le Karien avec une faux sépara les jambes de son corps, tandis qu'Onesilos tua Artybios de sa propre main. Mais la bravoure personnelle des Kypriotes fut rendue inutile par une trahison dans leurs propres rangs. Stêsênor, despote de Kurion, déserta au milieu de la bataille, et même les chars armés de faux de Salamis suivirent son exemple, tandis que le brave Onesilos, ainsi affaibli, périt dans la déroute totale de son armée, avec Aristokypros, despote de Soli, ville située sur la côte septentrionale de l'île : ce dernier était fils de Philokypros, qui avait été immortalisé plus de soixante ans auparavant dans les poèmes de Solôn. Comme il ne restait plus alors d'espérance aux révoltés, la flotte ionienne victorieuse retourna dans son pays. Salamis retomba sous la domination de son ancien despote Gorgos, tandis que les autres cités de Kypros furent successivement assiégées et prises, non toutefois sans une résistance déterminée, puisque Soli seule tint cinq mois¹. Cependant la principale armée de Darius ayant été rassemblée à Sardes, Daurisês, Hymeas et autres généraux qui avaient épousé des filles du Grand Roi, firent chacun des efforts pour réduire différentes parties de la côte occidentale. Daurisês attaqua les villes voisines de l'Hellespont², — Abydos, Perkôtê, Lampsâkos et Pæsos, qui firent peu de résistance. Il reçut ensuite l'ordre d'aller au sud en Karia, tandis qu'Hymeas, qui, avec une autre division, avait pris Kios sur la Propontis, marcha jusqu'à l'Hellespont et compléta la conquête de la Troade, aussi bien que celle des Grecs Æoliens dans la région de l'Ida. Artaphernês et Otanês attaquèrent les villes ioniennes et æoliennes de la côte, — le premier prenant Klazomenæ³, le second Kymê.

¹ Hérodote, V, 112-115. Il n'est pas sans intérêt de comparer, avec cette seconde conquête de Kypros par les Perses, la conquête de la même île par les Turcs en 1570, quand ils en chassèrent les Vénitiens. V. le récit de cette conquête (effectuée sous le règne de Selim II, par le séraskier Mustapha Pacha), dans von Hammer, *Geschichte des Osmannischen Reichs*, I. XXXVI, vol. III, p. 578-589.

Des deux villes principales, Nikosia au centre de l'île, et Famagusta sur la côte nord-est, la première, après un long siège, fut prise d'assaut, et les habitants de tout sexe et de tout âge furent ou mis à mort ou emmenés en esclavage ; tandis que la seconde, après la plus vaillante défense, obtint de capituler. Mais les termes de la capitulation furent violés de la manière la plus honteuse par le séraskier, qui traita le brave gouverneur vénitien Bragadino avec une cruauté effrayante, lui faisant couper le nez et les oreilles, l'exposant à toute sorte d'insultes, et finissant par le faire écorcher vif. La peau de cet infortuné général fut portée à Constantinople comme trophée, mais dans la suite elle revint à Venise.

Nous ne lisons rien qui ressemble à ce traitement de Bragadino dans la nouvelle conquête de Kypros par les Perses, bien qu'elle fut subjuguée après une révolte ; il n'y a, à vrai dire, rien de pareil dans toute la guerre des Perses.

Von Hammer donne une brève esquisse (non pas toujours très exacte quant aux temps anciens) de la condition de Kypros sous ses maîtres successifs : — Perses, Græco-Égyptiens, Romains, Arabes, la dynastie de Lusignan, Vénitiens et Turcs ; — la dernière semble décidément la pire de toutes.

Au sujet de l'acte de cruauté signalé plus haut, je puis mentionner que le roi perse Kambysês fit écorcher vif un des juges royaux (suivant Hérodote, V, 25), qui avait reçu un présent pour rendre une sentence injuste, et que sa peau fut étendue sur le siège sur lequel devait s'asseoir son fils en lui succédant, comme leçon de justice pour ce dernier. On raconte une histoire semblable relativement au roi perse Artaxerxês Mnémon ; et ce qui est encore plus remarquable, le même récit se retrouve dans l'Histoire turque comme un acte de Mahomet II (Von Hammer, *Geschichte des Osmannischen Reichs*, I. XVII, vol. II, p. 209 ; Diodore, XV, 10). Ammien Marcellin (XXIII, 6) avait de bonnes raisons pour considérer la réalité du fait comme problématique.

² Hérodote, V, 117.

³ Hérodote, V, 122-124.

Il restait la Karia, qui, avec Milêtos clans son voisinage, fit à Daurisês une résistance déterminée. Avertis de son approche, les Kariens se réunirent dans un endroit appelé les Colonnes-Blanches, près du confluent des rivières Mæandros et Marsyas. Pixodaros, un de leurs chefs, recommanda l'expédient désespéré de combattre en ayant la rivière à dos, pour enlever toute chance de fuite ; mais la plupart des chefs se décidèrent en faveur d'une politique contraire¹, — c'est-à-dire à laisser les Perses passer la rivière, avec l'espérance de les y jeter et de rendre ainsi leur défaite complète. Cependant la victoire, après une lutte acharnée, se déclara en faveur de Daurisês, surtout par suite de la supériorité du nombre. On dit qu'il périt dans la bataille deux mille Perses, et pas moins de dix mille Kariens. Les fuyards kariens, réunis après la fuite dans le bois de beaux platanes, consacré à Zeus Stratios, près de Labranda², étaient en train de délibérer s'ils se soumettraient maintenant aux Perses ou s'ils émigraient pour toujours, quand l'apparition d'un renfort milésien ranima leur courage. Une seconde bataille s'engagea, et ils furent défaits une seconde fois : la perte, dans cette occasion, tombant particulièrement sur les Milésiens³. Les Perses, victorieux, se mirent alors en devoir d'attaquer les cités kariennes ; mais Herakleidês de Mylasa leur tendit une embuscade avec tant d'adresse et de bonheur que leur armée fut presque détruite et que Daurisês périt avec d'autres généraux persans. Cet effort heureux, venant, après deux sérieuses défaites, fait honneur à la constance des Kariens, auxquels des proverbes grecs attachent ordinairement une médiocre réputation. Il sauva pour le moment les villes kariennes que les Perses ne parvinrent à réduire qu'après la prise de Milêtos⁴.

Sur terre, les révoltés furent ainsi battus partout, bien que sur mer les Ioniens restassent maîtres encore. Mais Aristagoras, peu belliqueux, commença à désespérer du succès et à méditer une lâche désertion à l'égard de ses compagnons et de ses compatriotes, qu'il avait lui-même entraînés dans le danger. Rassemblant ses principaux conseillers, il leur représenta l'état peu favorable des affaires et la nécessité de s'assurer quelque lieu de refuge, dans le cas où ils seraient chassés de Milêtos. Il leur soumit alors la question de savoir si l'île de Sardaigne, ou Myrkinos, en Thrace, près du Strymôn — qu'Histiaeos avait commencé à fortifier quelque temps auparavant, comme je l'ai mentionné dans le chapitre précédent —, leur paraissait la mieux appropriée à ce but. Parmi les personnes consultées se trouvait Hécatée, l'historien, qui n'approuva ni l'un ni l'autre de ces plans, mais suggéra l'idée d'élever un poste fortifié dans l'île voisine de Leros, colonie milésienne, où l'on pouvait chercher une retraite temporaire, s'il devenait impossible de garder Milêtos ; mais qui permettait un

¹ Hérodote, V, 118. Sur la topographie de ce lieu, telle que la décrit Hérodote, voyez une bonne note dans Weissenborn, *Beytraege zur genaueren Erforschung der alt. Griechischen Geschichte*, p. 116, Iéna, 1844.

Il pense, avec beaucoup de raison, que la rivière Marsyas ici mentionnée ne peut être celle qui traverse Kelænæ, mais une autre du même nom qui se jette dans le Mæandros en venant du sud-ouest.

² Sur le village de Labranda et le temple de Zeus Stratios, V. Strabon, XIV, p. 659. Labranda était un village situé dans le territoire de la ville intérieure de Mylasa, et à sept milles de distance de cette ville. Il était Icarien à l'époque de la révolte ionienne, mais il fut partiellement rendu hellénique avant l'année 350 avant J.-C. Vers cette dernière époque, les trois tribus rurales de Mylasa, — constituant avec les citoyens de la ville la communauté mylasienne, — étaient *Ταρκόνδα, Οτώρκονδα, Λάβρανδα*. — V. l'Inscription dans la collection de Bœckh, n° 2695, et dans Franz, *Epigraphice Græca*, n° 13, p. 191. On dit que dans la langue lydienne *λάβρυς* signifiait une hache (Plutarque, *Quæst. Græc.*, c. 43, p. 314).

³ Hérodote, V, 118, 119.

⁴ Hérodote, V, 120, 121 ; VI, 25.

retour facile dans cette ville aussitôt que l'occasion s'en présenterait¹. Cette opinion doit sans doute avoir été fondée sur la supposition qu'ils seraient en état de conserver la supériorité sur mer. Il est important de signaler cette confiance fissurée en cette supériorité dans l'esprit d'un homme sagace, qui ne s'abandonnait pas à de vives espérances, tel que Hécatee, — même dans des circonstances très peu favorables sur terre. L'émigration à Myrkinos, telle que la proposait Aristagoras, ne présentait aucun espoir de refuge, puisque les Perses, s'ils regagnaient leur autorité dans l'Asie Mineure, ne manqueraient pas de l'étendre encore jusqu'au Strymôn. Néanmoins la consultation se termina par l'adoption de ce plan, parce que probablement aucun Ionien ne pouvait supporter la Sardaigne à une distance incommensurable comme nouvelle patrie. Aristagoras fit voile pour Myrkinos, emmenant avec lui tous ceux qui voulaient l'accompagner. Mais il périt peu de temps après avoir abordé, avec presque tous ses compagnons, au siège d'une ville thrace voisine². Bien qu'il déclarât déposer son autorité suprême au commencement de la révolte, il s'était arrangé encore pour la conserver dans une grande mesure ; et en partant pour Myrkinos, il la transmit à Pythagoras, citoyen jouissant d'une haute estime. Il paraît toutefois que les Milésiens, contents d'être délivrés d'un chef qui ne leur avait amené que le malheur³, rendirent peu d'obéissance à son successeur, et depuis cette époque leur gouvernement devint populaire de fait aussi bien que de nom. La désertion d'Aristagoras avec les citoyens qu'il emmenait doit avoir sérieusement refroidi l'ardeur de ceux qui restaient. Néanmoins il semble que la cause des révoltés ioniens fut tout aussi bien menée sans lui.

Peu de temps après son départ, un autre despote, — Histiaëos de Milêtos, son beau-père, et conjointement avec lui le fauteur de la révolte, — se présenta aux portes de Milêtos pour être admis dans la ville. L'explosion de la révolte lui avait permis, comme il l'avait calculé, d'obtenir de Darius la permission de partir. Ce prince avait ressenti une violente indignation de l'attaque et de l'incendie de Sardes, et de la révolte générale de l'Iônia, que dirigeait (c'est ainsi que lui en arrivait la nouvelle) ce Milésien Aristagoras, mais à laquelle l'active coopération des Athéniens donnait son plein effet. *Les Athéniens* (s'écria Darius), — *qui sont-ils ?* Quand on lui eut répondu, il demanda son arc, plaça une flèche sur la corde et la lança aussi haut qu'il put vers le ciel, en disant : *Accorde-moi, Zeus, de me venger des Athéniens*. Il voulut en même temps qu'un serviteur lui rappelât trois fois par jour à dîner : — *Maitre, souviens-toi des Athéniens*. En effet, quant aux Ioniens, il regardait comme assuré que leur heure de châtement viendrait assez vite et assez facilement⁴.

Cet incident homérique mérite d'être signalé comme servant à expliquer la manière épique d'Hérodote. Il a pour sujet les invasions de la Grèce par la Perse. Il est actuellement arrivé à la première explosion, dans le cœur de Darius, de cette passion qui poussa les forces des Perses sur Marathôn et Salamis, — et il marque le commencement de cette nouvelle phase par un acte et par un mot tous deux également significatifs. On peut les comparer à la libation et à la prière adressées à Zeus par Achille, dans l'Iliade, au moment où il envoie Patroklos et les Myrmidons délivrer les Grecs désespérés.

¹ Hérodote, V, 125 ; Strabon, XIV, p. 635.

² Hérodote, V, 126.

³ Hérodote, VI, 5.

⁴ Hérodote, V, 105. Cf. l'usage des Thraces de communiquer avec les dieux, en lançant des flèches dans l'air (Hérodote, IV, 94).

D'abord, Darius avait été disposé à attribuer le mouvement de l'Iônia à la secrète instigation de Histiaëos, qu'il fit venir en sa présence et qu'il questionna. Mais ce dernier trouva moyen de le satisfaire, et même de prouver qu'aucun malheur semblable ne serait arrivé si lui (Histiaëos) avait été à Milêtos au lieu d'être détenu à Suse. *Envoie-moi sur les lieux* (affirmait-il solennellement), *et je m'engage, non seulement à réprimer la révolte et à remettre entre tes mains le traître qui la dirige, — mais encore à ne pas retirer cette tunique de dessus moi avant d'avoir ajouté à ton empire la grande île de Sardaigne.* Une expédition en Sardaigne, bien qu'elle ne fût jamais réalisée, paraît avoir été au nombre des imaginations favorites des Grecs ioniens de ce temps¹. Ces vanteries et ces assurances lui valurent la liberté, et il se rendit à Sardes, promettant de revenir aussitôt qu'il aurait accompli ces projets². Mais, en arrivant à Sardes, il trouva le satrape Artaphernês mieux informé que le Grand Roi à Suse. Bien que Histiaëos, quand on l'interrogea sur les causes qui avaient amené l'explosion, affectât seulement l'ignorance et l'étonnement ; Artaphernês découvrit ses défaites et dit : *Je te dirai ce qu'il en est, c'est toi qui a cousu ce soulier, et c'est Aristagoras qui l'a chaussé*³. Une telle déclaration promettait peu de sécurité au Milésien suspect qui l'entendait ; et en conséquence, aussitôt que la nuit arriva, il prit la fuite, alla à la côte, et de là passa à Chios. Ici il se trouva arrêté sur le motif contraire, comme le confident de Darius et l'ennemi de l'Iônia. Toutefois il fut relâché quand il déclara qu'il était non seulement un fugitif échappant à la garde des Perses, mais encore le premier auteur de la révolte ionienne ; et il ajouta de plus, pour augmenter sa popularité, que Darius avait médité la translation de la population ionienne en Phénicie, aussi bien que celle de la population phénicienne en Iônia ; — c'était pour empêcher cette translation que lui (Histiaëos) avait excité la révolte. Cette allégation, bien qu'elle ne fût rien de plus qu'une pure invention, lui valut le bon vouloir des habitants de Chios, qui le ramenèrent à Milêtos ; mais, avant son départ, il expédia à Sardes quelques lettres, adressées à des Perses distingués, composées comme s'il était déjà en intrigue établie avec eux pour se révolter contre Darius, et destinées à les engager à une révolte réelle. Son messenger, Hermippos d'Atarneus, le trahit, et porta ses lettres directement à Artaphernês. Le satrape voulut que ces lettres fussent remises aux personnes auxquelles elles étaient adressées, mais que tes réponses envoyées à Histiaëos lui fussent données à lui-même. La teneur des réponses était telle qu'Artaphernês fut amené à saisir et à mettre à mort plusieurs des Perses de son entourage ; mais Histiaëos se vit désappointé dans son projet d'accomplir une révolte dans la ville⁴.

En arrivant à Milêtos, Histiaëos n'y rencontra pas Aristagoras, mais il trouva les citoyens entièrement opposés, au retour de leur ancien despote. Néanmoins il essaya d'entrer de force, la nuit, dans la ville ; mais il fut repoussé et même blessé à la cuisse. Il retourna à Chios, mais les habitants lui refusèrent l'aide de leurs vaisseaux. Il passa ensuite à Lesbos, dont les habitants lui accordèrent huit trirèmes, qu'il employa à s'emparer de Byzantion ; pillant et détenant les navires

¹ Hérodote, V, 107 ; VI, 2. Comparez l'avis donné par Bias de Priênê aux Ioniens, quand Cyrus le conquérant perse approchait, de fonder une colonie panionienne en Sardaigne (Hérodote, I, 170) ; nous venons de citer plus haut l'idée émise par Aristagoras (Hérodote, V, 124).

Pausanias (IV, 23, 2) met dans la bouche de Mentiklos, fils d'Aristomenês, une recommandation aux Messéniens, quand ils furent vaincus une seconde fois par les Spartiates, d'émigrer en Sardaigne.

² Hérodote, V, 106, 107.

³ Hérodote, VI, 1.

⁴ Hérodote, VI, 2-5.

marchands ioniens quand ils entraient dans le Pont-Euxin ou qu'ils en sortaient¹. Les quelques autres pirateries de ce misérable, traître, funeste à ses compatriotes même jusqu'au jour de sa mort, ne méritent guère notre attention au milieu des dernières luttes et des dernières souffrances des Ioniens subjugués, événements auxquels nous nous hâtons d'arriver maintenant.

Une immense armée de Perses, tant de terre que de mer, était en train de se concentrer graduellement près de Milêtos, ville contre laquelle Artaphernês avait résolu de diriger ses principaux efforts. Non seulement l'armée entière de l'Asie Mineure, mais encore les troupes kilikiennes et égyptiennes, qui venaient récemment de conquérir Kypros, et même les Kypriotes vaincus, furent amenés comme renforts ; tandis que toute la flotte phénicienne, qui ne comptait pas moins de six cents vaisseaux, coopérait sur la côte². Se mesurer avec de telles troupes de terre en rase campagne dépassait de beaucoup la force des Ioniens, et le conseil panionien réuni décida que les Milésiens seraient laissés pour défendre leurs propres fortifications, tandis que les forces entières des cités confédérées seraient rassemblées à bord des vaisseaux. Sur mer ils n'avaient pas encore de raisons de désespérer, ayant vaincu les Phéniciens près de Kypros et n'ayant pas essuyé de défaite. La flotte ionienne combinée, comprenant les Lesbiens Æoliens, montant en tout au nombre de 353 vaisseaux, fut en conséquence passée en revue à Ladê, — alors petite île voisine de Milêtos, mais aujourd'hui réunie à la côte par l'accumulation graduelle de terre dans la baie, à l'embouchure du Mæandros. 80 vaisseaux milésiens formaient l'aile droite, 100 vaisseaux de Chios le centre et 60 vaisseaux samiens l'aile gauche, tandis que l'espace laissé entre les Milésiens et ceux de Chios était occupé par 12 vaisseaux de Priênê, 3 de Myonte et 17 de Teôs ; — l'espace entre ceux de Chios et les Samiens était rempli par 8 vaisseaux d'Erythræ, 3 de Phokæa et 70 de Lesbos³.

L'armement total composé ainsi n'était guère inférieur en nombre à celui qui, quinze ans plus tard, gagna la bataille de Salamis contre une flotte persane beaucoup plus considérable que la flotte réunie alors. En outre, le courage des Ioniens, à bord de leurs vaisseaux, était égal à celui de leurs contemporains de l'autre côté de la mer Ægée, tandis qu'au sujet de la mésintelligence régnant parmi les alliés, nous verrons ci-après que les circonstances précédant la bataille de Salamis étaient encore plus menaçantes que celles qui existaient avant la bataille prochaine de Ladê. Les chances de succès étaient donc au moins égales dans les deux cas, et à vrai dire les prévisions des Perses et des Phéniciens furent remplies de cloute, de sorte qu'ils jugèrent nécessaire d'employer un moyen exprès de désunir les Ioniens. — Il fut heureux pour les Grecs que l'on n'ait pu faire comprendre à Xerxès, à Salamis, quelle sagesse il y aurait à viser au même objet. Il y avait alors dans le camp des Perses tous ces différents despotes qu'Aristagoras, au commencement de la révolte, avait chassés de leurs villes respectives. A l'instigation d'Artaphernês, chacun de ces hommes envoya des communications secrètes à leurs concitoyens dans la flotte alliée, s'efforçant de les détacher individuellement du corps général par des promesses de doux traitements dans le cas d'adhésion, et par des menaces de châtiments très rigoureux de la part des Perses s'ils persévéraient dans leurs efforts armés. Bien que ces communications eussent été envoyées à chacun d'eux à l'insu des

¹ Hérodote, VI, 5-26.

² Hérodote, VI, 6-9.

³ Hérodote, VI, 8.

autres, cependant la réponse de tous fut unanime et négative¹. Les confédérés à Ladê semblaient plus unis de coeur et d'esprit que les Athéniens, les Spartiates et les Corinthiens ne le furent à Salamis, comme on le montrera ci-après.

Mais il y avait une grande différence qui fit pencher la balance : l'énergie et l'habileté supérieures des chefs athéniens à, Salamis, combinées avec le fait qu'ils étaient Athéniens, c'est-à-dire à la tête du contingent le plus considérable et le plus important de toute la flotte.

Par malheur, à Ladê il en fut tout autrement. Chaque contingent séparé avait son propre chef ; mais on ne parle pas du tout d'un commandant commun. Les chefs qui venaient des cités plus considérables, de Milêtos, de Chios, de Samos ou de Lesbos, n'étaient pas non plus des hommes tels que Themistoklês, capables et désireux de se mettre en avant en se faisant commandants eux-mêmes, et d'usurper pour le moment, du consentement de tous et dans l'intérêt général, un privilège qui ne leur était pas destiné. Le seul homme qui eût assez d'énergie et de hardiesse pour le faire était le Phokæen Dionysios, qui malheureusement avait sous ses ordres le plus faible contingent de la flotte, et qui, en conséquence, n'avait que la moindre considération ; car Phokæa, jadis l'audacieuse exploratrice des eaux occidentales, avait tellement décliné depuis la conquête de l'Iônia par les Perses, qu'elle ne pouvait pas fournir actuellement plus de trois vaisseaux, et son ancienne ardeur maritime ne survivait que dans le coeur de son chef. Quand Dionysios vit les Ioniens rassemblés à Ladê, pleins de bon vouloir et d'ardeur, prompts à parler et à s'encourager mutuellement, mais inexpérimentés et ne songeant ni à la discipline, ni aux exercices nautiques, ni à la coopération à l'heure du combat, — il comprit le danger que leur faisait courir l'absence de ces précautions, et il leur fit d'énergiques remontrances. *Notre sort est sur le tranchant du rasoir, hommes de l'Iônia ; être libres ou esclaves, et de plus esclaves saisis dans leur fuite. Mettez-vous sur-le-champ à l'œuvre et à la tâche. Vous aurez, il est vrai, de la peine en commençant, mais vous serez sirs ensuite de la victoire et de la liberté ; mais si vous persévérez dans cette négligence et dans ce désordre, n'espérez pas échapper à la vengeance du roi qu'appelle votre révolte. Laissez-vous persuader et confiez-vous à moi. Je m'engage, si les dieux se contentent de tenir la balance égale, à faire ou que vos ennemis ne combattent pas, ou qu'ils soient rudement battus*².

La sagesse de ce conseil était si manifeste que les Ioniens, quittant leurs tentes confortables dressées sur le rivage de Ladê et montant à bord de leurs vaisseaux, se soumirent aux travaux nautiques et aux manoeuvres continues que leur imposa Dionysios. Les rameurs et les hoplites sur le pont furent exercés dans leurs fonctions distinctes, et même, quand ils n'étaient pas occupés ainsi, on tint les vaisseaux à l'ancre et les équipages à bord, au lieu de les laisser sur le rivage ; de sorte que le travail durait tout le jour, sous un brillant soleil d'été. Un pareil labeur était nouveau pour les équipages ioniens. Ils l'endurèrent pendant sept jours de suite ; après quoi ils éclatèrent d'un commun accord en mutinerie et en refus déterminés : *Lequel des dieux avons-nous offensé pour attirer sur nous un châtement pareil ? Fous que nous sommes de nous mettre entre les mains de ce fanfaron phokæen, qui n'a fourni que trois vaisseaux !³ Il nous tient maintenant et nous ruine sans remède ; beaucoup d'entre nous sont déjà malades, bien d'autres sont en train de le devenir. Nous ferions mieux de nous*

¹ Hérodote, VI, 9, 10.

² Hérodote, VI, 11.

³ Hérodote, VI, 12.

résigner à l'esclavage chez les Perses, ou à tout autre malheur, plutôt que de continuer à endurer les souffrances actuelles. Venez, nous n'obéirons pas plus longtemps à cet homme. Et ils refusèrent sur-le-champ d'exécuter ses ordres, reprenant leurs tentes sur le rivage avec les jouissances de l'ombre, du repos et de la causerie inactive, comme auparavant.

Je n'ai pas voulu enlever à cette scène instructive la vivacité dramatique avec laquelle elle est présentée dans Hérodote, — d'autant moins qu'elle a tout l'air de la réalité, et que Hécatee l'historien était probablement présent dans l'île de Ladê, et qu'il peut avoir décrit ce qu'il avait réellement vu et entendu. En voyant la peine intolérable que ces manoeuvres et ces travaux donnaient aux Ioniens, hommes qui cependant n'étaient pas étrangers au travail ordinaire du vaisseau, — et en observant leur complète impuissance à se soumettre à une pareille discipline, même avec un danger extrême se dressant à leurs yeux, — nous serons à même d'apprécier les sérieuses et incessantes fatigues au prix desquelles le marin athénien acquit cette perfection de discipline nautique qui le caractérisait au commencement de la guerre du Péloponnèse. Nous verrons, à mesure que nous avancerons dans cette histoire, que le complet développement de la démocratie athénienne opéra une révolution dans la marine militaire grecque, surtout en imposant au marin citoyen de vigoureux exercices continus tels que l'éducation lacédæmonienne sur terre les surpassait seule, — et en rendant ainsi praticable une sorte de science de manoeuvres nautiques qui était inconnue même à l'époque de la bataille de Salamis. Je démontrerai ce point plus complètement ci-après ; actuellement je l'oppose en peu de mots à l'impuissance des Ioniens à Ladê, afin que l'on puisse comprendre combien de tels exercices étaient pénibles en réalité. On apprend habituellement au lecteur de l'histoire grecque à n'associer que des idées de turbulence et d'anarchie avec la démocratie athénienne ; mais on verra la marine athénienne, l'enfant et le champion de cette démocratie, déployer un travail et une obéissance infatigables qu'on ne remarque nulle part ailleurs en Grèce, et dont même les premières leçons, comme dans le cas dont nous nous occupons maintenant, paraissent à d'autres si fatigantes, qu'elles l'emportent sur la perspective d'un péril extrême et imminent. La même impatience avec laquelle les Ioniens supportèrent pour leur propre ruine une fatigue et une discipline constantes avant la bataille de Ladê, nous la retrouverons comme le signe qui les caractérise cinquante ans plus tard, quand ils sont, alliés d'Athènes, ainsi que j'aurai occasion de le montrer en arrivant à décrire l'empire athénien.

Aboutissant ainsi brusquement à une mutinerie, les judicieuses suggestions du chef phokæen firent plus de mal que de bien. Peut-être sa manière d'agir a-t-elle été imprudemment sévère ; mais nous sommes surpris de voir qu'aucun parmi les chefs des contingents plus considérables n'ait eu le bon sens de profiter de la première bonne volonté des Ioniens et de faire servir son influence supérieure à assurer la continuation d'une bonne habitude une fois prise. Cette révolte ionienne ne produisit aucun homme supérieur de cette sorte. Depuis le jour où les Ioniens écartèrent Dionysios, leur camp devint un théâtre de désunion et de défiance. Quelques-uns d'entre eux devinrent même si indifférents à tout et si indociles, que la partie meilleure désespéra de soutenir une bataille régulière, et les Samiens en particulier se repentirent alors d'avoir décliné les offres secrètes que leur avait faites leur despote expulsé¹, Æakês, fils de Sylosôn. Ils envoyèrent secrètement renouer la négociation, reçurent une nouvelle promesse

¹ Hérodote, VI, 13.

de la même indulgence et convinrent de déserteur quand, l'occasion s'en présenterait. Le jour de la bataille, quand les deux flottes étaient sur le point d'engager l'action, les soixante vaisseaux samiens firent tous voile au large, à l'exception de onze dont les capitaines dédaignèrent une pareille trahison ; d'autres Ioniens suivirent leur exemple. Cependant, parmi les accusations réciproques qu'Hérodote avait entendues, il trouve qu'il est difficile de déterminer qui était le plus à blâmer, bien qu'il nomme les Lesbiens comme étant au nombre des premiers déserteurs¹. Les cent vaisseaux de Chios, constituant le centre de la flotte, — chaque vaisseau portant quarante soldats d'élite complètement armés, — formèrent une glorieuse exception au reste. Ils combattirent avec la plus grande fidélité et la plus grande résolution, faisant subir à l'ennemi et éprouvant eux-mêmes de graves pertes. Dionysios le Phokæen aussi se conduisit d'une manière digne de son langage antérieur, et il captura avec ses trois vaisseaux le même nombre de vaisseaux phéniciens ; mais ces exemples de bravoure ne compensèrent pas la déloyauté ni la lâcheté du reste. La défaite des Ioniens à Ladê fut complète aussi bien qu'irréparable. Pour les fidèles citoyens de Chios, la perte fut terrible, et pendant et après la bataille ; car, bien que quelques-uns de leurs vaisseaux eussent échappé à la défaite et se fussent retirés en sûreté à Chios, d'autres furent si endommagés qu'ils furent obligés de faire côte tout près du promontoire de Mykale, où les équipages les abandonnèrent dans l'intention de marcher au nord par le territoire éphésien jusqu'au continent faisant face à leur propre île. Nous apprenons avec étonnement qu'à ce moment critique, les femmes éphésiennes étaient occupées à solenniser les Thesmophoria, — fête qui se célébrait de nuit, en plein air, dans quelque partie inhabitée du territoire et sans la présence d'aucune personne mâle. Comme les fugitifs de Chios entrèrent la nuit sur le territoire éphésien, — leur arrivée n'étant ni connue ni attendue, — on crut que c'étaient des voleurs ou des pirates venant pour s'emparer des femmes, et, par suite de cette erreur, ils furent attaqués et tués par les Ephésiens². Cet incident ferait croire que les Éphésiens n'avaient point pris part à la révolte ionienne, et ils ne sont pas mentionnés parmi les divers contingents ; il n'est rien dit non plus ni de Kolophôn, ni de Lebedos, ni de Eræ³.

Le Phokæen Dionysios, sentant que la défaite de Ladê était la ruine de la cause ionienne, et que sa ville natale était destinée de nouveau à être sujette des Perses, ne jugea pas prudent même de retourner chez lui. Immédiatement après la bataille il fit voile, non pour Phokæa, mais pour la côte phénicienne, privée à ce moment des croiseurs qui la protégeaient. Il saisit plusieurs bâtiments marchands phéniciens, dont il tira un profit considérable ; ensuite, faisant voile pour la Sicile, il prit le métier de corsaire contre les Carthaginois et les Tyrrhéniens, s'abstenant de causer du dommage à des Grecs⁴. Une telle occupation semble alors avoir été considérée comme entièrement admissible. Un corps considérable de Samiens émigra aussi en Sicile, indignés de la trahison de leurs amiraux pendant le combat, et plus indignés encore du rétablissement prochain de leur despote Æakês. Comment ces émigrés sauriens finirent-ils par

¹ Hérodote, VI, 14, 15.

² Hérodote, VI, 16.

³ Thucydide, VIII, 14.

⁴ Hérodote, VI, 17.

s'établir dans la ville sicilienne de Zanklê¹, c'est ce que je mentionnerai comme faisant partie de la suite des événements siciliens, qui sera racontée ci-après.

La victoire de Ladê permit aux Perses d'attaquer Milêtos par mer aussi bien que par terre ; ils poussèrent le siège avec là dernière vigueur, en minant les murs et, au moyen de divers engins d'attaque. Leurs ressources, sous ce rapport, semblent avoir augmenté depuis l'époque d'Harpagos. En peu de temps la ville fut prise d'assaut, et un destin déplorable lui était réservé. La population mâle adulte fut principalement tuée, tandis que ceux d'entre les défenseurs qui furent conservés, avec les femmes et les enfants, furent envoyés en corps à Suse pour attendre les ordres de Darius, qui leur assigna une résidence à Ampê, non loin de l'embouchure du Tigre. Le temple des Branchidæ fut incendié et pillé, comme Hécatee l'avait prédit au commencement (le la révolte. Les trésors considérables qu'il renfermait doivent avoir servi à défrayer en grande partie les dépenses de l'armée persane. Le territoire milésien fut, dit-on, dépouillé de ses anciens habitants, — les Perses gardant pour eux la ville avec la plaine adjacente et cédant les parties montagneuses aux Kariens de Pedasa. Un petit nombre de Milésiens trouvèrent place parmi les émigrants samiens qui se rendaient en Sicile². Il est cependant certain que de nouveaux habitants grecs doivent avoir été postérieurement admis à Milêtos, car elle paraît toujours dans la suite comme ville grecque, bien qu'avec une puissance et une importance diminuées.

La prise de Milêtos, dans la sixième année à partir du commencement de la révolte³, entraîna avec elle la soumission rapide des villes voisines de Karia ; et

¹ Hérodote, VI, 22-25.

² Hérodote, VI, 18, 19, 20, 22.

³ Hérodote, VI, 18. C'est presque le seul renseignement chronologique distinct que nous trouvons dans Hérodote relativement à la révolte ionienne. Les autres preuves chronologiques dans ses chapitres sont plus ou moins équivoques ; et nous n'avons pas sous les yeux de témoignage suffisant qui nous permette de placer les événements, entre le commencement de la révolte ionienne et la bataille de Marathôn, dans les années précises auxquelles ils appartiennent. La bataille de Marathôn est fixée au mois de septembre 490 avant J.-C. ; le siège de Milêtos a pu finir probablement en 496-495 avant J.-C., et la révolte ionienne peut avoir commencé en 502-501 avant J.-C. Telles sont les dates qui, en général, me paraissent les plus probables, bien que je sois loin de les considérer comme certaines.

Des critiques qui s'occupent de chronologie diffèrent considérablement quant à leur manière de placer dans des années particulières les événements auxquels il est fait allusion ici. V. Appendice, n° 5, p. 244, dans les *Fasti Hellenici* de M. Clinton ; Prof. Schultz, *Beytraege zu genaueren Zeitbestimmungen von der 63sten zur 72sten Olympiade*, p. 177-183, dans les *Kieler Philologische Studien* ; et Weissenborn, *Beytraege zur genaueren Erforschung der alten Griechischen Geschichte*, Iéna 1844, p. 87 sqq. : pour ne pas mentionner Reiz et Larcher. M. Clinton ne compte que dix ans depuis le commencement de la révolte ionienne jusqu'à la bataille de Marathôn ; ce qui me paraît trop court, bien que, d'autre part, les quatorze années comptées par Larcher, — bien plus, les seize années comptées par Reiz, — soient un espace trop long. M. Clinton resserre mal à propos la dernière partie de cet intervalle, — la partie qui s'écoula entre le siège de Milêtos et la bataille de Marathôn ; et la supposition très improbable à laquelle il est obligé d'avoir recours, — à savoir, d'une confusion dans le langage d'Hérodote entre les années attiques et les années olympiques, — indique qu'il serre trop étroitement le texte de l'historien, quand il dit *qu'Hérodote spécifie un terme de trois années entre la prise de Milêtos et l'expédition de Datis* : v. *F. H.*, ad ann. 499. Il place la prise de Milêtos en 494 avant J.-C. ; ce que je suis disposé à croire une année, — sinon deux, — plus tard que la réalité. Et effet, comme M. Clinton place l'expédition d'Aristagoras contre Naxos (qui fut immédiatement avant l'explosion de la révolte, puisque Aristagoras s'empara des despotes ioniens pendant que cette flotte restait encore rassemblée à la fin même de l'expédition), en 501 avant J.-C., et qu'Hérodote dit expressément que Milêtos fut prise dans la sixième année après la révolte, il s'ensuivrait que cette prise devrait appartenir à 495 et non à 494 avant J.-C. J'incline à la placer soit en 496, soit en 495, et l'expédition de Naxos en 502 ou en 501, en penchant pour la première de ces deux dates. Schultz s'accorde avec Larcher en plaçant l'expédition naxienne en 504 avant J.-C., cependant il assigne la prise de Milêtos à 496

pendant l'été suivant, — la flotte phénicienne ayant hiverné à Milêtos, — les forces persanes de terre et de mer reconquirent tous les Grecs asiatiques, insulaires aussi bien que continentaux¹. Chios, Lesbos et Tenedos, — les villes de la Chersonèse, — Selymbria et Perinthos en Thrace, — Prokonnêsos et Artake dans la Propontis, — toutes ces villes furent prises ou saccagées par la flotte des Perses et par celle des Phéniciens². Les habitants de Byzantion et de Chalkêdôn s'enfuirent pour la plupart à Mesambria, sans même attendre son arrivée, tandis que l'Athénien Miltiadês n'échappa à la captivité des Perses qu'en se sauvant rapidement de sa demeure dans la Chersonèse pour gagner Athènes. Ceux qui le poursuivaient étaient en effet si près de lui, qu'un de ses vaisseaux, sur lequel était son fils Metiochos, tomba entre leurs mains. Comme Miltiadês avait conseillé avec ardeur la destruction du pont sur le Danube, à l'occasion de l'expédition de Scythie, les Phéniciens désiraient particulièrement se rendre maîtres de sa personne, comme le plus agréable de tous les prisonniers grecs à offrir au roi de Perse ; cependant, quand Metiochos, fils de Miltiadês, fut amené à Suse, ce prince non seulement ne lui fit pas de mal, mais encore il le traita avec une grande bienveillance et lui donna une épouse persane avec des moyens confortables d'existence³.

Bien différente fut la conduite des généraux perses à l'égard des villes reconquises sur la côte et auprès d'elle. Les menaces qui avaient été faites avant la bataille de Ladê furent réalisées pleinement. On choisit les plus beaux jeunes gens et les plus belles vierges des Grecs, pour les distribuer entre les seigneurs persans comme eunuques ou habitantes des harems. Les villes, avec leurs édifices sacrés aussi bien que profanes, furent livrées aux flammes ; et quant aux îles, Hérodote nous dit même qu'on forma une ligne de Perses d'un rivage à l'autre, qui balaya chaque territoire du nord au sud et — en chassa les habitants⁴. Qu'une grande partie de ce cruel traitement ait été réellement infligé, on ne peut en douter ; mais il doit être exagéré quant à ce qui regarde la dépopulation et la destruction ; car ces îles et ces cités paraissent toujours clans la suite comme occupées par une population grecque, et même comme étant — dans une condition passable, bien que réduite. On fit une exception pour Samos, que les Perses épargnèrent complètement, pour récompenser ses capitaines d'avoir donné l'exemple de la désertion à la bataille de Ladê, tandis qu'Æakês, le

avant J.-C., — tandis qu'Hérodote dit que le dernier de ces deux événements arriva dans la sixième année après la révolte, qui succéda immédiatement au premier des deux, dans le même été. Weissenborn place la prise de Milêtos en 496 avant J.-C., et l'expédition de Naxos en 499, — soupçonnant que le texte d'Hérodote, — *ἐκτῷ ἐτεῖ*, — est incorrect, et qu'il devrait y avoir *τετάρτῳ ἐτεῖ*, la quatrième année (p. 125 ; Cf. la table chronologique de son ouvrage, p. 222). Il essaye de prouver qu'on ne peut faire occuper plus de quatre ans aux incidents particuliers composant la révolte ionienne, telle qu'Hérodote la raconte ; mais, à mon avis, son raisonnement est peu satisfaisant, et la conjecture inadmissible. L'affirmation distincte de l'historien, quant à l'intervalle entier qui sépare les deux événements, a une signification bien plus évidente que notre addition conjecturale des détails.

Il est inutile, je pense, d'essayer d'arranger ces détails suivant des années précises ; cela ne peut se faire que d'une manière très peu rigoureuse.

¹ Hérodote, VI, 25.

² Hérodote, VI, 31-33. C'est peut-être à cet incendie et à ce sac des villes situées dans la Propontis et sur la côte asiatique de l'Hellespont que Strabon (XIII, p. 591) fait allusion, bien qu'il attribue cet acte à une cause différente, — à la crainte qu'éprouvait Darius de voir les Scythes passer en Asie pour se venger de son agression, et les villes de la côte leur fournir des vaisseaux pour le passage.

³ Hérodote, VI, 41.

⁴ Hérodote, VI, 31, 32, 33.

despote de cette île, fut réinstallé dans son gouvernement¹. Il paraît que plusieurs autres despotes furent réinstallés en même temps dans leurs cités respectives, bien qu'on ne nous dise pas qui.

Parmi les souffrances endurées par tant de personnes innocentes, de tout âge et des deux sexes, le sort d'Histiæos n'inspire que peu de sympathie. Il était en train d'exercer ses pirateries à Byzantion quand il apprit la reddition de Milêtos ; il jugea alors avantageux de faire voile avec ses vaisseaux lesbiens pour Chios, où l'on refusa de le recevoir. Mais les habitants de Chios, affaiblis comme ils l'avaient été par la dernière bataille, n'étaient guère en état de résister, de sorte qu'il battit leurs troupes et pilla l'île. Pendant la dispersion actuelle des Grecs asiatiques, il y en avait sans doute beaucoup (comme le Phokæen Dionysios) qui ne voulaient pas rentrer dans leur ville asservie, sans toutefois avoir de plan fixe pour une nouvelle demeure, Un nombre considérable de ces exilés se mirent sous le commandement temporaire d'Histiæos, et l'accompagnèrent au pillage de Thasos². Pendant, le siège de cette ville, il apprit la nouvelle que la flotte phénicienne avait quitté Milêtos pour attaquer les autres villes ioniennes. En conséquence, il laissa inachevés ses desseins sur Thasos pour aller défendre Lesbos. Mais, dans cette dernière île, la disette des provisions était telle qu'il fut forcé de cingler vers le continent pour moissonner le blé sur pied, autour d'Atarneus et dans la fertile plaine de Mysia, près du fleuve Kaïkos. Ici il rencontra une armée considérable de Perses commandée par Harpagos, fut battu, contraint de fuir et fait prisonnier. Quand on l'eut amené à Sardes, Artaphernês le satrape le fit crucifier sur-le-champ, en partie sans doute par une haine véritable, mais en partie aussi dans la persuasion que, s'il était envoyé comme prisonnier à Suse, il deviendrait dangereux de nouveau, puisque Darius épargnerait même alors sa vie, poussé par un sentiment indélébile de reconnaissance pour le service qu'il lui avait rendu en conservant le pont sur le Danube. La tête d'Histiæos fut embaumée et envoyée à Suse, on Darius la fit honorablement ensevelir, condamnant l'exécution précipitée d'un homme qui jadis avait été son sauveur³.

Nous ne devons pas nous étonner que la prise de Milêtos ait excité parmi les Athéniens le sentiment le plus fort, tant de sympathie que de consternation. L'année suivante (c'est ainsi du moins que nous sommes amené à le penser, bien que la date ne puisse pas être déterminée positivement), le poète dramatique Phrynichos choisit pour sujet d'une tragédie — la Prise de Milêtos, — qui, lorsqu'elle fut représentée, tortura d'une manière si pénible l'âme des auditeurs athéniens, qu'ils fondirent-en larmes dans le théâtre, et le poète fut condamné à payer une amende de 1.000 drachmes, comme *leur ayant rappelé leurs propres malheurs*⁴. On défendit de jouer désormais la pièce, et elle ne nous est pas parvenue. Quelques critiques ont supposé qu'Hérodote n'a pas exactement donné le motif réel qui détermina les Athéniens à imposer cette amende⁵ ; car il est certain que les sujets choisis ordinairement pour la tragédie étaient des parties de légende héroïque et non des objets d'histoire récente ; de sorte que les Athéniens pouvaient se plaindre de Phrynichos pour deux raisons, — pour avoir violé une règle établie de convenance, aussi bien que pour toucher trop profondément leur

¹ Hérodote, VI, 25.

² Hérodote, VI, 26-28.

³ Hérodote, VI, 28, 29, 30.

⁴ Hérodote, V, 21. Cf. VIII. 152 ; et Kallisthenês, ap. Strabon XIV, p. 635, et Plutarque, *Præcept. Reipubl. Gerend.*, p. 814.

⁵ Welcker, *Griechische Tragoedien*, vol. I, p. 25.

sensibilité. Néanmoins, je ne vois pas de motif pour douter que la cause assignée par Hérodote soit en substance la véritable. Cependant il est très possible que Phrynichos, à une époque où la poésie tragique n'avait pas encore atteint son développement complet, ait touché ce sujet très délicat d'une main rude et blessante, devant un peuple qui avait de bonnes raisons pour craindre le même sort cruel pour lui-même. Æschyle, dans ses *Persæ*, entraînait naturellement avec lui tout le courant de la sympathie athénienne, en insistant sur les victoires de Salamis et de Platée. Mais intéresser l'auditoire aux succès des Perses et aux malheurs des Grecs, c'était une Mèche dans laquelle auraient échoué de bien plus grands poètes que Phrynichos, — et qu'aucun poète judicieux n'aurait entreprise. Il n'est pas probable que le sac de Magdebourg par le comte Tilly, pendant la guerre de Trente ans, eût été supporté dans une ville protestante quelconque d'Allemagne comme sujet d'une représentation dramatique.

CHAPITRE V — DEPUIS LA RÉVOLTE IONIENNE JUSQU'À LA BATAILLE DE MARATHÛN.

Dans le chapitre précédent, j'ai indiqué le point où le courant européen et le courant asiatique de l'histoire grecque se réunissent, — le commencement d'une intention prononcée de la part des Perses de conquérir l'Attique ; manifestée d'abord sous la forme d'une menace par le satrape Artaphernès, quand il enjoignit aux Athéniens de reprendre Hippias comme la seule condition de salut, et ensuite convertie en passion dans le cœur de Darius par suite de l'incendie de Sardes. Aussi désormais les affaires de la Grèce et de la Perse en viennent-elles à être dans un rapport direct entre elles, et peuvent-elles être comprises, beaucoup plus qu'auparavant, dans un seul récit continu.

Lorsque Artaphernès eut entièrement reconquis l'Iônia, il se mit à en organiser le futur gouvernement, avec un degré de prudence et de prévoyance qu'on voit rarement dans la conduite des Perses. Convoquant des députés de toutes les différentes villes, il les obligea de former une assemblée pour l'arrangement à l'amiable des disputes, de manière à empêcher tout emploi de la force par qui que ce fût contre les autres. De plus, il fit mesurer le territoire de chaque cité par parasangs (un parasang était égal à trente stades ou à environ trois milles et demi = 4 kil. 630 m.) et établir l'imposition du tribut d'après ce mesurage, sans s'éloigner toutefois considérablement des sommes qui avaient été payées avant la révolte¹. Par malheur, Hérodote est concis, contre son habitude, dans l'allusion qu'il fait à cet acte, qu'il eût été extrêmement intéressant d'être à même de comprendre parfaitement. Nous pouvons cependant admettre comme certain que la population et le territoire d'un grand nombre des cités ioniennes, sinon de toutes, furent considérablement changés par suite de la révolte précédente, et plus encore par suite des cruautés qui avaient accompagné la répression de la révolte. Par rapport à Milêtos, Hérodote nous dit que les Perses gardèrent pour eux la ville avec la plaine qui l'entourait, mais qu'ils donnèrent la partie montagneuse du territoire milésien aux Kariens de Pédasa². Un tel acte appelait naturellement un nouveau mesurage et une nouvelle imposition de tribut ; et il a pu y voir ailleurs de semblables transferts de pays. J'ai déjà fait observer que les assertions que nous trouvons dans Hérodote, au sujet d'une dépopulation et d'une destruction totales tombant sur les villes, ne peuvent pas être crues dans toute leur étendue ; car dans la suite ces villes sont toutes peuplées et toutes helléniques. Cependant on ne peut douter qu'elles ne soient vraies en partie, et que les malheurs de ces temps, tels qu'ils sont exposés dans l'ouvrage d'Hécatée aussi bien que par les contemporains qu'avait vus Hérodote et de qui il tenait ses renseignements, ne doivent avoir été extrêmes. De nouveaux habitants étaient probablement admis dans beaucoup de ces villes, pour combler la perte éprouvée ; et cette infusion de sang nouveau augmentait la nécessité de l'organisation introduite par Artaphernès, afin de déterminer clairement les obligations auxquelles elles seraient soumises, tant à l'égard du gouvernement persan qu'à l'égard les unes des autres. Hérodote pense que cet arrangement fut extrêmement avantageux aux Ioniens, et il doit incontestablement avoir semblé tel, venant comme il le fit immédiatement après tant de souffrances antérieures. Il ajoute de plus que le tribut fixé alors resta sans être changé jusqu'à son

¹ Hérodote, VI, 42.

² Hérodote, VI, 20.

époque, — assertion qui a besoin de quelque explication, que je réserve jusqu'au moment où j'aurai à décrire la condition des Grecs asiatiques après que Xerxès eut été repoussé de la Grèce propre.

Cependant les intentions de Darius au sujet de la conquête de la Grèce se manifestèrent alors effectivement. Mardonios, investi du commandement suprême et à la tête d'une armée considérable, fut envoyé dans ce dessein le printemps suivant. Étant parvenu en Kilikia dans le cours de sa marche, il s'embarqua en personne et alla par mer en Iônia, tandis que son armée traversait l'Asie Mineure pour gagner l'Hellespont. Sa conduite en Iônia nous étonne et semble avoir paru surprenante à Hérodote lui-même, comme elle le paraît à ses lecteurs. Ce général déposa les despotes dans toutes les diverses cités grecques¹, laissant le peuple de chacune se gouverner lui-même, soumis à la domination persane et au tribut. C'était un renversement complet de l'ancienne politique de la Perse, et on doit l'attribuer à une conviction nouvelle, sans doute sage et bien fondée, qui avait grandi récemment dans l'esprit des chefs persans, à savoir que, en général, leur impopularité était plus aggravée que leur force n'était accrue par l'emploi de ces despotes comme instruments. Les phénomènes de la dernière révolte ionienne étaient bien faits pour donner une pareille leçon ; mais nous ne verrons pas souvent les Perses profiter de l'expérience dans tout le cours de cette histoire.

Mardonios ne resta pas longtemps en Iônia, mais il passa avec sa flotte jusqu'à l'Hellespont, où l'armée de terre était déjà arrivée. Il la transporta en Europe en franchissant le détroit, et commença sa marche à travers la Thrace, qui avait déjà été réduite tout entière par Megabazos et qui ne semble pas avoir pris part à la révolte ionienne. L'île de Thasos se rendit à la flotte sans résistance, et l'armée de terre fut conduite, après avoir traversé le Strymôn, à la cité grecque d'Akanthos, sur le côté occidental du golfe Strymonique. De là, Mardonios s'avança en Macedonia et soumit une partie considérable de ses habitants, — peut-être quelques-uns de ceux qui n'étaient pas compris dans l'empire d'Amyntas, puisque ce prince s'était soumis auparavant à Megabazos. Pendant ce temps-là, il envoya sa flotte doubler le promontoire du mont Athos et rejoindre l'armée de terre au golfe de Therma, dans la pensée de conquérir une aussi grande partie de la Grèce qu'il pourrait, et même de poursuivre sa marche aussi loin qu'Athènes et Eretria², de sorte que l'expédition que Xerxès accomplit dans la suite aurait été essayée au moins par Mardonios, douze ou treize ans plus tôt-, si une tempête n'eût complètement désemparé la flotte. La mer, près d'Athos, était alors, comme elle l'est maintenant, pleine de périls pour les navigateurs. Un de ces ouragans si fréquents dans son voisinage surprit la flotte persane, détruisit trois cents vaisseaux et noya ou jeta à la côte pas moins de vingt mille hommes. Parmi ceux qui atteignirent le rivage, beaucoup moururent de froid, ou furent dévorés par les bêtes sauvages sur cette langue de terre inhospitalière. Ce désastre arrêta complètement les progrès ultérieurs de

¹ Hérodote, VI, 43. En racontant cette déposition des despotes effectuée par Mardonios, Hérodote s'en sert comme d'une analogie dans le dessein de justifier l'exactitude d'une autre de ses assertions, que (nous apprend-il) bien des personnes contestaient, à savoir, la discussion qui, selon lui, s'éleva entre les sept conspirateurs, après la mort du mage Smerdis, sur la question de savoir s'ils établiraient une monarchie, une oligarchie ou une démocratie. — Les passages pareils à celui-ci nous font pénétrer dans les controverses de l'époque, et prouvent qu'Hérodote trouvait bien des personnes qui faisaient des objections au récit qu'il donne de la discussion sur des théories de gouvernement entre les sept conspirateurs persans (III, 80-82).

² Hérodote, VI, 43, 44.

Mardonios, qui éprouva aussi une perte considérable dans son armée de terre et fut blessé lui-même pendant une attaque de nuit que dirigea sur lui la tribu des Thraces appelés Brygi. Bien qu'assez fort pour repousser et venger cette attaque et pour soumettre les Brygi, il n'était cependant pas en état d'avancer plus loin. L'armée de terre et la flotte furent ramenées à l'Hellespont, et de là en Asie, avec tant de honte à la suite de cet échec, que Darius n'employa plus Mardonios de nouveau, bien que nous ne puissions reconnaître si la faute lui était imputable¹. Nous entendrons reparler de lui sous Xerxès.

L'insuccès de Mardonios semble avoir inspiré aux Thasiens, si récemment soumis, l'idée de se révolter. Du moins, leur conduite provoqua les soupçons de Darius, car ils firent d'actifs préparatifs de défense, tant en construisant des vaisseaux de guerre qu'en donnant plus de force à leurs fortifications. Les Thasiens jouissaient à cette époque d'une grande opulence, provenant surtout de mines d'or et d'argent qui se trouvaient tant dans leur île que dans leur territoire du continent situé en face. Les mines de Skaptê-Hylê en Thrace leur fournissaient un revenu annuel de 80 talents ; le total de leur revenu net, — après avoir défrayé toutes les dépenses du gouvernement, de sorte que les habitants étaient entièrement exempts de taxes, — était de 200 talents (1.150.000 fr.), si c'étaient des talents attiques ; plus, si c'étaient des talents euboïques ou æginæens. Avec des moyens si considérables, ils furent bientôt en état de faire des préparatifs qui éveillèrent l'attention de leurs voisins ; beaucoup d'entre eux étaient sans doute jaloux de leur prospérité, et peut-être disposés à leur disputer la possession des mines avantageuses de Skaptê-Hylê. Il en fut dans ce cas comme dans d'autres : les jalousies parmi des voisins sujets amenaient souvent à faire des révélations à l'autorité supérieure. On fit connaître la conduite des Thasiens, et ils furent forcés de raser leurs fortifications, aussi bien que de livrer tous leurs vaisseaux aux Perses à Abdêra².

Bien que mécontent de Mardonios, Darius n'en était que plus fortement disposé à accomplir son projet de conquérir la Grèce. Hippias était à ses côtés pour entretenir sa colère contre les Athéniens³. On envoya aux cités maritimes de son empire l'ordre d'équiper des vaisseaux de guerre ainsi que de transport pour des chevaux, en vue d'une nouvelle tentative. Ses intentions étaient probablement connues alors en Grèce même par la marche récente de son armée vers la Macedonia. Néanmoins il crut sage à ce moment d'envoyer des hérauts à la plupart des villes grecques pour demander à chacune d'elles le signe formel de soumission, — la terre et l'eau ; et pour s'assurer ainsi du degré de résistance qu'il était probable que rencontrerait son expédition projetée. Les réponses furent extrêmement favorables. Un grand nombre des Grecs continentaux envoyèrent leur soumission, aussi bien que ceux des insulaires auxquels on s'adressa. Parmi les premiers, nous devons probablement compter les Thébains et les Thessaliens, bien qu'Hérodote ne les mentionne point particulièrement. Parmi les derniers ne sont pas comprises Naxos, l'Eubœa et quelques-unes des îles plus petites ; mais Ægina, à cette époque la première puissance maritime de la Grèce, est comptée expressément⁴.

¹ Hérodote, VI, 44-94. Charôn de Lampsakos a mentionné la tempête près du mont Athos, et la destruction de la flotte de Mardonios (*Charonis Fragm.*, 3, éd. Didot ; Athenæ, IX, p. 394).

² Hérodote, VI, 46-48. V. un cas semblable de révélation provenant d'une jalousie entre Ténédos et Lesbos (Thucydide, III, 2).

³ Hérodote, VI, 91.

⁴ Hérodote, VI, 48, 49 ; VIII, 46.

Rien ne marque plus clairement le péril imminent dans lequel se trouvaient alors les libertés de la Grèce, et la terreur inspirée par les Perses après qu'ils eurent reconquis l'Iônia, que cet abaissement de la part des Æginètes, auxquels leur commerce avec les îles et le continent asiatiques faisait sans cloute sentir fortement les tristes conséquences d'une résistance opposée au Grand Roi sans succès. Mais, dans l'occasion actuelle, leur conduite fut dictée autant par leur antipathie pour Athènes que par la crainte, de sorte que la Grèce fut ainsi menacée de l'intrusion des Perses comme alliés et comme arbitres dans ses querelles intestines ; — éventualité qui, si elle s'était présentée alors dans la dispute entre Ægina et Athènes, aurait conduit à l'asservissement certain de la Grèce, bien que, quand elle arriva près d'un siècle plus tard, vers la fin de la guerre du Péloponnèse, et par suite de la lutte prolongée entre Lacédæmone et Athènes, la Grèce fût devenue assez forte par elle-même pour la supporter sans perdre son indépendance réelle.

La guerre entre Thèbes et Ægina d'un côté, et Athènes de l'autre, — qui avait commencé plusieurs années auparavant, et qui avait son origine dans l'union entre Athènes et Platée, — n'avait jamais été terminée. Les Æginètes avaient pris part à cette guerre par un sentiment gratuit soit d'amitié pour Thèbes, soit d'inimitié contre Athènes, sans aucun motif direct de querelle¹, et ils avaient commencé la guerre même sans la formalité de la déclaration. Bien qu'il se fût écoulé une période qui, en apparence, n'avait pas moins de quatorze ans (506 à 492 av. J-C. environ), l'état d'hostilité continuait encore ; et nous pouvons croire que Hippias, qui excitait surtout les Perses à attaquer la Grèce, ne manqua pas de démontrer à tous les ennemis d'Athènes combien il serait sage de seconder les efforts des Perses pour le réinstaller dans cette ville, ou du moins de ne pas s'y opposer. Ce fut en partie sous ce sentiment, combiné avec une alarme véritable, que et Thèbes et Ægina manifestèrent aux hérauts de Darius des dispositions à se soumettre.

Parmi ces hérauts, quelques-uns étaient allés tant à Athènes qu'à Sparte, dans le même but, celui de demander la terre et l'eau. La réception qu'on leur fit dans les deux villes fut terrible au dernier point. Les Athéniens précipitèrent le héraut dans la fosse appelée le Barathron², dans laquelle ils faisaient quelquefois périr

¹ Hérodote, V, 81-89. V. le chapitre 13 du cinquième volume. Il ne faut pas évidemment regarder comme une cause réelle et historique de guerre le récit légendaire qui y est donné comme étant ce qui excita Ægina à prendre les armes, un état de querelle fait qu'on ravive toutes les histoires pareilles, et probablement qu'on en invente quelques-unes. C'est comme l'ancienne prétendue querelle entre les Athéniens et les Pélasges de Lemnos (VI, 137-110).

² C'est à ce traitement dix héraut que doit faire allusion l'histoire qu'on lit dans la *Vie de Themistoklès*, de Plutarque, si en effet cette histoire est vraie ; car il n'est pas vraisemblable que le roi de Perse envoyât un second héraut, après ce traitement infligé au premier. Un interprète accompagnait le héraut, parlant grec aussi bien que sa propre langue maternelle. Themistoklès proposa et obtint un vote décidant qu'il serait mis à mort pour avoir employé la langue grecque comme moyen d'exprimer un ordre venant d'un barbare (Plutarque, *Themistoklès*, c. 6). Nous serions content de savoir sur qui Plutarque copia cette histoire.

Pausanias dit que ce fut Miltiadès qui proposa de mettre à mort les hérauts à Athènes (III, 12, 6), et que par suite de cette proposition le châtement divin tomba sur sa famille. Je ne sais sur qui Pausanias copia ce renseignement ; ce n'est certainement pas sur Hérodote, qui ne mentionne pas Miltiadès dans ce cas, et qui dit expressément qu'il ne sait pas de quelle manière la punition divine atteignit les Athéniens pour ce crime, *si ce n'est, dit-il, que leur ville et leur pays furent ensuite dévastés par Xerxès ; mais je ne pense pas que cela soit arrivé à cause de l'outrage fait aux hérauts* (Hérodote, VII, 133).

La croyance qu'il a dû y avoir un châtement divin d'une sorte ou d'une autre, était un puissant stimulant pour inventer ou pour arranger quelque fait historique qui y répondit. Hérodote respecte assez la vérité pour résister à ce stimulant, et pour avouer son ignorance ; circonstance qui, réunie

des criminels envers l'État : les Spartiates jetèrent dans un puits le héraut qui vint chez eux, disant à l'infortuné messenger d'y prendre la terre et l'eau pour le roi. L'inviolabilité des hérauts était si ancienne et si incontestée en Grèce depuis les temps homériques, que rien que la plus violente excitation n'aurait pu pousser une communauté grecque quelconque à commettre un pareil outrage. Mais quant aux Lacédæmoniens, accoutumés alors à se regarder comme le premier de tous les États grecs, et auxquels on s'adressait toujours comme à des supérieurs, la demande leur parut une si grave insulte que, pour le moment, ils bannirent de leur esprit tout souvenir d'obligations établies. Toutefois, ils en vinrent, dans la suite, à se repentir de leur action comme grandement criminelle, et à la considérer comme la cause des malheurs qui les accablèrent trente ou quarante ans plus tard. Comment à cette époque ils essayèrent de l'expier, c'est ce que je raconterai ci-après¹.

Mais si, d'un côté, la dignité blessée des Spartiates les poussa à commettre cette faute, ce fut, d'un autre côté, d'une utilité signalée pour les libertés générales de la Grèce, en les faisant sortir de leur apathie à l'égard du futur envahisseur, et en les mettant par rapport à lui dans le même état d'hostilité implacable qu'Athènes et Eretria. Nous voyons aussitôt les liens se resserrer entre Athènes et Sparte. Les Athéniens, pour la première fois, portent à Sparte une plainte contre les Æginètes pour avoir donné à Darius la terre et l'eau, — les accusant d'avoir agi ainsi par inimitié contre Athènes, et afin d'envahir l'Attique conjointement avec les Perses. Ils représentaient cette conduite — comme une trahison à l'égard de la Hellas, priant Sparte d'intervenir en qualité de chef de la Grèce. Par suite de leur appel, Kleomenès, roi de Sparte, se rendit à Ægina pour prendre des mesures contre les auteurs de l'acte récent, u dans l'intérêt général de la Hellas².

Le fait dont nous nous occupons maintenant est d'une très grande importance dans le cours de l'histoire grecque. C'est la première manifestation directe et positivement historique de la Hellas comme corps collectif, avec Sparte pour chef, et des obligations d'une certaine sorte de la part de ses membres, obligations dont l'oubli ou la violation constitue une espèce de trahison. J'ai déjà signalé plusieurs incidents plus anciens qui montrent comment l'esprit politique grec, commençant par une séparation complète des États, en vint graduellement à être préparé à cette idée d'une ligne permanente, avec des obligations mutuelles et le pouvoir d'en imposer le respect par la force donné à un chef permanent, — idée qui ne fut jamais complètement mise en pratique, mais qui maintenant se manifeste d'une manière distincte et agit en partie. D'abord, la grande puissance et le grand territoire que Sparte avait acquis, son éducation militaire, ses traditions politiques non interrompues, créent à son égard un respect inconscient, tel qu'on n'en ressentait pas un pareil à l'égard d'aucun autre État. Ensuite on la voit (dans sa conduite contre Athènes après l'expulsion d'Hippias) convoquer et conduire à la guerre un groupe d'alliés péloponnésiens volontaires, avec certaines formalités qui donnent à l'alliance une permanence et une solennité imposantes. En troisième lieu, elle fait par être reconnue comme première puissance ou chef de la Grèce, à la fois par des étrangers qui

à d'autres, tend à fortifier la confiance que nous avons dans son autorité en général. Son silence affaiblit la crédibilité, mais ne réfute pas l'allégation de Pausanias par rapport à Miltiadès, — allégation qui assurément n'est pas intrinsèquement improbable.

¹ Hérodote, VII, 133.

² Hérodote, VI, 49. Cf. VIII, 144 ; IX, 7 ; VII, 61.

l'engageant à faire avec eux alliance (Crésus), ou par des Grecs qui cherchent un appui, tels que les Plataëens contre Thèbes ou les Ioniens contre la Perse. Mais jusqu'ici on n'a pas vu l'État de Sparte disposé à se charger de l'accomplissement de ce devoir de Protecteur général. Il repousse les Ioniens et le Samien Mæandrios, aussi bien que les Plataëens, malgré leurs prières fondées sur une lignée hellénique commune. L'expédition qu'il entreprit contre Polykratès de Samos reposait sur des motifs particuliers de mécontentement, de l'avis des Lacédæmoniens eux-mêmes. En outre, si même il avait accédé à toutes ces demandes, il aurait plutôt paru obéir à une sympathie généreuse qu'accomplir un devoir obligatoire pour lui comme supérieur. Mais, dans le cas qui nous occupe maintenant d'Athènes contre 1Egina ; la dernière considération ressort d'une manière distincte. Athènes n'est pas un membre du groupe des alliés spartiates : elle ne réclame pas non plus la compassion (le Sparte comme étant sans défense contre un voisin grec qui l'accable. Elle se plaint que les Æginètes ont contrevenu à une obligation panhellénique à ses dépens et en l'exposant au danger, et elle prie Sparte d'imposer aux délinquants le respect de ces obligations. C'est pour la première fois dans l'histoire grecque qu'un tel appel est fait, c'est la première fois dans l'histoire grecque qu'il y est répondu d'une manière effective. Nous pouvons bien douter qu'il y eût été répondu ainsi, — en considérant le caractère lent, peu susceptible d'impressions et casanier des Spartiates, avec leur insensibilité en général à l'égard des dangers éloignés¹, — si l'aventure du héraut persan n'était survenue pour blesser leur orgueil d'une manière intolérable ; — pour les pousser dans une hostilité implacable avec le Grand Roi, — et pour les jeter dans la même barque qu'Athènes, afin de repousser un ennemi qui menaçait les libertés communes de la Hellas.

A partir de ce moment donc, nous pouvons admettre qu'il existe une union politique reconnue de la Grèce contre la Perse², — ou du moins quelque chose d'aussi rapproché d'une union politique que le permettra le caractère grec, — avec Sparte à la tête pour le moment. C'est vers cette prééminence de Sparte que l'histoire grecque a graduellement marché. Mais l'événement final qui la lui assura incontestablement et qui abaissa pour l'instant sa seule et ancienne rivale, Argos, — doit être mentionné maintenant.

Ce fut environ trois ou quatre ans avant l'arrivée de ces hérauts persans en Grèce, et presque à l'époque où Milêtos fut assiégée par les généraux des Perses, qu'une guerre éclata entre Sparte et Argos³, 496-495 avant J.-C. — Hérodote ne nous dit pas pour quels motifs. Kleomenès, encouragé par une promesse de l'oracle qu'il prendrait Argos, conduisit les troupes lacédæmoniennes sur les bords de l'Érasinos, rivière sur la frontière du territoire argien. Mais les sacrifices, sans lesquels on ne pouvait franchir un fleuve, étaient si défavorables, qu'il changea sa direction, enleva quelques vaisseaux d'1Egina et

¹ Thucydide, I, 70-118.

² Hérodote, VII, 145-148.

³ Ce qui marque le siège de Milêtos et la défaite des Argiens par Kleomenès, comme contemporains ou peu s'en faut, c'est la réponse commune rendue par l'oracle au sujet de tous deux ; dans la même prophétie de la Pythie, une moitié fait allusion aux malheurs de Milêtos, l'autre moitié à ceux d'Argos (Hérodote, VI, 19-77).

Je regarde cette preuve de date comme meilleure que le renseignement de Pausanias. Cet auteur place l'entreprise contre Argos immédiatement (αὐτίκα — Pausanias, II, 4, 1) après l'avènement de Kleomenès, qui, comme il était roi quand Mæandrios vint de Samos (Hérodote, III, 148), doit être parvenu au trône pas plus tard que 518 ou 517 avant J.-C. Ce serait trente-sept ans avant 480 avant J.-C. ; date beaucoup trop reculée pour la guerre entre Kleomenès et les Argiens, comme nous pouvons le voir par Hérodote (VII, 149).

de Sikyôn¹, et transporta par mer ses troupes à Nauplia, le port maritime appartenant à Argos, et au territoire de Tyrins. Les Argiens ayant fait marcher leurs forces pour lui résister, les deux armées en vinrent aux mains à Sêpeia près de Tiryns. Kleomenês, par un acte de simplicité de la part de ses ennemis, auquel nous trouvons difficile d'ajouter foi dans Hérodote, put les attaquer à l'improviste, et obtint une victoire décisive. Car les Argiens (dit l'historien) craignaient tant d'être surpris par stratagème dans le poste que leur armée occupait en face de l'ennemi, qu'ils écoutaient les commandements prononcés à haute voix par le héraut lacédæmonien, et accomplissaient avec leur propre armée le même ordre qu'ils entendaient ainsi donner. Ceci vint à la connaissance de Kleomenês, qui communiqua une notification secrète à ses soldats, que quand le héraut donnerait l'ordre d'aller dîner, ils n'obéissent pas, mais prissent immédiatement les armes. Nous devons supposer que le camp argien était suffisamment près de celui des Lacédæmoniens pour leur permettre d'entendre la voix du héraut, — sans être toutefois en vue, à cause de la nature du terrain. Conséquemment, aussitôt que les Argiens entendirent le héraut dans le camp ennemi prononcer le mot d'aller dîner², ils allèrent dîner eux-mêmes. Dans cet état de désordre, ils furent attaqués et mis en déroute par les Spartiates. Un grand nombre d'entre eux périrent dans le combat, tandis que les fuyards se réfugiaient dans un bosquet épais consacré à leur héros éponyme Argos. Kleomenês, les y ayant enfermés, crut cependant plus sûr d'employer la ruse que la force : il apprit par des déserteurs les noms des principaux Argiens qui étaient ainsi cernés, et alors, au moyen d'un héraut, il les invita successivement à sortir, — prétendant qu'il avait reçu leur rançon et qu'ils étaient libres. A mesure qu'un homme sortait, il était mis à mort ; le sort de ces malheureuses victimes resta caché à leurs camarades qui étaient dans le bois, à cause de l'épaisseur du feuillage, jusqu'au moment où l'un d'eux, montant au faite d'un arbre, découvrit et proclama les meurtres qui s'accomplissaient, — lorsque environ cinquante de ces victimes avaient péri. Ne pouvant plus attirer d'Argiens hors de leur refuge consacré, dans lequel ils espéraient vainement trouver un asile, — Kleomenês mit le feu au bois et le brilla jusqu'au sol. Les personnes qu'il renfermait paraissent avoir été détruites par le feu ou par le glaive³. Lorsque l'incendie eut commencé, il demanda pour la première fois à qui le bois appartenait, et il apprit qu'il appartenait au héros Argos. Dans cette bataille et cette retraite désastreuses, il ne périt pas moins de six mille citoyens, la fleur et la force d'Argos. La cité était si complètement abattue, que Kleomenês aurait pu facilement s'en emparer, s'il avait voulu y marcher sur-le-champ et l'attaquer avec vigueur. Si nous devons croire des historiens plus récents, que Pausanias, Polyen et Plutarque ont copiés, il y marcha et l'attaqua, mais fut repoussé par la valeur des femmes argiennes, qui, dans la disette de guerriers occasionnée par la récente défaite, prirent les armes avec les esclaves, commandées parla poétesse Telesilla, et défendirent vaillamment les murailles⁴. C'est probablement

¹ Hérodote, VI, 92.

² Hérodote, VI, 78 ; Cf. Xénophon, *Rep. Laced.*, XII, 6. Les ordres pour les évolutions en campagne, dans le service militaire lacédæmonien, n'étaient pas proclamés par le héraut, mais transmis par les divers degrés de la hiérarchie militaire (Thucydide, V, 66).

³ Hérodote, VI, 79, 80.

⁴ Pausanias, II, 20, 7 ; Polyen, VIII, 33 ; Plutarque, *De Virtut. Mulier.*, p. 245, Suidas ; v. [Τελέσιλλα](#).

Plutarque cite l'historien Sokratês d'Argos pour cette histoire relative à Telesilla ; historien ou peut-être compositeur d'une [περιήγησις Ἀργους](#), d'une date inconnue ; cf. Diogène Laërte, II, 5, 47, et Plutarque, *Quæstion. Romæic.*, p. 270-277. D'après ce qu'il dit, Kleomenês et Demaratos

un mythe, créé par un désir de personnifier en détail un mot de l'oracle rendu un peu auparavant au sujet de *la femelle conquérant le mâle*¹. Sans vouloir nier que les femmes argiennes aient été capables d'accomplir un acte aussi patriotique, si Kleomenês avait réellement marché à l'attaque de leur ville, — nous sommes forcé par le renseignement distinct d'Hérodote d'affirmer qu'il ne l'attaqua jamais. Immédiatement après l'incendie du bois sacré d'Argos, il renvoya à Sparte le gros de son armée, et il ne garda avec lui qu'un millier d'hommes d'élite, — avec lesquels il marcha jusqu'au Hêræon, ou grand temple de Hêrê, entre Argos et Mykênæ, pour offrir un sacrifice. Le prêtre de service lui défendit d'entrer, disant qu'il n'était permis à aucun étranger d'offrir de sacrifice dans le temple. Mais déjà Kleomenês était entré jadis de force dans le sanctuaire d'Athênê, sur l'acropole d'Athènes, malgré la prêtresse et sa défense, — et il agit alors d'une manière encore plus brutale à l'égard du prêtre argien, car il ordonna à ses ilotes de l'arracher de l'autel et de le flageller. Après avoir offert un sacrifice, Kleomenês revint à Sparte avec le reste de ses forces².

Mais l'armée qu'il avait renvoyée dans ses foyers revenait avec la persuasion complète qu'Argos aurait pu facilement être prise, — que le roi seul était à blâmer pour avoir manqué l'occasion. Aussitôt qu'il fut revenu lui-même, ses ennemis (peut-être son collègue Demaratos) le citèrent devant les éphores, l'accusant d'avoir été gagné, accusation dont il se défendit de la manière suivante. Il avait envahi le territoire ennemi en se fiant à la promesse de l'oracle, qui l'avait assuré qu'il prendrait Argos ; mais aussitôt qu'il eut incendié complètement le bois sacré du héros Argos (sans savoir à qui il appartenait), il comprit sur-le-champ que c'était tout ce que le dieu voulait dire par *prendre Argos*, et conséquemment que la promesse divine avait été pleinement réalisée. En conséquence, il ne se crut pas libre de commencer une nouvelle attaque avant de s'être assuré que les dieux l'approuveraient et lui accorderaient le succès. C'était dans cette pensée qu'il sacrifiait dans le Hêræon. Là, bien que son sacrifice fût favorable, il observa que la flamme allumée sur l'autel était reflétée par le sein et non par la tête de la statue de Hêrê. Si la flamme avait été reflétée par sa tête, il aurait su immédiatement que les dieux le destinaient à prendre la ville d'assaut³ ; mais le

attaquèrent conjointement la ville d'Argos, et Demaratos, après avoir pénétré dans la ville et s'être rendu maître du Pamphyliakon, en fut chassé par les femmes. Or, Hérodote nous apprend que Kleomenês et Demaratos ne furent jamais employés dans la même expédition, après leur mésintelligence dans leur marche vers l'Attique (V, 75 ; VI, 64).

¹ Hérodote, VI, 77.

Si on peut dire que cette prophétie ait un sens distinct quelconque, il se rapporte probablement à Hêrê, comme protectrice d'Argos, repoussant les Spartiates.

Pausanias (II, 20, 7) pouvait raisonnablement douter qu'Hérodote comprit cet oracle dans le même sens qu'il le faisait : il est évident qu'Hérodote ne pouvait l'avoir compris ainsi.

² Hérodote, VI, 80, 81 ; cf. V, 72.

³ Hérodote, VI, 82.

Pour l'expression *αἰρέειν κατ' ἀκρῆς*, cf. Hérodote, VI, 21, et *Damm. Lex. Homer*, v. ἀκρὸς. Dans cette expression telle qu'elle est généralement employée, les derniers mots *κατ' ἀκρῆς* ont perdu leur sens primitif et spécial, et ne font que donner un peu plus de force au simple *αἰρέειν*, — ils équivalent à quelque chose comme *de fond en comble* ; car Kleomenês est accusé par ses ennemis. Mais dans l'histoire racontée par Kleomenês les mots *κατ' ἀκρῆς* reviennent à leur signification primitive, et servent de fondement à son argument religieux, du signe à la chose signifiée : si la lumière avait été reflétée par la tête, c'est-à-dire par le haut (le faite) de la tête, cela aurait donné à entendre que les dieux voulaient dire qu'il prit la ville *du faite aux fondements*.

Par rapport à cette histoire très explicative, — dont il ne semble pas qu'il y ait lien de douter, — l'opposition entre le point de vue d'Hérodote et celui des éphores spartiates mérite d'être signalé. Hérodote, tout en affirmant distinctement que c'était le récit réel fait par Kleomenês, en suspecte

reflet venant de son sein indiquait évidemment que le plus haut succès était hors de sa portée, et qu'il avait déjà recueilli toutes les gloires qu'ils lui réservaient. Nous pouvons voir qu'Hérodote, bien qu'il s'abstienne de critiquer le récit, le soupçonne d'avoir été fabriqué. Il n'en fut pas de même pour les éphores spartiates. Il ne leur parut pas moins vrai comme récit que triomphant comme défense, assurant à Kleomenês un honorable acquittement¹.

Bien que ce roi spartiate perdît l'occasion de prendre Argos, les victoires qu'il avait déjà gagnées lui donnèrent un coup tel qu'elle ne put s'en relever pendant une génération, en la mettant pour un temps complètement hors d'état de disputer à Lacédæmone la suprématie en Grèce. J'ai déjà mentionné que, tant dans la légende que dans l'histoire la plus ancienne, Argos se présente comme la première puissance de la Grèce, avec des droits légendaires à la souveraineté, et incontestablement au-dessus de Lacédæmone ; celle-ci usurpe graduellement sur elle, d'abord la réalité d'un pouvoir supérieur, puis une prééminence reconnue, — et maintenant, à l'époque où nous sommes parvenu, se charge à la fois des droits et des devoirs d'un État présidant un corps d'alliés qui sont liés à l'égard d'elle et à l'égard les uns des autres. Toutefois son titre à cet honneur ne fut jamais admis à Argos, et il est très probable que la guerre que nous venons de décrire eut pour cause, d'une manière ou d'autre, l'accroissement de ce pouvoir présidentiel que les circonstances tendaient à jeter entre ses mains. Or le complet abatement temporaire d'Argos fut une des conditions essentielles qui favorisèrent l'acquisition paisible de ce pouvoir par Sparte. Survenant deux ou trois ans avant l'aventure des hérauts racontée ci-dessus, il écarta la seule rivale qui, à cette époque, et voulait et pouvait lutter avec cette cité, — rivale qui aurait bien empêché toute union effective sous un autre chef, bien qu'elle n'eût pu s'assurer pour elle-même un ascendant panhellénique ; — rivale qui aurait secondé Ægina dans sa soumission à l'égard des Perses, et qui aurait paralysé d'une manière irrémédiable les forces défensives de la Grèce. Les vaisseaux que Kleomenês avait obtenus des Æginètes aussi bien que des Sikyoniens, contre leur propre volonté, pour débarquer ses troupes à Nauplia, attirèrent à ces deux villes l'inimitié d'Argos, que les Sikyoniens accommodèrent en payant une somme d'argent, tandis que les Æginètes refusèrent d'en faire autant². Les circonstances de la guerre de Kleomenês eurent ainsi pour effet non seulement d'affaiblir Argos, mais encore de lui aliéner ses alliés et ses appuis naturels, et de déblayer le terrain pour une suprématie spartiate incontestée.

En revenant maintenant à la plainte présentée par Athènes aux Spartiates contre la soumission déloyale d'Ægina à Darius, nous trouvons que le roi Kleomenês passa immédiatement dans cette île pour faire une enquête et pour punir. Il se mettait en devoir de saisir et d'emmener plusieurs des principaux Æginètes, lorsque Krios et quelques autres d'entre eux lui opposèrent une résistance menaçante, disant qu'il venait sans un mandat régulier de Sparte et sous l'influence de présents athéniens ; — que, pour avoir autorité, les deux rois spartiates devaient venir ensemble. Ce n'était pas de leur propre accord que les Æginètes se risquaient à adopter une marche si dangereuse. Demaratos, le collègue de Kleomenês, appartenant à la ligne cadette de rois ou ligne proklide,

la vérité, et exprime autant de scepticisme que le lui permet sa crainte pieuse : les éphores le trouvent en harmonie complète tant avec leur règle de foi qu'avec leur sentiment religieux.

¹ Cf. Pausanias, II, 20, 8.

² Hérodote, VI, 92.

leur avait suggéré la démarche et promis de la faire triompher¹. La discorde entre les deux rois coordonnés n'était pas un phénomène nouveau à Sparte. Mais, dans le cas de Demaratos et (le Kleomenês, elle avait éclaté quelques années auparavant à l'occasion de la marche contre Athènes. C'est pourquoi Demaratos, haïssant son collègue plus que jamais, entra dans l'intrigue actuelle avec les Æginètes dans l'intention arrêtée de faire échouer son intervention. Il réussit, de sorte que Kleomenês fut obligé de retourner à Sparte, non sans prononcer des menaces lion équivoques contre Krios et les autres Æginètes qui l'avaient repoussé², et non sans une entière détermination de déposer Demaratos.

Il paraît que des soupçons s'étaient toujours attachés à la légitimité de la naissance de Demaratos. Son père putatif Aristôn, n'ayant pas eu d'enfants de deux femmes successives, finit par s'éprendre de l'épouse de son ami Agêtos, — femme d'une beauté supérieure, — et lui fit accepter par ruse une convention, en vertu de laquelle chacun d'eux s'engageait solennellement à céder toute chose lui appartenant que l'autre désirerait avoir. Ce qu'Agêtos demanda à Aristôn lui fut immédiatement accordé. En retour, ce dernier voulut avoir la femme d'Agêtos, qui à cette requête fut frappé comme d'un coup de foudre, et se plaignit avec indignation d'avoir été mis en demeure par une ruse de faire le sacrifice le plus pénible de tous : néanmoins le serment était péremptoire, et il fut forcé de s'y conformer. La naissance de Demaratos eut lieu si vite après ce changement de maris que, quand on la fit connaître pour la première fois à Aristôn, comme il était assis sur un banc avec les éphores, il compta sur ses doigts le nombre de mois depuis son mariage, et s'écria avec un serment : *L'enfant ne peut être de moi*. Cependant il rétracta bientôt son opinion, et reconnut l'enfant, qui grandit sans qu'aucun doute s'élevât publiquement quant à sa naissance, et il succéda à son père sur le trône. Mais les premières paroles d'Aristôn n'avaient jamais été oubliées, et en particulier on nourrissait encore le soupçon que Demaratos était réellement le fils du premier mari de sa mère³.

Kleomenês résolut alors de profiter de ces soupçons, en excitant Léotychidês, l'héritier le plus proche dans la ligne royale proklide, à attaquer publiquement la légitimité de Demaratos ; — il s'engagea à le seconder de toute son influence comme étant le plus rapproché dans l'ordre de succession à la couronne, et il exigea en retour de lui la promesse qu'il appuierait l'intervention contre Ægina. Léotychidês était animé non seulement par l'ambition, mais encore par une inimitié personnelle contre Demaratos, qui lui avait enlevé une fiancée qui lui était destinée. Il entra avec chaleur dans le projet, accusa Demaratos de n'être pas un véritable Hêraklide, et produisit des preuves pour démontrer les premiers doutes exprimés par Aristôn. Il s'éleva ainsi à Sparte une sérieuse dispute, dans laquelle Kleomenês, épousant les prétentions de Léotychidês, conseilla de décider la question relative à la légitimité de Demaratos en s'en référant à l'oracle de Delphes. Par l'influence de Kôbon, puissant personnage natif de Delphes, il obtint de la Pythie une réponse déclarant que Demaratos n'était pas fils d'Aristôn⁴. Léotychidês devint ainsi roi de la ligne proklide, tandis que

¹ Hérodote, VI, 50 — Cf. Pausanias, III, 4, 3.

² Hérodote, VI, 50-61, 64.

³ Hérodote, VI, 61, 62, 63.

⁴ Hérodote, VI, 65, 66. Plus tard, dans un cas analogue, où la succession était disputée entre Agésilas, frère d'Agis, le roi décédé, et Léotychidês, son prétendu fils, les Lacédæmoniens paraissent avoir pris sur eux de déclarer Léotychidês illégitime ; ou plutôt d'admettre tacitement cette illégitimité en choisissant Agésilas de préférence, sans l'aide de l'oracle (Xénophon,

Demaratos descendit à urge condition privée et fut élu à la solennité suivante des Gymnopædia pour remplir une fonction publique. Le nouveau roi, ne pouvant réprimer un mouvement de rancune triomphante, envoya un serviteur lui demander en plein théâtre comment il se trouvait d'être fonctionnaire après avoir été roi naguère. Blessé de cette insulte, Demaratos lui répondit qu'il avait essayé lui-même des deux états, et que Léotychidès pourrait avec le temps en venir à en essayer de tous deux également ; la question (ajouta-t-il) portera ses fruits, — grand mal ou grand bien pour Sparte. En parlant ainsi, il se couvrit le visage et quitta le théâtre pour se retirer chez lui ; -il offrit un sacrifice solennel d'adieu à l'autel de Zeus Herkeios, et adjura solennellement sa mère de lui déclarer qui était réellement son père ; — puis aussitôt il quitta Sparte pour Elis, sous prétexte d'aller consulter l'oracle Delphien¹.

On connaissait bien Demaratos comme un homme plein de cœur et ambitieux ; — il était signalé, entre autres choses, comme le seul roi lacédæmonien, jusqu'au temps d'Hérodote, qui eût jamais remporté une victoire de chars à Olympia. Aussi Kleomenès et Léotychidès furent-ils alarmés à la pensée du mal qu'il pourrait leur faire en exil. En vertu de la loi de Sparte, il n'était pas permis à un Héraklide d'établir sa résidence hors du pays, sous peine de mort. Ceci marque le sentiment des Lacédæmoniens, et il n'en était pas moins probable que Demaratos leur donnerait de l'inquiétude parce qu'ils l'avaient déclaré illégitime². En conséquence ils envoyèrent à sa poursuite, et ils le saisirent dans file de Zakynthos. Mais les Zakynthiens ne voulurent pas consentir à le livrer, de sorte qu'il passa sans obstacle en Asie, où il se présenta à Darius, et où il fut reçu et comblé de faveurs et de présents³. Nous le trouverons ci-après compagnon de Xerxès, donnant à ce monarque des avis tels que, si on les eût suivis, ils auraient causé la ruine de l'indépendance grecque, à laquelle cependant il aurait été même plus dangereux s'il fût resté dans sa patrie en qualité de roi de Sparte.

Cependant Kleomenès, ayant trouvé dans Léotychidès un collègue du même sentiment que lui, se rendit avec lui à Ægina, désireux de se venger de l'affront qui lui avait été fait. A la réquisition et à la présence des deux rois réunis, les Æginètes n'osèrent opposer aucune résistance. Kleomenès fit choix de dix citoyens éminents par la fortune, la position et l'influence, au nombre desquels étaient Krios et un autre personnage nommé Kasambos, les deux hommes les plus puissants de l'île. Les transportant à Athènes, il les remit comme otages entre les mains des Athéniens⁴.

Ce fut dans cet état que l'armement persan qui débarqua à Marathôn, et dont nous nous occupons maintenant de suivre la marche, trouva les affaires d'Athènes et de la Grèce en général. Et les événements que nous venons de raconter eurent une très grande importance, considérés dans leur influence indirecte sur le succès de cet armement. Sparte avait alors, sur l'invitation d'Athènes, pris pour la première fois une formelle suprématie panhellénique, son ancienne rivale Argos étant trop abattue pour la lui disputer ; — ses deux rois, unanimes dans cette conjoncture, exercent leur droit d'intervention comme

Helléniques, III, 3, 1-4 ; Plutarque, *Agésilas*, c. 3). Cependant l'oracle antérieur venu de Delphes, fut cité à cette occasion, et il s'agissait de savoir de quelle manière il serait interprété.

¹ Hérodote, VI, 68, 69. La réponse faite à cet appel par la mère, — qui apprend à Demaratos qu'il est fils soit du roi Aristôn, soit du héros Astrobakos, — est extrêmement intéressante comme preuve des mœurs et du sentiment grecs.

² Plutarque, *Agis*, c. 11.

³ Hérodote, VI, 70.

⁴ Hérodote, VI, 73.

présidents pour châtier Ægina et pour mettre des otages æginètes entre les mains d'Athènes. Les Æginètes auraient été assez disposés à payer une victoire sur un peuple voisin et rival au prix de leur soumission à la Perse, et ce fut l'intervention spartiate seule qui les empêcha d'attaquer Athènes conjointement avec les envahisseurs persans ; laissant ainsi les bras des Athéniens libres, et leur courage entier pour l'épreuve qui approchait.

Pendant ce temps une vaste armée persane, réunie par suite des préparatifs faits pendant les deux dernières années dans toutes les parties de l'empire, s'était rassemblée dans la plaine aléienne de Kilikia près de la mer. Une flotte de six cents trirèmes armées, avec beaucoup de transports tant pour les hommes que pour les chevaux, y fut amenée pour leur embarquement. Les troupes furent mises à bord et naviguèrent le long de la côte jusqu'à Samos en Iônia. Les Grecs ioniens et æoliens formaient une partie importante de cet armement, tandis que l'exilé athénien Hippias était à bord comme guide et comme auxiliaire dans l'attaque de l'Attique. Les généraux étaient Datis, un Mède¹, — et Artaphernès, fils du satrape de Sardes de ce nom, et neveu de Darius. Nous pouvons faire remarquer que Datis est la première personne de lignage médicale qui soit mentionnée comme nommée à un haut commandement depuis l'avènement de Darius, qu'avait précédé et marqué, ainsi que je l'ai signalé dans un précédent chapitre, une explosion de nationalité hostile entre les Mèdes et les Perses. Leurs instructions étaient, en général, de réduire à la sujétion et au tribut tous ceux d'entre les Grecs qui n'avaient pas encore donné la terre et l'eau. Mais Darius leur ordonna plus particulièrement de conquérir Eretria et Athènes, et d'en amener les habitants comme esclaves en sa présence². Ces ordres furent entendus littéralement, et probablement ni les généraux ni les soldats de ce vaste armement ne doutèrent qu'ils ne fussent littéralement exécutés, et qu'avant la fin de l'année les épouses, ou plutôt les veuves d'hommes tels que Themistoklès et Aristeidès ne fussent vues au milieu d'un triste cortège de prisonniers athéniens sur la route de Sardes à Suse, accomplissant ainsi le voeu exprimé par la reine Atossa sur le désir pressant de Dêmokêdès.

La récente et terrible tempête qui avait éclaté près du mont Athos détourna les Perses de suivre l'exemple de Mardonios et de prendre leur course par l'Hellespont et la Thrace. On résolut de donner droit à travers la mer Ægée³ (mode d'attaque que des Grecs intelligents tels que Themistoklès craignaient le plus, même après que Xerxès eût été repoussé), depuis Samos jusque dans l'Eubœa, en attaquant en chemin les îles intermédiaires. Au nombre de ces îles était Naxos ; qui dix ans auparavant avait soutenu un long siège, et repoussé vaillamment le Perse Megabatès avec le Milésien Aristagoras. C'était un des principaux objets de Datis d'effacer cette tache imprimée sur les armes persanes et de prendre sur les Naxiens une revanche signalée⁴. Passant de Samos à Naxos, il débarqua son armée dans file, qu'il trouva plus aisée à prendre qu'il ne s'y était attendu. Les citoyens saisis de terreur, abandonnant leur ville, s'enfuirent avec leurs familles sur les sommets les plus élevés de leurs montagnes ; tandis que les Perses,

¹ Hérodote, VI, 94.

Cornelius Nepos (*Vie de Pausanias*, c. 1) appelle Mardonios un Mède ; ce qui ne peut être vrai, puisqu'il était fils de Gobryas, l'un des sept conspirateurs Perses (Hérodote, VI, 43).

² Hérodote, VI, 94.

Suivant le *Menexène* de Platon (c. 17, p. 245), Darius ordonna à Datis de remplir cet ordre sous peine de la vie : on ne trouve pas une telle rigueur dans Hérodote.

³ Thucydide, I, 93.

⁴ Hérodote, VI, 95, 96.

faisant esclaves un petit nombre d'entre eux qui avaient tardé à prendre la fuite, brûlaient la ville non défendue avec ses édifices sacrés et profanes.

Immense, en effet, était la différence dans le sentiment grec à l'égard des Perses, créé par la nouvelle et terrifiante conquête de l'Iônia et par l'apparition d'une flotte phénicienne dans la mer Ægée. La force de Naxos était alors la même qu'elle avait été avant la révolte ionienne, et on avait pu supposer que l'heureuse résistance qu'ils avaient faite à ce moment était de nature à fortifier le courage de ses habitants. Cependant, si grande est la crainte inspirée maintenant par un armement persan, que les huit mille hoplites naxiens abandonnent leurs villes et leurs dieux sans coup férir¹, et ne songent qu'au salut personnel d'eux-mêmes et de leurs familles. Triste augure pour Athènes et Eretria !

De Naxos, Datis envoya sa flotte vers les autres îles Cyclades, réclamant de chacune d'elles des otages comme garants de leur fidélité et un contingent pour augmenter son armée. Toutefois pour l'île sacrée de Délos il se montra plein d'indulgence et de respect. Avant son arrivée les Déliens avaient fui à Tênos ; mais Datis envoya un héraut les inviter à revenir ; il promit de tenir leurs personnes et leurs propriétés à l'abri de tout outrage, et déclara qu'il avait reçu du Grand Roi l'ordre formel de respecter l'île où étaient nés Apollon et Artemis. Ses actes répondirent à son langage ; car il ne fut pas permis à la flotte d'aborder dans l'île ; mais lui en personne, débarquant avec un petit nombre d'officiers seulement, offrit un magnifique sacrifice à l'autel. Comme une portion considérable de son armement consistait en Grecs ioniens, un respect si prononcé pour l'île de Délos peut être attribué probablement au désir de satisfaire leurs sentiments religieux ; car, dans leurs jours d'ancienne liberté, cette île avait été le théâtre de leurs fêtes périodiques et solennelles, comme je l'ai fait plus d'une fois remarquer.

Poursuivant sa course sans résistance le long des îles, et demandant à chacune des renforts aussi bien que des otages, Datis finit par toucher à la partie la plus septentrionale de l'Eubœa, — à la ville de Karystos et à son territoire². Les Karystiens commencèrent par refuser soit de donner des otages, soit de fournir des renforts contre leurs amis et leurs voisins. Mais ils furent bientôt forcés de se soumettre par la dévastation agressive des envahisseurs. C'était le premier symptôme de résistance que Datis eût encore éprouvé ; et la facilité avec laquelle il en triompha lui fut un augure favorable quant à son succès contre Eretria, où il arriva bientôt.

La destination de l'armement n'était pas un secret pour les habitants de cette ville marquée par le sort, dans laquelle la consternation, aggravée par des divisions intestines, était le sentiment régnant. Ils s'adressèrent à Athènes pour avoir un secours, qui leur fut fourni d'une manière prompte et commode au moyen de ces quatre mille Klêruchi ou citoyens résidant au dehors que les Athéniens avaient établis seize ans auparavant dans le territoire voisin de Chalkis. Toutefois, nonobstant ce renfort, un grand nombre d'entre eux désespérèrent de pouvoir défendre la ville, et ne songèrent qu'à chercher, un refuge sur les sommets inattaquables de l'île, comme l'avaient fait avant eux les

¹ Les historiens de Naxos affirmaient que Datis avait été repoussé de l'île. Nous trouvons ce renseignement dans Plutarque, *De Malign. Hérodote.*, c. 36, p. 869, parmi les contredits violents et peu fondés qu'il oppose à Hérodote.

² Hérodote, VI, 99.

Naxiens, plus nombreux et plus puissants, tandis qu'une autre partie, cherchant déloyalement son propre profit dans le malheur public, attendait une occasion favorable de trahir la ville en faveur des Perses¹. Bien qu'une résolution publique de défendre la ville eût été prise, cependant on voyait si évidemment l'absence de cette intrépidité de cœur qui seule pouvait servir à la sauver, qu'un des principaux Erétriens nommé Æschinês ne rougit pas d'avertir les quatre mille alliés athéniens de la trahison prochaine et de les engager à se sauver avant qu'il fût trop tard. Ils suivirent son avis et passèrent en Attique par la voie d'Orôpos ; tandis que les Perses débarquèrent leurs troupes et même leurs chevaux, s'attendant à ce que les Erétriens sortiraient pour combattre, à Tamynæ et dans d'autres endroits du territoire. Comme les Erétriens ne sortaient pas, ils se mirent en devoir d'assiéger la ville, et pendant quelques jours ils rencontrèrent une vaillante résistance, de sorte que des deux côtés les pertes furent considérables. Enfin deux des principaux citoyens, Euphorbos et Philagros, avec d'autres, livrèrent Eretria aux assiégeants : ses temples furent brûlés, et ses habitants traînés en esclavage². Il est impossible d'ajouter foi à l'assertion exagérée de Platon, qu'il applique aux Perses à Eretria comme Hérodote l'avait appliquée auparavant aux Perses à Chios et à Samos, — à savoir, qu'ils balayèrent le territoire et en chassèrent complètement les habitants en joignant leurs mains et en formant une ligne transversale dans toute sa largeur³. Évidemment c'est là une idée expliquant les effets possibles du nombre et d'une conquête ruineuse, qui a été mêlée dans le tissu des renseignements historiques, comme tant d'autres idées explicatives qu'on rencontre dans les écrits des auteurs grecs. Qu'une proportion considérable des habitants ait été emmenée comme prisonniers, on ne peut en douter. Mais les traîtres qui livrèrent la ville furent épargnés et récompensés par les Perses⁴, et nous voyons clairement que ou bien quelques-uns des habitants doivent avoir été laissés, ou de nouveaux colons introduits, en trouvant les Erétriens comptés dix ans plus tard parmi les adversaires de Xerxès.

Datis avait accompli ainsi, en ne rencontrant que peu ou point de résistance, un des deux objets expressément ordonnés par Darius, et l'armée était animée du

¹ Hérodote, VI, 100.

On peut trouver dans un mot de Themistoklês une allusion à cette trahison chez les Erétriens (Plutarque, *Themistoklês*, c. 11).

On ne peut comprendre du tout l'histoire racontée par Héraclide de Pont (ap. Athenæ, XII, p. 536) d'un armement persan plus ancien qui avait attaqué Eretria et échoué ; elle ressemble plutôt à un mythe fait pour expliquer l'origine des grandes richesses possédées par la famille de Rallias, à Athènes — le *Λακκόπλουτος*.

Il y a dans Plutarque, *Aristeidês*, c. 5, une autre histoire, ayant le même objet explicatif.

² Hérodote, VI, 101, 102.

³ Platon, *Leg.*, III, p. 698, et *Menexène*, c. 10, p. 240 ; Diogène Laërte, III, 33 ; Hérodote, VI, 31 ; cf. Strabon, X, p. 446, qui attribue à Hérodote l'assertion de Platon au sujet de la *σαγήνησις* d'Eretria. Platon ne parle pas de la ville livrée par trahison.

Il est à remarquer que, dans le passage du traité *De Legibus*, Platon mentionne cette histoire (à propos des Perses ayant balayé le territoire d'Eretria et l'ayant dépouillé de tous ses habitants), avec quelque doute quant à sa vérité, et comme si c'était un bruit mis à dessein en circulation par Datis, dans l'idée d'effrayer les Athéniens. Mais, dans le *Menexène*, l'histoire est donnée comme si c'était un fait historique authentique.

⁴ Plutarque, *De Garrulitate*, c. 15, p. 510. On trouve près d'un siècle après les descendants de Gongylos l'Erétrien, qui, dans cette occasion, passa du côté des Perses, en possession d'une ville et d'un district en Mysia, que le roi de Perse avait accordés à leur aïeul. Hérodote ne mentionne pas Gongylos (Xénophon, *Helléniques*, III, 1, 6).

Cette reddition aux Perses attira aux Erétriens d'amères remarques à l'époque de la bataille de Salamis (Plutarque, Themistoklês, c. 11).

confiant espoir de bientôt remplir l'autre. Après s'être arrêté un petit nombre de jours à Eretria, et avoir déposé dans l'îlot voisin d'Ægilia les prisonniers faits récemment, il rembarqua son armée pour traverser en Attique ; il aborda dans la mémorable baie de Marathôn, sur la côte orientale, lieu indiqué par le despote Hippias, qui alors débarquait avec les Perses, vingt ans après son expulsion du gouvernement. Quarante-sept ans s'étaient écoulés depuis que, jeune homme, il avait effectué le même passage d'Eretria à Marathôn, conjointement avec son père Pisistrate, à l'occasion du second rétablissement de ce dernier. Dans cette première occasion, les forces qui accompagnaient le père avaient été incomparablement inférieures à celles qui maintenant secondaient le fils. Cependant elles s'étaient trouvées assez grandes pour le conduire à Athènes en triomphe, avec une faible opposition de la part des citoyens à la fois irrésolus et désunis. Et la marche d'Hippias de Marathôn à Athènes aurait été maintenant également facile, comme sans doute il croyait lui-même qu'elle le serait, tant dans les espérances qu'il concevait en état de veille que dans le rêve mentionné par Hérodote, — si les Athéniens qu'il trouvait n'eussent été des hommes essentiellement différents de ceux qu'il avait laissés.

Dans un autre chapitre j'ai déjà appelé l'attention sur ce grand renouvellement du caractère athénien, sous les institutions démocratiques qui avaient existé depuis la dépossession d'Hippias. Les modifications introduites dans la constitution par Kleisthenês avaient duré alors dix-huit ou dix-neuf ans, sans qu'aucun effort eût été fait pour les renverser par la violence. Les dix tribus, chacune avec ses dèmes constitutifs, étaient devenues une partie des habitudes établies du pays ; les citoyens s'étaient accoutumés à exercer une volonté véritable et se déterminant par elle-même, dans leurs assemblées politiques aussi bien que judiciaires ; tandis que même le sénat de l'Aréopage, renouvelé par les neuf archontes annuels choisis successivement qui passaient dans ce corps après leur année de charge, s'était aussi identifié en sentiment avec la constitution de Kleisthenês. Il restait sans doute des citoyens individuellement partisans en secret, et peut-être correspondants d'Hippias. Mais la masse des citoyens, à tous les degrés de l'échelle sociale, ne pouvait voir son retour qu'avec terreur et aversion. J'ai déjà dit dans un autre chapitre avec quel degré d'énergie nouvellement acquise la démocratie Athènes pouvait agir pour défendre le pays et les institutions. Mais malheureusement nous ne possédons que peu de particularités sur l'histoire athénienne, pendant la décade qui précède 490 avant J.-C. ; et nous ne pouvons pas suivre en détail le jeu du gouvernement. Toutefois la nouvelle forme qu'avait prise la politique athénienne devient en partie manifeste, si nous observons les trois chefs qui sont en relief à cette époque importante : — Miltiadês, Themistoklês et Aristeidês.

Le premier des trois était retourné à Athènes trois ou quatre ans avant l'époque de Datis, après une absence de six ou sept années dans la Chersonèse de Thrace, où il avait été primitivement envoyé par Hippias, vers l'an 517-516 avant J.-C., pour hériter des biens aussi bien que de la suprématie de son oncle l'œkiste Miltiadês. En qualité de despote de la Chersonèse, et de l'un des sujets de la Perse, il avait été parmi les Ioniens qui accompagnaient Darius au Danube dans son expédition contre les Scythes ; il avait été l'auteur de ce mémorable conseil qu'Histiaïos et les autres despotes n'avaient pas jugé de leur intérêt de suivre, — à savoir de détruire le pont et de laisser périr l'armée des Perses. Par la suite il n'avait pu rester d'une manière permanente dans la Chersonèse, pour des raisons qui ont été signalées auparavant ; mais il semble l'avoir occupée

pendant la période de la révolte ionienne¹. Quelle part prit-il à la révolte, c'est ce que nous ignorons. Toutefois, il profita du temps où les satrapes persans étaient occupés à la réprimer, et où ils avaient perdu l'empire de la mer, pour chasser, conjointement avec des forces venues d'Athènes, et la garnison persane et les habitants pélasgiques des îles de Lemnos et d'Imbros. Mais l'extinction de la révolte ionienne le menaça de ruine. Quand la flotte phénicienne, dans l'été qui suivit la prise de Milêtos, fit son apparition triomphante dans l'Hellespont, il fut forcé de se sauver rapidement à Athènes avec ses amis les plus proches et ses biens disponibles, et avec une petite escadre de cinq vaisseaux. Un de ces vaisseaux, commandé par son fils Metiochos, fut réellement pris entre la Chersonèse et Imbros ; et les Phéniciens étaient surtout désireux de s'emparer de Miltiadès lui-même², parce qu'il était personnellement odieux à Darius, à cause du conseil énergique qu'il avait donné de détruire le pont sur le Danube. En arrivant à Athènes, après avoir échappé à la flotte phénicienne, il fut cité devant le tribunal populaire pour un prétendu mauvais gouvernement dans la Chersonèse, ou pour ce qu'Hérodote appelle *son despotisme* qu'il y avait exercé³. Probablement les Athéniens établis dans cette péninsule pouvaient avoir de bonnes raisons de se plaindre de lui, — d'autant plus qu'il avait emporté avec lui les maximes de gouvernement régnant à Athènes sous les Pisistratides, et qu'il avait à sa solde un corps de mercenaires thraces. Cependant le peuple d'Athènes l'acquitta avec honneur, probablement en partie à cause de la réputation qu'il avait acquise comme vainqueur de Lemnos⁴ ; et il fut l'un des dix généraux de la république élus annuellement pendant l'année de cette expédition des Perses, — choisis au commencement de l'année attique, peu après le solstice d'été, à un moment où Datis et Hippias avaient réellement mis à la voile, et où l'on connaissait leur approche.

Le caractère de Miltiadès est un modèle de grande bravoure et de grande énergie, — qualités extrêmement utiles à son pays dans la crise actuelle, et d'autant plus utiles qu'il avait les motifs les plus forts pour les déployer, à cause de l'hostilité personnelle de Darius à son égard. Cependant il n'appartient pas particulièrement à la démocratie de Kleisthènes, comme ses contemporains plus jeunes Themistoklès et Aristeidès. Ces deux derniers sont des spécimens d'une classe d'hommes nouvelle à Athènes depuis l'expulsion d'Hippias, et faisant un frappant contraste avec Pisistrate, Lykurgue et Megaklès, les chefs politiques de la précédente génération. Themistoklès et Aristeidès, quelque différents qu'ils soient par leur nature, se ressemblent en ce qu'ils sont des politiques de l'ordre démocratique, exerçant un ascendant sur le peuple, et avec son aide, — consacrant leur temps à l'accomplissement des devoirs publics et aux fréquentes discussions qui s'élevaient dans les assemblées politiques et judiciaires du peuple, — manifestant ces pouvoirs combinés d'action, de compréhension et de discours persuasif qui accoutumaient graduellement les citoyens à les regarder comme des conseillers aussi bien que comme des chefs, — mais toujours soumis à une critique et à une accusation de la part de rivaux malveillants et exerçant

¹ Le chapitre d'Hérodote (VI, 40) relatif aux aventures de Miltiadès est extrêmement embarrassant, comme je l'ai déjà fait remarquer dans une note précédente ; et Wesseling pense qu'il renferme des difficultés chronologiques que nos mss. actuels ne nous permettent pas d'éclaircir. Ni Schweighaeuser, ni l'explication citée dans une note de Baehr ne sont satisfaisants.

² Hérodote, VI, 43-104.

³ Hérodote, VI, 39-104.

⁴ Hérodote, VI, 132. — *i. e.* avant la bataille de Marathôn. Pour savoir combien sa réputation avait grandi par la conquête de Lemnos, v. Hérodote, VI, 138.

cette rivalité mutuelle avec une âpreté constamment croissante. Au lieu de l'Attique désunie et pleine des factions armées qui la déchirent, comme elle l'avait été quarante ans auparavant, — les Diakrii sous un homme, et les Parali et les Pedieis sous d'autres, — nous trouvons maintenant l'Attique une et indivisible ; enrégimentée en un corps d'auditeurs réguliers dans la Pnyx, nommant les magistrats et les astreignant à une responsabilité, et prête à écouter Themistoklès, Aristeidès, ou tout autre citoyen qui peut exciter son attention.

Ni Themistoklès ni Aristeidès ne pouvaient se vanter d'une lignée de dieux et de héros, comme l'Æakide Miltiadès. Tous deux ils étaient de condition et de position moyennes. Aristeidès, fils de Lysimachos, était des deux côtés de sang athénien pur ; mais l'épouse de Neoklès, père de Themistoklès, était une femme étrangère de Thrace ou de Karia ; et une telle alliance n'a rien de surprenant, puisque Themistoklès doit être né pendant la dynastie des Pisistratides, alors que l'état d'un citoyen athénien n'avait pas encore acquis son importance politique. Il existait un contraste marqué entre ces deux hommes éminents, — les points qui étaient les plus saillants dans l'un étant relativement défectueux dans l'autre. Dans le portrait de Themistoklès, que nous avons l'avantage de trouver brièvement esquissé par Thucydide, le trait signalé le plus expressément, c'est sa force immense d'invention et de conception spontanées, sans aucune aide préalable soit d'enseignement, soit de pratique graduelle. La puissance d'une nature dénuée de secours¹ ne se montra jamais d'une manière si frappante que chez lui. Il comprenait les complications d'un embarras présent, et devinait les chances d'un mystérieux avenir avec une égale sagacité et une égale promptitude. Le bon expédient semblait briller soudainement à son esprit, même dans les cas les plus embarrassants, sans la moindre nécessité d'y songer à l'avance. Il n'était pas moins distingué par l'audace et les ressources dans l'action : quand il était engagé dans des affaires combinées, sa capacité supérieure le désignait aux autres comme chef à suivre, et aucune chose, quelque étrangère qu'elle fût à son expérience, ne le prit jamais par surprise ni ne l'arrêta complètement. Tel est le portrait remarquable que Thucydide fait d'un compatriote dont la mort coïncidait presque pour le temps avec sa propre naissance. La conception prompte et l'universalité naturelles chez Themistoklès formaient probablement dans l'esprit de l'historien un contraste avec l'instruction plus approfondie et la soigneuse étude préliminaire avec lesquelles les hommes d'État de son propre temps, — et Periklès particulièrement, le plus grand de tous, — abordaient l'examen et la discussion des affaires publiques. Themistoklès n'avait pas reçu de leçons des philosophes, des sophistes et des rhéteurs, — qui étaient les maîtres des jeunes gens de bonne naissance à l'époque de Thucydide, et dont Aristophane, le contemporain de ce dernier, se moquait si impitoyablement, — disant qu'un tel enseignement était pire que tout, et vantant, par comparaison, le courage illettré, avec de simples connaissances gymnastiques, des vainqueurs de Marathôn². Rien ne prouve dans l'esprit de Thucydide un mépris si injuste à l'égard de sa propre époque. Les mêmes termes d'opposition se présentent tacitement à sa pensée, mais il paraît considérer la grande capacité de Themistoklès comme étant plutôt un objet d'étonnement,

¹ Thucydide, I, 138.

² Voir le contraste entre l'ancienne et la nouvelle éducation, tel qu'il est présenté dans Aristophane, *Nubes*, 957-1003 ; et Ranæ, 1067.

Au sujet de l'éducation de Themistoklès, comparée à celle des contemporains de Periklès, v. aussi Plutarque, *Themistoklès*, c. 2.

puisqu'elle jaillit sans cette culture préliminaire qui avait contribué à former Periklès.

Le caractère général donné par Plutarque¹, bien que beaucoup de ses anecdotes soient à la fois insignifiantes et apocryphes, s'accorde tout à fait avec la brève esquisse de Thucydide que nous venons de citer. Themistoklès avait une passion sans bornes, — non seulement pour la gloire, en ce que les lauriers de Miltiadès conquis à Marathôn l'empêchaient de dormir, — mais encore pour le faste de toute sorte. Il était empressé de rivaliser avec des hommes plus riches que lui par une représentation brillante, — grande source, bien que n'étant pas la seule, de popularité à Athènes ; — et il n'était pas du tout scrupuleux pour se procurer les moyens d'y parvenir. Outre qu'il était assidu aux séances de l'Ekklesia et du Dikastêrion, il connaissait la plupart des citoyens de nom, et était toujours prêt à leur donner des conseils pour leurs affaires particulières. En outre, il possédait toute la tactique d'un homme de parti expérimenté dans l'art de se concilier des amis politiques et de vaincre des ennemis politiques. Et bien que, dans la première partie de sa vie, il fût sincèrement appliqué à élever et à agrandir sa patrie, et que, dans quelques occasions très critiques, il fût pour cela d'un prix inexprimable, cependant en général sa moralité était aussi peu scrupuleuse que son intelligence était élevée. On le trouvera livré à une corruption honteuse dans l'exercice du pouvoir, et employant des moyens tortueux parfois, il est vrai, pour des buts en eux-mêmes honorables et patriotiques, mais parfois aussi seulement pour s'enrichir. Il termina une vie glorieuse par des années de profonde disgrâce, avec la perte de toute estime et de toute fraternité hellénique, — riche, exilé, traître et pensionnaire du Grand Roi, engagé à détruire son propre ouvrage antérieur de délivrance accompli par la victoire de Salamis.

Quant à Aristeidès, nous ne possédons malheureusement pas de portrait de lui tracé par la main de Thucydide. Cependant son caractère est si simple et si bien lié, que nous pouvons sans danger accepter le bref mais entier éloge d'Hérodote et de Platon, développé comme il l'est dans la biographie de Plutarque et de Cornélius Nepos², quelque peu de foi que nous puissions ajouter aux détails donnés par ce dernier. Aristeidès était inférieur à Themistoklès en ressources, en promptitude, en flexibilité, en pouvoir de lutter avec les difficultés ; mais il lui était incomparablement supérieur, aussi bien qu'à ses autres rivaux et à ses autres contemporains, en intégrité publique et privée ; inaccessible aux tentations pécuniaires, aussi bien qu'à d'autres influences séductrices, et méritant aussi bien qu'obtenant le plus haut degré de confiance personnelle. On le représente comme l'ami particulier de Kleisthenès, le premier fondateur de la démocratie³, — comme suivant une ligne droite et unique dans la vie politique, sans s'inquiéter des liens de parti, ni se soucier soit de se faire des amis, soit d'offenser des ennemis ; — comme ne reculant pas à dénoncer les pratiques corrompues, quel que fût celui qui les commit ou les soutint ; — comme acquérant pour lui-même le surnom élevé de Juste, non moins par ses sentences judiciaires rendues en qualité d'archonte que par son équité dans des décisions privées, et même par sa sincérité dans des discussions politiques, — et comme manifestant, dans tout le cours d'une longue vie publique remplie d'occasions séduisantes, une droiture sans défaut et au-dessus de tout soupçon, reconnue

¹ Plutarque, *Themistoklès*, c. 3, 4, 5 ; Cornélius Nepos, *Themistoklès*, c. 1.

² Hérodote, VIII, 79 ; Platon, *Gorgias*, c. 172.

³ Plutarque (*Aristeidès*, c. 1-4 ; *Themistoklès*, c. 3 : *An seni sit gerenda respublica*, c. 12, p. 790 ; *Præcepta Reip. Gerend.* c. 2, p. 805).

également par son acerbe contemporain le poète Timokreôn, et par les alliés d'Athènes, auxquels il imposa le tribut pour la première fois¹. Peu des principaux hommes dans quelque partie de la Grèce que ce fût étaient sans avoir quelque tache sur leur réputation, méritée ou non, sous le rapport de la probité pécuniaire. Mais quiconque était notoirement reconnu comme possédant cette qualité essentielle acquérait, grâce à elle, un empire plus fort sur l'estime publique que celui qu'il pouvait devoir même à des talents éminents. Thucydide place une probité remarquable parmi les premières des nombreuses qualités supérieures que possédait Periklès² ; tandis que Nikias, égal à lui sous ce rapport, bien que comparablement inférieur sous tout autre, lui dut une partie plus considérable encore de cette confiance exagérée que le peuple athénien continua si longtemps d'avoir en lui. Les talents d'Aristeidès, — bien qu'ils fussent apparemment suffisants pour toutes les occasions dans lesquelles il était engagé, et inférieurs seulement quand nous le comparons à un homme aussi remarquable que Themistoklès, — étaient effacés par cette probité incorruptible qui, toutefois, tout en lui assurant l'estime générale, lui suscita un assez grand nombre d'ennemis privés parmi les intrigants qu'il dévoila, et même quelque jalousie de la part de personnes qui l'entendaient proclamer avec une ostentation blessante. On nous dit qu'un citoyen illettré de la campagne donna son vote d'ostracisme et exprima son déplaisir contre Aristeidès³, sur le simple motif qu'il était fatigué de l'entendre toujours appeler le Juste. Or la pureté de l'homme le plus honorable ne supportera pas d'être l'objet d'éloges si emphatiques, comme s'il était le seul homme honorable dans le pays. Moins elle sera présentée avec importunité, et plus elle sera sentie profondément et sincèrement, et l'histoire à laquelle nous venons de faire allusion, qu'elle soit vraie ou fausse, explique cette réaction naturelle de sentiment produite par d'absurdes panégyristes, ou peut-être par de perfides ennemis prenant le masque de panégyristes, qui proclamaient Aristeidès comme le Juste par excellence de l'Attique, au point de blesser la dignité légitime de toute autre personne. Cependant ni des amis indiscrets ni d'artificieux ennemis ne purent lui enlever l'estime durable de ses compatriotes, dont il jouit jusqu'à la fin de sa vie, bien qu'avec des intervalles de défaveur de leur part. Il fut banni par l'ostracisme pendant une partie de la période qui s'écoula entre la bataille de Marathôn et celle de Salamis, à une époque où la rivalité qui existait entre lui et Themistoklès était si violente qu'ils ne pouvaient pas rester tous les deux à Athènes sans péril ; mais les dangers que courut Athènes pendant les invasions de Xerxès le ramenèrent avant que les dix ans d'exil fussent expirés. Sa fortune, très modeste dans l'origine, fut encore diminuée pendant le cours de sa vie, de sorte qu'il mourut très pauvre, et que l'État fut obligé de prêter assistance à ses enfants.

Tels étaient les caractères de Themistoklès et d'Aristeidès, les deux premiers chefs produits par la démocratie athénienne. Un demi-siècle avant, Themistoklès aurait été un actif partisan dans la faction des Parali ou des Pedieis, tandis qu'Aristeidès serait probablement resté un citoyen inaperçu. A l'époque actuelle de l'histoire athénienne, les caractères de soldat, de magistrat et d'orateur étaient intimement unis dans un citoyen que sa distinction mettait en évidence, bien qu'ils tendissent de plus en plus à se séparer pendant le siècle et demi suivant. Aristeidès et Miltiadès furent tous deux choisis parmi les dix généraux, chacun pour sa tribu respective, pendant l'année où Datis, dans son expédition,

¹ Timokreôn, ap. Plutarque, *Themistoklès*, c. 21.

² Thucydide, II, 65.

³ Plutarque, *Aristeidès*, c. 1.

traversa la mer -Égée, et probablement même après qu'on sut que cette expédition était en route. De plus, nous sommes amené à soupçonner, d'après un passage de Plutarque, que Themistoklès aussi fut général de sa tribu dans la même occasion¹, bien que ce soit douteux ; mais il est certain qu'il combattit à Marathôn. Les dix généraux avaient conjointement le commandement de l'armée ; chacun d'eux, à son tour, l'exerçant pendant un jour. Outre les dix, le troisième archonte ou polémarque était considéré comme onzième dans le conseil de guerre. Le polémarque de cette année était Kallimachos d'Aphidnæ².

Tels étaient les chefs des forces militaires, et dans une grande mesure les administrateurs des affaires étrangères, au moment où les quatre mille Klêruchi ou colons athéniens établis en Eubœa, — s'échappant d'Eretria, alors investie par les Perses, — vinrent dire à leurs compatriotes, dans leur patrie, que la chute de cette ville était imminente. Il était évident que l'armée des Perses s'avancerait sur-le-champ d'Eretria contre Athènes. Peu de jours après, Hippias les débarquait à Marathôn.

Nous n'avons pas de détails sur le sentiment qui régna alors à Athènes. Mais sans doute l'alarme ne fut guère inférieure à celle qu'on avait ressentie à Eretria. Les avis n'étaient pas unanimes quant aux mesures convenables à prendre, et il ne manquait pas non plus de soupçons de trahison. On envoya immédiatement à Sparte Pheidippidès le courrier pour solliciter du secours ; et telle fut sa célérité prodigieuse, qu'il accomplit ce voyage de 150 milles (= 241 kil. 390 m.) à pied en quarante-huit heures³. Révélant aux éphores qu'Eretria était déjà asservie, il les supplia de donner leur aide pour sauver du même destin Athènes, la plus ancienne ville de la Grèce. Les autorités spartiates s'empressèrent de promettre leur aide ; mais, par malheur, c'était alors le neuvième jour de la lune. Une ancienne loi ou un ancien usage leur défendait de marcher, ce mois-là du moins, pendant le dernier quartier, avant la pleine lune ; mais, après la pleine lune, ils s'engagèrent à marcher sans délai. Un retard de cinq jours à ce moment critique pouvait être la ruine totale de la ville en danger ; cependant la raison alléguée ne paraît pas avoir été un prétexte de la part des Spartiates. Ce n'était qu'un attachement opiniâtre et aveugle à une ancienne habitude, ténacité que nous verrons diminuer, sinon disparaître complètement, à mesure que nous avancerons dans leur histoire⁴. Il est vrai que le retard qu'ils mirent à marcher pour délivrer l'Attique de Mardonios, onze ans plus tard, en s'exposant au danger imminent de s'aliéner Athènes et de ruiner la cause hellénique, marque la même lenteur égoïste. Mais il est sûr que la raison donnée actuellement avait tout à fait l'air d'un prétexte, de sorte que les Athéniens ne pouvaient se laisser aller à une assurance certaine que les troupes spartiates partirait même lorsque la pleine lune serait venue.

Sous ce rapport la réponse rapportée par Pheidippidès fut nuisible, en ce qu'elle contribua à augmenter cette incertitude et cette indécision qui régnaient déjà parmi les dix généraux, quant aux mesures à prendre pour affronter les envahisseurs. Peut-être en partie comptant sur ce secours spartiate attendu, cinq des dix généraux étaient décidément contraires à un engagement immédiat

¹ Plutarque, *Aristeidês*, c. 5.

² Hérodote, VI, 109, 110.

³ M. Kinneir fait remarquer que les Cassides persans, ou messagers à pied, voyagent pendant plusieurs jours de suite en faisant soixante ou soixante-dix milles par jour (*Geographical Memoir of Persia*, p. 44).

⁴ Hérodote, IX, 7-10.

avec les Perses ; tandis que Miltiadès, avec les quatre autres, conseillait énergiquement de ne pas perdre un moment pour amener l'ennemi à combattre, sans laisser le temps aux timides et aux traîtres d'établir de correspondance avec Hippias, et de prendre quelque mesure active pour paralyser toute action combinée de la part des citoyens. Ce débat si important, dont dépendait le sort d'Athènes, Hérodote dit qu'il survint à Marathon, après que l'armée fut sortie et s'y fut postée en vue des Perses, tandis que Cornélius Nepos rapporte qu'il s'était élevé avant que l'armée eût quitté la ville, — sur la question de savoir s'il était prudent de rencontrer l'ennemi en rase campagne, ou de limiter la, défense à la ville et au rocher sacré. Quelque inexact que soit cet auteur en général, son assertion semble ici plus probable que celle -d'Hérodote. Car il est difficile que les dix généraux fussent sortis d'Athènes pour aller à Marathôn sans avoir auparavant résolu de combattre ; de plus, la question entre combattre en rase campagne ou résister derrière les murailles, qui s'était déjà élevée à Eretria, semble être le point naturel auquel devaient s'arrêter les cinq généraux moins confiants. Et probablement, en effet, Miltiadès lui-même, si l'on eût refusé un engagement immédiat, aurait préféré conserver la possession d'Athènes, et empêcher qu'un mouvement déloyal n'y éclatât, plutôt que de rester inactif sur les collines, guettant les Perses à Marathôn, avec le danger qu'un détachement de leur nombreuse flotte fit voile autour de Phalêron, et divisât ainsi par une double attaque et la cité et le camp.

Quoi qu'il en soit, le partage égal d'opinion entre les dix généraux, qu'il se soit manifesté à Marathôn ou à Athènes, est certain. Miltiadès avait à attendre le vote prépondérant du polémarque Kallimachos. Il lui représenta énergiquement le danger d'un délai, avec la chance d'une intrigue perfide survenant pour exciter la désunion entre les citoyens, et augmenter leurs alarmes. Rien ne pouvait empêcher une telle trahison d'éclater, avec toutes les terribles conséquences d'asservissement aux Perses et à Hippias, si ce n'est une attaque hardie, décisive et immédiate, dont lui (Miltiadès) était prêt à garantir le succès. Heureusement pour Athènes, le polémarque embrassa l'opinion de Miltiadès ; tandis que les mouvements séditieux qui se préparaient ne se manifestèrent qu'après que la bataille fut gagnée. On constate qu'Aristeidès et Themistoklès secondèrent chaudement tous deux Miltiadès dans cette proposition, tandis que tous les autres généraux consentirent à lui céder leur jour de commandement, de manière à faire de lui, autant qu'ils le pouvaient, le seul chef de l'armée. On dit que ce dernier attendit le jour de son tour régulier avant d'engager la bataille¹. Cependant, en considérant l'ardeur qu'il déploya pour amener une action immédiate et décisive, nous ne pouvons supposer qu'il ait souffert aucun ajournement sérieux pour une pareille formalité.

Pendant que l'armée était rassemblée sur le terrain consacré à Hêraklès, près de Marathôn, avec les Perses et leur flotte occupant la plaine et le rivage au pied des hauteurs, et qu'ils se préparaient à une action immédiate, — elle fut rejointe par toutes les forces de la petite ville de Platée, consistant en mille hoplites environ, qui s'étaient rendus directement de leur propre ville dans ce lieu, en longeant la chaîne septentrionale du Kithærôn et en traversant Dekeleia. On ne nous dit pas s'ils y avaient été appelés. Très probablement les Athéniens n'avaient jamais songé à demander de secours à ce voisin de si peu d'importance, en faveur duquel ils s'étaient engagés dans une longue querelle

¹ Hérodote, VI, 110.

avec Thèbes et la ligue bœôtienne¹. Leur arrivée dans cette importante occasion semble avoir été un effort spontané de gratitude auquel on ne doit pas moins applaudir, parce que leurs intérêts étaient réellement compris dans ceux d'Athènes, — puisque, si cette dernière ville avait été vaincue, rien n'aurait pu empêcher Platée d'être soumise par les Thébains. Cependant plus d'une ville grecque aurait écarté à la fois un mouvement généreux et un calcul raisonnable, dans la crainte de provoquer un nouvel et terrible ennemi. Si nous pouvons rassembler dans notre imagination toutes les circonstances du cas, — ce qui demande quelque effort à faire, parce que nos autorités viennent de générations postérieures, après que la Grèce avait cessé de craindre les Perses, — nous comprendrons que cette marche volontaire de toutes les forces plataëennes vers Marathôn est un des incidents les plus touchants de toute l'histoire grecque. Elle produisit en général sur Athènes une impression indélébile, rappelée même plus tard dans les prières du héraut athénien², et reconnue par le don fait aux Plataëens des droits civils complets (vraisemblablement sans les droits politiques) de citoyens athéniens. Quant aux Athéniens rangés alors à Marathôn, son effet doit avoir été sur leur esprit puissant et encourageant à un point indicible. C'était une preuve qu'ils n'étaient pas complètement isolés de la Grèce, c'était une compensation et un stimulant inattendus dans des circonstances si hasardeuses.

Quant aux deux armées ennemies à Marathôn, on nous dit qu'il y avait dix mille hoplites athéniens, soit en y comprenant les mille qui vinrent de Platée, soit sans les compter³. Ce renseignement n'est nullement improbable, bien qu'il ne vienne pas d'Hérodote, qui, dans le cas actuel, est notre seule autorité réellement importante, et qui ne mentionne pas de total numérique. Dans le fait, le nombre nommé peut paraître plus petit que nous ne l'aurions cru, en considérant que pas moins de quatre mille klèruchi ou citoyens établis au dehors venaient d'arriver d'Eubœa. Une troupe suffisante de citoyens doit naturellement avoir été laissée derrière pour défendre la ville. Quant aux Perses, on ne peut dire que nous connaissions leurs forces, et il n'y a rien de certain, si ce n'est qu'ils étaient de beaucoup supérieurs aux Grecs. Nous apprenons d'Hérodote que leur armement consistait dans l'origine en six cents vaisseaux de guerre ; mais on ne nous dit pas combien il y avait de transports séparés; de plus, à mesure qu'ils traversaient la mer Ægée; ils s'étaient procuré des renforts qu'ils tiraient des îles successivement conquises. Les équipages réunis à bord de tous leurs vaisseaux doivent avoir été entre cent cinquante et deux cent mille hommes. Toutefois, dans ce nombre, combien y avait-il de combattants; ou combien d'entre eux combattirent-ils réellement à Marathôn, c'est ce que nous n'avons pas le moyen de déterminer⁴. Il y avait une certaine quantité de cavalerie et quelques navires

¹ Hérodote, VI, 108-112.

² Thucydide, III, 55.

³ Selon Justin, il y avait 10.000 Athéniens, outre 1.000 Plataëens. Cornélius Nepos, Pausanias et Plutarque donnent 10.000 comme la somme totale des deux. Justin, II, 9; Cornélius Nepos, *Miltiadês*, c. 4; Pausanias, IV, 25, 5; V, 20, 2; cf. aussi Suidas, v. *Ἰννιαç*.

Heeren (*De Fontibus Trogi Pompeii, Dissert.* II, 7) affirme que Trogue ou Justin suit Hérodote pour tout ce qui concerne les invasions des Perses en Grèce. Il ne peut avoir comparé attentivement ces deux auteurs; car Justin non seulement avance plusieurs faits qui ne se trouvent pas dans Hérodote, mais il est en désaccord avec ce dernier sur quelques détails qui ne sont pas sans importance.

⁴ Justin (II, 9) dit que le total de l'armée des Perses était de 600.000, et qu'il en périt 200.000. Platon (*Ménexène*, p. 240) et Lysias (*Orat. Funèbr.*, c. 7) parlent du total des Perses comme étant 500.000 hommes. Valère Maxime (V, 3), Pausanias (IV, 25) et Plutarque (*Parallel. Græc. ad init.*) donnent 300.000 hommes. Cornélius Nepos (*Miltiadês*, c. 5) avance le total plus modéré de 110.000 hommes.

préparés exprès pour le transport des chevaux. De plus, Hérodote nous dit qu'Hippias choisit la plaine de Marathôn comme lieu de débarquement, parce que c'était l'endroit de l'Attique le plus commode pour des mouvements de cavalerie, — bien qu'il soit singulier que dans la bataille la cavalerie ne soit pas mentionnée.

Marathôn, situé prias d'une baie sur la côte orientale de l'Attique, et dans une direction E.-N.-E. d'Athènes, est séparé par la haute chaîne du mont Pentelikos de la -ville, avec laquelle il communiquait par deux routes, l'une au nord, l'autre au sud de cette montagne. De ces deux routes, celle du nord, à la fois la plus courte et la plus difficile, a vingt-deux milles (= 35 kil. 400) de long; celle du sud, — plus longue mais plus aisée et la seule praticable pour des chariots, — a vingt-six milles (= 41 kil. 840) de long, ou environ six heures et demie de marche calculée. Elle passait entre les monts Pentelikos et Hymettos, par les anciens dêmes de Gargêttos et de Pallênê, et c'était la route qu'avaient suivie, pour retourner à Athènes, Pisistrate et Hippias, quand ils débarquèrent à Marathôn quarante-sept ans auparavant. La baie de Marathôn, abritée par un cap avancé dut côté du nord, offre à la fois une eau profonde et un rivage commode pour débarquer; tandis que *la plaine* (dit un soigneux observateur moderne)¹ *s'étend cri une surface parfaitement unie le long de cette belle baie, et elle a en longueur*

V. les observations sur la bataille de Marathôn faites et par le colonel Leake et par M. Finlay, qui ont examiné et décrit la localité : Leake, on *the Demi of Attica*, in *Transactions of the Royal Society of Literature*, vol. II, p. 160 sqq.; et Finlay, on *the Battle of Marathôn*, dans les mêmes *Transactions*, vol. III, p. 360-380, etc.

Tous deux ont donné des remarques sur le nombre probable des armées assemblées; mais il n'y a réellement pas de matériaux, même pour une conjecture probable, par rapport aux Perses. Le silence d'Hérodote (que nous trouverons ci-après très minutieux quant au nombre de l'armée commandée par Xerxês) semble montrer qu'il n'avait pas de renseignement auquel il pût se fier. Son récit de la bataille de Marathôn le présente dans un honorable contraste avec les auteurs inexacts et vantards qui le suivirent. Car, bien qu'il ne nous dise pas beaucoup et qu'il reste d'une manière déplorable au-dessous de ce que nous aimerions à savoir, cependant tout ce qu'il dit est raisonnable, et probable quant à la manière d'agir des deux armées ; et le peu qu'il avance devient plus croyable pour ce même motif, — que c'est si peu de chose, — en montrant qu'il se renferme strictement dans ses autorité.

Il n'y arien dans le récit d'Hérodote qui nous fasse croire qu'il eût jamais visité le champ de bataille de Marathôn.

¹ V. M. Finlay, on *the Battle of Marathon*, *Transactions*, etc., vol. III, p. 364, 368, 383, *ut supra*; cf. Hobhouse (Lord Broughton), *Journey in Albania*, I, p. 432.

Le colonel Leake pense que l'ancienne, ville de Marathôn n'était pas sur l'emplacement exact de la ville moderne, mais dans un endroit appelé Vrana, un peu au sud de Marathôn (Leake, on *the Demi of Attica*, in *the Transactions of the Royal Society of Literature*, 1829, vol. II, p. 166).

Au-dessous de ces deux points, fait-il observer, (les tumuli de Vrana et la colline de Kotroni), *la plaine de Marathôn s'étend jusqu'au rivage de la baie, qui est à une distance d'environ deux milles (= 3 kil. 200 m.) de l'ouverture de la vallée de Vrana. On y cultive assez bien le blé, et c'est un des endroits les plus fertiles de l'Attique, bien qu'exposé d'une façon un peu incommode à des inondations causées par les deux torrents qui le traversent, particulièrement celui de Marathôn. D'après Lucien (in Icaro-Menippo), il paraît que les contrées entourant Ænoê étaient signalées pour leur fertilité, et un poète égyptien du cinquième siècle a célébré les vignes et les oliviers de Marathôn. Il est naturel de supposer que les vignes occupaient les terrains montants; et il est probable que les oliviers étaient surtout placés dans les deux vallées, oit l'on eu voit encore quelques-uns ; en effet, quant à la plaine elle-même, les circonstances de la bataille portent à croire qu'elle était anciennement aussi dépourvue d'arbres qu'elle l'est aujourd'hui* (Leake, on *the Demi of Attica*, *Trans. of Roy. Soc. of Literature*, vol. II, p. 162).

Le colonel Leake dit, relativement à la propriété du terrain de Marathôn pour des mouvements de cavalerie : *Comme je traversais à cheval la plaine de Marathôn avec un paysan de Vrana, il me fit remarquer que c'était un bel emplacement pour un combat de cavalerie. Aucun des Marathoniens modernes n'était au-dessus de la condition de laboureur; ils avaient entendu dire qu'une grande bataille s'y était livrée, mais c'est tout ce qu'ils savaient* (Leake, *ut sup.*, II, p. 175).

environ six milles (9 kil. 650), et en largeur jamais moins de un mille et demi (2 kil. 400) environ. Deux marais bornent les extrémités de la plaine; celui du sud n'est pas très considérable, et il est presque sec à la fin des grandes chaleurs; mais celui du nord, qui en général couvre plus d'un mille carré, offre plusieurs parties qui en toute saison sont infranchissables. Tous deux cependant laissent entre eux et la mer une plage large, ferme et sablonneuse. L'égalité non interrompue de la plaine est à peine relevée par un seul arbre; et un amphithéâtre de collines rocheuses et d'âpres montagnes la sépare du reste de l'Attique ; et c'est sur ses cimes plus basses que quelques sentiers roides et difficiles communiquent avec les districts de l'intérieur.

La position occupée par Miltiadês avant la bataille, prouvée telle pour tous les Athéniens dans la suite par le bois sacré d'Héraclès, près de Marathôn, était probablement sur une partie du terrain élevé dominant cette plaine. Cornélius Nepos nous dit qu'il la défendit contre les attaques de la cavalerie persane par un abatis d'arbres obstruant l'approche. Les Perses occupaient une position dans la plaine; leur flotte était rangée le long de la plage, et Hippias lui-même leur assigna leurs places pour la bataille¹. Les Perses indigènes et les Sakæ, les meilleures troupes de toute l'armée furent placés au centre, qu'ils considéraient comme le poste d'honneur², et oit se tenait le roi de Perse lui-même, quand il assistait à un combat. Les Grecs regardaient comme tel l'aile droite, et le polémarque Kallimachos en avait le commandement. Les hoplites étaient disposés dans l'ordre de leurs tribus respectives, de droite à gauche, et à l'extrême gauche étaient les Plataëns. Il était nécessaire que Miltiadês présentât un front égal ou presque égal à celui de l'armée persane plus nombreuse, afin d'éviter d'être pris en flanc. Dans ce but, il rangea les tribus centrales, qui comprenaient la Leontis et l'Antiochis, en rangs peu profonds et occupant une largeur considérable de terrain, tandis que chacune des ailes était dans un ordre plus fort et plus profond, de manière à rendre son attaque efficace des deux côtés. Toute son armée consistait en hoplites, avec quelques esclaves comme suite non armée ou armée à la légère, mais sans archers ni cavalerie. Et les Perses n'ont pas pu être non plus très forts dans cette arme, si l'on songe qu'il avait fallu transporter leurs chevaux au delà de la mer Ægée ; mais la position élevée de Miltiadês leur permettait de se rendre quelque compte du nombre d'hommes qu'il avait sous son commandement, et l'absence complète de cavalerie dans son armée ne pouvait que fortifier la confiance qu'avait inspirée à leurs généraux une longue carrière de victoires non interrompue.

A la fin, les sacrifices dans le camp grec furent favorables à une bataille. Miltiadês, qui avait tout à gagner à en venir immédiatement aux prises, ordonna à son armée de franchir au pas de course l'intervalle d'un mille qui séparait les deux armées. Ce rapide mouvement en avant, accompagné du cri de guerre ou

¹ Hérodote, VI, 107.

² Plutarque, *Symposiac.*, 1, 3, p. 619 ; Xénophon, *Anabase*, I, 8, 21 ; Arrien, II, 8, 18 ; III, 11, 16. Nous pouvons comparer avec cet ordre de bataille établi des armées des Perses, celui des armées des Turcs, adopté et constamment observé toujours depuis la victoire d'Iconium, en 1386, gagnée sur les Caramaniens par Amurat Ier. Les troupes européennes (ou celles de Roumélie) occupent l'aile gauche ; les troupes asiatiques (ou celles d'Anatolie) l'aile droite; les janissaires sont au centre. Le Sultan, ou le grand vizir, entouré de la cavalerie nationale ou spahis, est au point central de toute l'armée (von Hammer, *Geschichte der Osmannischen Reichs*, 1. Y, vol. 1, p. 199).

Au sujet de l'honneur qu'on attachait à occuper l'aile droite dans une armée grecque, voir en particulier la dispute qui s'éleva entre les Athéniens et les Tégéates avant la bataille de Platée (Hérodote, IX, 27). C'est le poste assigné aux rois héroïques de la guerre légendaire (Euripide, *Suppliques*, 657).

pæan, qui animait toujours la charge du soldat grec, stupéfia l'armée des Perses. Ils le considèrent comme un acte de courage désespéré touchant à la folie, dans un corps non seulement petit, mais dénué de cavalerie ou d'archers, — mais en même temps ils sentirent diminuer en eux la conscience de leur supériorité. Il paraît qu'on s'en souvint longtemps aussi chez les Grecs comme du trait caractéristique particulier de la bataille de Marathôn, et Hérodote nous dit que les Athéniens furent les premiers Grecs qui aient jamais chargé en courant¹. Il eut sans doute un effet avantageux en mettant la cavalerie et les archers des Perses relativement hors d'état de nuire; mais nous pouvons supposer avec raison qu'il jeta aussi le désordre dans les rangs athéniens, et que, quand les hoplites atteignirent le front des Perses, ils étaient à la fois hors d'haleine et n'avaient plus la fermeté nécessaire pour présenter cette ligne de lances et de boucliers qui constituaient leur force. Sur les deux ailes, où les files étaient profondes, ce désordre ne produisit pas d'effet funeste; les Perses, après une certaine résistance, furent vaincus et repoussés. Mais, dans le centre, où les files étaient peu profondes, et où de plus étaient postés les Perses indigènes et d'autres troupes d'élite de l'armée, les hoplites athéniens, en désordre et hors d'haleine, se trouvèrent dans des difficultés beaucoup plus grandes. Les tribus Leontis et Antiochis, ayant parmi elles Themistoklès et Aristeidès, furent réellement défaites, rompues, repoussées, et poursuivies par les Perses et les Sakæ². Miltiadès semble avoir prévu la possibilité d'un tel échec, quand il se trouva obligé de diminuer d'une manière si considérable la profondeur de son centre. Car, lorsque les ailes eurent mis en déroute les ennemis qui leur faisaient face, il les empêcha de poursuivre l'ennemi jusqu'à ce que le centre fût tiré d'embarras, et les Perses et les Sakæ mis en fuite avec le reste. Alors la poursuite devint générale, et les Perses furent chassés vers leurs vaisseaux rangés en ligne le long du rivage. Quelques-uns d'entre eux furent jetés dans le marais infranchissable et y périrent³. Les Athéniens essayèrent d'incendier les vaisseaux, — mais ici la défense fut à la fois énergique et heureuse; — plusieurs des guerriers d'Athènes qui s'étaient avancés furent tués, et sept vaisseaux seulement de cette nombreuse flotte furent détruits⁴. Cette partie de la bataille se termina à l'avantage des Perses. Ils repoussèrent les Athéniens du rivage, de

¹ Hérodote, VII, 112.

Le pas de course de la charge fut évidemment un des événements les plus remarquables se rattachant à la bataille. Le colonel Leake et M. Finlay semblent disposés à réduire la course en une marche rapide; en partie sur ce motif, que les troupes ont dû être en désordre et avoir perdu la respiration en courant un mille. La probabilité est qu'elles étaient réellement en cet état et que ce fut la grande raison de la défaite du centre. Il est très probable qu'une partie du mille qu'elles franchirent consistait en une pente. J'admets le récit d'Hérodote littéralement, bien que nous ne puissions pas dire avec certitude si la distance est présentée exactement; le fait est, en effet, qu'il fallait quelque fermeté dans la discipline pour empêcher le pas d'hoplites, quand ils chargeaient, de devenir accéléré et de se changer en course. V. le récit de la bataille de Kunaxa dans Xénophon, *Anabase*, I, 8, 18; Diodore, XIV, 23; cf. Polyen, II, 2, 3. Le passage de Diodore indiqué ici oppose les avantages de la charge faite en courant avec les désavantages.

Le colonel Leake et M. Finlay essayent tous deux d'indiquer le terrain exact occupé par les deux armées: ils diffèrent quant à l'endroit choisi, et je ne crois pas que l'on puisse trouver des preuves suffisantes en faveur d'un endroit quelconque. Leake pense que les commandants perses étaient campés dans la plaine de Tricorythos, séparée de celle de Marathôn par le grand marais, et communiquant avec elle seulement au moyen d'une chaussée (Leake, *Transac.*, II, p. 170).

² Hérodote, VI, 113.

Hérodote nous dit ici toute la vérité sans déguisement. Plutarque (*Aristeidès*, c. 3) dit seulement que le centre des Perses fit une plus longue résistance et donna aux tribus du centre grec plus de peine à l'enfoncer.

³ Pausanias, I, 32, 6.

⁴ Hérodote, VI, 113-115.

manière à s'assurer un embarquement tranquille, et ne laissèrent que peu ou point de prisonniers, mais un riche butin composé de tentes et d'équipements qui avaient été débarqués et ne purent être emportés.

Hérodote estime à six mille quatre cents hommes le nombre de ceux qui succombèrent du côté des Perses dans cette mémorable action. Celui des morts du côté des Athéniens est connu exactement, puisque tous ils furent recueillis pour les dernières obsèques solennelles, — ils étaient cent quatre-vingt-douze. Combien y eut-il de blessés, c'est ce qu'on ne nous dit pas. Le brave Kallimachos le polémarque, et Stesilaos, l'un des dix généraux, furent au nombre des victimes; ainsi que Kynegiros (Cynégyre), fils d'Euphoriôn, qui, en saisissant le mâtereau de poupe de l'un des vaisseaux, avait eu la main coupée d'un coup de hache¹, et qui mourut de la blessure. Il était frère du poète Æschyle, présent lui-même au combat ; et cette bataille près des vaisseaux doit avoir vivement rappelé à son imagination le quinzième livre de l'Iliade. On dit que les deux généraux athéniens qui furent tués périrent à l'attaque des vaisseaux, apparemment le moment le plus chaud du combat. L'assertion quant à la perte éprouvée par les Perses telle que la donne Hérodote paraît modérée et raisonnable², mais elle ne spécifie pas individuellement de personnages distingués comme ayant succombé.

Mais les Perses, bien que défaits ainsi et obligés d'abandonner la position de Marathôn, n'étaient pas encore disposés à renoncer entièrement à leurs chances contre l'Attique. On vit leur flotte se diriger vers le cap Sunion, — une partie ayant été envoyée pour prendre les prisonniers érétriens et les provisions qu'on avait laissés dans l'île d'Ægilia. En même temps on vit tenu en l'air sur quelque point élevé de l'Attique³ un bouclier, que sa surface polie faisait apercevoir au loin, — c'était peut-être sur le sommet du mont Pentelikos, comme le suppose le colonel Leake avec beaucoup de plausibilité. Les Athéniens sans doute le virent aussi bien que les Perses; et Miltiadès ne manqua pas d'en donner lute juste explication, en rapprochant cette circonstance de la direction de la flotte qui partait. Le bouclier était un signal élevé par des partisans dans le pays, pour inviter les Perses à se rendre à Athènes par mer, pendant que l'armée de Marathôn était absente. Miltiadès pénétra le complot, et ne perdit pas. un moment pour retourner à Athènes. Le jour même de la bataille, l'armée athénienne revint avec la plus grande célérité de l'enceinte d'Hêraklès à Marathôn à l'enceinte du même dieu à Kynosarges, tout près d'Athènes, oit elle parvint avant l'arrivée de la flotte des Perses⁴. Datis vint bientôt à la hauteur du

¹ Hérodote, VI, 114. Tel est le renseignement donné par Hérodote au sujet de Kynegiros. Que son caractère comme historien contraste honorablement avec celui des romanciers postérieurs à lui! Justin nous dit que Kynegiros saisit d'abord le vaisseau de la main droite, qui fut coupée ; alors il retint le navire de la gauche ; quand il eut encore perdu celle-ci, il saisit le vaisseau avec les dents, *comme une bête sauvage* (Justin, II, 9). — Justin paraît avoir trouvé ce renseignement dans beaucoup d'auteurs différents : *Cynegiri militis virtus, multis scriptorum laudibus celebrata*.

² Pour les récits exagérés du nombre des Perses tués, V. Xénophon, Anab. III, 2, 12 ; Plutarque, *De Malign. Herodot.*, c. 26, p. 862 ; Justin, II, 9; et Suidas, v. Ποικίλη.

Dans le récit de Ktésias, Datis était représenté comme ayant été tué dans la bataille, et de plus il était dit que les Athéniens refusèrent de rendre son corps pour l'ensevelir; ce qui fut liti des motifs qui engagèrent dans la suite Xerxès à envahir la Grèce. Il est évident que, dans les autorités que suivit Ktésias, on parlait avec une certaine insistance de la prétendue mort de Datis à Marathôn. V. Ktésias, *Persica*, c. 18-21, avec la note de Baehr, qui incline à défendre l'assertion contre Hérodote.

³ Hérodote, VI, 124.

⁴ Hérodote, VI, 116. — Plutarque (*Bellone an Pace clariores fuerint Athenienses*, c. 8, p. 350) dit que Miltiadès retourna à Athènes le jour qui suivit la bataille: ce doit avoir été le même après-midi, suivant le récit d'Hérodote.

port de Phaléron; mais les partisans d'Hippias avaient été si découragés par le retour rapide de l'armée de Marathôn, qu'il ne trouva pas ces secours et ces facilités sur lesquels il avait compté pour un nouveau débarquement dans le voisinage immédiat d'Athènes. Toutefois, s'il arriva trop tard, il semble que ce ne fut pas de beaucoup. L'armée de Marathôn ne faisait que d'achever sa marche forcée de retour. Un peu moins de rapidité de la part de Miltiadês à interpréter le signal de la trahison, et à donner l'ordre immédiat de marche, — un peu moins d'énergie de la part des citoyens athéniens à ajouter une marche fatigante à un combat non moins fatigant, — et ils auraient pu trouver les Perses, avec les partisans d'Hippias, maîtres d'Athènes. D'après la tournure que prenaient les choses, Datis, ne rencontrant pas à Phaléron de mouvement favorable pour l'encourager, mais, au contraire, la présence inattendue des soldats qui l'avaient déjà vaincu à Marathôn, — ne fit pas de nouvelle tentative pour débarquer en Attique, mais, après un court délai, il fit voile pour les Cyclades.

C'est ainsi qu'Athènes fut sauvée, pour ce moment du moins, d'un danger non moins terrible qu'imminent. Rien n'aurait pu le faire que cette attaque décisive et instantanée que Miltiadês demanda si énergiquement. Le pas de course sur le champ de bataille de Marathôn pouvait causer quelque désordre dans les rangs des hoplites; mais l'extrême promptitude à engager le combat était le seul moyen d'empêcher la désunion et la division dans l'esprit des citoyens. Quelque imparfait que soit le récit que fait Hérodote de cette crise si intéressante, nous voyons clairement que les partisans d'Hippias avaient réellement organisé une conspiration, et qu'elle n'échoua que parce qu'elle venait un peu trop tard. Le bouclier brillant élevé sur le mont Pentelikos, apprenant, aux Perses que les choses étaient préparées pour eut à Athènes, devait être présenté à leur vue avant qu'une action fût engagée à Marathôn, et pendant que l'armée athénienne y était encore retenue; de sorte que Datis aurait pu envoyer une partie de sa flotte autour de la côte jusqu'à Phaléron, gardant le reste pour combattre l'ennemi qu'il avait devant lui. Une fois que l'armée marathônienne aurait su qu'un détachement persan avait abordé à Phaléron¹, — où se trouvait une bonne plaine pour les mouvements de cavalerie, avant la construction du mur phalérique, comme on l'avait vu lors de la défaite du Spartiate Anchimolios par la cavalerie thessalienne, en 510 avant J.-C., — et que ce détachement avait été rejoint par des Athéniens timides ou traîtres, et s'était peut-être même rendu maître de la ville, — l'esprit des soldats aurait été si distrait par le double danger et par les craintes qu'ils auraient ressenties pour leurs épouses et leurs enfants absents, qu'ils n'auraient pas été en état d'exécuter avec unanimité des ordres militaires. Généraux aussi bien que soldats auraient été divisés d'opinion d'une manière irrémédiable, -peut-être se seraient-ils défiés les uns des autres. Le soldat citoyen de la Grèce en général, et particulièrement celui d'Athènes, possédait à un haut degré tant la bravoure personnelle que l'attachement à l'ordre et à la discipline. Mais sa bravoure n'avait pas ce caractère égal, imperturbable, non raisonneur, qui appartenait aux bataillons de Wellington ou de Napoléon. Il était vacillant, exalté ou abattu par des circonstances accidentelles, et souvent plus sensible à des dangers absents et invisibles qu'à des ennemis qu'il avait immédiatement devant lui. De là l'avantage, si inexprimable dans le cas actuel, et si bien apprécié par Miltiadês, d'avoir une armée athénienne compacte, — avec une armée ennemie, et seulement une, à combattre. Quand nous arriverons à la bataille de Salamis, dix ans plus tard, on

¹ Hérodote, VI, 62, 63.

verra que les Grecs de cette époque jouissaient du même avantage. Mais les plus sages conseillers de Xerxès lui donnèrent le sage avis de diviser son immense armée, et d'envoyer des détachements pour attaquer des États grecs séparés, — ce qui aurait infailliblement produit l'effet de rompre l'armée grecque combinée, et de ne pas laisser de forces centrales ou agissant de concert pour la défense de la Grèce en général. Heureusement pour les Grecs, l'insolence puérile de Xerxès le conduisit à mépriser tous ces conseils, comme laissant croire qu'il se sentait faible. Ce n'est pas ainsi que firent Datis et Hippias. Comprenant combien il serait sage de distraire l'attention des Athéniens par une double attaque, ils formèrent le plan, pendant que le gros de l'armée était à Marathôn, de réunir les partisans d'Hippias, avec des troupes pour les soutenir dans le voisinage d'Athènes, et ces derniers élevèrent le signal aussitôt qu'ils eurent pris leurs mesures. Mais la rapidité de Miltiadès précipita tellement la bataille, que ce signal vint trop tard, et ne fut donné que *quand les Perses étaient déjà dans leurs vaisseaux*¹, après la défaite de Marathôn. Même alors il eût été dangereux, si les mouvements de Miltiadès n'avaient pas été aussi rapides après qu'avant la victoire. Si l'on avait donné aux Perses le temps d'exécuter leur mouvement sur Athènes avant que la bataille de Marathôn eût été livrée, le triomphe des Athéniens aurait bien pu se changer en une affreuse servitude. C'est à Miltiadès qu'appartient l'honneur d'avoir compris la circonstance dès le commencement, et d'avoir triomphé de l'irrésolution de ses collègues par sa propre et seule énergie. Les chances tournèrent toutes en sa faveur, car la jonction inattendue des Plataëens dans le camp même de Marathôn doit avoir excité au plus haut point le courage de son armée. Non seulement il échappa ainsi à tous les accidents qui pouvaient abattre et distraire ses soldats, mais encore il fut assez heureux pour trouver cet encouragement étranger immédiatement avant la bataille, et cela d'un côté sur lequel il n'aurait pu compter.

J'ai déjà fait observer que la phase de l'histoire grecque qui nous est le mieux connue, et dans laquelle vivaient les grands auteurs auxquels nous empruntons nos renseignements, était une phase de mépris pour les Perses en campagne. Il faut quelque effort d'imagination pour rappeler des sentiments antérieurs après que les circonstances ont été complètement changées. Il se peut même que le poète Æschyle, à l'époque où il composa sa tragédie des Perses pour célébrer la fuite honteuse de l'envahisseur Xerxès, ait oublié les émotions avec lesquelles lui et son frère Kynegiros devaient avoir quitté Athènes quinze arts auparavant, à la veille de la bataille de Marathôn. Il faut donc rappeler de nouveau que, jusqu'à l'époque où Datis débarqua dans la baie de Marathôn, le cours des succès des Perses n'avait pas encore été interrompu, et que, particulièrement pendant les dix années immédiatement précédentes, la manière hautaine et cruelle dont on avait réprimé la révolte ionienne avait aggravé au plus haut point l'alarme des Grecs. A cela on doit ajouter les succès de, Datis lui-même et les malheurs d'Eretria, venant avec toute la fraîcheur de la nouveauté comme une apparente sentence de mort jusqu'à Athènes. L'extrême effort de courage nécessaire aux Athéniens pour aller à la rencontre de tels envahisseurs est attesté par la division d'opinion entre les dix généraux. Si l'on rassemble toutes les circonstances, on voit que dans l'histoire grecque il est sans pendant. Il surpasse même le combat des Thermopylæ, comme on le verra quand j'en viendrai à décrire ce mémorable événement. Et l'admirable conduite que tinrent les cinq généraux opposants, quand leur vote eût été vaincu par la décision contraire du polémarque, en

¹ Hérodote, VI, 115.

coopérant cordialement au succès d'une politique qu'ils repoussaient, — prouve combien les sentiments d'une démocratie constitutionnelle, et cette soumission absolue à la décision prononcée de la majorité qui en fait le fondement, avaient fait de progrès dans l'esprit athénien. Le combat de Marathôn n'était nullement une défaite très décisive, mais c'était une défaite, — la première que les Perses eussent jamais essuyée en campagne de la part de Grecs. Si, dix ans plus tard, Themistoklès pouvait dire que, sans la bataille de Salamis, la Grèce eût été à deux doigts de sa perte, cela était beaucoup plus vrai de la bataille de Marathôn¹, qui, pour la première fois, fournissait une preuve raisonnable, même à des Grecs judicieux et résolus, que les Perses pouvaient être efficacement repoussés et l'indépendance de la Grèce maintenue contre eux; — conviction d'une importance incalculable, eu égard aux formidables épreuves qui devaient survenir dans la suite.

C'est sur les Athéniens eux-mêmes, les premiers qui affrontèrent en campagne avec succès la vue terrifiante d'une armée de Perses, que l'effet de la victoire fut encore plus encourageant et plus profond². Elle leur donna de la résolution pour les sacrifices réels beaucoup plus grands auxquels ils se soumirent de bon cœur dix ans plus tard, lors de l'invasion de Xerxès, sans chanceler dans leur fidélité panhellénique. Elle les fortifia à l'intérieur en augmentant la force du sentiment commun et de la fraternité patriotique dans le sein de chaque citoyen individuellement. Elle fut l'œuvre des Athéniens seuls, mais de tous les Athéniens sans dissentiment ni exception, — le sujet d'éloges des orateurs, répété jusqu'à ce qu'il dégénérât presque en lieu commun; bien que le peuple ne semble jamais s'être fatigué d'allusions à la victoire remportée par lui seul sur une armée de quarante-six nations³. Elle avait été achetée sans effusion intestine de sang, — car même les traîtres inconnus qui élevèrent le bouclier, signal convenu, sur le mont Pentelikos, eurent soin de ne pas se trahir par l'absence d'une sympathie apparente pour le triomphe. Enfin elle fut la garantie finale de leur démocratie, en enlevant à Hippias toute chance de rétablissement pour l'avenir. On dit que les trophées de Miltiadès empêchèrent Themistoklès⁴ de dormir, et on cite ce fait comme une preuve de son caractère ambitieux. Cependant, sans supposer ni jalousie ni amour personnel de gloire, le rapide passage d'un danger extrême à un incomparable triomphe pouvait bien empêcher de dormir le citoyen le plus modéré.

Duel était celui qui avait élevé le bouclier, signal perfide, pour attirer les Perses à Athènes, c'est ce qui ne fut jamais prouvé. Il est très probable que, (Jans la joie vive et complète du succès, on ne fit pas de recherches. Toutefois, l'opinion publique n'était naturellement pas satisfaite si elle ne signalait pas quelques personnes comme étant les auteurs d'une pareille trahison. Le renseignement que reçut Hérodote (probablement vers 450-440 av. J.-C., quarante ou cinquante ans après la

¹ Hérodote, VIII, 108.

² Pausanias, I, 14, 4; Thucydide, I, 73. Hérodote, VI, 112.

Il n'est pas sans intérêt de faire remarquer que le mémorable serment, dans le discours de Démosthène, *De Corona*, où il adjure les guerriers de Marathôn, copie la phrase de Thucydide (Démosthène, *De Corona*, c. 60).

³ Tel est le calcul dans le langage des orateurs athéniens (Hérodote, IX, 27). Il y aurait mauvaise grâce à l'examiner au point de vue critique.

⁴ Plutarque, *Themistoklès*, c. 3. Suivant Cicéron (*Epist. ad Attic.*, IX, 10) et Justin (II, 9), Hippias fut tué à Marathôn. Suidas (v. *Inniac*) dit qu'il mourut dans la suite à Lemnos. Ni l'un ni l'autre de ces renseignements ne semblent probables. Il était difficile qu'Hippias allât à Lemnos, qui était une possession athénienne, et, s'il avait été tué dans la bataille, il est probable qu'Hérodote l'aurait mentionné.

victoire de Marathôn) attribuait le fait aux Alkmæonides. Il ne mentionne aucun autre auteur qu'on lui ait signalé, bien qu'il rejette l'allégation portée contre les Alkmæonides sur des motifs très suffisants. C'était une race souillée d'une tache religieuse, toujours depuis le sacrilège commis sur les partisans de Kylôn ; c'étaient donc des personnes que l'on pouvait commodément flétrir par l'odieux d'un crime anonyme; tandis que la haine de parti, si elle ne l'inventa pas dans l'origine, s'appliqua du moins activement à répandre et à certifier ces bruits. A l'époque où Hérodote connut Athènes, l'inimitié politique entre Periklès, fils de Xanthippos, et Kimôn, fils de Miltiadès, était à son plus haut point. Periklès appartenait, du côté de sa mère, à la race alkmæônide, et nous savons que ses ennemis firent servir un tel lignage à des manœuvres politiques dirigées contre lui¹. De plus, Kimôn et Periklès avaient tous deux hérité leur inimitié de leurs pères; car nous verrons Xanthippos, peu de temps après la bataille de Marathôn, se faire le principal accusateur de Miltiadès. Bien que Xanthippos ne fut pas un Alkmæônide, son mariage avec Agaristê le rattachait lui-même indirectement, et rattachait directement son fils Periklès à cette race. Et nous pouvons retrouver dans cette querelle politique constante l'origine probable des faux rapports relatifs à la trahison des Alkmæonides, en cette grande occasion qui fonda la gloire de Miltiadès ; en effet, quant à la nature de ces rapports, les probabilités intrinsèques du cas, appuyées par le jugement d'Hérodote, fournissent d'abondantes raisons pour croire qu'ils étaient faux.

Quand l'armée athénienne opéra sa marche soudaine pour retourner de Marathôn à Athènes, on laissa Aristeidès avec sa tribu polir garder le champ de bataille et le butin ; mais la prompte retraite de Datis évacuant l'Attique donna aux Athéniens toute liberté de revoir le théâtre du combat et de rendre aux morts les derniers devoirs. On éleva un tumulus sur le champ de bataille² (cette distinction ne fut jamais accordée par Athènes, excepté dans ce seul cas) aux cent quatre-vingt-douze Athéniens qui avaient été tués. Leurs noms furent inscrits sur dix colonnes érigées dans l'endroit même, une pour chaque tribu; il y avait un second tumulus pour les Plataëens qui avaient péri en combattant, un troisième pour les esclaves, et un monument funéraire séparé en l'honneur de Miltiadès lui-même. Six cents ans après la bataille, Pausanias vit le tumulus et put encore lire sur les colonnes les noms des guerriers immortalisés³. Même aujourd'hui, il existe à un demi-mille (300 mètres) du rivage de la mer un tumulus apparent, que le colonel Leake croit être le même⁴. Les habitants du dème de Marathôn adoraient comme des héros ces guerriers morts pour la patrie, avec leur propre éponyme et avec Hêraklès.

Une si éclatante victoire n'avait pas été remportée, dans l'opinion des Athéniens, sans un secours surnaturel marqué. Le dieu Pan avait rencontré le courrier Pheidippidès dans son voyage accéléré d'Athènes à Sparte, et lui avait dit qu'il était très blessé de ce que les Athéniens eussent jusqu'ici négligé de l'adorer⁵ ; malgré cette négligence, cependant, il leur promit un secours efficace à Marathôn. Comme Pan avait fidèlement accompli sa parole, les Athéniens l'en récompensèrent par un temple avec un culte et un sacrifice annuels. De plus, on

¹ Thucydide, I, 126.

² Thucydide, II, 24.

³ Pausanias, I, 32, 3. Cf. l'épigramme de Kritias, ap. Athenæ, I, p. 28.

⁴ Le tumulus qui existe aujourd'hui est haut d'environ trente pieds (= 9 m.) et a cent quatre-vingt-deux mètres de circonférence (Leake, *on the Demi of Attica* ; *Transactions of Royal Soc. of Literat.*, II, p. 171).

⁵ Hérodote, VI, 105; Pausanias, I, 28, 4.

vit le héros Thésée aider énergiquement les soldats dans la bataille, tandis qu'un guerrier inconnu, en costume rustique et armé seulement d'un soc de charrue, portait la destruction dans les rangs des Perses; après la bataille on ne put le retrouver, et les Athéniens, quand ils demandèrent à Delphes qui il était, reçurent l'ordre d'adorer le héros Echetlos¹. Même du temps de Pausanias, on entendait ce mémorable champ de bataille résonner toutes les nuits du bruit des combattants et du ronflement des chevaux. *Il est dangereux* (fait observer ce pieux auteur) *d'aller dans l'endroit avec l'intention expresse de voir ce qui se passe; mais si un homme s'y trouve par accident, sans avoir entendu parler du fait, les dieux ne lui en voudront pas.* Les dieux (à ce qu'il semble) ne pouvaient pardonner au mortel curieux qui de propos délibéré fouillait dans leurs secrets. Parmi les ornements dont Athènes fut décorée pendant le libre jeu de sa démocratie, les gloires de Marathôn occupaient naturellement une place remarquable. La bataille fut peinte sur un des compartiments du portique appelé Pœkilê (Pécile), où, parmi plusieurs figures de dieux et de héros, — Athênê, Hêraklê, Thésée, Echetlos et le patron local Marathôn, — on voyait honorés et apparents le polémarque Kallimachos et le général Miltiadês, tandis qu'on distinguait les Platæens par leurs casques de cuir bœôtiens². Le sixième jour du mois Boëdromion, anniversaire de la bataille, fut célébré par une cérémonie annuelle, même jusqu'à l'époque de Plutarque³.

¹ Plutarque, *Thésée*, c. 2.1; Pausanias, I, 32, 4.

² Pausanias, I, 15, 4; Démosthène, *Cont. Neær.*, c. 25.

³ Hérodote, VI, 120; Plutarque, *Camille*, c. 19; *De Malignit. Herodoti*, c. 26, p. 862; et *De Gloriâ Atheniensium*, c. 7.

Boëdromion était le troisième mois de l'année attique, année qui commençait peu après le solstice d'été. Les trois premiers mois attiques Hekatombæon, Metageitnion, Boëdromion correspondent (sans parler d'une manière précise) presque à nos mois de juillet, d'août et de septembre.

D'après le fait que le courrier Pheidippidês atteignit Sparte le neuvième jour de la lune, et que les deux mille Spartiates arrivèrent en Attique le troisième jour de la pleine lune, intervalle pendant lequel la bataille fut livrée, — nous voyons que le sixième jour de Boëdromion ne pouvait être le sixième jour de la lune. Les mois attiques, bien qu'ils fussent appelés mois lunaires, ne correspondaient donc pas exactement à cette époque avec le cours de la lune. V. M. Clinton, *Fast. Hell.*, ad ann. 490 avant J.-C. — Plutarque (dans le traité *De Malign. Herodoti*, cité plus haut) paraît n'avoir pas idée de cette différence entre le mois attique et le cours de la lune. Une partie de la critique qu'il fait à Hérodote est fondée sur la supposition que les deux doivent coïncider.

M. Bœckh, suivant Fréret et Larcher, combat l'assertion de Plutarque, à savoir que la bataille fut livrée le 6 du mois de Boëdromion, mais en s'appuyant sur des raisons qui me paraissent insuffisantes. Son principal argument repose sur un autre renseignement de Plutarque (tiré de quelques vers perdus d'Æschyle), que la tribu Æantis avait l'aile droite ou le poste d'honneur à la bataille, et que le vote public, en vertu duquel l'armée fut conduite hors d'Athènes, fut rendu pendant la prytanie de la tribu Æantis. Il suppose que la raison pour laquelle cette tribu fut placée à l'aile droite doit avoir été qu'elle avait eu, par le tirage au sort, la première prytanie dans cette année particulière; si ça point est admis, alors le vote qui fit sortir l'armée doit avoir été rendu dans la première prytanie, on dans les premiers trente-cinq ou trente-six jours de l'année attique, pendant l'espace qui s'écoulait entre le premier jour d'Hekatombæon et le 5 ou le 6 de Metageitnion. Mais il est certain que l'intervalle qui se passa entre le moment où l'armée quitta la ville et la bataille fut beaucoup moins long qu'un mois, — nous pourrions même dire qu'une semaine. La bataille (prétend Bœckh) doit donc avoir été livrée entre le 6 et le 7 de Metageitnion. (Plutarque, *Symposiac.*, I, 10, 3, et Ideler, *Handbuch der Chronologie*, vol. I, p. 291). Hérodote (VI, 111) dit que les tribus étaient rangées en ligne, — *comme elles étaient comptées*, — ce que l'on prétend signifier nécessairement l'arrangement entre elles, déterminé par le tirage au sort pour les prytanies de cette année particulière. *In acie instruendâ* (dit Bœckh, *Comment. ad Corp. Inscript.*, p. 299) *Athenienses non constantem, sed variabilem secundum prytanias, ordinem secutos esse, ita ut tribus ex hoc ordine inde a dextre cornu disponderentur, docui in Commentatione de pugna Marathoniâ. Procœmia Lect. Univ. Berlin. æstiv. a. 1816.*

Je n'ai pu consulter les *Procœmia* cités ici, et ils peuvent donc contenir des raisons additionnelles pour prouver le point avancé, à savoir que l'ordre des dix tribus en ligne de bataille, commençant

par l'aile droite, était conforme à leur ordre de prytanies, en tant que tirées par voie du sort pour l'année; mais je crois les passages d'Hérodote et de Plutarque, dont nous nous occupons maintenant, insuffisants pour établir ce point. D'après le fait que la tribu Æantis avait l'aile droite à la bataille de Marathôn, nous ne sommes nullement autorisés à induire que cette tribu avait tiré par la voie du sort la première prytanie dans l'armée. On peut donner d'autres raisons, également probables, à mon sens, pour expliquer la circonstance : l'une d'elles, je pense, est incontestablement plus probable. Cette raison est que la bataille fut livrée pendant la prytanie de la tribu Æantis, ce que l'on peut conclure de ce qu'avance Plutarque, à savoir que le vote en vertu duquel l'armée sortit d'Athènes fut rendu pendant la prytanie de cette tribu; car l'intervalle de temps qui s'écoula entre le moment où l'armée quitta la ville et la bataille doit n'avoir été que de très peu de jours. De plus, le dême Marathôn appartenait à la tribu Æantis (V. Bœckh, *ad Inscript.*, n° 172, p. 309) : la bataille étant livrée dans leur dême, il est possible que les Marathonien aient réclamé sur cette raison expresse le poste d'honneur pour leur tribu; précisément comme nous voyons qu'à la première bataille de Mantinea contre les Lacédæmoniens les Mantiniens furent autorisés à occuper l'aile droite ou poste d'honneur, *parce que la bataille était livrée dans leur territoire* (Thucydide, V, 67). Enfin, le dême Aphidnæ aussi appartenait à la tribu Æantis (V. Bœckh, l. c.): or le polémarque Kallimachos était un Aphidnæen (Hérodote, VI, 109), et Hérodote nous dit expressément : *La loi ou la coutume était alors chez les Athéniens, que le polémarque eût l'aile droite* (VI, 111). Il était naturel que sa tribu fut là où était le polémarque; et le langage d'Hérodote en effet semble directement impliquer qu'il identifie la tribu du polémarque avec le polémarque lui-même — ce qui signifie que l'ordre des tribus commençait par celle du polémarque qui commandait, et était ensuite *pris* par les autres *en suite numérique* — *i. e.* dans l'ordre de leur suite de prytanies pour l'année.

Il y a ici un concours de raisons qui expliquent pourquoi la tribu Æantis avait l'aile droite à la bataille de Marathôn, bien qu'il se puisse même qu'elle n'ait pas été la première dans l'ordre des tribus exerçant la prytanie pour l'année. Bœckh n'est donc pas autorisé à conclure le second de ces deux faits du premier.

Le concours de ces trois raisons, toutes en faveur de la même conclusion, et toutes indépendantes de la raison supposée par Bœckh, me paraît être d'un grand poids; mais je regarde la première des trois, même prise isolément, comme plus probable que sa raison. Si ma manière de voir le cas est exacte, le sixième jour de Boëdromion, le jour de la bataille tel que le donne Plutarque, ne peut être révoqué en doute. Ce jour arrive dans la seconde prytanie de l'année, qui commence vers le 6 de Metageitnion, et finit vers le 12 de Boëdromion, et qui doit dans cette année être échue par le sort à la tribu Æantis. C'est le premier ou le second jour de Boëdromion que peut avoir été rendu le vote en vertu duquel l'armée partit; c'est le 6 que la bataille fut livrée : les deux faits pendant la prytanie de cette tribu.

Je ne suis pas en mesure de pousser ces raisons au delà du cas particulier de la bataille de Marathôn, et de la justification du jour de cette bataille tel que le donne Plutarque; je ne voudrais pas non plus les appliquer à des périodes plus récentes, telles que la guerre du Péloponnèse. Il est certain que les règlements militaires d'Athènes furent considérablement modifiés entre la bataille de Marathôn et la guerre du Péloponnèse, aussi bien sous d'autres rapports que pour ce qui concerne le polémarque; et nous n'avons pas de renseignement suffisant qui nous permette de déterminer si, dans cette période plus récente, les Athéniens suivaient une règle commune ou constante dans l'ordre de bataille des tribus. Des considérations militaires, se rattachant à l'état de l'année particulière qui servait, doivent avoir empêché l'observation constante d'aucune règle. C'est ainsi que nous pouvons difficilement croire que Nikias, commandant l'armée devant Syracuse, ait pu être lié par un ordre invariable de bataille parmi les tribus auxquelles appartenaient ses hoplites. De plus, l'expédition contre Syracuse dura plus qu'une année attique : est-il croyable que Nikias, informé par un message venu d'Athènes de la suite dans laquelle les prytanies des tribus avaient été tirées par la voie du sort pendant la seconde année de son expédition, fût obligé de donner en conséquence à son armée un nouvel ordre de bataille ? A mesure que les opérations militaires des Athéniens devenaient plus étendues, ils trouvaient nécessaire de laisser de plus en plus ces dispositions ait général qui servait dans chaque campagne particulière. On peut bien douter que, pendant la guerre du Péloponnèse, une règle établie quelconque fût observée pour ranger les tribus en bataille.

Une des grandes raisons qui engagent les critiques à soutenir que la bataille fut livrée dans le mois athénien Metageitnion, c'est que ce mois coïncide avec le mois spartiate Karneios, de sorte qu'on explique le refus que firent les Spartiates de marcher avant la pleine lune, comme s'appliquant seulement à la sainteté particulière du mois que nous venons de mentionner, au lieu d'être une règle constante pour toute l'année. Je suis parfaitement d'accord avec ces critiques sur ce point, que la réponse donnée par les Spartiates au courrier Pheidippidès ne peut servir à prouver une maxime spartiate régulière, invariable, applicable il toute l'année, de ne pas commencer une

Deux mille Spartiates partirent de leur ville immédiatement après la pleine lune, et parvinrent à la frontière de l'Attique après trois jours de marche, — effort surprenant, si nous songeons que la distance totale de Sparte à Athènes était d'environ cent cinquante milles (= 240 kil.). Toutefois, quand ils arrivèrent, la bataille avait été livrée, et les Perses étaient partis. La curiosité les conduisit jusqu'au champ de bataille de Marathôn pour considérer les cadavres des Perses; puis ils retournèrent chez eux, après avoir accordé aux vainqueurs des louanges bien méritées.

Datis et Artaphernès franchirent la mer Ægée avec les prisonniers érétriens pour retourner en Asie : ils s'arrêtèrent pendant un peu de temps à l'île de Mykonos, où l'on découvrit une statue dorée d'Apollon apportée comme butin dans un vaisseau phénicien. Datis alla en personne la rendre à Délos, et pria les Déliens de la reporter au Dêlion ou temple d'Apollon, sur la côte orientale de la Bœôtia. Cependant les Miens préférèrent garder la statue jusqu'à ce qu'elle leur fût réclamée, vingt ans plus tard, par les Thébains. En arrivant en Asie, les généraux persans conduisirent leurs prisonniers à la cour de Suse et en présence de Darius. Bien qu'il eût été vivement irrité contre eux, cependant, quand il les vit en son pouvoir, sa colère tomba, et il ne manifesta aucune intention de les tuer ou de les maltraiter. On les établit dans un endroit appelé Arderikka, dans le territoire Kissien, un des lieux de repos sur la route de Sardes à Suse, et à environ vingt-six milles (24 kil. 700 m.) de distance de cette dernière ville. Hérodote semble lui-même y avoir vu leurs descendants lors de son voyage entre ces deux capitales, et avoir eu le plaisir de leur parler en grec, — ce qui, comme nous pouvons facilement le comprendre, dut faire quelque impression sur lui, dans un endroit éloigné de la côte de l'Iônia de près de trois mois de marche¹.

marche dans le second quartier de la lune: il est très possible, comme le fait remarquer Bœckh, qu'il y ait eu une fête imminente dans le mois particulier en question, sur laquelle était fondé le refus des Spartiates de marcher. Mais on ne peut tirer de là aucune conclusion pour ne pas accepter le 6 du mois de Boëdromion comme étant le jour de la bataille de Marathôn: car, bien que les mois de toutes les cités grecques fussent manifestement lunaires, cependant ils ne coïncidaient jamais les uns avec les autres, ni exactement, ni longtemps, parce que les systèmes d'intercalation adoptés dans les différentes villes étaient différents: il y avait beaucoup d'irrégularité et de confusion (Plutarque, *Aristeidês*, c. 19 ; Aristoxenos, *Harmon.*, II, p. 30 ; cf. aussi K. T. Hermann, *Über die Griechische Monatskunde*, p. 26, 27, Goettingen, 1844, et Bœckh, *ad Corp. Inscript.*, t. I, p. 734).

Si donc on accorde que la réponse donnée par les Spartiates à Pheidippidês peut être expliquée, non comme une règle générale applicable à toute l'année, mais comme se rapportant à un mois particulier dans lequel elle fut donnée, — aucune conclusion ne peut être tirée de là quant au jour de la bataille de Marathôn, parce que l'une des deux suppositions suivantes est possible : 1° Les Spartiates peuvent avoir eu des solennités le jour de la pleine lune, ou le jour précédent, dans d'autres mois outre le mois Karneios ; 2° on la pleine lune du mois spartiate Karneios peut réellement être tombée, dans l'année 490 avant J.-C., sur le 5 ou le 6 du mois attique Boëdromion.

Le Dr Thirlwall paraît adopter l'idée de Bœckh, mais il n'ajoute rien d'essentiel aux raisons qui l'appuient (*Hist. of Gr.*, vol. II, Append. III, p. 488).

¹ Hérodote, VI, 119. Le sens du mot *σταθμός* est expliqué par Hérodote, V, 52; *σταθμός ἐωῦτοῦ* est la même chose que *σταθμός βασιλῆος*. Les particularités qu'Hérodote raconte sur Arderikka et sur son remarquable puits ou fosse de bitume, de sel et d'huile donnent tout lieu de croire qu'il s'y était arrêté.

Strabon place les Érétriens captifs en Gordyên⁸, ce qui serait les mettre beaucoup plus haut en remontant le Tigre : nous ne savons sur quelle autorité (Strabon, IV, 747).

On ne peut citer sûrement les nombreux détails qui sont donnés relativement aux descendants de ces Érétriens en Kissia, par Philostrate, dans sa Vie d'Apollonius de Tyane, en tant qu'il prétend qu'ils ont existé même dans le premier siècle de l'ère chrétienne. Il se peut que quelque vérité soit

Il eût été heureux pour Miltiadès de partager la mort honorable du polémarque Kallimachos, — *animam exhalasset opimam*, — en cherchant à incendier les vaisseaux des Perses défaits à Marathôn. On verra que la courte suite de son histoire fait un triste contraste avec l'héroïsme montré dans le combat.

Sa réputation avait été grande avant la bataille, et après elle l'admiration et la confiance de ses compatriotes ne connurent plus de bornes. Ces sentiments s'élevèrent à un tel degré que la tête lui tourna; et qu'il perdit à la fois son patriotisme et sa prudence. Il proposa à ses compatriotes de faire la dépense nécessaire pour équiper un armement de soixante-dix vaisseaux avec des forces armées suffisantes, et de le mettre entièrement à sa disposition; il ne leur donna pas à entendre où il avait dessein d'aller, mais il se contenta de les assurer que, s'ils voulaient le suivre, il les conduirait dans un pays où l'or était abondant, et qu'ainsi il les enrichirait. Une telle promesse, tombant des lèvres du récent vainqueur de Marathon, était suffisante. L'armement fut accordé, personne, excepté Miltiadès, ne sachant quelle était sa destination. Il fit voile immédiatement vers l'île de Partis, mit le siège devant la ville, et y envoya un héraut pour demander aux habitants une contribution de 100 talents, sous peine d'une entière destruction. Le prétexte dont il couvrait cette attaque était que les Pariens avaient fourni une trirème à Datis pour la flotte persane à Marathon; mais son motif réel (ainsi nous l'assure Hérodote)¹ était une animosité vindicative contre un citoyen parien nommé Lysagoras, qui avait irrité contre lui le général persan Hydarnês. Les Pariens l'amusèrent d'abord par des défaites, jusqu'à ce qu'ils se fussent procuré un peu de délai pour réparer les portions défectueuses de leurs murs ; ensuite ils le défièrent. En vain Miltiadès poursuivit les hostilités contre eux pendant l'espace de vingt-six jours; il ravagea l'île, mais ses attaques ne firent aucun mal à la ville². Commencent à désespérer du succès dans ses opérations militaires, il entama quelque négociation (tel était du moins le récit des Pariens eux-mêmes) avec une femme parienne nommée Timô, prêtresse ou servante dans le temple de Démêtêr, près des portes de la ville. Cette femme, qui promettait de lui révéler un secret qui mettrait Paros en son pouvoir, l'engagea à visiter de nuit un temple dans lequel aucune personne du sexe masculin n'était admissible. Après avoir franchi l'enceinte extérieure, il approchait du sanctuaire; mais, en arrivant auprès, il fut saisi d'une terreur panique et se sauva, presque hors de lui. En franchissant la même enceinte pour revenir, il se foula ou se meurtrit la cuisse dangereusement, de sorte qu'il fut entièrement estropié. C'est dans ce triste état qu'il fut placé à bord; on leva le siège, et tout l'armement retourna à Athènes.

Violente fut l'indignation, tant de l'armement que des autres Athéniens, contre Miltiadès à son retour³. Ce sentiment trouva pour organe Xanthippos, père du

mêlée à toute la fiction que renferme cet ouvrage ; mais nous ne pouvons la distinguer (Philostrate, *Vit. Apollon.*, c. I, 24-30).

¹ Hérodote, VI, 132.

² Éphore (*Fragm.* 107. éd. Didot; ap. Stephan. Byz., v. Πάρος) donnait de cette expédition un récit différant en plusieurs points d'Hérodote ; je suis ici ce dernier écrivain. L'autorité d'Hérodote est préférable à tous égards, d'autant plus qu'Ephore donne son récit comme une sorte d'explication de la phrase particulière ἀναπαριάζειν. Des récits explicatifs de cette sorte sont habituellement peu dignes d'attention.

³ Hérodote, VI, 136.

Platon (*Gorgias*, c. 153, p. 516) dit que les Athéniens décidèrent par un vote que Miltiadès serait jeté dans le barathron (ἐμβάλειν ἐψηφίσαντο) et qu'il y aurait été réellement précipité, n'eût été la présence du Prytanis, *i. e.*, de celui qui présidait, à son tour pour ce jour, les sénateurs exerçant la prytanie, ainsi que l'Ekklêsia. Il se peut que le Prytanis ait été au nombre de ceux qui parlèrent au

grand Periklès. Il cita Miltiadès devant le tribunal populaire, comme s'étant rendu coupable de fraude à l'égard du peuple et comme ayant mérité la peine de mort. L'accusé lui-même, empêché par sa cuisse blessée, qui même commençait à présenter des symptômes de gangrène, ne put ni se tenir debout, ni dire un mot pour sa défense. Il resta étendu sur sa couche devant les juges assemblés, pendant que ses amis faisaient de leur mieux en sa faveur. De défense, à ce qu'il paraît, il n'y en eut pas ; tout ce qu'ils purent faire fut d'en appeler à ses anciens services; ils rappelèrent au peuple avec de grands détails et avec énergie l'inestimable fait d'armes de Marathôn, venant s'ajouter à sa conquête antérieure de Lemnos. Les dikastes ou jurés assemblés montrèrent qu'ils étaient sensibles à ces puissants appels en rejetant la proposition de son accusateur, qui demandait la mort; mais ils lui imposèrent la peine de 50 talents *pour son iniquité*. Cornélius Nepos affirme que ces cinquante talents représentaient les dépenses faites par l'État pour équiper l'armement; mais nous pouvons croire avec plus de probabilité, en considérant l'usage du dikasterion athénien dans des affaires criminelles, que 50 talents étaient le minimum de la peine réellement proposé par les défenseurs de Miltiadès eux-mêmes pour remplacer la peine de mort.

Dans ces affaires pénales à Athènes, où la punition n'était pas fixée et l'avance par les termes de la loi, si la personne accusée était reconnue coupable, il était d'usage de soumettre aux jurés, subséquentement et séparément, la question relative au montant de peine : d'abord, l'accusateur nommait la peine qu'il croyait convenable; ensuite, l'accusé était appelé à désigner un montant de peine pour lui-même; et les jurés étaient obligés de faire leur choix entre les deux, — un troisième degré de peine n'étant pas admis à être discuté¹.

dikasterion en faveur de Miltiadès, pour repousser la proposition faite par Xanthippos; mais qu'il y eût fait réellement annuler un vote mie fois rendu, c'est ce que l'on ne peut croire. Le scholiaste d'Aristide (cité par Valckenaer, *ad Herodot.*, VI, 136) réduit l'exagération de Platon à quelque chose de plus raisonnable.

¹ Il paraît certain que c'était la marche habituelle de la procédure attique par rapport aux accusations publiques, toutes les fois qu'un montant positif de peine n'était pas déterminé à l'avance. V. Platner, *Prozess und Klagen bei den Attikern*, Abschn. VI, vol. I, p. 201; Heffter, *die Athenaische Gerichtsverfassung*, p. 334; Meier und Schoemann (*Der Attische Prozess*, IV, p. 725) soutiennent qu'un des dikastes pouvait proposer une troisième mesure de peine, distincte de celle que proposait l'accusateur aussi bien que l'accusé. Eu égard aux accusations publiques, cette opinion paraît incontestablement inexacte ; mais là oit la sentence à prononcer comprenait une compensation pour préjudice privé et une estimation de dommages, nous ne pouvons déterminer aussi clairement s'il n'y avait pas parfois, pour les soumettre au vote des dikastes, une plus grande latitude à produire des propositions. Il faut se rappeler que ces dikastes étaient au nombre de plusieurs centaines, même quelquefois plus, — qu'il n'y avait entre eux ni discussion, ni délibération — et qu'il était absolument nécessaire qu'on leur soumit quelque proposition distincte à voter. Par rapport à quelques offenses, la loi permettait expressément ce qu'on appelait un *προστιμημα*, c'est-à-dire, après que les dikastes avaient prononcé la peine entière demandée par l'accusateur, un autre citoyen, qui jugeait insuffisante la peine ainsi imposée, pouvait demander un certain montant limité de peine additionnelle, et exiger des dikastes de voter sur sa proposition, — oui ou non. Les dikastes donnaient leurs votes en déposant des cailloux dans des barils, avec certains arrangements de détail.

Le *ἀγών τιμητός*, *δίκη τιμητός*, ou procès comprenant cette mesure séparée de peine — en tant que distingué de la *δίκη ἀτιμητός*, ou procès où la peine était déterminée à l'avance, et où il n'y avait pas de *τίμησις*, ou voté pour mesurer la peine — est une ligne importante de démarcation dans le sujet de la procédure attique ; et l'usage d'inviter l'accusé, après qu'il avait été déclaré coupable, à s'imposer une *contre peine* ou une *sous peine* (*ἀντιτιμάσθαι* ou *ὑποτιμάσθαι*) en opposition avec celle que désignait l'accusateur, était un expédient commode pour amener la question à un vote réel de la part des dikastes.

Quelquefois des accusés trouvaient utile de désigner des peines très considérables contre eux-mêmes, afin d'échapper à la peine capitale invoquée par l'accusateur (V. Démosthène, *cont. Timokrat.*, c. 34, p. 743 R.). Il n'y avait pas non plus à craindre (comme l'imagine Platner) que

Naturellement, dans ces circonstances, c'était l'intérêt de l'accusé de désigner, même dans son propre cas, quelque peine réelle et sérieuse, — quelque chose que les jurés fussent disposés à considérer comme n'étant pas tout à fait inférieur au crime qui venait d'être prouvé; car, s'il proposait quelque peine seulement insignifiante, il les forçait à préférer la sentence plus rigoureuse recommandée par son adversaire. En conséquence, dans le cas de Miltiadês, ses amis, désireux d'amener les jurés à refuser leur adhésion à la peine de mort, proposèrent une amende de 50 talents comme la peine que s'imposait le défendeur; et il est possible qu'ils aient dit, comme argument dans la circonstance, qu'une telle somme suffirait pour payer les frais de l'expédition. L'amende fut prononcée, mais Miltiadês ne vécut pas pour la payer : sa jambe blessée se gangrena, et il mourut, laissant l'amende à payer à son fils Kimôn.

Suivant Cornélius Nepos, Diodore et Plutarque, il fut mis en prison après avoir été condamné à l'amende, et il y mourut¹. Mais Hérodote ne mentionne pas cet emprisonnement, et le fait ne me paraît pas probable; il eût difficilement omis de le signaler, s'il était venu à sa connaissance. L'emprisonnement immédiat d'une personne condamnée à une amende par le dikasterion, jusqu'à ce que cette amende fût payée, n'était pas la marche naturelle et ordinaire de la procédure athénienne, bien qu'il y eût des cas particuliers dans lesquels une telle aggravation était ajoutée. Ordinairement on accordait un certain temps pour le

dans la généralité des cas les dikastes fissent laissés dans la nécessité de choisir entre une peine extravagante et quelque chose de purement nominal ; car l'intérêt de l'accusé lui-même empêchait que cela n'arrivât. Parfois nous le voyons s'efforcer par des prières d'obtenir que l'accusateur diminue volontairement quelque chose de la peine qu'il avait d'abord désignée. Probablement l'accusateur pouvait le faire, s'il voyait que les dikastes n'étaient pas disposés à adopter cette première proposition.

Dans un seul cas particulier, d'immortelle mémoire, ce que pense Platner arriva réellement; et la mort de Sokratês en fut le résultat. Sokratês, après avoir été reconnu coupable, seulement à une faible majorité de votes parmi les dikastes, fut invité à désigner une peine contre lui-même, en opposition à la peine de mort demandée par Melêtos. Ses amis en vain le supplièrent de nommer une amende d'un montant suffisant, qu'ils auraient immédiatement payée pour lui; mais on obtint difficilement de lui qu'il désignât une peine quelconque, puisqu'il affirmait qu'il avait mérité plutôt de l'honneur qu'une punition ; enfin il désigna une amende d'un chiffre si faible, qu'elle équivalait réellement à un acquittement. En effet, Xénophon dit qu'il ne voulut nommer aucune contre peine, et dans le discours qu'on lui prête, il prétendait qu'il avait même mérité l'honneur signalé d'être nourri aux frais de l'Etat dans le Prytaneion (Platon, *Apol. Sok.*, c. 27; Xénophon, *Apol. Sok.*, 23; Diogène Laërte, II, 41). Platon et Xénophon ne s'accordent pas; mais, à les prendre ensemble, il semblerait qu'il doit avoir désigné une très petite amende. On ne peut guère douter que cette circonstance, jointe à la teneur de sa défense, n'ait déterminé les dikastes à voter pour la proposition de Melêtos.

¹ Cornélius Nepos, *Miltiadês*, c. 7; et *Kimôn*, c. 1 ; Plutarque, *Kimôn*, c. 4; Diodore, *Fragm.*, lib. X. Tous ces auteurs puisèrent probablement à la même source originale, peut-être dans Éphore (V. Marx, *ad Ephori Fragmenta*, p. 212); mais nous n'avons aucun moyen de le déterminer. Toutefois, relativement à ce prétendu emprisonnement de Kimôn, ils doivent avoir copié sur des autorités différentes ; car ce qu'ils avancent est complètement différent. Diodore dit que Kimôn se constitua volontairement prisonnier après que son père était mort en prison, parce qu'il ne lui fut possible à aucune autre condition d'obtenir le corps de son père mort, pour l'ensevelir. Cornélius Nepos affirme qu'il fut emprisonné, comme étant légalement responsable à l'égard de l'État pour l'amende que son père n'avait pas payée. Enfin Plutarque ne le représente pas comme ayant été mis en prison. Beaucoup d'entre les auteurs latins suivent le renseignement de Diodore. V. les citations dans une note de Bos sur le passage de Cornélius Nepos, mentionné ci-dessus.

On ne peut hésiter à adopter le récit de Plutarque comme le seul vrai. Kimôn ne fut pas et ne pouvait être mis en prison, d'après la loi attique, pour une amende que son père n'avait pas payée ; mais, après la mort de son père, il devint responsable de cette amende, dans ce sens — qu'il restait privé de ses privilèges et exclu de ses droits comme citoyen jusqu'à ce que l'amende fût payée. V. Démosthène, *cont. Timokrat.*, c. 46, p. 762 R.

payement¹ avant d'avoir recours à une exécution absolue de l'arrêt; bien qu'une personne sous le coup d'une sentence flet privée de ses privilèges et exclue de tout droit politique, depuis le moment même de sa condamnation comme débiteur public jusqu'au paiement de l'amende. Or, dans l'exemple de Miltiadès, le déplorable état de sa jambe blessée rendait une évasion impossible, — de sorte qu'il n'y avait pas de motif spécial pour s'écarter d'un usage habituel et pour l'emprisonner sur-le-champ; de plus, s'il ne fut pas emprisonné immédiatement, il ne le fut pas du tout, puisqu'il ne peut avoir vécu beaucoup de jours après son jugement². Transporter dans sa couche, de la présence des dikastes à la prison, le général malade, incapable de se lever même pour plaider pour sa propre vie, — aurait non seulement été une sévérité inutile, mais aurait difficilement manqué de faire impression sur les sympathies et la mémoire des spectateurs; de sorte qu'il est vraisemblable qu'Hérodote aurait entendu parler de ce fait, et l'aurait mentionné, s'il s'était réellement passé. J'incline donc à croire que Miltiadès mourut dans son logis. Tous les récits s'accordent à dire qu'il mourut de la blessure mortelle qui déjà le mettait hors d'état d'agir même au moment de son jugement, et que son fils Kimôn pava les 50 talents après sa mort. S'il put les payer, probablement son père aurait pu le faire aussi. C'est une raison de plus pour croire qu'il n'y eut pas emprisonnement, — car rien que le non-pavement aurait pu l'envoyer en prison; et sauver Miltiadès malade de cette nécessité aurait été le premier et le plus fort désir de tous les amis qui compatissaient à son sort.

Ainsi mourut le vainqueur de Marathôn. Le dernier acte de sa vie produit une impression si triste et même si douloureuse, — la chute du héros qui, tombant du pinacle de la gloire, en arrive à une défaite, à une basse machination avec la servante d'un temple, à une blessure mortelle, à une honte qu'il ne peut défendre, à la mort, après avoir été condamné à une lourde amende, — cette chute, disons-nous, est si brusque et si inattendue, — que les lecteurs, tant chez les anciens que chez les modernes, n'ont pas été satisfaits s'ils n'ont trouvé quelqu'un à qui la reprocher: nous devons excepter Hérodote, notre autorité originale, qui raconte l'affaire sans déverser le moindre blâme sur qui que ce soit. Parler mal du peuple, comme il y a longtemps l'a fait remarquer Machiavel³, est une disposition à laquelle chacun, en tout temps et même sous un gouvernement démocratique, se laisse aller avec impunité et sans provoquer d'adversaire disposé à répondre. Dans l'exemple actuel, le sort cruel de Miltiadès a été imputé aux vices des Athéniens et de leur démocratie, — on l'a cité comme preuve en partie de leur inconstance, en partie de leur ingratitude. Mais, de

¹ V. Böeckh, *Public Economy of Athens*, b. III, ch. 13, p. 390, Trad. angl. p. 420 allem.); Meier und Schoemann, *Attisch. Prozess*, p. 744. Le Dr Thirlwall se fait de ce point une idée différente, que je ne puis adopter (*Hist. Gr.*, vol. III, Append. II), bien que ses remarques générales sur le procès de Miltiadès soient justes et appropriées au cas (ch. 14, p. 273).

Cornélius Nepos (*Miltiadès*, c. 9; *Kimôn*, c. 3) dit que la mauvaise conduite se rattachant à Paros ne fut pour les Athéniens qu'un prétexte pour punir Miltiadès; leur motif réel (affirme-t-il) était l'envie et la crainte, les mêmes sentiments qui dictèrent l'ostracisme de Kimôn. On peut voir, par la nature même de la peine infligée, combien il y a peu de raisons pour justifier cette imagination. La crainte les aurait poussés à renvoyer ou à mettre à mort Miltiadès, et non à le condamner à l'amende. L'ostracisme, qui était dicté par la crainte, était un bannissement temporaire.

² L'intervalle de temps qui s'écoula entre son jugement et sa mort est exprimé dans Hérodote (VI, 136) par la différence entre le participe présent *σηπομένου* et le participe passé *σαπέντος τοῦ μηροῦ*.

³ Machiavel, *Discorsi sopra Tito Livio*, cap. 58. *L'opinione contra ai popoli nasce, perchè dei popoli ciascun dice male senza paura, e liberamente ancora montre che regnano: dei principi si parla sempre con mille timori mille rispetti.*

quelque manière qu'un tel blâme puisse servir à alléger la tristesse morale que fait naître une série de faits pénibles. On verra qu'il n'est pas justifié, si nous appliquons à ces faits une critique raisonnable.

Ce qu'on appelle l'inconstance des Athéniens en cette occasion n'est rien de plus qu'un changement rapide et décisif dans leur opinion sur Miltiadès; une admiration sans bornes se transforme immédiatement en une colère extrême. Leur reprocher de l'inconstance, c'est ici un abus de langage : un tel changement dans leur opinion était le résultat inévitable de sa conduite. Sa manière d'agir dans l'expédition de Paros fut aussi répréhensible qu'à Marathôn elle avait été méritoire, et l'une vint immédiatement après l'autre. Que pouvait-il s'ensuivre, si ce n'est une révolution complète dans les sentiments athéniens? Il avait employé le prodigieux ascendant qu'il exerçait sur leurs esprits à les engager à le suivre sans savoir où, avec la confiance de trouver un butin inconnu; il avait exposé leurs vies et dissipé leurs biens pour venger une haine privée : à la honte d'un projet malhonnête vient s'ajouter la honte d'avoir échoué dans ce projet. Sans doute une telle conduite, de la part d'un homme qu'ils admiraient à l'excès, doit avoir produit une réaction violente et pénible dans les sentiments de ses compatriotes. L'idée d'avoir prodigué l'éloge et la confiance à une personne qui sur-le-champ en abuse pour un but indigne est un des plus grands tourments du cœur humain, et nous pouvons aisément comprendre que la force du mécontentement qui s'ensuivit fut aggravée par ce sentiment réactionnaire sans accuser les Athéniens d'inconstance. Si un officier, dont la conduite avait été telle qu'elle méritait les plus grands éloges, vient soudainement à trahir son devoir et manifeste de la lâcheté ou de la déloyauté dans une entreprise nouvelle et importante qui lui est confiée, traiterons-nous d'inconstant le général en chef, parce que son opinion, aussi bien que sa conduite, subit une révolution instantanée, — qui sera d'autant plus violente à proportion de son estime antérieure? La question à décider est de savoir s'il y a une raison suffisante pour un tel changement ; et, dans le cas de Miltiadès, on doit répondre à cette question par l'affirmative.

Quant à l'accusation d'ingratitude dirigée contre les Athéniens, ce point, qui vient d'être mentionné, — suffisance de raison, — est tacitement admis. On convient que Miltiadès méritait une punition pour sa conduite par rapport à l'expédition de Paros, mais en soutient néanmoins que la reconnaissance pour ses services antérieurs à Marathôn aurait dû l'exempter de peine. Mais le sentiment sur lequel, après tout, repose cette défense ne supportera pas d'être développé et présenté sous la forme d'une raison forte ou justificative. Car quelqu'un soutiendra-t-il réellement qu'un homme qui a rendu de grands services au public doit recevoir en retour pour l'avenir une autorisation de se mal conduire impunément? Le général qui a mérité des applaudissements, par des talents éminents et d'importantes victoires, doit-il être récompensé en recevant la liberté de trahir son devoir dans la suite, et d'exposer son pays au péril, sans encourir ni blâme ni peine? C'est ce que personne ne songe à défendre de propos délibéré ; cependant on doit être prêt à soutenir cette thèse, si on reproche aux Athéniens de s'être montrés ingrats envers Miltiadès. Car si l'on veut dire seulement que la reconnaissance pour des services antérieurs doit servir, non de quittance définitive pour un crime subséquent, mais de circonstance atténuante dans la mesure de sa peine, nous répondrons que c'est ainsi qu'elle fut comptée

dans le traitement infligé à Miltiadès par les Athéniens¹. Ses amis n'avaient absolument rien à faire valoir contre la dernière peine proposée par l'accusateur, si ce n'est ses services antérieurs, — qui influencèrent assez les dikastes pour les amener à prononcer la punition plus légère au lieu de la plus grave. Or toute la peine infligée consistait en une amende, qui certainement ne dépassait pas les moyens raisonnables qu'il possédait soit pour payer lui-même, soit pour obtenir de ses amis de payer à sa place, — puisque son fils Kimôn la paya réellement. Ceux qui accusent les Athéniens d'ingratitude, à moins qu'ils ne soient prêts à soutenir la doctrine, que des services antérieurs doivent servir d'acquiescement complet pour un crime futur, n'ont pas d'autre raison à leur disposition, si ce n'est dire que l'amende était trop élevée; qu'au lieu d'être de 50 talents, elle n'aurait pas dû être au-dessus de 40, de 30, de 20 ou de 10. Ont-ils raison en ceci, c'est ce que je ne me charge pas de prononcer : si la somme était désignée à propos de l'accusé, le dikasterion n'avait pas de pouvoir légal pour la diminuer; mais c'est dans ces étroites limites que la question est placée réellement, quand on la fait passer du domaine du sentiment dans celui de la raison. On se rappellera que la mort de Miltiadès ne résulta ni de son jugement ni de son amende, mais de sa blessure à la jambe.

L'accusation d'ingratitude portée contre les jurys populaires athéniens se résume réellement en ceci, — à savoir, qu'en jugeant une personne accusée d'un crime ou d'un délit actuel, ils étaient disposés à se renfermer trop strictement et trop rigoureusement dans l'objet particulier de l'accusation, et qu'ils oubliaient les services passés qu'elle avait pu rendre ou qu'ils en tenaient trop peu compte. Quiconque croit que telle était l'habitude des dikastes athéniens doit avoir étudié très peu utilement les orateurs. Leur défaut réel était tout le contraire : ils étaient trop disposés à s'éloigner de la question qui leur était soumise et à se laisser toucher par des appels à des services et à une conduite antérieurs². Ce

¹ Machiavel n'admet pas même autant que ceci dans l'exposé clair et frappant qu'il fait de la question à laquelle nous faisons allusion ici ; il prétend que l'homme qui a rendu des services doit en être récompensé, mais qu'il doit être puni pour un crime subséquent précisément comme si les services antérieurs n'avaient pas été rendus. Il pose ce principe, quand il discute la conduite des romains l'égard de celui des trois Horatii qui survit et est victorieux, après le combat avec les Curiatii — *Horace avait hautement mérité de la patrie en triomphant des Curiaces par son courage; mais la mort de sa sœur était un crime affreux. Les Romains en eurent tant d'indignation, qu'il fut obligé de disputer sa vie, quoique ses services fussent aussi glorieux que récents. Si l'on n'examinait ce trait que superficiellement, on n'y verrait qu'un trait d'ingratitude populaire; mais qui l'examinera mieux et qui recherchera avec plus de jugement ce que doivent être les lois constitutionnelles d'un état, blâmera bien plutôt ce peuple de l'avoir absous que de l'avoir condamné. En voici la raison : une république bien constituée ne compense pas les services par les crimes, mais elle décerne des récompenses pour une bonne action et des peines pour en punir une mauvaise; après avoir récompensé un citoyen pour avoir bien fait, elle châtie et punit ce même citoyen s'il devient coupable, et cela ans a- air égard à ses actions précédentes. Une république fidèle à ces principes jouira longtemps de sa liberté; si elle s'en écarte, elle courra bientôt à sa ruine. En effet, si un citoyen, déjà fier de quelque service éminent rendu à la patrie, joint à la célébrité que cette action lui a acquise l'audacieuse confiance de pouvoir en commettre telle autre mauvaise sans crainte d'être puni, il deviendra en peu de temps d'une telle insolence, que c'en est fait de la puissance des lois. Mais dès qu'on veut faire redouter la peine attachée aux mauvaises actions, il faut nécessairement attacher une récompense aux bonnes, comme on a vu qu'on fit à Rome. Quoiqu'une république soit pauvre et puisse donner peu, elle ne doit pas s'abstenir de donner ce peu, parce que toute récompense, quelque modique qu'elle soit et quelque important que soit le service, sera toujours hautement appréciée et honorable pour qui la reçoit.* — Machiavel, *Discorsi sop. Tito Livio*, ch. 24.

² Machiavel, dans le vingt-neuvième chapitre de son *Discorsi sopra T. Livio*, examine cette question : — *Lequel des deux est plus exposé à l'accusation d'ingratitude un gouvernement populaire ou un*

qu'un accusé à Athènes s'efforce habituellement de produire, c'est, dans l'esprit des dikastes, une impression favorable à son caractère et à sa conduite en général : naturellement il fait face aussi bien qu'il peut à l'allégation de son accusateur, mais il ne manque jamais aussi de leur rappeler expressément comme il a bien rempli ses devoirs généraux de citoyen, — combien de fois il a servi dans des expéditions militaires, — de combien de triérarchies et de *liturgies* publiques il s'est acquitté, et cela avec une efficacité éclatante. Effectivement, on fait trop reposer le droit d'un accusé à un acquittement sur ses services antérieurs, et trop peu sur l'innocence ou sur des faits justificatifs, quant à l'accusation particulière. Quand nous arriverons à l'époque des orateurs, je serai en mesure de montrer que ce peu de disposition à se renfermer dans une question spéciale était un des défauts les plus sérieux de l'assemblée des dikastes à Athènes. C'est un défaut auquel nous pouvions naturellement nous attendre dans un corps de citoyens, personnes privées dont ce n'est pas la profession, réunies pour l'occasion, — et qui appartient plus ou moins en tout lieu au système du jugement par un jury ; mais c'est tout le contraire de cette ingratitude, ou insensibilité habituelle à l'égard de services antérieurs, dont on les a si souvent accusés.

Le sort de Miltiadès, loin d'expliquer l'inconstance ou l'ingratitude de ses compatriotes, atteste donc leur juste appréciation des mérites. Il explique une autre morale, d'une importance non médiocre pour la véritable intelligence des affaires grecques; — il nous apprend, leçon pénible, combien la gloire, vue à longs traits, produisait un effet enivrant sur le caractère d'un Grec entreprenant et ambitieux. On ne peut clouter que le passage rapide, dans le cours d'une semaine environ, de la terreur athénienne avant la bataille à l'extrême joie athénienne après elle, ne doive avoir produit à l'égard de Miltiadès des démonstrations telles qu'on n'en vit jamais de pareilles en faveur d'aucun autre homme dans toute l'histoire de la république. Cette admiration sans bornes renversa son jugement et sa raison. Son esprit devint le jouet de mouvements d'insolence, d'antipathie et de rapacité, ne tenant plus compte de rien, — état de maladie pour lequel (suivant la morale grecque) la Némésis vengeresse était toujours aux aguets, et que, dans le cas de Miltiadès, elle châtia d'une peine effrayante par sa promptitude, aussi bien que terrible par sa gravité. Si Miltiadès eût été, avant la bataille de Marathon, l'homme qu'il devint après elle, la bataille se fût probablement tournée en défaite au lieu d'être une victoire. Démosthène¹, il est vrai, en parlant de l'opulence et du luxe des chefs politiques à son époque et des récompenses que le peuple leur accordait avec profusion, signalait comme contraste la maison de Miltiadès, comme n'étant pas plus brillante que celle d'un simple particulier. Mais, bien que Miltiadès pût continuer de vivre dans une demeure modeste, il reçut de ses compatriotes des marques d'admiration et de respect telles qu'il n'en fut jamais montré de pareilles à aucun citoyen avant ou après lui; et, après tout, l'admiration et le respect forment la précieuse essence d'une récompense populaire. Personne, si ce n'est Miltiadès, n'osa jamais élever

roi? — Il pense que le dernier y est plus exposé. Cf. chap. 59 du même ouvrage, où il soutient de nouveau une semblable opinion.

M. Sismondi fait remarquer aussi, en parlant du long attachement de la ville de Pise à la cause des empereurs et au parti Gibelin : *Pise montra dans plus d'une occasion, par sa constance à supporter la cause des empereurs ait milieu des revers, combien la reconnaissance lie un peuple libre d'une manière plus puissante et plus durable qu'elle ne saurait lier le peuple gouverné par un seul homme.* (*Histoire des Républiques Italiennes*, ch. 13, tom. II, p. 302.)

¹ Démosthène, *Olynthiennes*, III, c. 9, p. 35 R.

la voix dans l'assemblée athénienne et dire : *Donnez-moi une flotte : ne demandez pas ce que je dois faire avec ces vaisseaux; mais contentez-vous de me suivre, et je vous enrichirai.* Ici nous pouvons lire la confiance sans bornes que les Athéniens avaient dans leur général victorieux, et l'impuissance absolue d'un Grec supérieur à en être investi sans une dépravation intellectuelle ; tandis que nous pouvons tirer de cet exemple la triste conclusion qu'un résultat heureux devait faire du chef qui l'avait obtenu un des hommes les plus dangereux de la communauté. Nous aurons bientôt occasion de remarquer la même tendance dans le cas dit Spartiate Pausanias, et même dans celui de l'Athénien Themistoklès.

Il est heureux, en effet, que les aspirations ambitieuses et téméraires de Miltiadès n'aient pas pris une tournure plus nuisible pour Athènes que l'entreprise relativement peu importante contre Paros. Car, s'il eût cherché à acquérir la domination et à satisfaire des antipathies contre des ennemis à l'intérieur, au lieu de diriger ses coups contre un ennemi parier, la paix et la sécurité de son pays auraient pu être sérieusement mises en danger. Une partie considérable des despotes qui obtenaient le pouvoir en Grèce commençaient par tenir luge conduite populaire et par rendre d'utiles services à leurs concitoyens; une fois qu'ils avaient mérité la reconnaissance publique, ils en abusaient en vue de leur propre ambition. On avait bien plus à craindre, dans une communauté grecque, un dangereux excès de reconnaissance à l'égard d'un soldat victorieux, qu'une insuffisance dans ce sentiment. Sa personne ainsi élevée acquérait une position telle, que la communauté trouvait dans la suite des difficultés à s'en débarrasser. Or c'est une disposition presque universelle parmi les écrivains et les lecteurs de prendre parti pour un individu, surtout un individu éminent, contre la multitude. En conséquence ceux qui, dans de telles circonstances, soupçonnent l'abus probable d'une position élevée sont dénoncés comme s'ils nourrissaient une jalousie indigne contre des talents supérieurs ; mais la vérité est que les plus grandes analogies du caractère grec justifiaient ce soupçon et obligeaient la communauté à prendre des précautions contre les effets corrupteurs de son propre enthousiasme. Il n'y a pas de trait qui domine plus largement dans le caractère grec, si susceptible d'impressions, qu'une disposition à être enivré et démoralisé par le succès; il n'y avait pas de faute dont aussi peu de Grecs éminents fussent exempts; il n'y avait guère de danger contre lequel il fût à la fois aussi nécessaire et aussi difficile aux gouvernements grecs de se mettre en garde, — surtout aux démocraties, où les manifestations d'enthousiasme sont toujours les plus bruyantes. Telle est l'explication réelle de ces accusations qui avaient été portées contre les démocraties grecques, à savoir qu'elles finissaient par haïr et par traiter mal ceux qui avaient été antérieurement leurs bienfaiteurs. L'histoire de Miltiadès sert à expliquer ce point d'une manière non moins positive que douloureuse.

J'ai déjà fait remarquer que l'inconstance, qui a été si largement imputée à la démocratie athénienne dans sa conduite à son égard, n'est rien de plus qu'un changement raisonnable l'opinion d'après les meilleures raisons; et l'on ne peut dire non plus que l'inconstance fût en aucun cas un attribut de la démocratie athénienne. C'est un fait bien connu que les sentiments, ou les opinions, ou les manières de juger, qui se sont une fois établis dans l'esprit d'un nombre considérable de gens, sont plus durables et moins sujets à changer que ceux qui n'appartiennent qu'à une seule personne ou à un petit nombre, au point que les jugements et les actions de la multitude peuvent être plus clairement compris quant au passé, et plus certainement prédits quant à l'avenir. S'il faut parler d'un

attribut quelconque de la multitude, ce sera, plutôt celui d'une ténacité exagérée que d'une inconstance excessive. Il ne se présentera rien dans le cours de cette histoire pour prouver que le peuple athénien changeât d'opinion, d'après des raisons insuffisantes, plus souvent que ne l'aurait fait un seul homme ou un petit nombre de personnes irresponsables.

Mais il y avait dans le jeu de la démocratie athénienne deux circonstances qui lui donnaient une apparence d'inconstance plus grande, sans aucune réalité. L'abord, les manifestations et les changements d'opinion étaient tout à découvert, sans déguisement et fort bruyants; le peuple donnait cours à son impression présente, quelle qu'elle fût, avec une entière franchise; s'il avait changé réellement d'opinion, il n'avait ni honte ni scrupule à l'avouer. En second lieu, — et c'est là un point d'hile importance capitale dans le jeu de la démocratie en général, — l'impression *présente*, quelle qu'elle put être, était non seulement sans déguisement dans ses manifestations, mais encore elle avait une tendance à être exagérée dans son intensité. Ceci venait de l'habitude qu'avait le peuple de traiter les affaires publiques dans des réunions nombreuses, dont l'effet bien connu est d'enflammer le sentiment dans le cœur de chaque homme, par un simple contact avec un cercle de voisins qui sympathisent avec lui. Quelque fut le sentiment : crainte, ambition, cupidité, colère, compassion, piété, dévouement patriotique, etc.¹, et qu'il fût bien ou mal fondé, — il était constamment plus ou moins influencé par cette cause, propre à augmenter sa force. C'est un défaut qui appartient naturellement dans une certaine mesure à tout exercice du pouvoir par des corps nombreux, même quand ce sont des corps représentatifs, — surtout lorsque le caractère du peuple, au lieu d'être relativement calme et lent à émouvoir, comme les Anglais, est vif, susceptible d'impression et ardent, comme les Grecs ou les Italiens; mais il opérait bien plus puissamment sur le Dêmos agissant de lui-même, réuni dans la Pnyx. C'était en effet la maladie constitutionnelle de la démocratie, maladie que le peuple sentait très bien lui-même, — comme je le montrerai ci-après d'après les garanties qu'il essaya de se donner contre elle, — mais qu'aucune garantie ne pouvait jamais détruire complètement. La fréquence des assemblées publiques, loin d'aggraver le mal, avait une tendance à l'alléger. Le peuple finit ainsi par s'accoutumer à entendre et à balancer plus d'une idée différente comme préliminaire d'un jugement définitif; il contracta un intérêt et une estime personnels pour une classe nombreuse d'orateurs professant des sentiments opposés, et même il acquit une certaine conscience pratique de sa propre disposition à l'erreur. De plus, la diffusion des habitudes de la parole en public, au moyen des sophistes et des rhéteurs, qu'il a été tellement de mode de dénigrer, tendait dans le même sens, — à rompre l'unité de sentiment dans la foule des auditeurs, à multiplier les

¹ C'est là la vérité générale, que les auteurs anciens présentent souvent, tant en partie qu'en termes exagérés quant au degré : *Hæc est natura multitudinis* (dit Tite-Live) ; *aut humiliter servit, aut superbe dominatur*. — Et, Tacite: *Nihil in vulgo modicum; terrere, ni paveant; ubi pertimuerint, impune contemni* (*Annal.*, I, 29). Hérodote, III, 81.

Il est à remarquer qu'Aristote, dans sa *Politique*, fait peu ou point d'attention à cet attribut appartenant à toute assemblée nombreuse. Il semble plutôt raisonner comme si l'intelligence collective de la multitude était représentée par la somme totale de l'intelligence séparée de chaque homme dans tous les individus qui la composent (*Politique*, III, 6, 4, 10, 12), précisément comme les biens de la multitude, pris collectivement, seraient plus grands que ceux du petit nombre de riches. Il ne fait pas attention à la différence qui existe entre un nombre d'individus jugeant conjointement et un nombre d'individus jugeant séparément : je ne remarque pas, il est vrai, que cette omission le conduise à aucune erreur positive, mais elle se présente dans quelques cas faits pour nous surprendre, et oit la différence signalée ici est importante à mentionner. V. *Politique*, III, 10, 5, 6.

jugements séparés et à neutraliser la contagion d'un simple mouvement de sympathie. C'étaient d'importantes conséquences, que favorisaient encore davantage le goût et l'intelligence supérieurs du peuple athénien; mais la maladie inhérente restait encore, — l'intensité excessive et trompeuse du sentiment présent. C'est ce qui donna un prit si inestimable à l'ascendant de Periklès, tel que le dépeint Thucydide : son empire sur le peuple était si fort, qu'il pouvait toujours produire de l'effet en parlant contre l'excès du ton dominant de sentiment. *Quand Periklès* (dit l'historien) *voyait le peuple dans un état de confiance intempestive et insolente, il parlait de manière à l'atterrer en lui inspirant la crainte ; lorsque ensuite sa terreur était sans bornes, il la combattait et le ramenait à la confiance*¹.

Nous verrons Démosthène, avec un ascendant bien inférieur, occupé à la même tâche honorable. Le peuple athénien avait souvent besoin d'une telle correction; mais, par malheur, il ne trouva pas toujours des hommes d'État, à la fois bienveillants et supérieurs, pour la lui administrer.

Ainsi ces deux attributs appartenaient à la démocratie athénienne; d'abord, les sentiments de toute sorte des citoyens se manifestaient bruyamment et ouvertement; ensuite, leurs sentiments tendaient à un haut degré de grande intensité au moment même. Naturellement donc, quand ils venaient à changer, le changement de sentiment était manifeste et s'imposait à la connaissance de chacun, — car on passait d'un sentiment fort et antérieur à un autre sentiment fort et actuel². Et ce fut parce que ces changements; quand ils s'opéraient, se faisaient remarquer d'une manière si palpable, que le peuple athénien s'attira le reproche d'inconstance ; car il n'est pas du tout vrai (je le répète) que ce phénomène fût produit plus souvent en lui par des causes frivoles ou insuffisantes que dans d'autres gouvernements.

¹ Thucydide, II, 65.

² Cette propension de l'esprit à passer d'un sentiment fort à un autre est toujours repoussée par les moralistes grecs, depuis les plus anciens jusqu'aux plus modernes ; même Démocrite, au cinquième siècle avant J.-C., prévient contre cette tendance (*Democriti Fragmenta*, III, p.168, éd. Mullach ap. Stobæum, *Florileg.*, I, 40).

CHAPITRE VI — PHILOSOPHES IONIENS. - PYTHAGORAS. - KROTÔN ET SYBARIS.

L'histoire des puissantes cités grecques en Italie et en Sicile, entre l'avènement de Pisistrate et la bataille de Marathôn, nous est en majeure partie inconnue. Phalaris, despote d'Akragas (Agrigente), se fit pendant cet intervalle obscur un nom peu digne d'envie. Son règne semble coïncider pour le temps avec la première partie de l'administration de Pisistrate (vers 560-540 av. J.-C.), et les renseignements vagues et peu nombreux que nous trouvons relativement à lui¹ nous montrent seulement que c'était une époque d'extorsions et de cruautés, dépassant même la licence ordinaire des despotes grecs. La réalité du taureau creux fait d'airain, et que Phalaris avait coutume de chauffer afin d'y enfermer ses victimes et de les briller, nie paraît mieux prouvée que la nature de l'histoire ne nous amènerait à le supposer. Car non seulement elle est mentionnée par Pindare, mais même l'instrument réel de cette torture, — le taureau d'airain lui-même², — qui avait été emporté d'Agrigente comme trophée par les Carthaginois quand ils prirent la ville, fut rendu par les Romains, lors de la conquête de Carthage, à son domicile primitif. Phalaris acquit, dit-on, le commandement suprême en entreprenant la tâche de construire un grand temple³ à Zeus Polieus sur le rocher de la citadelle, prétexte qui lui permit de réunir et d'armer une troupe d'ouvriers et de partisans dévoués, dont il se servit à la fête des Thesmophoria pour déposer les autorités. Ensuite il désarma les citoyens au moyen d'un stratagème, et commit des cruautés qui le firent tellement abhorrer, qu'un soulèvement soudain du peuple, dirigé par Télémachos (un des ancêtres du despote subséquent Théron), le renversa et le tua. Après sa chute, on tira de ses partisans une cruelle vengeance⁴.

Pendant le temps qui s'écoula entre 540-500 avant J.-C., des événements de beaucoup d'importance survinrent chez les Grecs italiens, — particulièrement à Krotôn et à Sybaris, — événements, par malheur, très imparfaitement transmis. Entre ces deux époques tombent et la guerre entre Sybaris et Krotôn, et la carrière et l'ascendant de Pythagoras. A propos de ce dernier nom, il sera nécessaire de dire quelques mots relativement aux autres philosophes grecs du sixième siècle avant J.-C.

¹ Les lettres de Bentley contre Boyle, où il discute les prétendues *Épîtres* de Phalaris, — lettres remplies de finesse et de savoir, quoique vagabondes au delà de toute mesure, — sont tout à fait suffisantes pour nous apprendre qu'on ne peut affirmer que peu de choses avec sûreté au sujet de Phalaris. Sa date est prouvée très imparfaitement. Cf. Bentley, p. 82, 83, et Seyfert, *Akragas und sein Gebiet*, p. 60 : ce dernier place le règne de Phalaris dans les années 570-554 avant J.-C. Il est surprenant de voir Seyfert citer les lettres du pseudo-Phalaris comme autorité, après l'exposition de Bentley.

² Pindare, *Pyth.*, 1, ad fin, avec les Scholies, p. 310, éd. Bœckh ; Polybe, XII, 25 ; Diodore, XIII, 99 ; Cicéron, *cont. Verrès*, IV, 33. La contradiction de Timée n'est nullement suffisante pour nous faire douter de l'authenticité de l'histoire. Ebert (*Σικελίων*, part. II, p. 41-84, Königsberg, 1829) réunit toutes les autorités relatives au taureau de Phalaris. En substance, il croit le fait réel. Aristote (*Rhetor.*, II, 20) raconte la fable par laquelle Stésichore le poète dissuada les habitants d'Himera d'accorder une garde à Phalaris. Conon (*Narrat.* 42, ap. Photium) raconte la même histoire avec le nom du Hiéron substitué à celui de Phalaris. Mais il n'est pas vraisemblable que ni l'un ni l'autre aient jamais été dans de telles relations avec les citoyens d'Himera. Cf. Polybe, VII, 7, 2.

³ Polyen, V, 1, 1 ; Cicéron, *De Officiis*, II, 7.

⁴ Plutarque, *Philosophand. cum Principibus*, c. 3, p. 778.

Dans un précédent chapitre, j'ai mentionné et caractérisé ces personnages distingués appelés les Sept Sages de la Grèce, dont la célébrité tombe dans la première moitié de ce siècle, — hommes non pas tant remarquables par un génie scientifique que par une sagacité et une prévoyance pratiques dans l'appréciation des affaires du monde, et qui jouissaient d'un haut degré de respect politique de la part de leurs concitoyens. L'un d'eux cependant, le Milésien Thalès, mérite notre attention, non seulement sous ce rapport, mais en tant que le plus ancien nom connu dans la longue ligne des investigateurs scientifiques grecs. Sa vie, presque contemporaine de celle de Solôn, appartient vraisemblablement à l'intervalle qui s'écoule entre 640-550 avant J.-C. environ ; les histoires mentionnées dans Hérodote (peut-être empruntées en partie du Milésien Hécateé) suffisent pour montrer que sa réputation, de sagesse aussi bien que de science, continua d'être très grande, même un siècle après sa mort, parmi ses concitoyens. Et il marque une époque importante dans la marche de l'esprit grec, en ce qu'il fut le premier qui s'éloigna tant pour la lettre que pour l'esprit de la théogonie hésiodique, en introduisant la conception de substances avec leurs transformations et leurs conséquences, à la place de cette série de personnages et d'attributs quasi humains qui avaient animé l'ancien monde légendaire. Il est le père de ce qu'on appelle la philosophie ionienne, que l'on regarde comme durant depuis son époque jusqu'à celle de Sokratès. Des écrivains anciens aussi bien que des modernes ont déclaré reconnaître une succession de philosophes, chacun d'eux disciple du précédent, entre ces deux époques extrêmes. Mais la dénomination est en vérité vague et même inexacte, puisque l'on ne peut rien établir qui ait droit au nom d'école, de secte ou de succession (comme celle des Pythagoriciens, qui sera bientôt mentionnée). Il y a, il est vrai, une certaine analogie générale dans la veine philosophique de Thalès, d'Hiéron, d'Anaximènes et de Diogène d'Apollonia, qui les distingue tous de Xenophanès d'Elea et de ses successeurs les dialecticiens éléatiques Parménide et Zénon ; mais il y a aussi des différences considérables entre leurs doctrines respectives, — car il n'y en a pas deux qui se ressemblent. Et si nous considérons Anaximandre (celui qui vient après Thalès dans l'ordre du temps) aussi bien qu'Héraclite, nous les voyons s'écarter à un haut degré même de ce caractère que tous les autres ont en commun, bien qu'ils soient l'un et l'autre inscrits à l'ordinaire sur la liste des philosophes ioniens.

Quant à l'ancienne conception légendaire et polythée de la nature, que Thalès écarta en partie, nous pouvons faire remarquer que c'est un état de l'esprit humain dans lequel les problèmes qui se présentent pour être résolus et les moyens de les résoudre se tiennent assez bien. Si les problèmes sont vastes, indéterminés, confus, et s'ils dérivent des espérances, des craintes, de l'amour, de la haine, de l'étonnement, etc., (les hommes, plutôt que d'un désir véritable de connaissance — la croyance admise fournit aussi des agents invisibles en nombre illimité et doués de toute sorte de pouvoirs et d'inclinations. Les moyens d'explication sont ainsi multipliés et diversifiés aussi aisément que les problèmes à expliquer. Bien qu'on ne puisse prédire un événement ou un état qui ne s'est pas encore présenté, il y a peu de difficulté à rendre un compte plausible de tout ce qui est arrivé dans le passé, — d'une chose quelconque et de toutes également. On concevait la cosmogonie et les premiers âges du monde comme une sorte d'histoire personnelle avec des mariages réciproques, une filiation, des querelles et d'autres aventures de ces agents divins, dont quelques-uns ou plus étaient supposés créés et existant par eux-mêmes, — et cette dernière supposition était une difficulté commune à tous les systèmes de cosmogonie, et

dont n'était pas exempte même cette hypothèse flexible et expansive. Or, quand Thalès dégagea la philosophie grecque de l'ancien mode d'explication, il ne la dégagea pas en même temps des anciens problèmes et des anciens faits proposés aux recherches. Il les conserva et les transmit à ses successeurs, aussi vagues et aussi vastes qu'ils avaient été conçus dans le principe ; et c'est ainsi qu'ils restèrent, bien que subissant quelques transformations et quelques modifications, avec beaucoup de nouvelles questions également insolubles, présences en substance aux Grecs pendant toute leur histoire, comme étant les problèmes légitimes réservés aux investigations philosophiques. Mais ces problèmes, propres seulement à l'ancien système élastique d'explication polythée et d'action personnelle omniprésente, finirent par être entièrement disproportionnés par rapport à des hypothèses impersonnelles telles que celles de Thalès et des philosophes qui vinrent après lui, — soit lois physiques supposées, soit dogmes moraux et métaphysiques plausibles, exposés à être attaqués à l'aide d'arguments, et demandant naturellement à être défendus de même. Considérer le monde visible comme un tout, et chercher quand et comment il a commencé, aussi bien que tous ses changements passés ; — discuter l'origine première des hommes, des animaux, des plantes, du soleil, des étoiles, etc. ; — assigner quelque raison compréhensive pour expliquer pourquoi un mouvement ou changement s'est opéré en général dans l'univers, — rechercher les destinées de la race humaine et établir quelque rapport systématique entre elle et les dieux, — toutes ces questions pouvaient être conçues de bien des manières différentes et présentées avec une plausibilité éloquente ; mais on ne pouvait les ramener à une solution qui reposât sur une preuve scientifique ou qui commandât une adhésion ferme après un libre examen¹.

Ainsi, à l'époque où le pouvoir de l'investigation scientifique était borné et faible, les problèmes proposés étaient tels qu'ils dépassaient la portée de la science dans son cercle le plus large. Graduellement, il est vrai, des sujets plus spéciaux et plus limités, sur lesquels on put faire porter l'expérience ou les conséquences fournies par l'expérience, furent ajoutées à la liste des *quæsitæ*, et examinés avec fruit et instruction. Mais les anciens problèmes, avec de nouveaux également impénétrables, ne furent jamais éliminés et occupèrent toujours une place saillante dans le monde philosophique. Or ce fut cette disproportion entre les questions à résoudre et les moyens de solution qui donna naissance à ce trait caractéristique et remarquable de la philosophie grecque, — la force antagoniste d'un scepticisme suspensif, qui dans quelques esprits va jusqu'à nier hardiment que la vérité en général puisse être atteinte, — caractère qu'elle conserva depuis ses débuts jusqu'à sa fin ; il commença d'aussi bonne heure que Xenophanès, continua de se manifester sept siècles plus tard dans *Ænesidêmos* et Sextus Empiricus, et dans l'intervalle entre ces deux extrêmes, comprit les intelligences les plus puissantes de la Grèce. Ce n'est pas actuellement le moment de considérer ces sceptiques, qui ont un nom impopulaire et qui n'ont pas souvent été bien appréciés ; d'autant plus qu'il convenait souvent au dessein d'hommes eux-mêmes plus qu'à demi sceptiques, tels que Sokratès et Platon, de dénoncer avec indignation un scepticisme déclaré. Mais il est essentiel de les signaler dès le premier début de la philosophie grecque sous Thalès, parce qu'alors les circonstances existaient déjà qui bientôt après développèrent leur système.

¹ Moins ces problèmes sont susceptibles d'une solution rationnelle, plus ils figurent noblement dans le langage d'un grand poète. V. comme spécimen Euripide, *Fragm.* 101, éd. Dindorf.

Bien que la célébrité de Thalès dans l'antiquité fût grande et universelle, c'est à peine si nous trouvons quelque fait distinct relatif à lui : il est certain qu'il ne laissa rien par écrit. On lui attribue de grands voyages en Égypte et en Asie, et, comme fait général, ces voyages sont sans doute vrais, puisqu'il n'y avait pas d'autre moyen alors d'acquérir des connaissances. A une époque où le frère du Lesbien Alcée servait dans l'armée babylonienne, nous pouvons bien croire qu'un Milésien à l'esprit curieux se rendit à cette ville merveilleuse où se trouvait le temple servant d'observatoire aux prêtres chaldæens. Sa réputation pendant sa vie fut immense ; c'est ce que nous prouve l'admiration exprimée par Xenophanès, son contemporain plus jeune que lui ; et Hérakleitos, dans la génération suivante, juge sévère de tous les autres philosophes, parla de lui avec une semblable estime. C'est à lui que les investigateurs grecs du quatrième siècle avant J.-C. rapportaient les premiers commencements de géométrie, d'astronomie et de physiologie dans son sens large et réellement approprié, c'est-à-dire l'étude scientifique de la nature ; car le mot grec désignant la nature — φύσις — en vient pour la première fois à être employé d'une manière compréhensive vers cette époque (comme je l'ai déjà fait remarquer dans un autre chapitre)¹, avec ses dérivés physique et physiologie, en tant que distingués de la théologie des anciens poètes. On ne peut insister beaucoup sur ces propositions élémentaires en géométrie, qu'on dit avoir été découvertes ou démontrées pour la première fois, par Thalès, — encore moins sur l'éclipse solaire, relativement à laquelle (selon Hérodote) il détermina à l'avance l'année où elle arriverait². Mais la doctrine principale de sa physiologie (en employant ce mot dans son sens grec plus étendu) est attestée d'une manière distincte. Il dépouilla de leur personnalité Okeanos et Tethys, premiers parents des dieux dans la théogonie homérique, et il posa l'eau, ou substance fluide, comme le seul élément originel d'où toute chose sortait et où rentrait toute chose³. La doctrine d'un seul élément éternel, restant toujours le même dans son essence, mais indéfiniment variable dans ses manifestations sensibles, fut ainsi présentée pour la première fois à la discussion du public grec. Nous n'avons aucun moyen de connaître les raisons à l'aide desquelles Thalès soutenait cette opinion, et Aristote lui-même ne peut pas non plus faire plus que de conjecturer ce qu'elles avaient pu être. Mais nous pouvons sûrement rapporter au Milésien lui-même une des assertions présentées en faveur de cette doctrine, à savoir, que la terre elle-même reposait sur l'eau⁴, — car elle aurait été difficilement avancée à une époque plus récente. De plus, on rapporte que Thalès soutenait que tout était vivant et rempli de dieux, et que l'aimant, en particulier, était un objet doué de vie. Ainsi les dieux, autant que nous pouvons prétendre suivre des opinions transmises d'une manière aussi vague, sont conçus comme des pouvoirs actifs et des causes de manifestations variables, attachés à la substance élémentaire⁵ ; l'univers étant assimilé à un corps organisé ou système.

Quant à Hippon, — qui reproduit la théorie de Thalès en la généralisant jusqu'à un certain degré, en substituant, à la place de l'eau, l'humidité, ou quelque chose

¹ V. t. II, c. 2.

² Diogène Laërte, I, 23 ; Hérodote, I, 75 ; Apulée, *Florid.*, IV, p. 144. Bip.

Proclus, dans son Commentaire sur Euclide, spécifie plusieurs propositions crues l'on disait avoir été découvertes par Thalès (Brandis, *Handbuch der Gr. Philos.*, c. 28, p. 110).

³ Aristote, *Metaphvs.*, I, 3 ; Plutarque, *Placit. Philos.*, I, 3, p. 875.

⁴ Aristote, *ut supra*, et *De Cœlo*, II, 13.

⁵ Aristote, *De Animâ*, I, 2-5 ; Cicéron, *De Leg.*, II, 11 ; Diogène Laërte, I, 24.

de commun à l'air et à l'eau¹, — nous ne savons pas s'il appartenait au sixième ou au cinquième siècle avant J.-C. ; mais tant Anaximandros et Xenophanês que Pherekydês appartiennent à la dernière moitié du sixième siècle. Anaximandros, fils de Praxiadês, était natif de Milêtos, — Xenophanês l'était de Kolophôn ; les premiers furent au nombre des plus anciens auteurs qui exposèrent leur doctrine en prose², tandis que le dernier, pour exprimer ses opinions, se servit de l'ancien procédé du vers. Anaximandros semble avoir repris le problème philosophique, tout en changeant considérablement l'hypothèse de son prédécesseur Thalês. Au lieu du fluide primitif de ce dernier, il supposait un principe primitif, sans aucune qualité déterminante, réelle, quelconque, mais comprenant virtuellement toutes les qualités, et les manifestant avec une variété infinie, à cause de sa nature qui se modifiait elle-même continuellement ; — principe qui n'était rien en lui-même, mais qui avait cependant la faculté de produire des manifestations individuelles et universelles ; bien que contraires entre elles³ ; — une chose primitive, dont l'essence était de produire éternellement des phénomènes ; — une sorte de point mathématique, qui ne compte pour rien par lui-même, mais qui a la force de créer des lignes autant qu'on en peut désirer. C'est de cette manière qu'Anaximandros déclarait donner une explication compréhensive du changement en général, Génération ou Destruction ; — comment il se faisait qu'une chose sensible commençait à exister et qu'une autre cessait d'être, — suivant les vagues problèmes que ces anciens investigateurs étaient dans l'habitude de se poser⁴. Il évitait ce que les premiers philosophes craignaient particulièrement, d'affirmer que la génération pouvait provenir du Néant ; toutefois la chose primitive qu'il supposait ne se distinguait du Néant que parce qu'elle possédait ce même pouvoir de produire. Dans cette théorie, il passa du domaine de la physique dans celui de la métaphysique. Il introduisit le premier dans la philosophie grecque ce mot important qui signifie Commencement ou Principe⁵, et, le premier, il ouvrit cette discussion métaphysique, qui fut continuée de diverses manières dans toute la période de la philosophie grecque, quant à l'Unité et à la Pluralité, — au Permanent et au Variable, — c'est-à-dire, ce qui existe éternellement, en tant que distingué de ce qui vient et disparaît dans des manifestations changeant sans cesse. Sa physiologie ou explication de la nature conduisait ainsi l'esprit dans une route différente de celle où le poussait l'hypothèse de Thalês, qui était fondée sur des considérations physiques, et était

¹ Aristote, *De Animâ*, I, 2 ; Alexander Aphrodis, in *Aristotel., Metaphys.*, I, 3.

² Apollodore, dans le second siècle avant J.-C., avait sous les yeux quelques courts traités explicatifs d'Anaximandros (Diogène Laërte, II, 2). Suidas, v. *Ἀναξίμανδρος*. Themistius, *Orat.* XXV, p. 317.

³ Irénée, II, 19 (14), ap. Brandis, *Handbuch der Geschichte der Griech. Roem. Philos.*, c. 35, p. 133 : *Anaximander, hoc quod immensum est, omnium initium subjecit, seminaliter habens in semetipso omnium genesin, ex quo immenses mundos constare ait.* *Aristotel., Physic. Auscult.*, III, 4, p. 203 Bek. Aristote soumet cet *ἀπειρον* à une discussion approfondie, dans laquelle il dit très peu de chose de plus au sujet d'Anaximandros, qui paraît l'avoir admis sans prévoir de discussion ni d'objections. Anaximandros appelait-il son *ἀπειρον* divin ou dieu, comme l'affirment Tennemann (*Gesch. der Philos.*, I, 2, p. 67) et Panzerbieter (*ad Diogenis Apolloniat. Fragm.*, c. 13, p. 16), c'est ce que je regarde comme douteux ; c'est plutôt une conséquence qu'Aristote tire de son langage. Cependant, dans un autre passage qu'il est difficile de concilier avec cette assertion, Aristote attribue à Anaximandros la doctrine de Thalês relative à l'eau (*Aristotel.*, de Xénophane, p. 975, Bek).

Anaximandros semble avoir suivi des spéculations analogues à celles de Thalês en expliquant la première production de la race humaine (Plutarque, *Placit. Philos.*, V, 19, p. 903), et dans d'autres sujets (*ibid.*, III, 16, p. 896).

⁴ *Aristotel., De Generat. et Destruct.*, c. 3, p. 317, Bek. Cf. *Physic. Auscultat.*, I, 4, p. 187, Bek.

⁵ Simplicius, in *Aristotel., Physic.*, fol. 6, 32.

conséquemment calculée pour suggérer et stimuler l'observation des phénomènes physiques dans le dessein de la 'Vérifier ou de la réfuter ; — tandis que l'hypothèse d'Anaximandros ne pouvait être discutée qu'à l'aide de la dialectique, ou au moyen de raisonnements exprimés en langage général ; raisonnements qui parfois, il est vrai, s'en référaient à l'expérience dans un but d'explication, mais qui rarement reposaient sur elle, — et ne la cherchaient jamais comme un appui nécessaire. Toutefois, l'explication physique de la nature, jadis introduite par Thalès, bien qu'abandonnée par Anaximandros, fut reprise par Anaximénès et autres dans la suite, et reproduite avec maintes divergences de doctrine, — toujours cependant plus ou moins mêlée et engagée dans des additions métaphysiques, puisque les deux domaines ne furent jamais nettement séparés pendant toute la durée de la philosophie grecque.

Je parlerai ci-après de ces philosophes *physiciens* qui fleurirent postérieurement : à présent je me borne aux penseurs du sixième siècle avant J.-C., parmi lesquels Anaximandros tient une place éminente, non pas comme le sectateur de Thalès, mais comme l'auteur d'une hypothèse à la fois nouvelle et allant dans une direction différente. Cependant ce ne fut pas seulement comme auteur de cette hypothèse qu'Anaximandros agrandit l'esprit grec et réveilla la faculté de penser : nous le trouvons encore distingué en astronomie et en géométrie. Il fut, dit-on, le premier qui établit un cadran solaire en Grèce, construisit une sphère, et expliqua l'obliquité de l'écliptique¹ ; jusqu'à quel point ces prétendues découvertes lui appartiennent-elles en réalité, c'est ce que nous ne pouvons savoir d'une manière certaine ; mais il est un pas d'une immense importance qu'il fit, comme on l'affirme clairement. Il fut le premier qui composa un traité sur la géographie de la terre et de la mer dans les limites de ce qu'il pouvait connaître et qui dressa une carte ou mappemonde dont ce traité était la base, — vraisemblablement une tablette d'airain. Une telle nouveauté, merveilleuse même pour les hommes grossiers et ignorants, était faite pour stimuler puissamment les esprits investigateurs, et c'est d'elle qu'on peut dater le commencement de la géographie rationnelle grecque, — qui n'est pas le moins important des trésors dont ce peuple contribua à enrichir le fonds des connaissances humaines.

Xenophanès de Kolophôn, un peu plus jeune qu'Anaximandros et presque contemporain de Pythagoras (vraisemblablement de 570 à 480 av. J.-C. environ) émigra de Kolophôn² pour se rendre à Zanklê et à Katane en Sicile et à Elea en Italie, peu après le temps où l'Iônia devint sujette des Perses (540-530 av. J.-C.). Il fut le fondateur de ce qui est appelé l'École Éléatique, école réelle, puisqu'il paraît que Parménidès, Zenôn et Melissos poursuivirent et étendirent dans une grande mesure la série de spéculations qu'avait commencée Xenophanès, — sans doute avec des additions et des changements qui leur étaient propres, mais spécialement avec une puissance de dialectique qui appartient à l'époque de Periklès et qui est inconnue dans le sixième siècle avant J.-C. Il fut l'auteur de plus d'un poème de longueur considérable, l'un sur la fondation de Kolophôn et un autre sur celle d'Elea ; outre son poème sur la Nature, dans lequel étaient exposées ses doctrines philosophiques³. Il paraît avoir usé d'un genre polémique et plein de rudesse et l'égard de ses adversaires. Mais ce qui est le plus

¹ Diogène Laërte, II, 81, 2. Il était d'accord avec Thalès en soutenant que la terre était stationnaire (Aristote, *De Cælo*, II, 13, p. 295, éd. Bek.).

² Diogène Laërte, IX, 18.

³ Diogène Laërte, IX, 22 ; Stobée, *Eclog. Phys.*, I, p. 291.

remarquable, c'est la manière libre et franche dont il se prononçait contre la religion populaire, et dénonçait comme abominables les descriptions des dieux faites par Homère et Hésiode¹. On dit qu'il combattit les doctrines de Thalès et de Pythagoras : ceci est assez probable, mais il paraît avoir pris pour point de départ la philosophie d'Anaximandros, — non toutefois pour l'adopter, mais pour la renverser, — et exposer une opinion dont nous pouvons dire qu'elle en est le contraire. La Nature, dans la conception d'Anaximandros, consistait en une Chose qui n'avait pas d'autre attribut que le pouvoir illimité de produire et d'annuler des changements phénoménaux : dans cette doctrine, cette Chose ou Substratum n'existait que dans et pour ces changements, et l'on ne pouvait dire qu'elle existât du tout en aucun autre sens ; le Permanent était ainsi absorbé et perdu dans le Variable, — l'Unité dans la Pluralité. Xenophanès posa exactement le contraire : il concevait la nature comme un tout invariable et indivisible, sphérique, animé, doué de raison, et pénétré par Dieu ou, à vrai dire, identique à lui. Il niait la réalité objective de tout changement, soit génération, soit destruction, qu'il semble avoir considérées comme étant des changements ou des modifications dans ceux qui les conçoivent, et peut-être différents dans les uns et dans les autres. Ce qui existe (prétendait-il) n'avait pu être engendré et ne pouvait jamais être détruit : il n'y avait ni génération réelle ni réelle destruction d'aucune chose ; mais ce que les hommes prenaient pour tel était le changement opéré dans leurs sentiments et dans leurs idées. Ainsi il reconnaissait le Permanent en dehors du Variable², — l'Unité en dehors de la Pluralité. Et la manière dont il traitait la croyance religieuse reçue était en harmonie avec cette hypothèse physique ou métaphysique ; car, tout en considérant comme Dieu l'ensemble de la nature, sans parties ni changements, il déclarait en même temps que les dieux populaires étaient des entités, produit d'une imagination subjective, inventées par l'homme d'après son propre modèle : s'il se faisait que des boeufs ou des lions (ajoutait-il) devinssent religieux, ils se feraient également des dieux d'après leurs formes et leurs caractères respectifs³. Cette hypothèse, qui semblait écarter complètement l'étude du monde sensible comme source de connaissance, fut exposée d'une manière brève, et, à ce qu'il semblerait, obscure et grossière, par Xenophanès ; du moins nous pouvons bien le conclure de l'épithète méprisante que lui applique Aristote⁴. Mais ses successeurs, Parménidès et Zenôn, dans le siècle suivant, la développèrent considérablement, l'appuyèrent avec une finesse extraordinaire de dialectique, et même y ajoutèrent une seconde partie, dans laquelle les phénomènes sensibles, — bien que considérés seulement comme des apparences, n'ayant point part. à la réalité de l'Être Unique, — étaient cependant expliqués par une nouvelle hypothèse physique ; de sorte qu'on les verra exercer une grande influence sur les spéculations et de Platon et d'Aristote. Nous découvrons de plus dans Xenophanès une veine de scepticisme et un désespoir plein de tristesse, quant à

¹ Sextus Empiricus, *adv. Mathem.*, IX, 193.

² Aristote, *Metaphys.*, I, 5, p. 986, Bek.

Plutarque, ap. Eusebium, *Præparat. Evangel.*, I, 8. Cf. Timon, ap. Sextus Empiricus, *Pyrrh. Hypotyp.*, I, 224, 225.

On peut douter avec raison que tous les arguments attribués à Xenophanès dans le court mais obscur traité que nous venons de citer lui appartiennent réellement.

³ Clément d'Alexandrie, *Stromates*, V, p. 601 ; VII, p. 711.

⁴ Aristote, *Metaphys.*, I, 5, p. 986, Bek. *Μικρόν ἀγοικότερος*.

la possibilité de parvenir à une connaissance certaine¹, que la nature de sa philosophie était bien faite pour suggérer, et avec laquelle sympathisait puissamment le sillographe Timôn du troisième siècle avant J.-C., qui semble avoir mieux parlé de Xenophanês que la plupart des autres philosophes.

La cosmogonie de Pherekydês de Syros, contemporain d'Anaximandros et un des maîtres de Pythagoras, semble, d'après les fragments conservés, être une combinaison des anciennes imaginations légendaires avec le mysticisme orphique², et probablement elle exerça peu d'influence sur le cours subséquent de la philosophie grecque. Par ce qui a été dit de Thalês, d'Anaximandros et de Xenophanês, on s'apercevra que le sixième siècle avant J.-C. vit s'ouvrir plusieurs de ces voies de spéculation intellectuelle que les écoles de philosophes plus récentes poussèrent plus loin, ou dont elles furent du moins des ramifications. Ainsi, avant l'année 500 avant J.-C., on discuta maintes questions intéressantes, dont Solôn, qui mourut vers 558 avant J.-C., n'avait jamais entendu parler, — précisément comme il peut probablement n'avoir jamais vu la carte d'Anaximandros. Mais ni l'un ni l'autre de ces deux hommes distingués, — Anaximandros ou Xenophanês, — ne furent rien de plus que des investigateurs spéculatifs. Le troisième nom éminent de ce siècle, dont je suis maintenant sur le point de parler, Pythagoras, combinait dans son caractère des éléments disparates qui demandent un développement un peu plus long.

Pythagoras fut fondateur d'une confrérie, réunie primitivement par une influence religieuse, et avec des observances se rapprochant des particularités monastiques ; qui travaillait dans une direction à la fois religieuse, politique et scientifique, et exerça pendant quelque temps un ascendant politique réel, — mais qui, dans la suite, fut bannie du gouvernement et des affaires de l'État, et ne fut plus qu'une secte solitaire s'adonnant à la recherche de la science, non toutefois sans produire encore quelques hommes d'État distingués individuellement. Dans la multitude de renseignements faux et apocryphes qui circulaient dans l'antiquité relativement à cet homme célèbre, nous ne trouvons qu'un petit nombre de faits importants raisonnablement attestés et qui méritent confiance. Il était natif de Samos³, fils d'un riche marchand nommé Mnêsarchos, — ou, suivant quelques-uns de ses admirateurs plus récents et plus fervents, d'Apollon ; il naquit, autant que nous pouvons l'établir, vers la cinquantième Olympiade, soit 580 avant J.-C. Il est inutile d'insister sur les nombreuses merveilles racontées relativement à sa jeunesse. De ce nombre on peut compter ses voyages lointains, qui se prolongèrent, dit-on, pendant près de trente ans, pour visiter les Arabes, les Syriens, les Phéniciens, les Chaldæens, les Indiens et

¹ Xenophanês, *Fragm.* XIV, éd. Mullach, Sextus Empiricus, *adv. Mathematicos*, VII, 49-110 ; et Pyrrhon, *Hypotyp.*, I, 224 ; Plutarque, *adv. Colôtên.*, p. 1114 ; cf. Karsten, *ad Parmenidis Fragmenta*, p. 146.

² V. Brandis, *Handbuch der Griech. Roem. Philosophie*, ch. 22.

³ Hérodote, IV, 95. Le lieu de sa naissance est certain d'après Hérodote ; mais même ce fait était présenté différemment par différents auteurs, qui l'appelaient un Tyrrhénien de Lemnos ou d'Imbros (Porphyre, *Vit. Pythagoras*, c. 1-10), un Syrien, un Phliasien, etc. Cicéron (*République*, II, 15 ; cf. Tite-Live, I, 18) blâme la bévue chronologique de ceux qui font de Pythagoras le précepteur de Numa ; ce qui montre d'une manière remarquable combien il régnait de confusion parmi les hommes lettrés de l'antiquité au sujet des dates d'événements même du sixième siècle avant J.-C. Ovide suit ce récit sans hésitation ; v. *Métamorphoses*, XV, 60, avec une notice de Burmann.

les druides gaulois. Mais il y a lieu de croire qu'il visita réellement l'Égypte¹, — peut-être aussi la Phénicie et Babylone, alors chaldæenne et indépendante. A l'époque où il vit l'Égypte, entre 560-540 avant J.-C., environ un siècle avant Hérodote, ce fut sous Amasis, le dernier de ses propres rois, avec son caractère indigène et particulier que n'avait pas encore altéré la conquête étrangère, mais qu'avait seulement modifié légèrement l'admission, pendant le siècle précédent, de troupes mercenaires et de marchands grecs. Le spectacle des habitudes égyptiennes, la conversation des prêtres et l'initiation à divers mystères ou rites, et à des récits secrets non accessibles au public en général, peuvent très naturellement avoir fait impression sur l'esprit de Pythagoras, et lui avoir donné ce tour d'observance mystique, d'ascétisme et cette singularité de régime et de costume qui se manifesta en vertu de la même cause chez plusieurs de ses contemporains, mais qui ne fut pas un phénomène commun dans la religion grecque primitive. Outre son voyage en Égypte, Pythagoras profita aussi, dit-on, de l'enseignement de Thalès, d'Anaximandros et de Pherekydès de Syros². Dans les villes d'Iônia, il avait eu de plus une occasion de converser avec maints navigateurs grecs qui avaient visité des pays étrangers, et particulièrement l'Italie et la Sicile. Il paraît que ce stimulant combiné agit sur son esprit et le poussa — en partie vers une veine imaginative et religieuse de spéculation, avec une vie d'observance mystique, — en partie vers cet exercice actif, tant de l'esprit que du corps, que le génie d'une communauté hellénique tendait si naturellement à suggérer.

Quant aux doctrines et aux opinions personnelles de Pythagoras, que nous devons distinguer de Philolaos et des Pythagoriciens subséquents, nous avons peu de connaissances certaines, bien que sans doute les premiers germes de leur géométrie, de leur arithmétique et de leur astronomie, etc., doivent être provenus de lui. Mais nous savons qu'il croyait à la métempsycose, ou transmigration des âmes des hommes après leur mort dans d'autres hommes aussi bien, que dans des animaux, et cela non seulement d'après d'autres preuves, mais encore par le témoignage de son contemporain, le philosophe Xenophanès d'Elea : Pythagoras, voyant battre un chien et l'entendant hurler, pria la personne qui le frappait de cesser, en disant : *C'est l'âme d'un de mes amis que j'ai reconnue à sa voix.* — Ceci, — avec le témoignage général d'Hêrakleitos, que Pythagoras était un homme de recherches étendues et d'instruction acquise, mais habile dans le mal et dépourvu d'un jugement sain, — c'est tout ce que nous savons de lui par ses contemporains. Hérodote, deux générations plus tard, tout, en regardant les Pythagoriciens comme un ordre religieux particulier, donne à entendre qu'Orpheus et Pythagoras avaient tous deux emprunté à l'Égypte la doctrine de la métempsycose, mais qu'ils avaient prétendu qu'elle leur était propre sans en avouer la source³. Pythagoras

¹ Cicéron, *De Fin.*, V, 29 ; Diogène Laërte, VIII, 3 ; Strabon, XIV, p. 638 ; Alexander Polyhistor, ap. Cyrill., *cont. Julian.*, IV, p. 128, éd. Spanheim. Sur la vaste étendue de ses voyages supposés, v. Porphyre, *Vit. Pythagoras*, 11 ; Jamblique, 14 sqq.

On attribue à Démocrite les mêmes longs voyages. Diogène Laërte, IX, 35.

² Les relations qui unissaient Pythagoras et Pherekydès sont mentionnées par Aristoxène, ap. Diogène Laërte, I, 118 ; VIII, 2 ; Cicéron, *De Divinat.*, I, 13.

³ Xenophanès, *Fragm.* 7, éd. Schneidewin ; Diogène Laërte, VIII, 36 : cf. Aulu-Gelle, IV, 11. (Nous devons faire remarquer que cette doctrine ou une doctrine semblable n'est pas particulière aux Pythagoriciens, mais qu'elle est crue par le poète Pindare, *Olymp.*, II, 68, et *Fragm. Thren.* X, aussi bien que par le philosophe Pherekydès, Porphyre, *De Antro Nympharum*, c. 31.)

Consulter aussi Sextus Empiricus, VIII, 286, quant à la *κοινωνία* entre les dieux, les hommes et les animaux, crue et par Pythagoras et par Empedoklès. Qu'Hérodote (II, 123) fasse allusion à

combine, le caractère d'un sophiste — homme d'observation large et d'un esprit habile, supérieur, inventif, — sens primitif du mot Sophiste, antérieur à la polémique de l'école platonicienne, et le seul sens connu d'Hérodote¹ —, avec celui d'un maître inspiré, d'un prophète et d'un homme qui accomplit des miracles, — se rapprochant des dieux et souvent même confondu avec eux, — et employant tous ces dons à fonder un nouvel ordre spécial de frères liés ensemble par des pratiques et des rites religieux particuliers à eux-mêmes. C'est dans cette vocation prééminente, analogue à celle d'Epiménides, d'Orpheus ou de Melampe, qu'il paraît comme le révélateur d'un genre de vie fait pour élever ses disciples au-dessus du niveau de l'humanité et pour les recommander à la faveur des dieux ; la vie pythagoricienne, semblable à la vie orphique², destinée à être la prérogative exclusive de la confrérie, — accessible seulement au moyen d'épreuves et de cérémonies d'initiations, propres plutôt pour des enthousiastes choisis que pour une multitude indistincte, — et exigeant un complet dévouement de cœur au maître³. C'est dans ces hautes prétentions que l'Agrigentain Empédoclès semble l'avoir grandement copié, bien qu'avec quelques variétés, environ un demi-siècle plus tard⁴. Tandis qu'Aristote nous dit que les Krotoniates identifiaient Pythagoras avec Apollon l'Hyperboréen, le satirique Timôn déclarait qu'il avait été *un jongleur à la parole solennelle, occupé à attraper les hommes*⁵. C'est le même caractère, considéré des points de vue différents du croyant et de l'incrédule. Il n'y a cependant pas lieu de regarder Pythagoras comme un imposteur, parce que l'expérience semble démontrer que si, à certaines époques, -il n'est pas difficile à un homme de persuader à un autre qu'il est inspiré, il est encore moins difficile pour lui de se le persuader à lui-même.

Orpheus et à Pythagoras, tout en s'abstenant à dessein de mentionner des noms, c'est ce dont on ne peut guère douter : cf. II, 81 ; et Aristote, *De Anima*, I, 3, 23.

Le témoignage d'Herakleitos est contenu dans Diogène Laërce, VIII, 6 ; IX, 1.

Le Dr Thirlwall croit que Xenophanès a eu l'intention, dans le passage mentionné ci-dessus, de traiter la doctrine de la métempsycose *avec un ridicule mérité* (*Hist. of Greece*, c. 12, vol. II, p. 162). Les opinions religieuses sont si sujettes à paraître ridicules à ceux qui ne les partagent pas, qu'un tel soupçon n'a rien que de naturel ; cependant je pense que, si Xenophanès avait été disposé ainsi, il aurait trouvé des exemples plus ridicules dans la foule de ceux que cette doctrine pouvait suggérer. En effet, il ne semble guère possible de présenter la métempsycose sous un point de vue plus touchant ni plus respectable que celui que présentent les vers de son poème. L'animal particulier qu'il choisit est celui entre lequel et l'homme la sympathie est la plus marquée et la plus réciproque, tandis que la doctrine a pour but d'imposer une leçon pratique contre la cruauté.

¹ Hérodote, I, 29 ; II, 49 ; IV, 95. Hippokratès distingue le σοφιστής du ἱητρός, bien que tous deux eussent traité le sujet de la médecine, — les habitudes spéciales d'investigation des habitudes générales. (Hippokratès, *περὶ ἀρχαίων ἱητρικῆς*, c. 20, vol. I, p. 620, Littré.)

² V. le docte et important traité de Lobeck, *Aglaophamus, Orphica*, liv. II, p. 247, 698, 900 ; Platon, *Leg.*, VI, 782, et Euripide, *Hippol.*, 946.

³ Platon, dans l'idée qu'il se fait de Pythagoras (*République*, X, p. 600), le représente comme semblable en quelque sorte à saint Benoît ou à saint François (ou à saint Elias, comme quelques carmélites ont essayé de l'établir ; V. Kuster, *ad Jamblich.*, c. 3).

La description de Melampe, donnée dans Hérodote, II, 49, répond très bien à l'idée de Pythagoras, telle qu'on la tire de II, 81-82, et de IV, 95. On dirait que Pythagoras, aussi bien que Melampe, avait eu des prétentions à la divination et à la prophétie (Cicéron, *Divinat.*, I, 3, 46 ; Porphyre, *Vit. Pythagoras*, c. 29. Cf. Krische, *De Societate a Pythagora in urbe Crotoniatarum condita Commentatio*, c. 5, p. 72, Goettingen, 1831).

⁴ Brandis, *Handbuch der Geschichte der Griechisch. Roem. Philosophie*, part. I, sect. 47, p. 191.

⁵ Elien, V. H., II, 26 ; Jamblique, *Vit. Pythagoras*, c. 31, 140 ; Porphyre, *Vit. Pythagoras*, c. 20 ; Diodore, *Fragm.* 1. X, vol. IV, p. 56, Wess. — Timôn, ap. Diogène Laërte, VIII, 36 ; et Plutarque, *Numa*, c. 8.

En considérant le type général de Pythagoras, — tel que le comprenaient des témoins de sa propre époque ou qui en étaient très rapprochés, — Xenophanès, Hérakleitos, Hérodote, Platon, Aristote, Isocrate¹, — nous trouvons en lui le missionnaire religieux et le maître d'école, et peu de l'homme politique. Son action puissante sous ce dernier rapport, subordonnée dans l'origine, commence à être mise en relief dans ces brillantes imaginations que les Pythagoriciens plus récents communiquèrent à Aristoxène et à Dikæarque. Les dieux inspirent au Pythagoras primitif la pensée de révéler un nouveau mode d'existence², — la vie pythagoricienne, — et de promettre la faveur divine à un nombre d'adeptes choisis et dociles comme récompense d'une obéissance rigoureuse aux rites, d'un austère empire sur soi-même et d'une éducation laborieuse, corporelle aussi bien qu'intellectuelle. Parler avec confiance des détails de son éducation, morale ou scientifique, et des doctrines qu'il publia, cela est impossible ; car ni lui-même ni aucun de ses disciples antérieurs à Philolaos (qui fut séparé de lui par une génération environ) ne laissèrent de mémoires par écrit³. Les nombres et les lignes, étudiés en partie dans leurs propres rapports mutuels, en partie avec diverses imaginations tendant à les symboliser, se présentaient à lui comme les premiers éléments constitutifs de l'univers et comme une sorte de clef magique faisant pénétrer dans les phénomènes physiques aussi bien que moraux. Ces tendances mathématiques de son enseignement, développées par des Pythagoriciens ses successeurs, et coïncidant particulièrement aussi (comme nous l'avons dit auparavant) avec les études d'Anaximandros et de Thalès, acquirent un développement de plus en plus grand, de manière à devenir une des manifestations les plus glorieuses et les plus utiles de l'intelligence grecque. Vivant comme le fit Pythagoras à une époque où le fonds d'expérience était peu abondant, la licence d'hypothèse illimitée et le procédé de déduction sans règle ni criterium propre à une vérification, — il fut assez heureux pour entrer dans cette voie de la géométrie et de l'arithmétique, dans laquelle, d'après les données de l'expérience peu nombreuses, simples et évidentes, on peut parcourir un champ immense d'investigations fondées sur la déduction, et susceptibles d'être vérifiées. Toutefois nous devons en même temps faire remarquer que, dans son esprit, cette voie, qui maintenant semble si droite et si bien définie, était obscurcie par d'étranges imaginations qu'il l'est pas aisé de comprendre, et dont elle ne fut dégagée qu'en partie par ses successeurs.

¹ Isocrate, *Busiris*, p. 402, éd. Auger.

Cf. *Aristotel. Magn. Moralia*, I, 1, au sujet de Pythagoras comme maître de morale. Démokritos, né vers 460 avant J.-C., écrivit un traité (aujourd'hui perdu) relativement à Pythagoras, pour lequel il avait une grande admiration : autant que nous en pouvons juger, il semblerait qu'il doit aussi avoir considéré Pythagoras comme un maître de morale (Diogène Laërte, IX, 38 ; Mullach, *Demociti Fragmenta*, liv. II, p. 113 ; Cicéron, *De Orator.*, III, 15).

² Jamblique, *Vit. Pythagoras*, c. 64, 115, 151, 199. V. aussi l'idée attribuée à Pythagoras d'inspirations divines venant aux hommes. Aristoxène, ap. Stobæum, *Eclog. Physic.*, p. 206 ; Diogène Laërte, VIII, 32.

Meiners rend ce fait probable, que les histoires relatives aux facultés et aux propriétés miraculeuses de Pythagoras furent mises en circulation soit durant sa vie, soit du moins peu de temps après sa mort (*Geschichte der Wissenschaften*, III, vol. I, p. 504, 505).

³ Relativement à Philolaos, V. l'importante collection de ses *Fragments*, enrichie d'un commentaire, par Bœckh (*Philolaos der Pythagoreers Leben*, Berlin, 1819). Il paraît bien établi que Philolaos fut le premier qui composa un ouvrage sur la science pythagoricienne, et qui ainsi la fit connaître au delà des limites de la confrérie, — entre autres à Platon (Bœckh, *Philol.*, p. 22 ; Diogène Laërte, VIII, 15-55 ; Jamblique, c. 119). Simmias et Kebès, condisciples de Platon sous Sokratès, avaient eu des rapports avec Philolaos à Thèbes (Platon, *Phædon*, p. 61), peut-être vers 420 avant J.-C. La confrérie pythagoricienne avait alors été dispersée dans diverses parties de la Grèce, bien que l'attachement mutuel de ses membres semble avoir continué d'exister longtemps après.

On s'étend beaucoup sur son éducation intellectuelle, bien que non pas d'après de très bonnes autorités ; on nous parle de sa discipline pour la mémoire, de son examen monastique de conscience, de son emploi de la musique pour calmer les passions désordonnées¹, de son long noviciat du silence, de sa connaissance de la physiologie qui lui permettait de découvrir même sans épreuve des sujets indignes, de son régime particulier et de son soin rigoureux pour la sobriété aussi bien que pour la vigueur corporelle. On dit aussi qu'il inculqua l'abstinence de la nourriture animale ; sentiment si naturellement lié à la doctrine de la métempsychose, que nous pouvons bien croire qu'il l'avait eu, comme Empédoclès aussi l'eut après lui². Il est certain qu'il y avait des observances particulières, et probablement une certaine mesure d'abnégation, renfermées dans la vie pythagoricienne. Cependant, d'autre part, il semble également certain que les membres de l'ordre n'ont pu être soumis tous au même régime, ni à la même éducation, ni aux mêmes études ; car Milôn le Krotoniate était du nombre³, Milôn, l'homme le plus fort et le lutteur — sans pareil de son époque, — qui n'a pu être dispensé de la nourriture animale et d'un régime abondant (même si l'on écarte les contes relatifs à son appétit vorace), et il n'est pas vraisemblable qu'il ait appliqué son attention à l'étude spéculative. Probablement Pythagoras n'imposait pas à tous la même discipline corporelle ou intellectuelle, ou du moins il savait quand il fallait accorder des dispenses. L'ordre, tel qu'il fut d'abord sous lui, consistait en hommes différant et de tempérament et d'aptitudes, mais liés ensemble par des pratiques et des espérances religieuses communes, un respect commun pour le maître, et un attachement réciproque aussi bien qu'un orgueil mutuel pour le succès des uns et des autres. Il doit ainsi être distingué des Pythagoriciens du quatrième siècle avant J.-C., qui n'avaient rien de commun avec des lutteurs, et qui ne comprenaient que des hommes ascétiques, studieux, reclus en général, bien que dans quelques cas s'élevant à une distinction politique. La succession de ces Pythagoriciens, qui ne furent jamais très nombreux, semble, avoir continué jusqu'à l'an 300 avant J.-C. environ, et alors elle s'éteignit presque entièrement : elle fut remplacée par d'autres systèmes de philosophie plus convenables aux Grecs cultivés de l'âge qui suivit Sokratès. Mais à l'époque de Cicéron, deux siècles plus tard, la tendance à se rapprocher des doctrines orientales, — qui commençait alors à se répandre dans le monde grec et dans le monde romain, et qui devenait graduellement de plus en plus forte, — fit revivre la philosophie pythagoricienne. Elle revécut aussi, avec peu ou point de ses tendances scientifiques, mais avec quelque chose de plus que son premier fanatisme religieux et imaginaire, — Apollonius de Tyane se constituant une copie vivante de Pythagoras. Et ainsi, tandis que les éléments scientifiques développés par les disciples de Pythagore avaient fini par être séparés de toute particularité

¹ Plutarque, *De Isid. et Osirid.*, p. 384, ad fin. Quintilien, *Instit. Orat.*, IX, 4.

² Empédoclès, ap. Aristote, *Rhetoric.*, I, 14, 2 ; Sextus Empiric., IX, 127 ; Plutarque, *De Esu carnium*, p. 993, 996, 997 ; où il réunit Pythagoras et Empédoclès comme ayant tous deux soutenu la doctrine de la métempsychose, et tous deux défendu de se nourrir d'animaux. Empédoclès supposait que les plantes avaient une âme, et que les âmes des êtres humains passaient après la mort dans des plantes aussi bien que dans des animaux. *J'ai été moi-même jusqu'à présent* (disait-il) *un garçon, une fille, un arbuste, un oiseau, un poisson de la mer.* (Diogène Laërte, VIII, 77 ; Sturz, *ad Empedok. Fragm.*, p. 466). Pythagoras affirmait, disait-on, qu'il avait été non seulement Euphorbos, mais encore un marchand, une courtisane, etc., et qu'il avait rempli plusieurs autres rôles humains avant son existence actuelle ; cependant il n'étendait pas le même échange réciproque aux plantes, en aucun cas.

L'abstinence de la chair animale était un précepte orphique aussi bien que pythagoricien (Aristophane, *Ran.*, 1032).

³ Strabon, VI, p. 263 ; Diogène Laërte, VIII, 40.

de secte, et par passer dans le monde studieux en général, — la veine originelle d'imagination mystique et ascétique appartenant au maître, sans rien de cette activité pratique de corps et d'esprit qui avait signalé les premiers sectateurs, fut reprise de nouveau dans le monde païen, avec les doctrines défigurées de Platon. Le Néopythagorisme, passant par degrés dans le Néoplatonisme, survécut aux autres systèmes plus positifs et plus mâles de la philosophie païenne, en tant que contemporain et rival du Christianisme. Une partie considérable des faux renseignements relatifs à Pythagoras viennent de ces Néopythagoriciens, que le défaut de mémoires n'empêcha pas d'expliquer, avec une grande latitude d'imagination, le caractère idéal du maître.

Qu'un homme à l'esprit curieux comme Pythagoras, à une époque où il n'y avait guère de livres à étudier, visitât des pays étrangers, et conversât avec tous les investigateurs philosophiques grecs à sa portée, c'est là un fait que nous supposerions, même s'il n'était attesté par personne, et nos témoins ne nous fournissent que très peu de chose au delà de cette supposition générale. Quelles doctrines emprunta-t-il, ou de qui les emprunta-t-il, c'est ce que nous ne sommes pas en état de découvrir ; mais, dans le fait, sa vie entière et sa conduite portent le cachet d'un esprit original et non d'un esprit emprunteur ; esprit sur lequel les habitudes et la religion helléniques et non helléniques ont laissé leur empreinte, capable cependant de combiner ce double élément d'une manière qui lui est particulière ; et surtout cloué de ce talent d'acquérir sur les autres un ascendant religieux et personnel qui avait beaucoup plus de valeur que le mérite intrinsèque de ses idées. On nous apprend qu'après de grands voyages et des investigations étendues, il retourna à Samos, à l'âge d'environ quarante ans. Il trouva alors son île natale sous le despotisme de Polykratès, qui en faisait un lieu peu convenable pour des sentiments libres ou pour des individus marquants. Ne pouvant attirer d'auditeurs, ni fonder d'école ou de confrérie dans son île natale, il se détermina à s'expatrier ; et nous pouvons supposer qu'à cette époque (vers 535-530 av. J.-C.) la récente réduction de l'Iônia par les Perses ne fut pas sans influence sur sa détermination. Le commerce entre les Grecs asiatiques et les Grecs italiens, — et même l'intimité entre Milète et Knidos, d'un côté, et Sybaris et Tarente, de l'autre, — avaient été grands et de longue date, de sorte qu'il y avait eu plus d'un motif pour le déterminer à se rendre sur la côte d'Italie ; direction dans laquelle son contemporain Xenophanès, le fondateur de l'école éléatique, émigra vraisemblablement dans le même temps, — de Kolophôn à Zanklê, à Katane et à Elea¹.

Krotôn et Sybaris jouissaient à cette époque de la prospérité la plus complète, — elles étaient au nombre des premières et des plus florissantes cités du nom hellénique. C'est vers la première des deux que Pythagoras dirigea sa course. Un conseil de mille personnes, prises parmi les héritiers et les représentants des principaux propriétaires lors de sa fondation première, était investi ici de l'autorité suprême ; comment les fonctions exécutives étaient-elles remplies, c'est un point sur lequel nous manquons de renseignement. Outre une grande étendue de pouvoir et une nombreuse population, dont la grande masse ne participait pas aux privilèges politiques, Krotôn dans ce temps se distinguait par deux choses, — l'excellence générale de l'état corporel des citoyens, attestée en partie par le nombre des vainqueurs fournis aux jeux Olympiques, — et la supériorité de ses médecins ou chirurgiens². Ces deux points sont en effet liés

¹ Diogène Laërte, IX, 18.

² Hérodote, III, 131 ; Strabon, VI, p. 261 ; Ménandre, *De Encomiis*, p. 96, éd. Heeren.

l'un à l'autre dans une grande mesure ; car la thérapeutique du temps consistait moins en remèdes actifs qu'en un genre de vie et un régime soigneux ; tandis que les dresseurs d'athlètes, qui dictaient la vie de l'athlète pendant sa longue et fatigante préparation aux luttes olympiques, — et les surveillants, chargés des jeunes gens qui fréquentaient les gymnases publics, — suivaient les mêmes vues générales et opéraient sur la même base de connaissance que le médecin qui faisait des prescriptions pour un état de santé positivement mauvais¹. D'éducation médicale proprement appelée ainsi, et en particulier d'anatomie, il n'y en avait alors que peu ou point. Le médecin acquérait ses connaissances en observant des hommes malades aussi bien que des hommes en santé, et en remarquant avec soin la manière dont les agents et les circonstances qui entouraient le corps humain agissaient sur lui ; et les mêmes connaissances n'étaient pas moins nécessaires au dresseur d'athlètes, de sorte qu'il était

Le Krotoniate Alkmæon, contemporain de Pythagoras, plus jeune que lui (*Aristotel. Metaph.*, I, 5), est au nombre des plus anciens noms mentionnés comme philosophant sur des sujets physiques et médicaux. V. Brandis, *Handbuch der Geschichte der Philos.*, sect. LXXXIII, p.508, et Aristote, *De Generat. Animal.*, III, 2, p. 752, Bekker.

L'art médical en Égypte, à l'époque où Pythagoras visita ce pays, était assez avancé pour exciter l'attention d'un voyageur curieux, — les branches de cet art étant exactement subdivisées et des règles strictes posées pour la pratique (Hérodote, II, 84 ; Aristote, *Politique*, III, 10, 4).

¹ Voir l'analogie des deux présentée d'une manière frappante dans le traité d'Hippokratês *Περὶ ἀρχαίας ἰητρικῆς*, c. 3, 4, 7, vol. I, 580-584, éd. Littré.

Cf. Un autre passage non moins explicatif dans le traité d'Hippokratês *Περὶ Διαιτῆς ὀξέων*, c. 3, vol. I, p. 345, éd. Littré.

Suivant la même idée générale, que la théorie et la pratique du médecin sont un nouveau développement et une variété de celles du maître de gymnastique, je transcris quelques observations empruntées des excellentes Remarques rétrospectives de M. Littré, à la fin du quatrième volume de son édition d'Hippokratês (p. 662).

Après avoir fait observer (p. 659) que la physiologie petit être considérée comme divisée en deux parties, — l'une relative au mécanisme des fonctions, l'autre aux effets produits sur le corps humain par les différentes influences qui agissent sur lui et par les milieux qui l'entourent, et après avoir fait remarquer que, dans la première de ces deux branches, les anciens ne pouvaient jamais faire de progrès, vu leur ignorance de l'anatomie, — il poursuit en disant que relativement à la seconde branche ils acquièrent une somme considérable de connaissances :

Sur la physiologie des influences extérieures, la Grèce du temps d'Hippocrate et après lui fut le théâtre d'expériences en grand les plus importantes et les plus instructives. Toute la population (la population libre, s'entend) était soumise à un système régulier d'éducation physique (N. B. ceci est un peu trop fortement articulé) ; dans quelques cités, à Lacédémone, par exemple, les femmes n'en étaient pas exemptées. Ce système se composait d'exercices et d'une alimentation que combinèrent l'empirisme d'abord, puis une théorie plus savante : il concernait (comme dit Hippocrate lui-même, en ne parlant, il est vrai, que de la partie alimentaire), il concernait et les malades pour leur rétablissement, et les gens bien portants pour la conservation de leur santé, et les personnes livrées aux exercices gymnastiques pour l'accroissement de leurs forces. On savait au juste ce qu'il fallait pour conserver seulement le corps en bon état ou pour traiter un malade, — pour former un militaire ou pour faire un athlète, — et en particulier, un lutteur ; un coureur, un sauteur, un pugiliste. Une classe d'hommes, les maîtres des gymnases étaient exclusivement adonnés à la culture de cet art, auquel les médecins participaient dans les limites de leur profession ; et Hippocrate, qui dans les Aphorismes invoque l'exemple des athlètes, nous parle dans le Traité des Articulations des personnes maigres qui, n'ayant pas été amaigries par un procédé de l'art, ont les chairs muqueuses. Les anciens médecins savaient, comme on le voit, procurer l'amaigrissement conformément, à l'art, et reconnaître à ses effets un amaigrissement irrégulier ; toutes choses auxquelles nos médecins sont étrangers, -et dont on ne trouve l'analogie que parmi les entraîneurs anglais. Au reste, cet ensemble de connaissances empiriques et théoriques doit être mis au rang des pertes fâcheuses qui ont accompagné la longue et turbulente transition du monde ancien au monde moderne. Les admirables institutions destinées dans l'antiquité à développer et affermir le corps ont disparu ; l'hygiène publique est déstituée à cet égard de toute direction scientifique et générale, et demeure abandonnée complètement au hasard.

V. aussi les remarques de Platon relativement à Herodikos, *De Republicâ*, III, p. 406 ; Aristote, *Politique*, III, 11, 6 ; IV, 1, 1 ; VIII, 4, 1.

vraisemblable que le même endroit qui renfermait les hommes les plus habiles dans la seconde classe se distinguait également dans la première. Il n'est pas improbable que cette célébrité de Krotôn ait été une des raisons qui déterminèrent Pythagoras à s'y rendre ; car, parmi les préceptes qu'on lui attribue, des règles précises quant à la diète et à la discipline corporelle occupent une place marquante. La célébrité médicale ou chirurgicale de Dêmokêdês (gendre du pythagoricien Milôn), à laquelle il a été fait allusion dans un chapitre précédent, est contemporaine de la présence de Pythagoras à Krotôn ; et les médecins de la Grande Grèce se maintinrent en crédit, comme rivaux des écoles des Asklêpiades de Kôs et de Knidos, pendant tout le cinquième et tout le quatrième siècle avant J.-C.

Les biographes de Pythagoras nous disent que son arrivée à Krotôn, ses prédications et sa conduite produisirent un effet presque électrique sur l'esprit du peuple, avec une vaste réforme publique aussi bien que privée. Le mécontentement politique fut étouffé, l'incontinence disparut, le luxe tomba en discrédit, et les femmes se hâtèrent de changer leurs ornements d'or pour le costume le plus simple. Il n'y eut pas moins de deux mille personnes converties à sa première prédication. Ses discours sur la jeunesse furent si efficaces, que le suprême conseil des Mille l'invita à venir dans son sein, lui demanda ses avis et même offrit de le faire son prytanis ou président, tandis que son épouse, et sa soeur étaient placées à la tête des processions religieuses de femmes¹. Son influence ne fut pas limitée à Krotôn. D'autres villes en Italie et en Sicile, — Sybaris, Metapontum, Rhegium, Katane, Himera, etc., jouirent toutes du bienfait de ses exhortations, qui en tirèrent quelques-unes même de l'esclavage. Tels sont les contes dont les biographes de Pythagoras sont remplis² ; et nous voyons que même les disciples d'Aristote, vers l'an 300 avant J.-C., — Aristoxène, Dikæarque, Hêraklide de Pont, etc., — n'en sont guère moins chargés que les Néopythagoriciens de trois ou quatre siècles après. Sans doute, ils tenaient ces contes des Pythagoriciens de leur temps³, les derniers membres d'une secte à

¹ Valère Maxime, VIII, 15 ; IV, 1 ; Jamblique, *Vit. Pythagoras*, c. 45 ; Timée, *Fragm.* 78, éd. Didot.

² Porphyre, *Vit. Pythagoras*, c. 21-54 ; Jamblique, 33-35, 166.

³ Les compilations de Porphyre et de Jamblique sur la vie de Pythagoras, copiées sur une grande variété d'auteurs, contiennent sans doute quelque vérité au milieu de leur amas confus de renseignements, incroyables en grande partie, et presque tous non prouvés. Mais il est très difficile de distinguer ce qu'étaient en réalité ces portions de vérité. Mérite Aristoxène et Dikæarque, les meilleurs auteurs d'après lesquels citent ces biographes, vivaient près de deux siècles après la mort de Pythagoras, et ils ne paraissent pas avoir eu d'anciens mémoires à consulter, ni de sources d'informations meilleures que les Pythagoriciens contemporains, — les derniers d'une secte expirante, et probablement au nombre des moins éminents par l'intelligence, puisque les philosophes de la veine sokratique dans ses diverses branches enlevaient les jeunes gens fins et ambitieux de cette époque.

Meiners, dans sa *Geschichte der Wissenschaften* (vol. I, liv. III, p. 191 sqq.), a analysé avec soin les divers auteurs auxquels les deux biographes ont emprunté, et a apprécié par comparaison le degré de confiance qu'ils méritent. C'est un excellent morceau de critique historique, quoique l'auteur exagère et les mérites et l'influence des premiers Pythagoriciens ; Kiessling, dans les notes de son édition de Jamblique, en a donné quelques extraits, mais non pas assez pour dispenser de lire l'original. Je crois que Meiners ajoute trop de foi, en général, à Aristoxène (V. p. 214) et défalque trop peu des diverses histoires difficiles à croire dont Aristoxène est donné comme la source ; naturellement ce dernier ne pouvait pas fournir des faits meilleurs que ceux que lui apprenaient ses propres témoins. Là où le jugement de Meiners est plus sévère, il est aussi mieux justifié, surtout relativement à Porphyre lui-même, et à son disciple Jamblique. Ces philosophes pythagoriciens plus modernes semblent avoir établi comme règle formelle de crédibilité ce qui dirigeait beaucoup d'hommes religieux de l'antiquité dans leur conduite d'après un sentiment purement inconscient et la crainte d'offenser les dieux, — à savoir, qu'il n'était pas bien de douter d'une histoire quelconque racontée relativement aux dieux, et où était introduite l'action divine ; personne ne pouvait dire si

son déclin, parmi lesquels les attributs du premier fondateur passaient pour divins, mais qui n'avaient pas de mémoires, pas de jugement historique et aucun moyen de se former une idée vraie de Krotôn, telle qu'elle était en 530 avant J.-C.¹ Rapporter ces contes à lin fondement véritable est impossible. Mais nous pouvons raisonnablement croire que le succès de Pythagoras, comme personnage favorisé des dieux et confident des secrets divins, fut très grand ; — qu'il se procura à la fois le respect de la multitude et l'affection et l'obéissance de maints disciples dévoués, appartenant surtout à la classe riche et puissante ; — qu'un corps choisi de ses disciples, au nombre de trois cents, se lièrent par une sorte de voeu tant à Pythagoras que les uns aux autres, adoptant un régime, des pratiques et un rituel particuliers comme signe d'union, — bien que sans rien qui ressemblât à la communauté des biens, que quelques auteurs lui ont attribuée. Cette troupe d'hommes, haut placés dans la ville par leur opulence et leur condition, et unis ensemble par ce lien intime, en vint par une tendance presque inconsciente à mêler l'ambition politique avec des recherches religieuses et scientifiques. Des sociétés politiques avec des membres assermentés, sous une forme ou sous une autre, étaient un phénomène constant dans les villes grecques². Or l'ordre Pythagoricien, à sa première fondation, fut la plus puissante de toutes les sociétés, puisqu'il présentait une intimité d'attachement entre ses membres, aussi bien qu'un sentiment hautain et exclusif à l'égard du public non initié, tels qu'aucune autre confrérie n'en pourrait offrir de semblables³. L'attachement dévoué que les Pythagoriciens avaient les uns pour les autres n'est pas moins expressément exposé que leur mépris pour toute personne étrangère ; dans le fait, ces deux attributs de l'ordre semblent les mieux prouvés, aussi bien que les plus permanents de tous. De plus, nous pouvons être certains que les pratiques particulières de l'ordre passaient pour des vertus exemplaires aux yeux de ses membres, et transformaient l'ambition en devoir, en leur faisant croire sincèrement qu'ils étaient les seules personnes capables de gouverner. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner d'apprendre que les Pythagoriciens s'attribuèrent insensiblement un ascendant considérable dans le gouvernement de Krotôn. Et comme des sociétés semblables, non moins

cela ne pouvait être vrai ; en nier — la vérité, c'était mettre des bornes à la toute-puissance divine. Conséquemment ils ne faisaient pas de difficulté pour croire ce qui était raconté au sujet d'Aristæos, d'Abaris et d'autres sujets éminents de mythes (Jamblique, *Vit. Pythagoras*, c. 138-148). Ce n'est pas moins formellement posé dans Jamblique, *Adhortatio ad Philosophiam*, comme le quatrième symbole, p. 324, éd. Kiessling. En raisonnant d'après leurs principes, c'était un corollaire logique à poser ; mais il nous aide à apprécier leur valeur en tant qu'ils recueillaient et distinguaient les récits relatifs à Pythagoras. Les compliments extravagants faits par l'empereur Julien dans ses lettres à ; Jamblique ne suffisent pas pour établir l'autorité de ce dernier comme critique et témoin. V. les *Epistolæ* 34, 40, 41, dans l'édition des *Lettres* de Julien de Heyler.

¹ Aulu-Gelle, *Nuits Attiques*, IV, 11. Apollonius (ap. Jamblich., c. 262) fait allusion à τὰ ὑπομνήματα τῶν Κρωτωνιστῶν : nous ne savons pas quelle en est la date, mais, il y a lieu de les croire antérieurs à Aristoxène.

² Thucydide, VIII, 54.

Je reparlerai, dans une période future de l'histoire, de cet important passage dans lequel Thucydide signale les clubs politiques d'Athènes comme des sociétés unies par un serment, nombreuses, notoires et puissantes. Il y a sur ce passage une bonne note du Dr Arnold.

³ Justin, XX, 4. Sed trecenti ex juvenibus cum sodalitiis juris sacramento quodam nexi, separatam a ceteris eivibus vitam exercerent, quasi cœtum clandestine conjurationis haberent, civitatem in se converterunt.

Cf. Diogène Laërce, VIII, 3 ; Apollonius, ap. Jamblich., c. 254 ; Porphyre, *Vit. Pythagoras*, c. 33.

L'Histoire de l'attachement dévoué des deux Pythagoriciens Damôn et Phinthias me paraît très bien attestée ; Aristoxène l'entendit de la bouche de Denys le Jeune le despote, dont la sentence avait provoqué cette manifestation d'amitié (Porphyre, *Vit. Pythagoras*, c. 59-62 ; Cicéron, *De Officiis*, III, 10 ; et Davis, *ad Ciceronis Tusc. Disp.*, V, 22).

influentes, se formèrent à Metapontum et dans d'autres endroits, de même l'ordre des Pythagoriciens étendit son réseau et, dirigea le cours des affaires sur une partie considérable de la Grande Grèce. Cet ascendant des Pythagoriciens doit avoir procuré au maître lui-même quelque influence réelle, qu'on supposait plus grande qu'elle n'était, sur la marche du gouvernement à Krotôn et ailleurs, d'une nature telle qu'aucun contemporain dans toute la Grèce n'en possédait alors de pareille¹. Cependant son influence s'exerçait probablement à l'arrière-plan, par le moyen de la confrérie qui le révérait ; car il n'est guère conforme aux moeurs grecques qu'un étranger de son caractère dirigeât personnellement et d'une manière avouée les affaires politiques d'une cité grecque.

Il ne faut pas croire que Pythagoras vînt dans l'origine à Krotôn dans le dessein exprès de se créer une position politique supérieure, — encore moins qu'il y vînt dans le but de réaliser une grande idée politique préconçue, et de transformer Krotôn en une cité modèle de pur Dorisme, comme l'ont supposé quelques éminents auteurs modernes. Des Pythagoriciens de l'époque platonique pouvaient, il est vrai, lui attribuer de tels plans, alors que de larges idées d'amélioration politique régnaient dans l'esprit des hommes spéculatifs, — ces philosophes étaient disposés à renoncer à leur qualité d'auteur quant à leurs propres opinions, et ils préféraient les accréditer comme traditions venant d'un fondateur qui n'avait pas laissé de mémoires. Mais il faut de meilleures preuves que les leurs pour nous faire croire qu'un véritable Grec né en 580 avant J.-C. conçût réellement de tels projets. Nous ne pouvons expliquer le plan de Pythagoras comme allant plus loin que la formation d'un ordre de frères, particulier, choisi, embrassant ses imaginations religieuses, son ton moral et ses germes d'idée scientifique, — et manifestant sous adhésion par ces pratiques qu'Hérodote et Platon appellent les orgies et la manière de vivre pythagoriciennes. Et son ordre particulier devint politiquement puissant, parce qu'il fut assez habile ou assez heureux pour enrôler un nombre suffisant d'opulents Krotoniates possédant une influence individuelle qu'ils fortifièrent immensément en s'enrégimentant ainsi en une intime union. Les orgies, ou cérémonies religieuses pythagoriciennes, n'étaient pas incompatibles avec une activité publique, corporelle aussi bien qu'intellectuelle. Probablement les membres riches de l'ordre ont pu être rendus même plus actifs, en étant fortifiés contre les tentations d'une vie de plaisir. Le caractère de l'ordre tel qu'il était d'abord, différant de celui auquel il fut réduit plus tard, était en effet religieux et exclusif, mais aussi actif et dominateur ; sans mépriser aucun de ces talents corporels qui augmentaient la puissance du citoyen grec, et qui s'accordaient d'une manière si particulière avec les tendances préexistantes de Krotôn².

¹ Plutarque, *Philosophand. cum Principic.*, c. 1, p. 777.

² Je transcris ici le sommaire donné par Krische ; à la fin de sa *Dissertation sur l'ordre pythagoricien*, p. 101. *Societatis scopus fuit merè politicus, ut lapsam optimatum potestatem non modo in pristinum restitueret, sed firmaret amplificaretque ; cura summo hoc scopo duo conjuncti fuerunt ; moralis alter, alter ad literas spectans. Discipulos suos bonos probosque homines reddere voluit Pythagoras, et ut civitatem moderantes potestate suâ non abuterentur ad plebem opprimendam, et ut plebs, intelligens suis commodis consuli, conditione suâ contenta esset. Quoniam vero bonum sapiensque moderamen nisi a prudente literisque exulto viro exspectari (non) licet, philosophiæ studium necessarium duxit Samiusiis, qui ad civitatis clavum tenendum se accingerent.*

C'est l'idée générale (coïncidant en substance avec celle de O. Müller, *Dorians*, III, 9,16) donnée par un auteur qui a examiné les preuves avec soin et savoir. Elle diffère en quelques points importants de celle que je me fais du maître primitif et de ses frères contemporains. Elle omet l'ascendant religieux, que j'imagine avoir été d'abord du nombre des moyens aussi bien que des desseins prémédités de Pythagoras, tandis qu'elle expose un plan politique de réforme comme

Niebuhr et O. Müller ont même supposé que les Trois Cents Pythagoriciens choisis constituaient une sorte de sénat plus petit dans cette ville¹, — hypothèse nullement probable ; nous pouvons plutôt nous les représenter comme une puissante société particulière, exerçant de l'ascendant au sein du sénat, et gouvernant au moyen des autorités constituées. Nous ne pouvons pas non plus admettre sans grandes réserves l'assertion de Varron², qui, en assimilant Pythagoras à Platon, nous dit qu'il limitait son enseignement sur des affaires de gouvernement à des disciples choisis, qui avaient passé par une éducation complète et qui avaient atteint la perfection de la sagesse et de la vertu. Il semble plus probable que les Pythagoriciens politiques étaient ceux qui étaient les plus propres pour l'action et les moins aptes à la spéculation ; et que le général de l'ordre possédait ce talent de tirer parti des individus qui, il y a deux siècles, était si remarquable dans les Jésuites, avec lesquels, à divers égards, les Pythagoriciens ont une très grande ressemblance. Tout ce que l'on peut dire que nous savons de leurs principes politiques, c'est qu'ils étaient exclusifs et aristocratiques, opposés au contrôle et à l'intervention du peuple ; circonstance nullement désavantageuse pour eux, puisqu'ils coïncidaient sous ce rapport avec le gouvernement actuel de la ville, — si leur propre conduite n'avait pas attiré à l'ancienne aristocratie une haine additionnelle et donné lieu à une opposition démocratique plus forte, poussée aux excès les plus déplorables de la violence.

Tous les renseignements que nous possédons, apocryphes comme ils le sont, relativement à cette mémorable société, dérivent de ses fervents admirateurs. Cependant, même ce qu'ils nous disent ne suffit pas pour nous expliquer comment elle en vint à provoquer une inimitié mortelle et étendue. Un étranger venant pour enseigner de nouvelles pratiques et de nouveaux dogmes religieux, avec une teinture de science et quelques idées et quelques expressions morales nouvelles, tout en obtenant quelques sectateurs ardents, s'attirait aussi l'antipathie dans une certaine mesure. Une extrême rigueur de pratiques,

médité directement par lui, et dont il n'y a pas de preuve. Bien que l'ascendant politique des premiers Pythagoriciens soit le trait le plus saillant de leur ancienne histoire, il ne doit pas être considéré comme la manifestation d'une idée politique particulière ou arrêtée, — c'est plutôt le résultat de leur position et de leurs moyens d'union. Ritter fait observer (plus justement, à mon avis) : *Nous ne devons pas croire que les mystères de l'ordre pythagoricien eussent un caractère simplement politique ; les récits les plus probables nous autorisent à croire que son point central était un enseignement religieux mystique.* (*Geschichte der Philosophie*, liv. IV, c. 1, vol. I, p. 365-368 ; cf. Hoeckh, *Kreta*, vol. I17, p. 223.)

Krische (p. 32) aussi bien que Bœckh (*Philolaus*, p. 39-42) et O. Müller, assimile la vie pythagoricienne aux habitudes dôriennes ou spartiates, et appelle la philosophie pythagoricienne l'expression du dôrisme grec, en tant qu'opposée aux Ioniens et à la philosophie ionienne. J'avoue que je ne vois d'analogie entre les deux, ni sous le rapport de l'action ni sous celui de la spéculation. Les Spartiates sont complètement distincts des autres Dôriens ; et même les habitudes de vie chez eux, bien qu'elles présentent quelques points de ressemblance avec l'éducation corporelle des Pythagoriciens, montrent des points de différence encore plus importants, par rapport au détail et au mysticisme religieux, aussi bien qu'à l'élément scientifique qui y est contenu. La philosophie pythagoricienne et l'éléatique étaient toutes deux également opposées à l'ionienne ; cependant ni l'une ni l'autre ne se rattachent en aucune sorte aux tendances dôriennes. Ni Elea ni Krotôn n'étaient des villes dôriennes ; de plus, Xenophanès aussi bien que Pythagoras étaient tous deux Ioniens.

On verra que les assertions générales relatives à la mobilité et à l'inconstance ioniennes, opposées à la constance et à la fermeté dôriennes, ne sont pas soutenues par une étude des faits. Le dôrisme de Pythagoras me paraît une imagination complète. O. Müller même fait de Krotôn une cité dôrienne contre toute évidence.

¹ Niebuhr, *Roemisch. Gesch.*, I, p. 165, 2e éd. ; O. Müller, *Hist. of Dorians*, III, 9, 16 ; Krische est opposé à cette idée, sect. v, p. 84.

² Varron, ap. Augustin., *De Ordine*, II, 30 ; Krische, p. 77.

combinée avec l'art de toucher habilement dans les autres les ressorts de la terreur religieuse, contribuait, à la vérité, à le fortifier et à l'élever beaucoup. Mais quand on découvrit que la science, la philosophie, et même les révélations mystiques de la religion, quelles qu'elles fussent, restaient limitées à l'entretien et à l'usage particulier des disciples, et étaient ainsi rejetées à l'arrière-plan, tandis que tout ce que l'on voyait et tout ce que l'on sentait au dehors était la prédominance politique d'une confrérie ambitieuse, — nous ne devons pas nous étonner que le Pythagorisme dans toutes ses parties soit devenu odieux à une portion considérable de la communauté. De plus, nous trouvons l'ordre représenté non seulement comme constituant un parti politique dévoué et exclusif, mais encore comme manifestant une suffisance fastueuse dans toute sa conduite personnelle¹, — refusant la main de la confraternité à tous, excepté aux frères, et repoussant surtout leurs amis intimes et leurs parents. Autant que nous connaissons la philosophie grecque, c'est le seul exemple dans lequel on en abusa distinctement pour des objets politiques et des buts de parti. Les premiers temps de l'ordre Pythagoricien se distinguent par ce pervertissement qui, heureusement pour les progrès de la philosophie, ne se présenta jamais dans la suite en Grèce². Toutefois, même à Athènes, nous verrons ci-après que Sokratès, bien que réellement il se tint à l'écart de toute intrigue de parti, encourut dans une grande mesure son impopularité pour une liaison politique supposée avec Kritias et Alkibiadès³, à laquelle, en effet, l'orateur Æschine attribue clairement sa condamnation, parlant environ soixante ans après l'événement. Si l'on eût connu Sokratès comme le fondateur d'une société se liant étroitement dans des vues ambitieuses, le résultat eût été au plus haut point funeste à la philosophie, et probablement funeste à lui-même beaucoup plus tôt.

Ce fut cette cause qui amena la destruction complète et violente de l'ordre des Pythagoriciens. Leur ascendant avait provoqué un mécontentement si général, que leurs ennemis furent enhardis à employer la dernière violence contre eux. Kylôn et Ninôn, — dont le premier avait, dit-on, cherché à être admis dans l'ordre, mais avait été rejeté à cause de sols mauvais caractère, — se mirent à la tête d'une opposition prononcée contre les Pythagoriciens, dont l'impopularité s'étendait jusqu'au sénat des Mille, par l'intermédiaire duquel ils avaient exercé leur ascendant. On fit des propositions tendant à rendre le gouvernement plus démocratique et à constituer un nouveau sénat, pris par la voie du sort dans tout le peuple, devant lequel les magistrats seraient appelés à rendre des comptes après leur année de charge on -choisissait une occasion favorable, celle où le sénat des Mille avait fait une offense signalée en refusant de partager entre le

¹ Apollonius, ap. Jamblichum, V. P., c. 254, 255, 256, 257. Cf. aussi les vers qui décrivent Pythagoras, c. 259.

Meiners a démontré d'une manière probable que cet Apollonius, cité et par Jamblique et par Porphyre, est Apollonius de Tyane (*Gesch. der Vissenschaf.*, V, I, p. 239-245) : cf. Welcker, *Prolegomena ad Theognid.*, p. 45, 46.

Quand nous lisons la vie d'Apollonius par Philostrate, nous voyons que le premier était lui-même extrêmement communicatif : il pouvait donc être d'autant plus disposé à penser que la retraite et la réserve de Pythagoras étaient un défaut, et à leur attribuer une grande partie des malheurs qui accablèrent l'ordre dans la suite.

² Schleiermacher fait observer que la philosophie chez les Pythagoriciens se rattachait à des objets politiques, et leur école à une association fraternelle pratique, tels qu'on n'en vit jamais d'autre exemple en Grèce (*Introduction* à sa traduction de Platon, p. 12). V. aussi Théopompe, *Fragm.* 68, éd. Didot, ap. Athenæ, V, p. 213, et Euripide, *Mèdeia*, 294.

³ Xénophon, *Memorab.*, I, 2, 12 ; Æschine, *cont. Timarch.*, c. 34.

peuple le territoire de Sybaris récemment conquis¹. Malgré l'opposition des Pythagoriciens, ce changement de gouvernement s'effectua. Ninôn et Kylôn, leurs principaux ennemis, en profitèrent pour exaspérer encore plus le peuple contre l'ordre, jusqu'à ce qu'ils suscitassent contre lui des violences populaires réelles. Les Pythagoriciens furent attaqués quand ils étaient rassemblés dans la maison où ils se réunissaient, près du temple d'Apollon, ou, comme le disaient quelques-uns, dans la maison de Milôn. On mit le feu au bâtiment, et un grand nombre des membres périrent² ; il n'y eut que les jeunes et les plus vigoureux qui s'échappèrent. Il y eut, dit-on, des troubles semblables et la même suppression violente de l'ordre, accompagnés du meurtre de quelques-uns des principaux citoyens, dans d'autres cités de la Grande Grèce ; — à Tarente, à Metapontum, à Kaulonia. Et l'on nous dit que ces villes restèrent pendant quelque temps dans un état de grande inquiétude et de grande agitation, dont elles ne furent délivrées que par la médiation amicale des Achæens Péloponnésiens, les premiers fondateurs de Sybaris et de Krotôn, assistés, il est vrai, de médiateurs venus d'autres parties de la Grèce. Les villes furent à la fin pacifiées et amenées à adopter un congrès à l'amiable, avec des fêtes religieuses communes, dans un temple fondé exprès pour ce dessein, et dédié à Zeus Homarios³. Ainsi périt l'ordre Pythagorien primitif. Relativement, à Pythagoras lui-même, il y avait des récits contradictoires ; selon quelques-uns, il avait été brûlé dans le temple avec ses disciples⁴ ; selon d'autres, il était mort un peu auparavant ; d'autres affirmaient encore qu'il vivait à ce moment, mais qu'il était absent, et qu'il mourut peu de temps après en exil, après s'être abstenu volontairement de nourriture pendant quarante jours : on montrait encore son tombeau à Metapontum du temps de Cicéron⁵. Comme confrérie active, les

¹ Ceci se trouve dans Jamblique, c. 255 ; cependant c'est difficile à croire ; car, si le fait avait été ainsi, la destruction des Pythagoriciens aurait produit naturellement un partage et une occupation permanente du territoire sybaritain, — ce qui ne s'effectua certainement pas, puisque Sybaris resta sans possesseurs qui y résidassent jusqu'à la fondation de Thurii.

² Jamblique, c. 255-259 ; Porphyre, c. 54, 57 ; Diogène Laërce, VIII, 39 ; Diodore, X, Fragm. vol. IV. p. 56, Wess.

³ Polybe, II, 39 ; Plutarque, *De Genio Socratis*, c. 13, p. 583 ; Aristoxène, ap. Jamblich., c. 250. La circonstance sur laquelle s'accordent tous les récits, c'est que les ennemis de l'ordre l'attaquèrent en mettant le feu à la maison où les membres étaient réunis. Sur tous les autres points il y a de grandes différences, surtout relativement aux noms et à la date des Pythagoriciens qui échappèrent : Bœckh (*Philolaus*, p. 9 sqq.) et Brandis (*Handbuch der Gesch. Philos.*, ch. 73, p. 432) essayent de concilier entre elles ces différences.

Aristophane introduit Strepsiadês, à la fin des *Nuées*, comme mettant le feu à la maison où se réunissent Sokratês et son disciple ; il est possible que l'incendie pythagorien lui ait suggéré cette idée.

⁴ *Pythagoras Samius suspicione dominatûs injustâ vivus in fano concrematus est* (Arnobe, *adv. Gentes*, lib. I, p. 23, éd. Elmenhorst).

⁵ Cicéron, *De Finibus*, V, 2 (qui semble avoir copié Dikæarque : V. Fuhr, *ad Dikæarchi Fragm.*, p. 55) ; Justin, XX, 4 ; Diogène Laërte, VIII, 40 ; Jamblique, *V. P.*, c. 249.

O. Müller dit (*Dorians*, III, 9, 16) que *l'influence de la ligue pythagoricienne sur l'administration des Etats italiens fut de l'espèce la plus bienfaisante, et qu'elle continua pendant de nombreuses générations après la dissolution de la ligue elle-même.*

La première de ces deux assertions ne peut être établie, et ne repose que sur les renseignements des panégyristes plus modernes, qui fournissent même des matériaux servant à contredire leur propre idée générale. L'opinion de Welcker relativement à l'influence des Pythagoriciens, beaucoup moins favorable, est en même temps plus probable (*Præfat. ad Theognid.*, p. 45).

La seconde me paraît tout à fait inexacte ; l'influence de l'ordre pythagorien cessa complètement, autant que nous en pouvons juger. Un Pythagorien individuellement, comme Archytas, pouvait obtenir de l'influence ; mais ce n'est pas l'influence de l'ordre. O. Müller ne devrait pas non plus dire que les Grecs italiens abandonnèrent les coutumes dôriennes et adoptèrent un gouvernement achæen. Il n'y a rien qui prouve que Krotôn ait jamais eu des coutumes dôriennes.

Pythagoriciens ne revécurent jamais ; mais les membres dispersés se réunirent comme secte, pour des pratiques religieuses communes et une recherche commune de la science. Ils furent admis de nouveau, après un certain intervalle de temps, dans les villes de la Grande Grèce¹, d'où ils avaient été chassés dans l'origine, mais auxquelles la secte est toujours considérée comme appartenant particulièrement, — bien qu'on trouve, en outre, des membres individuellement à Thèbes et dans d'autres cités de la Grèce. En effet, quelques-uns de ces Pythagoriciens plus récents acquièrent même quelquefois une grande influence politique, comme nous le voyons dans le cas du Tarentin Archytas, contemporain de Platon.

Nous avons déjà dit que l'époque où Pythagoras arriva à Krotôn peut être fixée à quelque moment entre 540-530 avant J.-C. Ce fut, dit-on, à un moment d'un grand découragement dans les esprits des Krotoniates. Ils avaient été récemment défaits par l'armée combinée des Lokriens et des Rhégiens, de beaucoup inférieure en nombre à eux-mêmes, sur les bords de la rivière Sagra ; humiliation qui, dit-on, les rendit dociles aux leçons du missionnaire samien². De même que la naissance de l'ordre Pythagoricien se rattache ainsi à la défaite des Krotoniates à la Sagra, de même son extinction est liée également à leur victoire sur les Sybarites à la rivière Traeis ou Trionto, environ vingt années après.

Nous ne savons malheureusement que très peu de chose sur l'histoire de ces grandes cités achæennes. Bien que toutes les deux fussent puissantes, cependant jusqu'à l'époque de 510 avant J.-C., Sybaris semble avoir été incontestablement la plus grande. J'ai déjà parlé dans un autre chapitre³ de sa domination aussi bien que de son luxe si décrié. Ce fut à cette époque qu'éclata entre elles la guerre qui finit par la destruction de Sybaris. Il est certain que les Sybarites furent les agresseurs dans la guerre ; mais par quelles causes avait-elle été précédée dans leur propre ville, ou quelle provocation avaient-ils reçue, c'est ce que nous établissons d'une manière très peu distincte. Il y avait eu à Sybaris (nous dit-on), peu de temps auparavant, une révolution politique, dans laquelle un chef populaire nommé Têlys s'était mis à la tête d'un soulèvement contre le gouvernement oligarchique, et avait poussé le peuple à bannir cinq cents des principaux riches, aussi bien qu'il, confisquer leurs domaines. Il avait acquis la souveraineté et était devenu despote de Sybaris⁴. Il paraît aussi que lui, ou son gouvernement à Sybaris ; était fort abhorré à Krotôn, puisque le Krotoniate Philippos, homme de formes musculaires remarquables et vainqueur olympique, fut exilé pour s'être engagé à épouser la fille de Têlys⁵. Suivant le

¹ Aristote, *De Cælo*, II, 13. *Italici philosophi quondam nominati* (Cicéron, *De Senectute*, c. 21).

² Heyne place la date de la bataille de Sagra vers 560 avant J.-C. ; mais c'est très incertain. V. les *Opuscula*, vol. II, prolos. II, p. 50, et *Prolus.*, I, p. 184. V. aussi Justin, XX, 3, et Strabon, VI, p. 261-263. On verra que ce dernier croit que la bataille de Sagra fut livrée après la destruction de Sybaris par les Krotoniates ; car il dit à deux reprises que les Krotoniates perdirent tant de citoyens à Sagra, que la ville ne survécut pas longtemps à un coup si terrible : il n'a donc pu supposer que le triomphe complet des Krotoniates sur la grande Sybaris ait été remporté plus tard.

³ V. tom. V, ch. 4.

⁴ Diodore, XII, 9. Hérodote appelle Têlys dans un endroit βασιλῆα, dans un autre τύραννον de Sybaris (V, 44), ceci n'est pas en désaccord avec le récit de Diodore.

L'histoire que donne Athénée, en l'empruntant à Herakleidês de Pont, relativement au renversement de la domination de Têlys, ne peut se concilier ni avec Hérodote, ni avec Diodore (Athénée, XII, p. 522). Le Dr Thirlwall suppose que Têlys fut déposé entre la défaite à la Traeis et la prise de Sybaris ; mais ceci est incompatible avec le renseignement d'Herakleidês, et n'est appuyé par aucune autre preuve.

⁵ Hérodote, V, 47.

récit donné par les Pythagoriciens plus modernes, ces exilés que Têlys avait chassés de Sybaris se réfugièrent à Krotôn et se jetèrent comme suppliants au pied des autels pour obtenir protection : il peut bien se faire, en effet, qu'ils fussent en partie des Pythagoriciens de Sybaris. Une troupe d'exilés puissants ; reçus dans une ville si rapprochée, inspira des craintes ; et Têlys demanda qu'ils lui fussent livrés, avec menace de guerre en cas de refus. Cette demande répandit la consternation dans Krotôn, vu que les forces militaires de Sybaris étaient incontestablement supérieures. Les Krotoniates discutèrent longtemps l'extradition des exilés, qui fut presque décrétée ; lorsqu'à la fin les conseils persuasifs de Pythagoras lui-même les déterminèrent, dit-on, à courir tous les hasards plutôt que d'encourir le déshonneur en trahissant des suppliants.

Têlys, voyant la demande des Sybarites repoussée, marcha contre Krotôn à la tête d'une armée qui est portée à trois cent mille hommes¹. Il marcha aussi au mépris des avertissements religieux les plus forts contraires à son entreprise ; car les sacrifices offerts en sa faveur par le prophète Iamide Kallias d'Élis furent si manifestement défavorables, que le prophète lui-même s'enfuit de terreur à Krotôn². Près de la rivière Traeis ou Trionto, Têlys rencontra les forces de Krotôn consistant (nous apprend-on) en cent mille hommes, et commandées par le grand athlète et Pythagoricien Milôn, qui était revêtu (nous dit-on) du costume et armé de la massue d'Hêraklès. Ils étaient, en outre, renforcés d'un allié précieux, le Spartiate Dorieus (frère cadet du roi Kleomenês), qui longeait alors le golfe de Tarente avec un corps de colons, dans l'intention de fonder un établissement en Sicile. Une bataille sanglante s'engagea, dans laquelle les Sybarites furent totalement défaits, avec un massacre prodigieux ; tandis que les vainqueurs violemment provoqués, et ne faisant pas de quartier, poussèrent si chaudement la poursuite qu'ils prirent la ville, dispersèrent les habitants et détruisirent toute sa puissance³ dans le court espace de soixante-dix jours. Les Sybarites s'enfuirent en grande partie à Laos et à Skidros⁴, colonies à eux établies sur la côte de la Méditerranée, en travers de la péninsule de la Calabre. Les Krotoniates furent si impatients de rendre l'emplacement de Sybaris non tenable, qu'ils détournèrent le cours de la rivière Krathis ; de manière à l'inonder et à la détruire : le lit desséché dans lequel avait primitivement coulé le fleuve était encore visible du temps d'Hérodote⁵, qui était au nombre des colons de la ville de Thurii fondée plus tard et presque contiguë. Il paraît toutefois que les Krotoniates pendant longtemps laissèrent l'emplacement de Sybaris abandonné,

¹ Diodore, XII, 9 ; Strabon, VI, page 263 ; Jamblique, *Vita Pythagoræ*, caput 260 ; Skymnus de Chios, V, 340.

² Hérodote, V, 44.

³ Diodore, XII, 9, 10 ; Strabon, VI, p. 263.

⁴ Hérodote, VI 4 21 ; Strabon, VI, p. 253.

⁵ Hérodote, V, 45 ; Diodore, XII, 9, 10 ; Strabon, VI, p. 263. Strabon mentionne expressément le détournement de la rivière dans le dessein d'inonder la ville. C'est à ce changement dans le cours de la rivière que je rapporte l'expression d'Hérodote. Il était naturel que l'ancien lit abandonné de la rivière s'appelât *le Krathis sec* ; tandis que, si nous supposons que ce n'était qu'un canal, l'expression n'a pas de sens approprié ; car je ne pense pas que personne puisse être bien content de l'expression de Baehr : — *Vocatur Crathis hoc loto ξηρόν siccus, ut qui hieme fluit, æstatis vero tempore exsiccatus est : quod adhuc in multis Italiæ inferioris fluviis observant.* — Je doute que ce soit vrai, comme fait réel relativement à la rivière Krathis (V. tom. V, ch. 4), mais, même si le fait était vrai, l'épithète, dans le sens de Baehr n'a pas de signification spéciale pour le but que se proposait Hérodote, qui veut seulement décrire l'emplacement du temple élevé par Dorieus. *Près du Crathis* ou *près de Krathis sec*, seraient des expressions équivalentes, si nous adoptions l'explication de Baehr ; tandis que dire *près du canal abandonné du Crathis* serait une bonne désignation locale.

refusant même de partager le territoire parmi le corps de leurs propres citoyens, circonstance qui (comme je l'ai mentionné plus haut) donna naissance au soulèvement contre l'ordre des Pythagoriciens. Il est possible qu'ils aient eu peur du nom et des souvenirs de la ville. Il n'y fut pas fondé de colonie considérable on permanente avant que la ville de Thurii fût établie par Athènes, environ soixante-cinq ans après. Néanmoins le nom des Sybarites ne périt point : ils se maintinrent à Laos, à Skidros et ailleurs, — et dans la suite ils formèrent les Anciens ; privilégiés parmi les colons de Thurii ; mais ils se conduisirent mal en cette qualité, et furent pour la plupart ou tués ou chassés. Cependant, même après cela, le nom de Sybaris resta encore sur une échelle réduite dans une certaine partie du territoire. Hérodote nous raconte ce que lui dirent les Sybarites, et nous trouvons postérieurement des indications à leur sujet, même à une époque aussi avancée que celle de Théocrite.

La conquête et la destruction de la primitive Sybaris, — peut-être en 510 avant J.-C. la plus grande de toutes les cités grecques, — paraissent avoir excité une forte sympathie dans le monde hellénique. A Milêtos particulièrement, avec laquelle elle avait conservé une intime union, la douleur fut si vive, que tous les Milésiens se rasèrent la tête en signe de deuil¹. Cet événement, survenant juste au moment où Hippias fut chassé d'Athènes, doit avoir opéré une révolution sensible dans les relations des cités grecques sur la côte italienne avec la population rustique, de l'intérieur. Les Krotoniates pouvaient détruire Sybaris et disperser les habitants, mais ils ne pouvaient succéder à sa vaste domination sur un territoire dépendant ; et- l'extinction de ce grand pouvoir collectif, qui s'étendait en travers de la péninsule d'une mer à l'autre, diminuait les moyens de résistance contre les mouvements Osques venant de l'intérieur. A partir de ce moment, les cités de la Grande Grèce, aussi bien que celles de l'Iônia, tendent à perdre en importance, tandis qu'Athènes, d'autre part, devient de plus en plus marquante et plus puissante. Lors de l'invasion de la Grèce par Xerxès, trente ans après cette conquête de Sybaris, Sparte et Athènes envoient demander du secours tant en Sicile qu'à Korkyra, mais non en Grande. Grèce.

Il est très regrettable que nous ne possédions pas de plus complets renseignements relativement à ces importants changements dans les cités gréco-italiennes. Cependant nous pouvons faire remarquer que même Hérodote, — lui-même citoyen de Thurii et demeurant' sur le lieu pas plus de quatre-vingts ans après la prise de Sybaris, — ne trouva évidemment pas de mémoires écrits à consulter, et qu'il ne put obtenir de conversations verbales rien de plus que des renseignements à la fois maigres et contradictoires. Par exemple, la circonstance essentielle du secours prêté par le Spartiate Dorieus et ses colons, bien qu'affirmée positivement par les Sybarites, était niée d'une manière aussi positive par les Krotoniates, qui prétendaient avoir accompli la conquête par eux-mêmes et avec leurs propres forces seules. On ne peut guère hésiter à croire l'assertion affirmative des Sybarites, qui montrèrent à Hérodote un temple et une enceinte érigés par le prince spartiate en témoignage de la part qu'il avait prise à la victoire, sur les bords du lit abandonné et sec d'où l'on avait détourné le Krathis, et en l'honneur d'Athênê Krathienne². Ceci seul est une preuve qui, réunie à l'assertion positive des Sybarites, suffit pour le cas ; mais ils produisaient pour le confirmer un autre argument indirect qui mérite attention. Dorieus avait attaqué Sybaris pendant qu'il- passait le long de la côte d'Italie

¹ Hérodote, VI, 21.

² Hérodote, V, 45.

pour aller fonder une colonie en Sicile, d'après l'ordre et l'encouragement exprès de l'oracle. Après être resté un peu à Sybaris, il poursuivit son voyage vers la partie sud-ouest de la Sicile, où lui et presque tous ses compagnons périrent dans une bataille contre les Carthaginois et les Egestæens, - bien que l'oracle lui eût promis qu'il acquerrait et occuperait d'une manière permanente le territoire voisin près du mont Eryx. Or les Sybarites tiraient de ce fatal désastre de Dorieus et de son expédition, combinés avec la promesse favorable de l'oracle faite antérieurement, une preuve certaine de l'exactitude de ce qu'ils affirmaient, à savoir qu'il avait combattu à Sybaris. Car, s'il s'était rendu directement au territoire indiqué par l'oracle (concluaient-ils), sans se détourner pour aucun autre objet, la prophétie sur laquelle étaient fondées ses espérances aurait été incontestablement réalisée, et il aurait réussi. Mais le désappointement ruineux qui l'accabla réellement fut à la fois expliqué, et la vérité de la prophétie justifiée, quand on se rappela qu'il s'était détourné pour prêter aide aux Krotoniates contre Sybaris, et qu'il avait ainsi négligé de remplir les conditions qui lui avaient été prescrites. C'est sur cet argument (nous dit Hérodote) que les Sybarites de son temps insistaient particulièrement¹. Et si nous signalons leur foi pieuse et littérale dans les communications d'un prophète inspiré, nous devons en même temps faire observer jusqu'à quel point cette foi remplaçait des prémisses historiques, — combien leur fonds de telles preuves légitimes était peu riche, — et combien peu ils avaient encore appris à en apprécier l'importance.

Il est à remarquer qu'Hérodote, dans la courte mention qu'il fait de la fatale guerre entre Sybaris et Krotôn, ne fait pas la moindre allusion à Pythagoras ni à sa confrérie. Le moins que nous puissions conclure de ce silence, c'est que le rôle qu'ils jouèrent par rapport à la guerre, et leur ascendant général dans la Grande Grèce, furent en réalité moins marquants et moins dominants que ne le présentent les historiens pythagoriciens. Toutefois, même en faisant cette concession, l'absence de toute allusion dans Hérodote aux troubles qui accompagnèrent la subversion des Pythagoriciens est une circonstance difficile à expliquer. Je ne puis pas non plus omettre un renseignement embarrassant de Polybe, qui semble montrer que, lui aussi, il a dû comprendre l'histoire de Sybaris tout autrement qu'elle n'est présentée ordinairement. Il nous dit qu'après beaucoup de souffrances causées dans la Grande Grèce par les troubles qui suivirent l'expulsion des Pythagoriciens, les cités furent amenées par la médiation des Achæens à entrer en accommodement et même à établir quelque chose qui ressemblât à une ligue permanente avec un temple et des sacrifices communs. Or les trois villes qu'il spécifie comme ayant été les premières à le faire sont Krotôn, Sybaris et Kaulonia². Mais, d'après la suite des événements et la fatale guerre (décrite plus haut) entre Krotôn et Sybaris, cette dernière ville doit avoir été en ruines à cette époque ; peu habitée, si même elle l'était. Je puis seulement conclure du renseignement de Polybe qu'il suivait différentes autorités relativement à l'ancienne histoire de la Grande Grèce dans le commencement du cinquième siècle avant J.-C.

En effet, la première histoire de ces cités ne nous donne guère plus qu'un petit nombre de faits et de noms isolés. Par rapport à leurs législateurs, Zaleukos et

¹ Hérodote, V, 45.

² Polybe, II, 39. Heyne pense que l'accord mentionné ici par Polybe s'effectua *Olymp.*, 80, 3 ; ou, à vrai dire, après le remplacement du territoire de Sybaris par la fondation de Thurii (*Opuscula*, vol. II ; *Prolus.*, X, p. 189). Mais il semble bien difficile d'imaginer que l'état de commotion violente, — qui (selon Polybe) fut apaisé par cet accord, — puisse avoir duré aussi longtemps qu'un demi-siècle ; la date admise du renversement des pythagoriciens étant vers 504 avant J.-C.

Charondas, rien n'est prouvé, si ce n'est leur existence, — et même ce fait était contesté par quelques critiques anciens. J'ai déjà parlé de Zaleukos, que les chronologistes placent en 664 avant J.-C. ; on ne peut assigner la date de Charondas, mais nous pouvons présumer qu'il vécut à quelque époque entre 600 et 500 avant J.-C. C'était un citoyen d'une condition moyenne, né dans la colonie chalkidique de Katane en Sicile¹, et il composa des lois non seulement pour sa propre ville, mais encore pour les autres cités chalkidiques en Sicile et en Italie, — Leontini, Naxos, Zanklê et Rhegium. Les lois et le préambule solennel que lui attribuent Diodore et Stobée appartiennent à une époque plus récente², et nous sommes obligé de nous contenter de réunir les brèves allusions d'Aristote, qui nous dit que les lois de Charondas descendaient dans un grand et minutieux détail de distinction et de spécification, particulièrement en graduant l'amende pour offense selon les biens de la personne coupable et condamnée³, — mais qu'il n'y avait rien dans ses lois de rigoureusement original et particulier, si ce n'est qu'il fut le premier à introduire l'accusation solennelle contre les témoins qui se parjuraient en justice. Dans les idées grecques, on considérait un tel témoin parjure comme ayant commis un crime à moitié religieux, à moitié civil. L'accusation portée contre lui, connue par un nom particulier, participait aux deux caractères, se rapprochant à quelques égards de la manière de procéder contre un meurtrier. Cette forme distincte d'accusation contre le faux témoignage, — avec son nom approprié⁴, que nous trouverons maintenue à Athènes pendant l'époque la mieux connue de la loi attique, — fut mise en vigueur pour la première fois par Charondas.

¹ Aristote, *Politique*, II, 9, 6 ; IV, 9, 10. Heyne place Charondas longtemps avant la fondation de Thurii, ce en quoi je pense qu'il a indubitablement raison ; mais, sans déterminer la date plus exactement (*Opuscula*, vol. II ; *Prolus.*, II, p. 160), Charondas doit certainement avoir été antérieur à Anaxilas de Rhegium et aux grands despotes siciliens ; ce qui le place plus haut que 500 avant J.-C. ; mais je ne sache pas qu'on puisse trouver une indication de temps plus précise.

² Diodore, XII, 35 ; Stobée, *Serm.*, 44, 20-40 ; Cicéron, *De Legibus*, II, 6. V. K. F. Hermann, *Lehrbuch der Griech. Staatsalterthümer*, c. 89 ; Heyne, *Opuscula*, vol. II, p. 72-164. Brandis (*Geschichte der Roem. Philosophie*, c. 26, p. 102) semble regarder ces prologues comme véritables.

Les erreurs et la confusion que présentent les écrivains anciens relativement à ces législateurs, — même les écrivains antérieurs à Aristote (*Politique*, II, 9, 5), — sont telles que nous n'avons pas de moyens pour les faire disparaître.

Sénèque (*Epist.* 90) appelle et Zaleukos et Charondas disciples de Pythagoras qu'il n'y a pas lieu de croire qu'il en ait été ainsi pour le premier ; mais il n'est pas absolument impossible que le second l'ait été, ou du moins qu'il ait été contemporain des premiers pythagoriciens.

³ Aristote, *Politique*, II, 9, 8. C'est à l'ampleur et à la précision que la dernière partie de ce passage affirme relativement à Charondas, que je rapporte l'autre passage de la *Politique*, IV, 10, 6, qui ne doit pas être expliqué comme s'il signifiait que Charondas avait gradué les amendes imposées aux riches et aux pauvres, dans la pensée distincte de jouer ce tour politique (à savoir, d'éliminer indirectement les pauvres des charges publiques), tour auquel Aristote venait de faire allusion, — mais il signifie seulement que Charondas avait été exact et minutieux en graduant les peines pécuniaires en général, en tenant compte de la fortune ou de la pauvreté des personnes condamnées.

⁴ Aristote, *Politique*, II, 9, 8. V. Harpocraton, v. **Ἐπισκήψατο**, et Pollux, VIII, 33 ; Démosthène, *cont. Stephanum*, II, c. 5 ; *cont. Euergetes et Mnésibul.*, c. 1. Le mot **ἐπίσκηψις** entraîne avec lui la signification à laquelle il est fait allusion dans le texte, et semble avoir été employé surtout par rapport à une action ou à une accusation contre de faux témoins : accusation qu'il était permis de porter avec un moindre degré de risque ou de frais pour l'accusateur que la plupart des autres dans les dikasteria attiques (Démosthène, *cont. Euergetes et Mnésibul.*, l. c.).

CHAPITRE VII — DE LA BATAILLE DE MARATHÔN À L'EXPÉDITION DE XERXÈS CONTRE LA GRÈCE.

J'ai raconté, dans un chapitre précédent, la victoire des Athéniens à Marathôn, l'échec du général persan Datis et le retour de son armement, qui franchit la mer Ægée pour gagner la côte asiatique. Il avait reçu l'ordre de conquérir et Eretria et Athènes, ordre qu'il avait effectivement exécuté en partie avec succès, comme l'attestait la file de prisonniers érétriens amenés à Suse, — mais qui restait encore non rempli par rapport à la ville particulièrement odieuse à Darius. Loin d'assouvir sa vengeance sur Athènes, le monarque persan fut obligé d'entendre le récit d'une ignominieuse défaite. Sa colère contre les Athéniens devint plus forte que jamais, et il commença avec vigueur des préparatifs pour les attaquer de nouveau, aussi bien que la Grèce en général. Décidé à réunir les forces entières de son empire, il ordonna aux divers satrapes et aux divers sous-gouverneurs d'une extrémité à l'autre de l'Asie de fournir des troupes, des chevaux et des vaisseaux tant de guerre que de transport ; car l'empire ne fut pas agité pendant moins de trois ans par cette immense levée, que Darius se détermina à conduire en personne contre la Grèce¹. Sa détermination ne fut pas même affaiblie par une révolte des Égyptiens, qui éclata vers l'époque où ces préparatifs furent achevés. Il était sur le point d'entreprendre simultanément les deux expéditions, — la conquête de la Grèce et la seconde conquête de l'Égypte, — quand il fut surpris par la mort, après un règne de trente-six ans. Comme précaution avant cette expédition projetée, il avait nommé pour lui succéder Xerxès, fils que lui avait donné Atossa ; car l'ascendant de cette reine assura à Xerxès la préférence sur son frère aîné Artabazanès, fils que Darius avait eu d'une première épouse, et qui était né avant que ce dernier fût roi. Le choix du monarque régnant passa sans obstacle, et Xerxès lui succéda sans opposition². Il est bon de faire remarquer que, bien que nous devons rencontrer plusieurs actes de cruauté et d'atrocité commis dans la famille royale persane, il n'y a rien qui ressemble à ce fratricide systématique qui a été considéré comme nécessaire pour garantir la succession en Turquie et dans d'autres empires d'Orient.

La colère intense contre Athènes, qui était devenue le sentiment prédominant dans l'esprit de Darius, n'était pas encore apaisée à l'époque de sa mort, et ce fut un bonheur pour les Athéniens que sa couronne passât maintenant à un prince moins opiniâtrement hostile aussi bien qu'inférieur à tous égards. Xerxès,

¹ Hérodote, VII, 3, 4.

² Hérodote, VII, 1-4. Il mentionne, — simplement comme un ouï-dire, et vraisemblablement sans y croire lui-même, — que Demaratos le roi de Sparte exilé était à Suse au moment où Darius était sur le point de se choisir un successeur parmi ses enfants (ceci ne peut s'accorder avec Ktésias, *Persic*, c. 23), et qu'il suggéra à Xerxès un argument convaincant propre à déterminer l'esprit de son père, en appuyant sur l'analogie de la loi de succession royale à Sparte, en vertu de laquelle le fils d'un roi, né après l'avènement de son père au trône, était préféré à un fils aîné né avant cet avènement. On peut bien douter de l'existence d'une telle coutume à Sparte.

Nous mentionnerons, dans les pages subséquentes, quelques autres anecdotes, non moins difficiles à croire que celle-ci, et également calculées pour donner une importance factice à Demaratos. Ce dernier reçut du roi de Perse le don de Pergamos et de la Teuthrania, avec leurs revenus fonciers, et ses descendants continuèrent longtemps dans la suite d'occuper ces lieux (Xénophon, *Helléniques*, III, 1-6) ; et il se peut que ces descendants aient été du nombre des personnes de qui Hérodote tira ses renseignements relatifs à l'expédition de Xerxès. V. VII, 239.

Plutarque (*De Fraternali Amore*, p. 488) fait un récit différent à bien des égards au sujet des circonstances qui déterminèrent la succession de Xerxès au trône, de préférence à son frère aîné.

l'homme personnellement le plus beau¹ et le plus imposant parmi la foule immense qu'il menait contre la Grèce, était d'un caractère timide et pusillanime, outre ses défauts de vanité, de suffisance puérile et d'aveuglement dans l'appréciation, défauts qu'il partageait plus ou moins avec tous les rois persans. Cependant nous verrons que, même sous sa conduite, l'invasion de la Grèce fut tout près de réussir ; et elle aurait bien pu réussir complètement s'il avait été soit doué du caractère courageux, soit enflammé de l'animosité farouche de son père.

En succédant au trône, Xerxès trouva les forces de l'empire activement préparées, conformément aux ordres de Darius, excepté l'Égypte qui était en état de révolte. Son premier besoin était de reconquérir ce pays, dessein pour lequel les grandes forces militaires prêtes actuellement se trouvaient amplement suffisantes. L'Égypte fut subjuguée et réduite à un état de dépendance beaucoup plus dure qu'auparavant ; nous pouvons présumer que l'on augmenta non seulement le tribut, mais encore le chiffre de l'armée persane d'occupation qu'on entretenait au moyen de contributions levées sur les indigènes. Achæmenès, frère de Xerxès, y fut installé en qualité de satrape.

Mais Xerxès ne fut pas d'abord également désireux de poursuivre les desseins de son père contre la Grèce. Du moins telle est l'assertion d'Hérodote, qui représente Mardonios comme le grand instigateur de l'invasion, en partie par soif d'entreprise guerrière, en partie par le désir d'obtenir la conquête projetée comme satrapie pour lui-même. Il ne manquait pas de conseillers grecs pour appuyer sa recommandation, tant par la promesse de secours que par le prétexte de la religion. La grande famille des Aleuadæ, appartenant à Larissa et peut-être à d'autres villes de Thessalia, mettait tant d'ardeur dans la cause, que ses principaux membres vinrent à Suse offrir une occupation facile de ce territoire frontière de la Hellas, tandis que les Pisistratides exilés d'Athènes persévéraient encore à tâcher de se procurer leur rétablissement à la suite d'une armée persane. Dans l'occasion présente, ils amenèrent avec eux à Suse un nouvel instrument, le saint mystique Onomakritos, — homme qui avait acquis beaucoup de réputation, non en prophétisant lui-même, mais en recueillant, en arrangeant, en interprétant et en débitant des vers prophétiques qui passaient sous le nom de l'ancien prophète ou poète Musæos. Trente ans avant, à l'époque florissante des Pisistratides, il avait vécu à Athènes, où il jouissait de la confiance d'Hipparchos, qui le consultait comme l'interprète de ces documents vénérés. Mais comme le poète Lasos d'Hermionê le surprit dans l'action même d'y interpoler de nouvelles choses de sa façon, Hipparchos le bannit avec indignation. Toutefois les Pisistratides, actuellement bannis eux-mêmes, Oublièrent ou pardonnèrent cette offense, et emmenèrent à Suse Onomakritos avec ses prophéties, l'annonçant comme un personnage qui avait l'autorité d'un oracle, afin qu'il les aidât à agir sur l'esprit de Xerxès. C'est à ce but que tendirent alors ses interpolations ou ses omissions. Quand il fut présenté au monarque persan, il récita avec emphase diverses prédictions encourageantes, où le pont jeté sur l'Hellespont et la marche triomphante d'une armée barbare en Grèce paraissaient comme destinés d'avance ; tandis qu'il garda devers lui toutes celles d'une teneur contraire, qui présageaient calamité et disgrâce. C'est ainsi du moins que nous l'assure expressément Hérodote², ardent à soutenir le crédit

¹ Hérodote, VII, 187. La même beauté personnelle est attribuée à Darius Codoman, le dernier des rois Perses (Plutarque, *Alexandre*, c. 21).

² Hérodote, VII, 6 ; VIII, 20, 96, 77.

de Bakis, de Musæos, et d'autres prophètes grecs dont les vers étaient en circulation. Les encouragements religieux d'Onomakritos et la coopération politique offerte par les Aleuadæ permirent à Mardonios de triompher efficacement de la résistance de son maître. En effet, il ne fut pas difficile de prouver, suivant les sentiments qui dominaient alors, qu'un nouveau roi de Perse était engagé par honneur à reculer les limites de l'empire¹. Le mouvement de conquête donné par le premier fondateur n'était encore nullement affaibli ; les insultes faites par les Athéniens, n'avaient pas encore été vengées ; et outre ce double stimulant qui poussait à agir, Mardonios faisait un tableau séduisant de l'Europe comme acquisition : — *C'était le plus beau pays du monde, qui produisait toutes les variétés d'arbres fruitiers, et était une trop bonne possession pour tout mortel, à l'exception des rois de Perse*². Quinze ans auparavant, le Milésien Aristagoras³, quand il suppliait les Spartiates de prêter leur aide à la révolte ionienne, avait exagéré la richesse et la fertilité de l'Asie, en contraste avec la pauvreté de la Grèce, — contraste beaucoup moins éloigné de la vérité, à cette époque, que le tableau présenté par Mardonios.

Ayant ainsi été persuadé de modifier ses premières vues, Xerxès convoqua une assemblée des principaux conseillers persans, et leur annonça sa résolution d'envahir la Grèce ; il leur exposa les motifs combinés de vengeance et d'agrandissement qui le poussaient, et leur représenta que la conquête de la Grèce entraînerait avec elle celle de toute l'Europe ; de sorte que l'empire -des Perses serait aussi étendu que l'æther de Zeus et les limites du cours du soleil.

A l'occasion de cette invasion, annoncée maintenant et près de s'effectuer, nous devons mentionner particulièrement la manière et la conception historiques de celui de qui nous tenons les principaux renseignements, — Hérodote. L'invasion de la Grèce par Xerxès et l'échec final de ses forces constituent le sujet entier de ses trois derniers livres et le principal objet de toute son histoire, vers lequel les faits antérieurs sont destinés à conduire le lecteur. Parmi ces premières circonstances, il y en a sans doute beaucoup qui ont une importance indépendante et leur propre intérêt, racontées assez au long pour paraître coordonnées et principales, de telle sorte que le fil de l'histoire est perdu de vue pendant un certain temps. Cependant, si nous réunissons les plus grandes divisions de son histoire, en omettant les prolixités de détail qui se présentent par occasion, nous verrons que ce fil n'est jamais perdu dans l'esprit de l'historien ; un lecteur attentif peut le suivre depuis sa préface et l'exposé qui la suit immédiatement, — de Crésus présenté comme le premier conquérant barbare des Grecs ioniens, — jusqu'au développement complet de son sujet *Græcia Barbariæ lento collisa duello*, dans l'expédition de Xerxès. Cette expédition, en tant qu'elle forme l'achèvement de son plait historique, est non seulement racontée d'une manière plus abondante et plus continue que tous les événements qui la précèdent, mais elle est encore introduite avec une solennité inaccoutumée d'accompagnement religieux et poétique, de sorte que le septième livre d'Hérodote nous rappelle en bien des points le second livre de l'Iliade ; il est probable aussi que, si l'ancienne épopée grecque nous était parvenue, nous trouverions bien d'autres cas dans lesquels l'imagination de l'historien s'est

Indice quelque peu curieux relativement à cette collection de prophéties ; elle avait un caractère extrêmement varié, et contenait des promesses ou des menaces propres à faire face à tout événement qui pouvait survenir.

¹ Æschyle, *Persæ*, 761.

² Hérodote, VII, 5 ; VII, 8.

³ Hérodote, V, 49.

assimilée à elle sans en avoir conscience. Le songe envoyé par les Dieux à Xerxès effrayé, quand il est sur le point de renoncer à son projet, — aussi bien que l'ample catalogue de nations et d'individus éminents compris dans l'armée persane, — ont tous deux des pendants nettement marqués dans l'Iliade ; et Hérodote semble prendre plaisir à se représenter l'entreprise contre la Grèce comme faisant l'antithèse de celle des Atreidæ contre Troie. Il entre dans les sentiments intimes de Xerxès avec autant de familiarité qu'Homère dans ceux d'Agamemnôn, et il présente *le conseil de Zeus* comme aussi direct, spécial et dominant, qu'on le voit dans l'Iliade et dans l'Odyssée¹, quoique l'Être divin dans Hérodote, comparé avec Homère, tende à devenir neutre au lieu d'être masculin ou féminin, et conserve seulement les instincts jaloux d'un maître, séparément des appétits, des convoitises et des caprices d'un homme ; agissant en outre surtout comme une force centralisée, ou du moins homogène, à la place de ces agents séparés et discordants que l'on remarque dans la théologie homérique. L'idée religieuse, si souvent présentée ailleurs dans Hérodote, — que la divinité nourrissait un sentiment de jalousie et d'hostilité contre le bonheur excessif ou les désirs immodérés de l'homme, — est mise en oeuvre dans l'histoire de Xerxès, comme la morale toujours présente et la cause principale de son ignominieux dénouement. Car nous reconnâtrons, à mesure que nous avancerons, que l'historien, avec cette honorable franchise que Plutarque appelle *sa malignité*, n'ajoute pas à la valeur personnelle de ses compatriotes une foi plus grande qu'ils n'en méritent, et qu'il ne cherche pas à voiler les nombreuses chances de défaites que présentait la mauvaise direction donnée aux affaires².

J'ai déjà mentionné qu'on nous représente Xerxès comme ayant été dans l'origine opposé à l'entreprise, et stimulé seulement jusqu'ici par les conseils persuasifs de Mardonios. C'était probablement la véritable opinion des Perses ; car le blâme d'un si grand désastre fut naturellement reporté du monarque à un mauvais conseiller³. Aussitôt que Xerxès, cédant à la persuasion, eut annoncé aux principaux Persans qu'il avait convoqués sa résolution de jeter un pont sur

¹ Homère, *Iliade*, I, 3. Διός δ' ἔτελείετο βουλή. Hérodote est caractérisé comme Ὅμηρου ζηλωτής — Ὀμηρικώτατος — (Denys d'Halicarnasse, ad Cn. Pompeium, p. 772, Reiske, Longin, *De Sublim.*, p. 86, éd. Pearce).

² Tandis que Plutarque (si en effet le traité *De Herodoti Malignitate* est l'œuvre de cet écrivain) considère Hérodote comme peu sincère, malveillant, corrompu, le calomniateur des grands hommes et des glorieuses actions, — Denys d'Halicarnasse, au contraire, avec plus de raison, le regarde comme un modèle de dispositions excellentes dans un historien, et il le met sous ce rapport en contraste avec Thucydide, auquel il impute un esprit hostile, disposé à critiquer Athènes, et produit par son long bannissement (Denys Hal., *Cn. Pompeium De Præcip. Historicis Judic.*, p. 774, Reiske).

Précisément la même faute que Denys impute ici à Thucydide (bien que dans d'autres endroits il le décharge, p. 824), Plutarque et Dion en accusent Hérodote bien plus durement. Le reproche n'est mérité ni dans l'un ni dans l'autre de ces deux cas.

Les moralistes et les rhéteurs de l'antiquité étaient également disposés à considérer l'histoire non comme une série de faits réels et véritables, servant à montrer par des exemples les lois de la nature et de la société humaine, et agrandissant la connaissance que nous en avons en vue d'une conclusion pour l'avenir, — mais comme si elle était une branche de la fiction, demandant à être traitée de manière à satisfaire notre goût et à améliorer notre moralité. Denys, en blâmant Thucydide d'avoir choisi son sujet, va jusqu'à dire que la guerre du Péloponnèse, époque de discorde ruineuse en Grèce, aurait dû être laissée en oubli et ne jamais être rédigée en histoire (*ibid.*, p. 768), et que surtout Thucydide n'aurait pas dû en rejeter le blâme sur sa propre ville, puisqu'il y avait bien d'autres causes auxquelles on aurait pu l'imputer (p. 770). On verra, toutefois, si l'on lit Thucydide avec attention, qu'il ne jette pas sur Athènes le blâme de la guerre du Péloponnèse ; quoi qu'on puisse penser des critiques qu'il fait de la conduite de cette ville dans divers cas particuliers.

³ Hérodote, VIII, 99, cf. c. 100.

l'Hellespont et de marcher à la conquête de la Grèce et de l'Europe, on représente Mardonios comme exprimant le vif assentiment qu'il donne à ce projet, exaltant les forces immenses de la Perse¹ et dépréciant les Ioniens d'Europe (c'est ainsi qu'il les nommait), comme étant si pauvres et si désunis que le succès était non seulement certain, mais aisé. A la précipitation téméraire de ce général, — le mauvais génie de Xerxès, — nous trouvons opposées la prudence et la longue expérience d'Artabanos, frère de Darius, le feu roi, et par conséquent oncle du monarque. L'âge et la parenté de ce Nestor persan l'enhardissent à entreprendre la tâche dangereuse de combattre la détermination que Xerxès, bien qu'il déclarât provoquer les opinions des autres, avait dit hautement être déjà arrêtée dans son esprit. Le discours qu'Hérodote prête à Artabanos est celui d'un Grec réfléchi et religieux. Il commence par l'idée grecque de la nécessité d'entendre et de comparer des vues opposées avant toute décision finale ; — il blâme Mardonios de déprécier fausement les Grecs et d'attirer son maître dans un danger personnel ; — il expose la probabilité que les Grecs, s'ils sont victorieux sur mer, viendront détruire le pont sur lequel Xerxès aurait franchi l'Hellespont ; — il rappelle à ce dernier le danger imminent que Darius et son armée auraient couru en Scythie dans le cas de destruction du pont sur le Danube (malheur détourné seulement par Histiaëos et son influence) : ces suggestions prudentes sont en outre fortifiées par des allusions à la haine jalouse de la divinité contre un pouvoir humain excessif².

Le monarque impatient impose silence à son oncle d'un ton d'insulte et de menace ; néanmoins, en dépit de lui-même, les motifs de dissuasion agissent sur lui si puissamment qu'avant la nuit ils changent graduellement sa résolution, et le décident à renoncer à son projet. Dans cette dernière disposition il s'endort et fait un rêve : Un homme d'une taille élevée et imposante se penche sur lui, lui reproche son changement d'opinion, et lui commande péremptoirement de persister dans l'entreprise telle qu'elle avait été annoncée. Malgré ce rêve, Xerxès tient encore à son projet modifié ; il réunit son conseil le lendemain matin, et après s'être excusé de la violence de son langage à l'égard d'Artabanos, il apprend à ses conseillers, à leur grande joie, qu'il se range aux avis de ce dernier, et qu'il abandonne son dessein contre la Grèce. Mais, la nuit suivante, à peine Xerxès était-il endormi que le même rêve et la même figure lui apparurent de nouveau, répétant le même ordre dans un langage de terrible menace. Le monarque, très alarmé, s'élanche de son lit, et envoie chercher Artabanos, qu'il instruit de la vision et de l'ordre divin deux fois répétés qui lui défendent de changer de résolution. *Si (dit-il) c'est la volonté absolue de Dieu que cette expédition contre la Grèce soit accomplie, la même vision t'apparaîtra aussi, pourvu que tu te places sur mon trône et que tu dormes dans mon lit*³. Ce n'est pas sans répugnance qu'Artabanos obéit à cet ordre — car c'était un cas de haute trahison pour un Perse que de s'asseoir sur le trône royal⁴ — ; mais il finit par céder, espérant pouvoir prouver à Xerxès que le songe ne méritait aucune attention. *Bien des rêves (dit-il) ne sont pas d'origine divine, ils ne sont rien de plus que des objets vagues tels que ceux auxquels nous avons pensé pendant le jour : ce songe, de quelque nature qu'il soit, ne sera pas assez sot pour se tromper et me prendre pour le roi, même si j'ai le costume royal et si je suis dans son lit ; mais s'il continue encore de t'apparaître, j'avouerai moi-même qu'il*

¹ Hérodote, VII, 9.

² Hérodote, VII, 10.

³ Hérodote, VII, 15.

⁴ V. Brissonius, *De Regno Persarum*, lib. I, p. 27.

*est divin*¹. En conséquence, Artabanos est placé sur le trône et sur le lit du roi, et à peine est-il endormi que précisément la même figure se montre aussi, en lui disant : *Est-ce toi qui dissuades Xerxès, sous prétexte de sollicitude pour sa sûreté, de marcher contre la Grèce ? Xerxès, déjà été averti de ce qu'il souffrira s'il désobéit, et toi aussi tu n'échapperas ni maintenant ni dans l'avenir, en cherchant à empêcher ce qui doit être et sera.* En prononçant ces paroles la vision prend une attitude menaçante, comme si elle se disposait à brûler les yeux d'Artabanos avec des fers rouges, quand le dormeur se réveille, frappé de terreur, et court en faire part à Xerxès. *Jusqu'ici, ô roi, je t'avais recommandé de demeurer content de ce vaste empire que tu possèdes en ce moment et pour lequel tout le genre humain te juge heureux ; mais puisque la volonté divine est maintenant manifeste, et que la destruction venant d'en haut est prête à fondre sur les Grecs, je change aussi d'avis, et te conseille de commander aux Perses ce que Dieu ordonne ; fais que rien ne manque de ta part pour ce que Dieu remet entré tes mains*².

C'est ainsi qu'Hérodote représente l'origine de la grande expédition de Xerxès ; elle eut sa source en partie dans la rudesse de Mardonios, qui en recueille l'amère récompense sur le champ de bataille de Platée, — mais plus encore dans l'influence du *malfaisant Oneiros*, qui est envoyé par les dieux (comme dans le second livre de l'Iliade) pour tromper Xerxès, et même pour triompher par la terreur et de ses scrupules et de ceux Artabanos. Les dieux, ayant décidé (comme dans les exemples d'Astyagès, de Polykratès et d'autres) que l'empire persan subirait une humiliation et un échec signalés de la part des Grecs, obligent le monarque persan à une entreprise ruineuse, contraire à sa propre opinion plus sage. Cette imagination religieuse ne doit pas être regardée comme particulière à Hérodote, mais comme commune à lui et à ses contemporains en général, Grecs aussi bien que Persans, bien qu'elle soit stimulée particulièrement chez les Grecs par l'abondance de leur poésie épique ou quasi historique. Modifiée plus ou moins dans chaque narrateur individuellement, elle sert à fournir des liens d'union aussi bien que des causes initiatrices pour les grands événements de l'histoire. Comme cause de cette expédition, incomparablement le fait le plus grand et le plus fertile en conséquences dans toute la carrière politique tant des Grecs que des Perses, il ne fallait rien moins qu'une intervention spéciale des Dieux pour satisfaire les sentiments de l'une ou de l'autre nation. L'histoire du songe a son origine (comme nous le dit Hérodote)³ dans l'imagination persane, et est en quelque sorte une consolation pour la vanité nationale ; mais elle est changée et colorée par l'historien grec, qui mentionne aussi un troisième songe, que Xerxès eut après avoir pris définitivement la résolution de marcher, et que par erreur les interprètes mages expliquèrent faussement comme un encouragement⁴, bien

¹ Hérodote, VII, 16.

² Hérodote, VII, 18.

L'expression τοῦ θεοῦ παραδιδόντος dans cet endroit montre ce qui est exprimé par τὸ χρεὸν γίγνεσθαι, c. 17. Le songe menace Artabanos et Xerxès, parce qu'ils essayent de détourner le cours de la destinée, — ou, en d'autres termes, de contrevenir à la volonté prédéterminée des dieux.

³ Hérodote, VII, 12.

Hérodote semble employer ὄνειρον au neutre, et non ὄνειρος, au masculin ; car le changement de Baehr (ad VII, 16) de ἔωντα milieu de ἔωντος, n'est nullement nécessaire. Le masculin ὄνειρος est ordinairement employé dans Homère ; mais il y a des exemples du neutre ὄνειρον.

Relativement à l'influence de rêves aidait à déterminer les entreprises des premiers sultans turcs, voir Von Hammer, *Geschichte der Osmanischen Reichs*, liv. II, vol. I, p. 49.

⁴ Cf. le songe de Darius Codoman, Plutarque, *Alexandre*, c. 18. Relativement à la punition infligée aux mages par Astyagès pour mal interpréter ses rêves, V. Hérodote, I, 128. Philochore, habile

qu'en réalité il menaçât de ruine. Ce qui prouve combien cette conception religieuse de la suite des événements appartient à l'époque, c'est ce fait, que non seulement on la trouve dans Pindare et dans les tragiques attiques en général, mais qu'elle domine surtout dans les *Persæ* d'Eschyle, représentés sept ans après la bataille de Salamis, — où nous trouvons les songes avertissant à l'avance aussi bien — que la : jalouse inimitié des dieux à l'égard d'un vaste pouvoir et d'aspirations présomptueuses dans un homme¹ ; bien que sans trace de cette disposition, dont Hérodote semble être redevable aux Perses, de qui il recevait ses renseignements, à disculper Xerxès en le représentant comme disposé lui-même à suivre de sages conseils, mais poussé dans une direction contraire par l'ordre irrésistible des dieux².

dans la divination, affirmait que Nikias avait tout à fait mal interprété la fatale éclipse de lune qui l'engagea à différer sa retraite et causa sa ruine (Plutarque, *Nikias*, c. 23).

¹ Æschyle, *Persæ*, 96, 104, 181, 220, 368, 745, 825 ; cf. Sophocle, *Ajax*, 129, 744, 775, et la fin de *l'Œdipe roi* ; Euripide, *Hécube*, 58 ; Pindare, *Olymp.*, VIII, 86 ; *Isthm.*, VI, 39 ; Pausant. II, 33, 3. Cf. le sens du mot *δαιμόνων* dans Xénophon, *Agésilas*, c. 11, sect. 8, — *l'homme qui, au milieu du succès, craint les dieux jaloux*, — opposé à la personne qui se fie à la durée du succès ; et Klausen, *Theologumena Æschyli*, p. 18

² La manière dont Hérodote groupe ensemble les faits de son histoire ; pour obéir à certains sentiments religieux et moraux que son esprit conçoit, est bien présentée dans Hoffmeister, *Sittlichreligiöse Lebensansicht des Herodotos*, Essen, 1832, particulièrement sect. 21, 22, p. 112 sqq. Hoffmeister suit les veines de sentiment qui courent à travers les faits réels dans une portion considérable des neuf livres, et qui souvent les couvrent ou les transforment. Peut-être ne fait-il point assez attention à cette circonstance, que ceux auprès desquels Hérodote recueillait ses faits étaient pour la plupart imbus de sentiments semblables aux siens, de sorte que la veine morale et religieuse pénétrait plus ou moins ses matériaux originaux, et n'avait pas besoin d'y être ajoutée par lui-même. On ne peut guère douter que les prêtres, les ministres des temples et les oracles, les *exegetæ* ou guides chargés de donner des explications dans ces lieux saints, — ne fussent au nombre des principales sources d'information : un étranger, qui visitait tant de villes différentes doit avoir été constamment dans une situation telle qu'il n'avait pas d'autre personne qu'il put consulter. Les temples étaient intéressants et en eux-mêmes et par les trophées et les offrandes qu'ils présentaient, tandis que les personnes qui leur appartenaient étaient (en règle générale) accessibles aux étrangers et communicatifs, comme nous pouvons le voir et par Pausanias et par Plutarque. — Tous deux, cependant, avaient sous les yeux des livres à consulter, dont Hérodote n'avait guère. Ce ne furent pas seulement les prêtres et les ministres des temples en Égypte, d'Héraklès à Tyr, et de Dèlos à Babylone, qu'Hérodote interrogea (I, 181 ; II, 3, 44, 143), mais aussi ceux de Delphes (I, 20 ; cf. I, 91, 92, 51) ; Dôdônê (II, 52) ; ceux d'Apollon Isménien à Thèbes (V, 59) ; d'Athênê Alea à Tegea (I, 66) ; de Dêmêtêr à Paros (VI, 134, — sinon les prêtres, du moins des personnes remplies des inspirations du temple) ; d'Halos, en Achaïa Phthiôtis (VII, 197) ; des Kabeiri on Thrace (II, 51) ; des personnes attachées à l'Herôn de Protesilaos dans la Chersonèse (II, 116, 120). Les faits que lui communiquaient ces personnes étaient toujours présentés avec des associations ayant trait à leurs propres fonctions et à leurs sentiments religieux, de sorte qu'Hérodote n'introduisit rien de nouveau, quand il les incorpora connues tels dans son histoire. Le traité de Plutarque — *Cur Pythia nunc non reddat Oracula carmine* — présente une description instructive des récits abondants et variés faits par les exégètes à Delphes relativement aux personnages et aux faits éminents de l'histoire grecque, pour satisfaire les visiteurs qui venaient pleins de curiosité, (Plutarque, *ibid.*, p. 394), — comme l'était Hérodote à un haut degré. Cf. p. 396, 397, 400, 407, du même traité ; et Plutarque, *De Defectu Oraculorum*, p. 417. Plutarque fait remarquer qu'à son époque la vie politique était éteinte en Grèce, et que les questions adressées aux prêtresses pythiennes se rapportaient complètement à des affaires privées et individuelles ; tandis que, dans les temps anciens, presque tous les événements politiques venaient à leur connaissance d'une manière ou d'une autre, soit par des questions qui demandaient une réponse, soit par des offrandes publiques commémoratives (p. 407). Du temps d'Hérodote, les grands temples, surtout ceux de Delphes et d'Olympia, étaient mêlés à tout le tissu de l'histoire politique grecque. V. la dissertation de Preller, annexée à son édition des *Fragments de Polémon*, c. 3, p. 157-162 ; *De Historiâ atque Arte Periegetarum* ; et K. F. Hermann, *Gottesdienstliche Alterthümer der Griechen*, part. I, c. 12, p. 52.

Ainsi l'interprétation religieuse des phénomènes historiques n'est point particulière à Hérodote, mais elle lui appartient en commun avec ceux de qui il tient ses renseignements et avec son

Tout en mentionnant, comme nous le devons, ces conceptions religieuses dont le poète et l'historien entourent ce vaste conflit entre les Grecs et les barbares, nous n'avons pas besoin de chercher autre chose que l'ambition et la vengeance comme motifs réels de l'invasion. Si l'on considère qu'elle avait été un projet arrêté dans l'esprit de Darius pendant trois ans avant sa mort, il n'était pas probable que son fils et successeur y renoncât gratuitement. Peu de temps après avoir reconquis l'Égypte, Xerxès commença à faire ses préparatifs, dont la grandeur attestait la force de sa résolution aussi bien que l'étendue de ses desseins. Les satrapes et les officiers subordonnés, d'une extrémité à l'autre de son immense empire, reçurent l'ordre de fournir le plus ample contingent de troupes et de munitions de guerre, — cavalerie et infanterie, vaisseaux de guerre, transports pour les chevaux, provisions ou fournitures de diverses sortes, selon l'état du territoire ; tandis qu'on offrit des récompenses en perspective à ceux qui exécuteraient les ordres de la manière la plus efficace. On employa quatre années entières à faire ces préparatifs, et comme on nous dit que de semblables préparatifs avaient été poursuivis pendant les trois années qui précédèrent la mort de Darius, bien qu'ils n'eussent pas été amenés à un résultat définitif, nous ne pouvons clouter que le maximum des forces qu'il était possible de tirer de l'empire¹ ne fût maintenant obtenu pour l'exécution des plans de Xerxès.

L'empire des Perses était à ce moment plus étendu qu'il ne le fut jamais à aucune époque subséquente ; car il comprenait la Thrace maritime et la Macedonia jusqu'aux frontières de la Thessalia, et presque toutes les îles de la mer Egée au nord de la Krête et à l'est de l'Eubœa, — renfermant même les Cyclades. Il y avait des forts et des garnisons perses à Doriskos, à Eiôn et dans d'autres endroits sur la côte de la Thrace, tandis qu'Abdêra, avec les autres établissements grecs sur cette côte, était comptée parmi les tributaires de Suse². Il est nécessaire de se rappeler ces frontières de l'empire au moment où Xerxès monta sur le trône, en tant que comparées avec ses limites réduites à l'époque plus récente de la guerre du Péloponnèse, en partie pour pouvoir comprendre les chances apparentes de succès que présentait son expédition, telles qu'elles s'offraient et aux Perses et aux Grecs *médissant*, — en partie pour pouvoir

époque en général, comme en effet Hoffmeister le fait observer (p. 31-136) ; bien qu'il soit curieux de mentionner la franchise avec laquelle lui (aussi bien que les, poètes contemporains, V. les exemples dans Monk, Euripide, *Alkestis*, 1154) affirme l'envie et la jalousie des dieux, dans des cas où la conduite qu'il leur suppose est réellement telle qu'elle mériterait ce nom dans un homme, — et telle que lui-même l'attribue au despote (III, 80). Il ne se croit pas obligé d'appeler les dieux justes et miséricordieux, tandis qu'il leur attribue des actes d'envie et de jalousie dans leur conduite avec l'humanité. Mais l'interprétation religieuse ne règne pas seule dans tout le récit d'Hérodote ; on la trouve côte à côte avec un examen soigneux et attentif des faits et une spécification de causes positives, définies, appréciables ; et cette dernière veine est ce qui distingue réellement l'histoire de son époque, — et prépare le terrain pour Thucydide, dans lequel on la voit prédominer presque exclusivement. V. ce point expliqué dans Creuzer, *Historische Kunst der Griechen*, Abschn. III, p.150-159.

Jaeger (*Disputationes Herodoteæ*, p. 16. Goettingen, 1828) déclare découvrir des preuves de vieillesse (*senile ingenium*) dans la couleur morale répandue sur l'histoire d'Hérodote, mais qui, à mon avis, appartient à son âge mûr et moyen aussi bien qu'à ses dernières années, — s'il est vrai qu'il parvint à une grande vieillesse, ce qui, n'est nullement prouvé, si ce n'est sur des raisons que j'ai discutées. V. Baehr, *Commentatio de Vitâ et Scriptis Herodoti*, dans le quatrième volume de son édition, c. 6, p. 388.

¹ Hérodote, VII, 19.

² Hérodote, VII, 106 ; ainsi que VII, 59, et Xénophon, *Memorab.*, III, 5, 11. Cf. Æschyle, *Persæ*, 871-896, et la vision attribuée à Cyrus par rapport à son successeur Darius, couvrant de ses ailes et l'Europe et l'Asie (Hérodote, I, 209).

apprécier les circonstances postérieures qui se rattachent à la formation de l'empire maritime athénien.

Ce fut dans l'automne de l'année 481 avant J.-C. que l'immense armée levée ainsi par Xerxès arriva de toutes les parties de l'empire à Sardes, ou près de cette ville : une partie considérable des troupes avait reçu l'ordre de se réunir à Kritala, en Kappadokia, sur la rive orientale de l'Halys, où elle fut rejointe par Xerxès lui-même sur la route de Suse¹. De là, il franchit l'Halys, et traversa la Phrygia et la Lydia, en passant par les villes phrygiennes de Kelænae, d'Anaua et de Kolossæ, et par la ville lydienne de Kallatêbos, jusqu'à ce qu'il atteignît Sardes, où des quartiers d'hiver étaient préparés pour lui. Mais cette armée de terre, quelque considérable qu'elle fût (quant à son nombre, j'en parlerai bientôt plus en détail), n'était pas tout ce que l'empire avait été obligé de fournir. Xerxès avait décidé qu'il attaquerait la Grèce, non pas en traversant la mer Ægée, comme l'avait fait Datis en allant à Eretria et à Marathôn, mais par une armée de terre et une flotte à la fois ; la première devant franchir l'Hellespont, et traverser la Thrace, la Macedonia et la Thessalia, tandis que l'autre était destinée à l'accompagner, et à lui prêter son concours. Une flotte de douze cent sept vaisseaux de guerre, outre de nombreux navires de service et de transport, avait été réunie dans l'Hellespont et sur les côtes de Thrace et d'Iônia ; de plus Xerxès, avec un degré de prévoyance dépassant de beaucoup celle de son père Darius dans l'expédition de Scythie, avait ordonné la formation de magasins considérables d'approvisionnements aux stations maritimes convenables, le long de la ligne de marche, depuis l'Hellespont jusqu'au golfe Strymonique. Pendant les quatre années de préparatifs militaires, on avait eu le temps de rassembler de grandes quantités de farine et d'autres articles essentiels venus d'Asie et d'Égypte².

Si tout le monde contemporain fut frappé par l'immense rassemblement d'hommes et de munitions de guerre, que Darius réunit ainsi, et qui dépassait tellement tout ce qu'on avait vu jadis, nous pourrions même dire tout ce qu'on vit dans la suite, — il ne fut pas moins étonné de deux entreprises qui entraient dans son plan, — le pont jeté sur l'Hellespont et un canal de navigation ouvert dans l'isthme dit mont Athos. Pour la première des deux il y avait eu à la vérité un précédent, puisque Darius, environ trente-cinq ans auparavant, avait fait jeter un pont sur le Bosphore de Thrace, et l'avait traversé dans sa marche vers la Scythie. Cependant ce pont de Darius, bien que construit par les Ioniens et par un Grec Samien, comme il ne s'était rapporté qu'à des contrées lointaines, semble avoir été peu connu parmi les Grecs en général ou les avoir peu occupés, comme nous pouvons le conclure de ce fait, que le poète Eschyle³ parle comme s'il n'en avait jamais appris l'existence ; tandis que et les Perses et les Grecs se souviennent toujours du pont de Xerxès comme de l'exemple le plus imposant de l'omnipotence asiatique. Le pont de bateaux, — ou plutôt les deux ponts séparés peu éloignés l'un de l'autre —, que Xerxès fit jeter sur l'Hellespont, s'étendaient du voisinage d'Abydos sur le côté asiatique à la côte, entre Sestos et Madytos, sur le côté européen, où le détroit a environ une largeur d'un mille (= 1.600 m.). L'exécution du travail fut d'abord confiée, non à des Grecs, mais à des Phéniciens et à des Égyptiens, qui avaient reçu l'ordre longtemps à l'avance de préparer des câbles d'une force et d'une dimension extraordinaires expressément à cette fin ;

¹ Hérodote, VII, 26-31.

² Hérodote, VII, 23-25.

³ Æschyle, *Persæ*, 731, 754, 873.

la matière dont se servaient les Phéniciens était le lin, celle qu'employèrent les Égyptiens était la fibre du papyrus. Déjà l'ouvrage était achevé, et l'on avait annoncé à Xerxès que tout était prêt pour le passage, quand il s'éleva une tempête assez violente pour détruire le pont complètement. A la nouvelle de cette catastrophe, la colère du monarque dépassa toutes les bornes. Elle fut dirigée en partie contre les ingénieurs en chef, auxquels il fit couper la tête¹, mais en partie aussi contre l'Hellespont lui-même. Il ordonna qu'on donnât à l'Hellespont trois cents coups de fouet, et il y fit jeter des chaînes comme seconde punition. De plus, Hérodote avait entendu dire, mais il ne le croit pas, qu'il avait même envoyé des fers pour le marquer. *Ô toi, eau amère* (s'écriaient les hommes chargés de le flageller en infligeant ce châtement), *voilà la peine dont notre maître te frappe pour lui avoir fait du mal, bien qu'il ne t'en ait jamais fait. Le roi Xerxès te traversera, que tu le veuilles ou non ; mais tu ne mérites de sacrifice de la part d'aucun homme, parce que tu es un fleuve perfide d'eau salée* (inutile)².

Tels furent les termes insultants dont, par ordre de Xerxès, on accabla l'Hellespont rebelle. Hérodote les appelle *non helléniques et blasphématoires*, ce qui, joint à leur brièveté, nous mène à croire qu'il les rapporte comme il les entendit et qu'ils ne sont pas de son invention, comme tant d'autres discours de son ouvrage, où il imprime un caractère dramatique pour ainsi dire à une situation donnée. Cependant on a été dans l'habitude d'écarter dans ce cas non seulement les mots, mais même l'incident principal du châtement infligé à l'Hellespont³, comme une pure fable grecque plutôt que comme un fait réel ; la puérilité et l'absurdité de l'acte lui donnant l'air d'une calomnie inventée par un ennemi. Mais cette raison ne paraîtra pas suffisante, si nous nous reportons à l'époque et à l'individu dont il s'agit. Transporter à des objets inanimés les attributs de sensibilité aussi bien que de volonté et de conception, apanage des êtres humains, est un des instincts primitifs et largement répandus de l'humanité, et l'une des premières formes de la religion. Et bien que le développement de la raison et de l'expérience déplace graduellement ce fétichisme élémentaire, en le bannissant des régions de la réalité pour le rejeter dans celles de la fiction conventionnelle, - cependant la force d'une passion momentanée suffit souvent pour l'emporter sur l'habitude acquise ; et même un homme intelligent⁴ peut être poussé dans un moment d'extrême douleur à frapper du pied ou à battre l'objet inanimé cause de sa souffrance. D'après l'antique procédé, qui ne fut jamais formellement aboli, bien qu'il tombât graduellement en désuétude, à Athènes, un objet inanimé qui avait causé la mort d'un homme était solennellement jugé et jeté hors de la frontière. Et quand les jeunes Arkadiens revenaient affamés d'une chasse malheureuse⁵, ils

¹ Plutarque (*De Tranquillitate Animi*, p. 470) dit qu'ils eurent le nez et les oreilles coupés.

² Hérodote, VII, 34, 35.

L'assertion — que personne n'était dans l'habitude de sacrifier à l'Hellespont — paraît étrange, quand nous voyons la conduite subséquente de Xerxès lui-même (VII, 53) : cf. VII, 113, et VI, 76. L'épithète de salée employée comme reproche, semble faire allusion au caractère de l'eau que l'on ne peut boire.

³ V. Stanley et Blomfield, *ad Æschyle, Persæ*, 731, et K. O. Müller (dans sa critique de l'ouvrage de Benjamin Constant, *sur la Religion*), *Kleine Schriften*, vol. II, p. 59.

⁴ V. Auguste Comte, *Traité de Philosophie positive*, vol. V, leçon 52, p. 40, 46.

⁵ V. Wachsmuth, *Hellenische Alterthümer*, 2, I, p. 320, et K. F. Hermann, *Griech. Staatsalterthümer*, sect. 104.

Pour la manière dont Cyrus traita le fleuve Gyndès, v. Hérodote, I, 202. Le satrape persan Pharnachès fut renversé de cheval à Sardes, et il éprouva une lésion dont il mourut plus tard ; il ordonna à ses serviteurs de conduire le cheval à l'endroit où l'accident lui était arrivé, pour lui couper toutes les jambes et le laisser périr sur place (Hérodote, VII, 88). Les rois de Macedonia,

flagellaient et piquaient le dieu Pan, c'est à dire sa statue, en manière de vengeance. A plus forte raison pouvons-nous supposer qu'un jeune monarque persan, corrompu par la dépendance universelle qui l'entourait, fût capable de donner ainsi carrière à une folle colère. La vengeance exercée par Cyrus sur le fleuve Gyndês (qu'il fit diviser en trois cent soixante ruisseaux, parce qu'un de ses chevaux sacrés s'était noyé dans ses eaux) offre un assez bon pendant à l'Hellespont flagellé par ordre de Xerxès. Offrir des sacrifices à des fleuves et leur témoigner ainsi sa reconnaissance pour un service qu'ils avaient rendu, c'était un rite familier dans la religion ancienne. Si les motifs qui peuvent faire douter du récit sont ainsi considérablement affaiblis, on trouvera la preuve positive très forte. L'expédition de Xerxès se fit quand Hérodote avait environ quatre ans ; de sorte que dans la suite il trouva de nombreuses occasions de converser avec des personnes qui en avaient été témoins et qui y avaient pris part ; et tout l'ensemble du récit montre qu'il profita largement de ce moyen d'information. En outre, la construction du pont sur l'Hellespont et tous les incidents qui s'y rattachent étaient des faits connus nécessairement de bien des témoins, et conséquemment d'autant plus faciles à vérifier. La décapitation des infortunés ingénieurs fut un acte qui causa une terrible impression, et même la flagellation infligée à l'Hellespont, qui fut essentiellement publique, paraît à Hérodote¹ (aussi bien qu'elle parut à Arrien plus tard), non pas puérile, mais impie. Plus nous balancerons attentivement, dans le cas actuel, le témoignage positif avec les probabilités négatives intrinsèques, plus nous serons disposé à admettre sans défiance l'assertion de notre historien original.

De nouveaux ingénieurs, — peut-être grecs, — s'unissant à des Phéniciens et à des Égyptiens, ou peut-être les remplacent, reçurent immédiatement l'ordre de recommencer le travail, qu'Hérodote décrit maintenant en détail, et qui fut exécuté avec beaucoup de soin et de solidité. Pour former les deux ponts, deux lignes de vaisseaux, — des trirèmes et des pentekontères réunis ensemble, — furent affourchées en travers du détroit, formant un front, avec leurs poupes tournées vers le Pont-Euxin et leurs proues vers la mer Ægée, le courant coulant toujours rapidement de la première de ces mers à la seconde². Ils étaient

même du temps d'Hérodote, offraient un sacrifice au fleuve qui avait servi à sauver la vie de Perdikkas, un de leurs ancêtres ; lorsque celui-ci l'eut franchi, le courant grossit et arrêta ceux qui le poursuivaient. (Hérodote, VIII, 138). Voir une histoire analogue au sujet des habitants d'Apollonia et du fleuve Aaos, Valère Maxime, I, 5, 2.

Après la mort du grand pugile, lutteur, etc., Theagenês de Thasos, une statue fut élevée en son honneur. Un ennemi personnel, peut-être un des 1.400 rivaux vaincus, venait chaque nuit satisfaire sa colère et se venger en fouettant la statue. Une nuit, la statue tomba sur lui et le tua ; alors ses parents accusèrent la statue de meurtre : les Thasiens la jugèrent coupable, et la jetèrent dans la mer. Toutefois cet acte déplut aux dieux, qui punirent les Thasiens d'une famine continue, jusqu'à ce qu'enfin un pêcheur retirât par hasard de la mer la statue, qui fut remise à sa place (Pausanias, VI, 11, 2). Cf. l'histoire de la statue d'Hermès dans Babrius, *Fabul.* 119, éd. de M. Lewis.

¹ Hérodote, VII, 35.54 ; cf. VIII, 109. Arrien, *Exp. Alex.*, VII, 14, 9.

² Hérodote, VII, 36. Les termes dont se sert Hérodote pour décrire la position de ces vaisseaux qui formaient les deux ponts me semblent avoir été compris d'une manière erronée ou imparfaite par la plupart des commentateurs. Voir les notes dans Baehr, Kruse, Wesseling, Rennell et surtout Larcher ; Schweighaeuser est le plus satisfaisant. L'explication que donne Tzetzés de ἐπικαρσίας par le mot πλαγίας ne me semble guère exacte : il signifie non oblique, mais formant angles droits avec. Le courant du Bosphore et de l'Hellespont, coulant du Pont-Euxin, est conçu par l'historien comme rencontrant cette mer à angles droits ; et les vaisseaux, qui étaient amarrés les uns près des autres le long du courant du détroit, prenant la ligne successivement de la proue à la poupe, étaient donc aussi à angles droits avec le Pont-Euxin. De plus, Hérodote n'entend pas par là distinguer les deux ponts, et dire que les vaisseaux d'un des ponts étaient τοῦ Πόντου ἐπικαρσίας,

et ceux de l'autre pont τοῦ Ἑλλησπόντου κατὰ ρόον, comme le supposent Baehr et d'autres commentateurs : les deux expressions s'appliquent également aux deux ponts, — comme en effet il tombe sous le sens que la disposition des vaisseaux la meilleure pour un des ponts doit aussi avoir été la meilleure pour l'autre.

Quant au sens de ἐπικάρσιος, dans Hérodote, Voir IV, 101 ; I, 180. Dans l'Odyssée (IX, 70 : cf. Eustathe, *ad loc.*). Ἐπικάρσιαι ne veut pas dire oblique, mais la tête en avant, en face du vent. Cf. ἐπικάρ, *Illiade*, XVIII, 392. Ainsi, dans la position des vaisseaux telle qu'elle est décrite par Hérodote, si le vent soufflait de l'Euxin, il était juste en arrière d'eux.

La circonstance présentée par Hérodote, — à savoir, que dans le pont placé en amont du courant, c'est-à-dire le plus rapproché de l'Euxin, il y avait en tout 360 vaisseaux, tandis que, dans l'autre pont, il n'y en avait pas plus de 314, — a embarrassé les commentateurs et les a amenés à avoir recours à des explications peu justes, — comme celle qui consiste à dire que, dans le pont supérieur les vaisseaux étalent amarres non dans une ligne directe transversale, mais dans une ligne oblique, de sorte que le dernier vaisseau sur le bord européen était plus bas en aval du courant que le dernier vaisseau sur le bord asiatique. C'est une des fausses interprétations données de ἐπικάρσιος (oblique, *schraeg*) ; tandis que l'idée de Gronovius et de Larcher, qui pensent que les vaisseaux du pont supérieur présentaient leur côté au courant, est encore plus inadmissible mais la différence dans le nombre des vaisseaux employés pour l'un des ponts comparé à l'autre semble admettre une explication plus facile. Nous n'avons pas besoin de supposer et Hérodote ne dit pas que les deux ponts fussent tout à fait rapprochés ; si l'on considère la multitude qui devait les franchir, il était convenable qu'ils fussent placés à une certaine distance l'un de l'autre. S'ils étaient séparés par un ou deux milles, nous pouvons bien supposer que la largeur du détroit n'était pas exactement la même dans les deux endroits choisis, et qu'il a pu être plus large au point du pont supérieur, — qui de plus pouvait avoir besoin d'être fait d'une manière plus assurée, comme ayant à affronter la première force du courant. On rendra ainsi compte d'une manière plus simple et plus satisfaisante du plus grand nombre de vaisseaux employés pour le pont supérieur.

Dans quelques-uns des mots dont se sert Hérodote, il y a de l'obscurité.

Il y a une difficulté relativement aux mots ἴνα ἀνακωχεύη τὸν τόνον τῶν ὀπλων : — quel est le nominatif pour ce verbe ? Baehr dit dans sa note, sc. ὁ ρόος, et il explique τῶν ὀπλων comme signifiant les cibles qui retenaient les ancres. Mais si nous lisons plus loin, nous verrons que τὰ ὀπλα signifient, non les câbles des ancres, mais les câbles qui étaient tendus en travers d'un rivage à l'autre, pour former le pont ; précisément les mêmes mots τῶν ὀπλων τοῦ τόνου, appliqués à ces derniers cables, se rencontrent quelques lignes après. Je crois que le nominatif appartenant à ἀνακωχεύη est ἡ γεφύρα (non ὁ ρόος) et que les mots depuis τοῦ μὲν jusqu'à ρόος doivent être lus entre parenthèses, comme je les ai imprimés ci-dessus : l'objet exprès pour lequel on avait amarré les vaisseaux était *que le pont pût maintenir, ou soutenir la tension de ses cibles étendus en travers d'un rivage à l'autre*. J'admets que nous nous attendrions naturellement ἀνακωχεύωσι, et non à ἀνακωχεύη, puisque la proposition était vraie des deux ponts ; mais, bien que ceci fasse une explication gauche, elle n'est pas inadmissible, puisque chaque pont avait été antérieurement décrit au nombre singulier.

Bredow et d'autres accusent Hérodote d'ignorance et d'inexactitude dans cette description des ponts ; mais on ne voit rien qui justifie cette accusation.

Hérodote (IV, 85), Strabon (XIII, p. 591) et Plin (*H. N.*, IV, 12 ; VI, 1) donnent sept stades pour la largeur de l'Hellespont dans sa partie la plus étroite. Le Dr Pococke lui assigne aussi la même largeur. Tournefort va jusqu'à un mille environ (v. II, lett. 4). Quelques mesurages français modernes présentent la distance comme quelque chose de considérablement plus grand, — 1130 ou 1150 toises (V. une note de Miot dans sa traduction d'Hérodote). Le duc de Raguse dit qu'elle est de 700 toises (*Voyage en Turquie*, vol. II, p. : 164). Si nous supposons que la largeur soit d'un mille ou 5.280 pieds, 360 vaisseaux d'une largeur en moyenne de 14 pieds 2/3 rempliraient exactement l'espace. Pennell dit : *Onze pieds sont la largeur d'une barque ; des vaisseaux de la dimension de la plus petite embarcation de cabotage étaient suffisants pour le dessein du pont.* (*On the Geography of Herodotus*, p. 127).

Les récents mesurages ou évaluations donnés par Miot dépassent de beaucoup Hérodote ; celui du duc de Raguse coïncide presque avec lui. Mais nous n'avons pas besoin de supposer que les vaisseaux remplissaient entièrement toute la largeur, sans laisser d'intervalles entre eux ; nous savons seulement qu'on n'avait pas laissé d'intervalle assez large pour qu'un vaisseau en marche pût passer, excepté dans trois endroits spécifiés.

Je profite d'une seconde édition pour mentionner quelques commentaires du Dr Dunbar sur cette note, insérés dans les remarques critiques annexées à la troisième édition de son *Greek and English Lexicon*, v. Ἐπικάρσιος, *Herodotus*.

M. Dunbar diffère de moi, aussi bien que de Liddell et de Scott, dans le sens du mot *ἐπικάρσιος* ; mais je ne vois pas qu'il donne aucun argument convaincant. Il dit que cet adjectif signifie u dans une direction transversale, et est opposé par Hérodote *ὀρθίος*, dans une direction droite, et à *ἰθείας* (Hérodote, IV, 101 ; I, 180).

J'ai fait allusion dans ma note à ces deux passages, et ils me semblent appuyer mon sens. Dans le dernier des deux, il n'est pas exact de dire que *ἐπικάρσιος* soit opposé à *ἰθείας* : au contraire, les deux épithètes sont appliquées précisément aux mêmes rues : *Toutes les rues de Babylone* (dit Hérodote) *sont en ligne droite ; les rues qui vont directement jusqu'au fleuve aussi bien que les autres.*

Il est vrai que, dans le livre IV, 101, Hérodote oppose dans un certain sens *ἐπικάρσιος* à *ὀρθίος*. En parlant de la forme de la Scythie, il dit que c'est un parallélogramme, dont deux côtés, formant un angle entre eux, sont des lignes de côtes ; tandis que les deux autres côtés vont droit en remontant dans l'intérieur jusqu'à un certain point de jonction. Aller de la côte dans l'intérieur est toujours conçu par un Grec comme aller en haut, — *ἄνω* ; aller de l'intérieur à la côte, comme aller en bas, — *κάτω*. C'est pourquoi Hérodote dit que ces deux côtés vont droit en remontant dans l'intérieur. Les deux autres côtés du parallélogramme, qui vont le long de la côte, Hérodote les appelle *ἐπικάρσιος*, tombant en ligne droite, ou directement, sur les deux autres qui vont *ὀρθίαι ἐς τὴν μεσόγαιαν*. Il est évident que, si les deux côtés, qui montaient dans l'intérieur et s'y rejoignaient, étaient droits, les deux autres côtés du parallélogramme étaient droits aussi ; de sorte que *ἐπικάρσιος* dans ce passage n'a pas un sens incompatible avec l'idée de ligne droite.

En expliquant ce passage, M. Dunbar dit : *M. Grote et les éditeurs d'Hérodote ajoutent γεφύραν à ὑπὸ μὲν τὴν, et à ὑπὸ δὲ τὴν ἑτέρην. Mais je ne puis comprendre quel sens raisonnable on peut tirer de ἐξεύγνυσαν — ὑπὸ μὲν τὴν (γεφύραν), quand les pentekontères et les trirèmes formaient la γεφύραν. Il n'y a pas lieu de douter (j'imagine) qu'il faille comprendre γῆν ou χώραν (ce qui se présente très souvent chez les écrivains grecs), à savoir, la terre, de chaque côté du détroit : ὑπὸ μὲν τὴν (γῆν), du côté de l'Asie, ὑπὸ δὲ τὴν ἑτέρην, du côté de l'Europe.*

Pour m'occuper d'abord de l'objection que M. Dunbar fait à mon sens, qui est le même que celui de Baehr et d'autres, je ne puis admettre son assertion, que *les pentekontères et les trirèmes formaient la γεφύραν*. Ils formaient le support du pont ; étant pour le pont ce que les piles du pont de Waterloo sont pour le pont lui-même. Il est vrai qu'en parlant dans un sens large, ou pour des desseins ordinaires, on comprend par pont toute la construction, support et le reste. Mais la partie essentielle du pont, c'est la voie continue en travers d'une rive à l'autre, qui, dans le cas d'un courant étroit, peut exister sans supports du tout. Or les pentekontères et les trirèmes ne formaient pas seuls une voie continue en travers ; elle était formée par le rang de câbles tendus et parallèles posé sur eux, reposant sur eux, et s'étendant en travers d'une rive à l'autre. Et Hérodote emploie la proposition *ὑπὸ*, qui exprime ce rapport : les pentekontères et les trirèmes furent placés ensemble à côté les uns des autres, sous le pont ; ou plutôt ils furent placés d'abord, et alors le pont de câbles tendus fut posé au-dessus d'eux ou sur eux.

La supposition de M. Dunbar, que le substantif appartenant à *ὑπὸ μὲν τὴν*, etc., est *γῆν*, — signifiant les deux, côtes opposées, asiatique et européenne, — me paraît inadmissible. Les mots *τὴν πρὸς Εὐξείνου Πόντου*, si vous les appliquez à l'un des deux ponts, désignent assez naturellement celui des deux ponts qui est en amont du courant ; mais on ne peut les employer pour signifier la côte asiatique en tant que distinguée de la côte européenne, car ils se rapportent précisément autant à l'une qu'à l'autre. Je ne puis pas croire non plus que l'on puisse employer la préposition *ὑπὸ* pour signifier ce qu'entend M. Dunbar. En admettant même qu'on pût s'en servir pour désigner les vaisseaux qui étaient amarrés à côté de la terre ou tout près d'elle, nous devons nous rappeler que ce qu'Hérodote décrit ici est une suite de vaisseaux placés à côté les uns des autres en travers de toute la largeur du courant. On ne pourrait jamais dire avec justesse de la partie la plus considérable de ces vaisseaux qu'ils étaient *ὑπὸ τὴν γῆν*, — soit sous la côte asiatique, soit sous l'europpéenne. En outre, d'après l'explication de M. Dunbar, Hérodote ne décrirait qu'un seul pont, tandis qu'il y en avait incontestablement deux.

La manière dont M. Dunbar conçoit la construction du pont diffère essentiellement de la mienne ; mais j'allongerais trop cette note en la discutant.

Il combat ma supposition, que les deux ponts aient été à quelque distance l'un de l'autre, sur le motif que tous deux ils aboutissaient à une *ἀκτὴ τραχέα ἐς θάλασσαν κατήκουσα*, sur le côté européen, et il traduit *ἀκτὴ*, promontoire ou cap. Mais *ἀκτὴ*, justement aussi souvent, sinon plus souvent, — veut dire une ligne de côtes, s'étendant à une distance considérable (V. Hérodote, IV, 38).

De plus, il diffère de moi et s'accorde avec Baehr, quant au sujet qu'il faut sous-entendre avec le verbe *ἀνακωχεύη*. Il pense que c'est *ὁ ρόος*, et non *ἡ γεφύρα*, et fait observer :

Je ne puis comprendre comment le pont pourrait conserver les câbles en état de tension. 'Iva doit être rapporté à une cause qui précède immédiatement et soit bien prouvée ; et ce ne peut être que

amarrés par des ancrs à la proue et à la poupe, et par de très longs câbles. Le nombre des vaisseaux placés pour former le pont le plus près de l'Euxin était de trois cent soixante ; le nombre dans l'autre était de trois cent quatorze. Sur chacune des deux lignes de vaisseaux, en travers d'un rivage à l'autre, étaient tendus six vastes câbles, qui remplissaient la double fonction de tenir les vaisseaux ensemble, et de supporter la voie du pont qui devait être posée sur eux. Ils étaient tendus au moyen de cabestans placés sur chaque rive ; à trois endroits différents, dans la longueur de la ligne, on laissa un intervalle entre les vaisseaux, afin de permettre à de petits navires marchands, sans mâts, allant vers l'Euxin ou en revenant, de passer et de repasser dessous les câbles.

Des six câbles assignés à chaque pont, deux étaient de lin et quatre de papyrus, combinés pour obtenir une augmentation de force ; car il semble que dans la construction des premiers ponts, qui se trouvèrent trop faibles pour résister aux vents, les Phéniciens avaient employé des câbles de lin pour un pont, et les Égyptiens des câbles de papyrus pour l'autre¹. On plaça encore sur ces câbles

le terme πούς. D'après la manière dont l'historien expose les différents modes d'amarrer à l'ancre les deux divisions, il paraîtrait qu'il était nécessaire que les trirèmes fassent amarrées dans la direction du courant, afin qu'il pût par sa force tenir les cribles tendus, et ne pas leur permettre de se balancer. J'avoue que je ne sens pas la difficulté qui frappe M. Dunbar, en traduisant les mots ἴγα ἀνακωχεύη τὸν τόνον τῶν ὀπλων de la manière que j'ai proposée dans la première partie de cette note. Et j'ai déjà fait remarquer que, par les mots τὸν τόνον τῶν ὀπλων, Hérodote n'entend pas les câbles des ancrs, mais les vastes câbles tendus en travers ; comme il emploie encore, lui-même la phrase quelques lignes plus loin, — κόσμω ἐπέτιθεσαν κατύπερθε ὀπλων τοῦ τόνου, où Baehr et Schweighaeuser font remarquer avec raison qu'elle est équivalente à κατύπερθε τῶν ὀπλων ἐντεταμένων. Il serait possible de supposer que ἡ σύνθεσις ou τὰ συντεθέμενα (tiré du participe précédent συνθέντες) est le sujet sous-entendu pour ἀνακωχεύη, ce qui débarrasserait de l'explication gauche de γεφύρα au singulier. Pour des cas dans lesquels un nominatif non exprimé est tiré du verbe précédent, cf. Matthiæ, *Gr. Gr.*, s. 395 ; et Kühner, *Gr. Gr.*, s. 414.

M. Dunbar parle *des différents modes d'amarrer à l'ancre les deux divisions*, et Baehr soutient la même opinion. Mais, comme je comprends Hérodote, il ne parle pas de cette différence : tous les vaisseaux, dans les deux ponts, étaient amarrés à l'ancre tant à la proue qu'à la poupe, ayant leurs proues en aval du courant. Baehr explique τῆς ἐτέρης, — τῆς δὲ ἐτέρης, — comme s'ils s'accordaient avec γεφύρας, et comme si les ancrs des vaisseaux appartenant à l'un des ponts avaient été jetés à l'extrémité vers le Pont-Euxin, — et les ancrs de ceux qui appartenait à l'autre pont à l'extrémité vers la mer Ægée. Assurément on ne peut admettre cette explication. Si un vaisseau est tenu par une seule ancre, cette ancre doit toujours être à l'extrémité tournée vers l'Euxin ; car le courant de l'Hellespont, qui coule de l'Euxin, ne permettrait pas qu'il en fût autrement. Même si l'ancre était primitivement jetée à la proue, quand elle est tournée vers la mer Ægée, la force du courant changerait la position du vaisseau jusqu'à ce que l'ancre en vint à se trouver entre le vaisseau et l'Euxin. En outre, on ne peut certainement pas douter que le même mode d'ancrage, qui était convenable pour les vaisseaux de l'un des ponts, ne le fût aussi pour ceux de l'autre. De plus, l'historien nous dit que quelques ancrs étaient destinées à protéger les vaisseaux contre les vents soufflant de l'Euxin, — d'autres pour les protéger de ceux qui soufflaient de la mer Ægée. Certainement, chaque vaisseau de chaque pont avait besoin d'être assuré contre les deux vents. Cf. Pindare, *Olymp.*, VI, 101, δῦ' ἄγκυραι.

J'explique les mots τῆς ἐτέρης — τῆς δὲ ἐτέρης autrement que Baehr. Il me semble qu'ils ne s'accordent pas avec γεφύρας, mais avec μέριδος, τελευτή, ou quelque mot indiquant direction ou situation relative : d'un côté, de l'autre côté, équivalant à ἐνθεν μὲν, ἐνθεν δὲ. On peut trouver une justification suffisante de l'emploi du génitif ἐτέρης ; dans Matthiæ, *Gr. Gr.*, § 377 ; Kühner, *Gr. Gr.*, § 523. Et dans ce cas il coïncide avec la conception fondamentale que ces auteurs nous donnent du génitif grec — comme désignant d'où ou la source de laquelle sort une action. Les ancrs sont conçues comme tirant d'un côté et de l'autre contre les vents dangereux quand ils soufflent.

¹ Pour la longue célébrité de ces câbles, voir l'épigramme d'Archimêlos, composée deux siècles et demi plus tard, du temps d'Hiéron II, de Syracuse, ap. Athenæ V, 209.

Hérodote dit que, sous le rapport du l'épaisseur et de la beauté de la fabrication, les câbles de lin étaient égaux à ceux de papyrus : mais que, pour le poids, les premiers étaient supérieurs, car chaque coudée en longueur du câble de lin pesait un talent : il nous est difficile de raisonner sur ce

des planches de bois, sciées à la largeur convenable, assurées en dessus par une seconde ligne de câbles étendus en travers pour les maintenir en place. Enfin, sur ce fondement, on forma la chaussée elle-même, de terre et de bois, avec une palissade de chaque côté assez haute pour empêcher les animaux qui passaient dessus de voir la mer.

L'autre grand travail que Xerxès fit exécuter pour faciliter sa marche fut de couper l'isthme qui rattache le promontoire orageux du mont Athos à la terre ferme¹. Cet isthme, près du point où il rejoint le continent, avait environ douze stades de largeur (non pas tout à fait 2.400 m.), du golfe Strymonique au golfe Toronaïque ; et le canal creusé par ordre de Xerxès était assez large et assez profond pour que deux trirèmes pussent faire voile de front. Dans ce travail aussi, comme pour le pont jeté sur l'Hellespont, les Phéniciens se montrèrent les plus habiles parmi tous les sujets du monarque persan, et ils rendirent le plus de services ; mais les autres tributaires, surtout les Grecs de la ville voisine d'Akanthos, et à vrai dire les forces maritimes entières de l'empire², furent rassemblés pour leur venir en aide. Le quartier général de la flotte fut d'abord à Kymê et à Phokæa, ensuite à Elæonte, à l'extrémité méridionale de la Chersonèse de Thrace, point d'où elle pouvait protéger et seconder à la fois les deux entreprises qui s'exécutaient à l'Hellespont et au mont Athos. L'ouverture du canal à ce dernier endroit fut placée sous la direction générale de deux Perses nobles, — Bubarês et Artachæos, et réparti d'après leur mesurage comme tâche entre les contingents des diverses nations : une quantité abondante de farine ainsi que d'autres provisions fut apportée des diverses parties de l'Asie et de l'Égypte pour être vendue dans la plaine voisine.

Trois circonstances dans le récit d'Hérodote relativement à ce travail méritent une mention spéciale. D'abord, l'intelligence supérieure des Phéniciens qui, en vue de cette île élevée de Thasos que leurs ancêtres libres avaient occupée trois siècles auparavant, servaient maintenant par leur travail d'instruments à l'ambition d'un conquérant étranger. Parmi tous les peuples engagés dans l'entreprise, seuls ils prirent la précaution de commencer la tranchée à une largeur beaucoup plus grande que celle que le canal était finalement destiné à occuper, de manière à la diminuer graduellement et à laisser une pente commode pour les côtés. Les autres creusèrent directement, de sorte que le temps, aussi bien que la peine de leur travail, fut doublé par la chute continue des côtés en dedans, — exemple remarquable du degré d'intelligence pratique dominant alors, puisque les nations réunies étaient nombreuses et diverses. En second lieu, Hérodote fait remarquer que Xerxès doit avoir accompli ce laborieux ouvrage par des motifs de pure ostentation, *car cela n'eût coûté aucune peine* (fait-il observer)³, *de traîner tous les vaisseaux de la flotte à travers l'isthme* ; de

point, parce que nous ne savons pas si c'est un talent attique, un euboïque, ou un æginæen ; ni, s'il entend un talent attique, si c'est un talent attique de commerce ou de l'étalon monétaire.

Les câbles contenus dans l'arsenal de marine athénien sont distingués comme étant *σχοινίς ὀκτωδάκτυλα, ἑξαδάκτυλα* — expressions, toutefois, dans lesquelles M. Bœckh ne peut déterminer d'une manière certaine s'il s'agit de la circonférence ou du diamètre. Il regarde comme probable qu'il s'agit de la première. V. son savant livre, *Das Seewesen der Athener*, ch. 10, p. 165.

¹ Pour un spécimen des tempêtes destructives près du promontoire de l'Athos, v. Éphore, *Fragm.* 121, M. Didot ; Diodore, XIII, 41.

² Hérodote, VII, 22, 23, 116 ; Diodore, XI, 2.

³ Hérodote, VII, 24.

Suivant la manière dont Hérodote représente que cette excavation fut accomplie, la terre creusée était enlevée et transmise d'homme à homme du fond du canal jusqu'en haut, — le tout exécuté à la main, sans aucun secours de grues ni de brouettes.

sorte que le canal n'était nullement nécessaire. Tant c'était un procédé habituel, dans l'esprit d'un Grec du cinquième siècle avant J.-C., de transporter des vaisseaux par une force mécanique à travers un isthme, une rainure ou coulisse spéciale étant vraisemblablement préparée pour eux : tel était le cas au Diolkos à travers l'isthme de Corinthe. En troisième lieu, il est à remarquer que les hommes qui creusèrent le canal du mont Athos travaillaient sous les coups de fouet ; et ces ouvriers, il ne faut pas l'oublier, n'étaient pas des esclaves achetés, mais des hommes libres, seulement ils étaient tributaires du monarque persan ; peut-être le père d'Hérodote, natif d'Halikarnassos, et sujet de la courageuse reine Artemisia, a-t-il été du nombre. A mesure que nous avancerons, nous trouverons d'autres exemples de cet usage aveugle du fouet, et de la pleine conviction de son indispensable nécessité de la part des Perses¹, — même pour faire avancer à l'attaque dans une bataille les troupes composées des contingents de leurs sujets. Employer le fouet de cette manière à l'égard d'hommes libres, et surtout d'hommes libres engagés dans un service militaire, répugnait complètement, tant à l'usage qu'au sentiment helléniques. Les Grecs asiatiques et insulaires en furent délivrés, comme de divers autres durs traitements, quand ils sortirent de la domination des Perses pour devenir, d'abord alliés, ensuite sujets, d'Athènes ; et nous serons obligé ci-après de

La prétendue opération de détourner le cours du fleuve Halys, qu'un récit grec attribuait à Crésus sur l'avis de Thalès, était un bien plus grand travail que l'ouverture de l'isthme de l'Athos (Hérodote, I, 75).

Comme ce canal de navigation à travers cet isthme a été souvent traité de fable tant par des auteurs anciens (Juvénal, *Satires*, X) que par des modernes (Cousinéry, *Voyage en Macédoine*), je transcris les observations du colonel Leake. Cet excellent observateur signale des traces évidentes de son existence passée ; mais, à mon avis, même s'il ne restait pas de telles traces, le témoignage d'Hérodote et de Thucydide (IV, 109) suffirait seul pour prouver qu'il avait existé réellement. Les observations du colonel Leake expliquent en même temps les motifs pour lesquels le canal fut créé : *Le canal (dit-il) semble n'avoir pas eu plus de soixante pieds de largeur. Comme l'histoire ne mentionne pas qu'il ait été entretenu après l'époque de Xerxès, les eaux tombant des hauteurs environnantes l'ont rempli naturellement en partie avec la terre dans le cours des âges. Il pourrait cependant, sans beaucoup de peine, être renouvelé, et sans aucun doute il serait utile à la navigation de la mer Ægée ; car les marins grecs redoutent la force et la direction incertaine des courants autour du mont Athos, ainsi que les coups de vent et les hautes mers auxquels le voisinage de la montagne est sujet pendant la moitié de l'année, et que rend encore plus redoutables l'absence de ports dans le golfe d'Orfana ; et cette crainte est si grande que, tout le temps que je restai dans la péninsule, je ne pus, même en offrant un prix élevé, déterminer aucune embarcation à me transporter du côté oriental au côté occidental de la péninsule. Xerxès était donc parfaitement justifié en ouvrant ce canal, aussi bien à cause de la sécurité qu'il procurait à sa flotte, que de la facilité de l'ouvrage et des avantages du terrain, qui semble frit exprès pour tenter une pareille entreprise. L'expérience des pertes qu'avait éprouvées la première expédition sous Mardonios suggéra l'idée. La circumnavigation des caps Ampelos et Canastræon était beaucoup moins dangereuse, parce que les golfes présentent quelques bons ports, et le but de Xerxès était de réunir les forces des cités grecques dans ces golfes à mesure qu'il avançait. S'il y a quelque difficulté résultant du récit d'Hérodote, elle consiste à comprendre comment l'opération aurait demandé un temps si long que trois années, quand le roi de Perse avait un si grand nombre d'hommes à sa disposition, et parmi eux des Égyptiens et des Babyloniens, accoutumés à la construction de canaux* (Leake, *Travels in Northern Greece*, vol. III, c. 24, p. 145).

Ces remarques sur l'entreprise sont plus judicieuses que celles du Major Pennell (*Geogr. of Herodot.* p. 116). Je puis faire remarquer qu'Hérodote n'affirme pas que l'ouverture réelle du canal ait occupé trois ans, — il assigne ce temps à l'ouverture avec toutes ses dispositions préliminaires comprises (VII, 22).

¹ Hérodote, VII, 22. — Cf. VII, 103, et Xénophon, *Anabase*, III, 4, 25.

La nécessité essentielle du fouet et son emploi fréquent à l'égard des tributaires soumis, tels que les concevaient les anciens Perses, trouvent leur pendant chez les Turcs modernes. V. les *Mémoires* du baron de Tott, vol. I, p. 256 sqq., et son dialogue à ce sujet avec son conducteur turc Ali-Aga.

prendre acte de ce fait, quand nous apprécierons les plaintes prononcées contre l'hégémonie d'Athènes.

En même temps que les contingents des sujets de Xerxès creusaient ce canal, qui était protégé contre la mer à ses deux extrémités par des murs de terre compactes ou endiguements, ils jetaient aussi des ponts de bateaux sur le fleuve Strymôn. On annonça à Xerxès que ces deux ouvrages, avec le double pont renouvelé sur l'Hellespont, étaient achevés et prêts pour le passage, à son arrivée il Sardes au commencement de l'hiver 481-480 avant J.-C. ; nous pouvons raisonnablement douter que sa vaste armée tout entière arrivât à Sardes en même temps que lui et hivernât dans cette ville ; mais toute l'armée fut réunie à Sardes, et prête à marcher contre la Grèce, au commencement du printemps de l'an 480 avant J.-C.

Pendant qu'il hivernait à Sardes, le monarque persan envoya des hérauts à toutes les cités de la Grèce, excepté à Sparte et à Athènes, pour demander les signes convenus de soumission, la terre et l'eau. La nouvelle de son prodigieux armement était bien faite pour répandre la terreur même parmi les plus résolues d'entre elles. Et il expédia eu même temps l'ordre aux cités maritimes en Thrace et en Macedonia de préparer à *dîner* pour lui et son immense suite quand il viendrait à y passer pendant sa marche. L'armée se mit en mouvement au commencement même du printemps, et elle continua son chemin, malgré plusieurs présages menaçants qui se présentèrent pendant qu'elle le poursuivait, — et Xerxès fut assez aveugle pour ne pas comprendre l'un d'eux, bien que, suivant Hérodote, rien ne fût plus évident que sa signification¹, — tandis qu'un autre fut mal interprété et transformé en présage favorable par la réponse complaisante des mages.

En quittant Sardes, l'immense armée était partagée en deux colonnes presque égales ; un intervalle spacieux étant laissé entre les deux pour le roi lui-même avec ses gardes et l'élite des Perses. Avant tout² venaient les bagages, portés par des bêtes de somme, suivis par une moitié du corps entier de l'infanterie, sans distinction de nations. Ensuite, les troupes d'élite, 1.000 cavaliers persans avec 1.000 doryphores persans, les derniers se distinguant en portant leurs lances avec la pointe en bas, aussi bien que par la lance elle-même, qui avait à son autre extrémité, une grenade d'or, au lieu du clou ordinaire ou pointe qui servait à planter la lance en terre quand le soldat était au repos. Derrière ces troupes marchaient dix chevaux sacrés de grande force et splendidement

¹ Hérodote, VII, 57.

Le prodige était qu'une jument donnât naissance à un lièvre, ce qui signifiait que Xerxès ferait son expédition en Grèce avec force et éclat, mais qu'il reviendrait en fuyant d'une manière lâche et honteuse.

La foi aveugle d'Hérodote, d'abord dans la réalité du fait, — puis dans la certitude de son interprétation, — mérite d'être signalée, comme servant à expliquer sa règle de croyance et celle de son époque. L'interprétation est sans doute ici la cause première de l'histoire interprétée : un homme ingénieux, après que l'expédition est terminée, imagine une similitude appropriée à son orgueilleux début et à sa fin honteuse (*Parturiunt montes, nascetur ridiculus mus*), et la similitude est racontée, soit par lui-même, soit par quelque auditeur qui en est frappé, comme si c'eût été un fait antécédent réel. La propriété qu'a ce fait antécédent supposé de figurer à l'avance la grande invasion des Perses (τὸ εὐσὺμβλητον d'Hérodote) sert de preuve présomptive pour justifier le témoin qui l'affirme ; tandis que l'abandon des analogies établies de la nature ne fournit pas un motif de doute à un homme qui 'admet que les dieux envoient par occasion des signes et des avertissements spéciaux.

² Comparez la description de la marche de Cyrus faite processionnellement, telle qu'elle est donnée dans la *Cyropædie* de Xénophon, VIII, 2, 1-20.

caparaçonnés, élevés dans les plaines nisæennes en Médie ; puis le char sacré de Zeus, traîné par huit chevaux blancs, — dans lequel il n'était jamais permis à personne de monter, pas même au cocher, qui marchait à pied derrière avec les rênes dans la main. Immédiatement après le char sacré venait celui de Xerxès lui-même, traîné par des chevaux nisæens ; le cocher, un Perse noble, nommé Patiramphès, y était assis à côté du monarque, — qui souvent avait coutume de descendre du char et de monter en litière. Immédiatement autour de sa personne était un corps de 1.000 gardes à cheval, les meilleures troupes, et des plus hautes familles parmi les Perses, ayant des pommes d'or à l'extrémité inférieure de leurs lances, et suivis par d'autres détachements de 1.000 cavaliers, de 10.000 fantassins et de 10.000 cavaliers, tous Perses indigènes. De ces 10.000 fantassins persans, appelés les Immortels parce que leur nombre était toujours maintenu exactement, 9.000 portaient des lances avec des grenades d'argent à l'extrémité inférieure, tandis que les 1.000 autres, répartis en tête, à l'arrière-garde, et sur les deux flancs de ce détachement, étaient distingués par des grenades d'or à leurs lances. Avec eux finissait ce que nous pouvons appeler les troupes de la maison du monarque : après elles, avec un intervalle de quatre cents mètres, suivait le reste de l'armée pêle-mêle¹. Quant à son nombre et à ses parties constitutives, j'en parlerai bientôt, à l'occasion de la grande revue à Doriskos.

De chaque côté de l'armée, comme elle sortait de Sardes, on vit suspendue une moitié du corps d'un homme égorgé, placée là exprès en vue de graver une leçon dans l'esprit des sujets persans. C'était le corps du fils aîné de l'opulent Pythios, vieillard phrygien résidant à Kelaenæ, qui avait traité Xerxès dans le cours de sa marche de Kappadokia à Sarcles, et qui s'était antérieurement recommandé par de riches présents faits au prédécesseur de ce prince, Darius. Si large fut l'hospitalité qu'il donna à Xerxès, et si pressantes furent les offres qu'il fit clé contribuer pour de l'argent. à l'expédition grecque, que le monarque lui demanda quel était le chiffre de sa fortune. *Je possède* (répondit Pythios), *outré des terres et des esclaves, 2.000 talents d'argent et 3.993.000 dariques d'or, auxquels il ne manque que 7.000 pour faire 4.000.000. Tout cet or et tout cet argent, je t'en fais présent, ne gardant que mes terres et mes esclaves, qui seront tout à fait suffisants.* Xerxès répliqua par les plus fortes expressions de louange et de reconnaissance pour sa libéralité ; en même temps il refusa son offre, et alla même jusqu'à donner à Pythios de sols propre trésor la somme de 7.000 dariques, qui manquait pour faire la somme ronde de 4.000.000. Ce dernier fit si exalté par cette marque de faveur, que, quand l'armée fut sur le point de quitter Sardes, il osa, sous l'influence de la terreur causée par les divers présages menaçants, adresser une prière au monarque persan. Ses cinq fils devaient tous servir dans l'armée d'invasion contre la Grèce. Il pria Xerxès de lui laisser l'aîné de ses fils, comme soutien de sa vie sur son déclin, et de considérer comme suffisant le service des quatre autres à l'armée. Mais le malheureux père ne savait pas ce qu'il demandait. *Misérable !* (répondit Xerxès) *oses-tu me parler de ton fils, quand je suis moi même en marche contre la Grèce avec mes fils, mes parents et mes amis ? Toi qui es mon esclave et dont le devoir est de me suivre avec ta femme et ta famille entière ? Sache que l'âme sensible de l'homme habite dans ses oreilles : en entendant de bonnes choses, elle remplit le corps de plaisir, mais elle bout de colère lorsqu'elle entend le contraire. De même que, tout en agissant bien à mon égard et en faisant de belles offres, tu ne peux te*

¹ Hérodote, VII, 41.

vanter d'avoir surpassé le roi en générosité, — de même maintenant que tu as tourné tête et que tu es devenu impudent, la punition que je t'infligerai ne comblera pas pleinement la mesure de tes mérites ; elle sera un peu au-dessous. Pour toi-même et pour tes quatre fils, l'hospitalité que j'ai reçue de toi sera votre protection. Mais quant à ce seul fils que tu as désiré spécialement sauver du danger, la perte de sa vie sera ton châtement. Il ordonna sur-le-champ qu'on mît à mort le fils de Pythios, et qu'on partageât son corps en deux ; une moitié devait être attachée à droite, l'autre à gauche de la route que l'armée allait suivre¹.

Nous avons rapporté déjà un récit essentiellement semblable, un peu moins révoltant cependant, relativement à Darius, quand il entreprit son expédition contre la Scythie. Ces deux récits expliquent la force intense du sentiment avec lequel les rois persans regardaient l'obligation d'un service personnel pour tous, quand ils étaient eux-mêmes en campagne. Ils semblent avoir mesuré leur force par le nombre d'hommes qu'ils réunissaient autour d'eux, en faisant peu ou point de cas de la qualité ; et la seule mention d'une exemption, — l'idée qu'un sujet, et un esclave, chercherait à se soustraire à un danger que le monarque se disposait à affronter, — était une offense indigne de pardon. Dans ce trait comme dans les autres des rois orientaux, soit de reconnaissance, soit de munificence, soit de férocité, nous ne reconnaissons que la force despotique d'une volonté personnelle, se traduisant en acte sans nul souci des conséquences, et traitant des sujets avec moins de considération qu'un Grec ordinaire n'en aurait montré à l'égard de ses esclaves.

De Sardes, l'armée de Xerxès dirigea sa marche vers Abydos, d'abord en traversant la Mysia et le fleuve Kaïkos — ensuite par Atarneus, Karinê et la plaine de Thêbê. Elle passa par Adramyttion et Antandros, et franchit la chaîne de l'Ida, dont la plus grande partie était à sa gauche, non sans quelque dommage par suite de tempêtes et d'orages². De là elle atteignit Ilion et le fleuve Skamandros, dont les eaux furent bues entièrement, ou probablement en partie piétinées et rendues non potables, par l'immense multitude d'hommes et d'animaux. Malgré l'intérêt immortel que le Skamandros tire des poèmes homériques, sa grandeur n'est pas telle qu'elle rende ce fait surprenant. Xerxès même ne dédaigna pas de rendre hommage aux poèmes. Il gravit la colline sacrée d'Ilion, — examina Pergamos, où l'on disait que Priam avait vécu et régné, — sacrifia mille boeufs à la déesse protectrice Athênê, — et fit faire des libations aux mages en l'honneur des héros qui avaient succombé sur ce lieu vénéré. Il condescendit même à s'informer des détails locaux³, fournis en abondance aux visiteurs par les habitants d'Ilion, de cette grande guerre réelle ou mythique à laquelle des chronologistes grecs n'avaient guère appris encore à assigner une date précise. Et sans doute quand il vit la superficie étroite de cette Troie que, pendant dix ans, tous les Grecs confédérés sous Agamemnôn n'avaient su vaincre, il n'a pu s'empêcher de penser que ces mêmes Grecs seraient une proie facile pour son innombrable armée. Une autre journée de marche entre Rhœteion, Ophryneion et Dardanos à gauche, et les Teukriens de

¹ L'incident relatif à Pythios est dans Hérodote, VII, 27, 28, 38, 39. Je n'ajoute pas foi à l'estimation de la fortune de Pythios ; mais, à d'autres égards, l'histoire ne semble bien digne d'être crue.

² Hérodote, VII, 42.

³ Hérodote, VII, 43.

Gergis à droite, l'amena à Abydos, où l'attendaient ses deux ponts nouvellement construits sur l'Hellespont.

Hérodote insiste avec une force particulière sur ce passage d'Asie en Europe, — et il pouvait bien le faire, puisque si nous considérons les ponts, le nombre de l'armée d'invasion, les espérances infinies suivies d'un malheur non moins infini, — nous verrons que non seulement il fut l'événement le plus imposant de son siècle, mais encore qu'il prend place parmi les événements les plus imposants de toute l'histoire. Il l'entoure de maintes circonstances dramatiques ; non seulement il mentionne le trône de marbre élevé pour Xerxès sur une colline voisine d'Abydos, d'où il considérait et ses masses d'infanterie couvrant le rivage et ses vaisseaux voguant et courant dans le détroit (course dans laquelle les Phéniciens de Sidon surpassaient les Grecs et tous les autres contingents) ; — mais encore il ajoute à ce fait réel un dialogue avec Artabanos, destiné à faire connaître la pensée intime de Xerxès. Il cite en outre certaines exclamations supposées des habitants d'Abydos, à la vue de son pouvoir surhumain. *Pourquoi* (disait un de ces spectateurs terrifiés)¹, *pourquoi, toi, ô Zeus, sous la forme d'un homme perse et avec le nom de Xerxès, rassembles-tu ainsi tout le genre humain pour la ruine de la Grèce ? Il t'eût été facile d'accomplir cela sans tant de bruit*. Ces exclamations énergiques montrent le sentiment fort qu'Hérodote, ou ceux qui l'instruisaient, met dans la scène, bien que nous ne puissions nous permettre de leur appliquer l'examen de la critique historique.

C'est au premier moment dû lever du soleil, si sacré dans l'esprit des Orientaux², qu'on ordonna de commencer le passage. On parfuma les ponts d'encens et on les joncha de branches de myrte, tandis que Xerxès lui-même fit des libations dans la mer avec un encensoir d'or, et adressa des prières à Hélios, pour lui demander de pouvoir accomplir sans obstacle son dessein de conquérir l'Europe, même jusqu'à son extrémité la plus reculée. Avec sa libation, il jeta dans la mer son encensoir lui-même, ainsi qu'un bol d'or et un cimenterre persan. *Je ne sais pas exactement*³ (ajoute l'historien) *s'il les jeta comme présent fait à Hélios, ou comme marque de repentir et d'expiation pour les coups qu'il avait fait donner à l'Hellespont*. Des deux ponts, le plus rapproché du Pont-Euxin était destiné aux forces militaires, — l'autre aux serviteurs, aux bagages et aux bêtes de somme. Les 10.000 Perses, appelés les Immortels, portant tous des couronnes sur la tête, furent les premiers à traverser. Xerxès lui-même, avec le reste de l'armée ; vint ensuite, bien que dans un ordre quelque peu différent de celui qui avait été observé en quittant Sardes ; le monarque, après avoir gagné la rive européenne, vit ses troupes franchir le pont après lui, *sous les coups de fouet*. Mais malgré l'emploi de ce rude stimulant pour accélérer la marche, le nombre de son armée était si considérable, qu'elle ne mit pas moins de sept jours et de sept nuits, sans un moment d'intervalle, à traverser, — fait qu'il faudra se rappeler bientôt, quand nous en arriverons à discuter les totaux calculés par Hérodote⁴.

Ayant ainsi franchi le détroit, Xerxès dirigea sa marche le long de la Chersonèse de Thrace, vers l'isthme qui la réunit à la Thrace, entre la ville de Kardia à sa

¹ Hérodote, VII, 45, 53, 56.

² Tacite, *Histoires*, III, 24. *Undique clamor, et orientera solem, ita in Syriâ mos est, consalutavère*, — dans sa frappante description de la bataille de nuit livrée près de Crémone entre les troupes romaines de Vitellius et de Vespasien, et du lever du soleil avant la fin du combat ; cf. aussi Quinte-Curce (III, 3, 8, p. 41, éd. Mutzel).

³ Hérodote, VII, 54.

⁴ Hérodote, VII, 55, 56.

gauche et la tombe de Hellê à sa droite, — Hellê, l'héroïne éponyme du détroit. Après avoir traversé cet isthme, il tourna à l'ouest le long de la côte du golfe de Melas et de la nier Ægée, — il franchit le fleuve auquel ce golfe devait son nom, et même il en épuisa les eaux (suivant Hérodote) avec les hommes et les animaux de son armée. Ayant passé par la ville æolienne d'Ænos et par le port appelé Stentoris, il atteignit la côte de la mer et la plaine appelée Doriskos, couvrant le riche delta voisin de l'embouchure de l'Hebros. Darius y avait bâti un fort occupé par une garnison. La plaine spacieuse appelée de ce même nom s'étendait le long du bord jusqu'au cap Serreion, et renfermait les villes de Salê et de Zonê, possessions des Grecs de Samothrace établis dans le territoire que possédaient jadis les Kikones Thraces sur la terre ferme. Il y fut rejoint par sa flotte, qui avait doublé¹ le promontoire le plus méridional de la Chersonèse de Thrace ; et alors il jugea l'endroit commode pour une revue et une énumération générales de ses forces tant de terre que de mer.

Jamais probablement dans l'histoire de l'humanité il n'a été rassemblé un corps d'hommes de régions aussi éloignées et aussi complètement différentes, pour un seul but et sous un seul commandement, que ceux qui étaient actuellement réunis en Thrace, près de l'embouchure de l'Hebros. Quant au total numérique, nous ne pouvons pas avoir la prétention de nous en faire une idée définie ; quant à la variété des contingents, il n'y a pas lieu d'en douter. *Quelle fut la nation asiatique* — demande Hérodote², dont les conceptions qu'il a de cette expédition semblent dépasser ce qu'il peut dire — *que Xerxès n'amena pas contre la Grèce ?* Ce n'étaient pas seulement les nations asiatiques comprises entre l'Oxus, l'Indus, le golfe Persique, la mer Rouge, le Levant, la mer Ægée et le Pont-Euxin : nous devons encore y ajouter les Égyptiens, les Éthiopiens, qui habitaient sur le Nil au sud de l'Égypte, et les Libyens du désert, près de Kyrênê. Aucune de toutes les expéditions, fabuleuses ou historiques, dont Hérodote eût jamais entendu parler, ne lui paraissait comparable à celle de Xerxès, même pour le nombre total ; encore moins sous le rapport de la variété des éléments constitutifs. Quarante-six nations différentes³, chacune avec son costume national distinct, sa manière de s'armer, ses chefs locaux, formaient l'immense armée de terre. Huit autres nations fournissaient la flotte, à bord de laquelle des Perses, des Mèdes et des Sakæ servaient comme soldats armés ou comme infanterie de marine. Les chefs réels, tant de l'armée entière que de toutes ses diverses divisions, étaient des

¹ Hérodote, VII, 58-59 ; Pline, *H. N.*, IV, 11. V. quelques excellentes remarques sur la topographie de Doriskos et sur le voisinage de la ville encore appelée Enos, dans Grisebach, *Reise durch Rumelien und nach Brussa*, c. 6, vol. I, p. 157-159 (Göttingen, 1841). Il expose des raisons qui font croire que la dentelure de la côte, marquée sur la carte comme golfe d'Ænos, n'existait pas dans les temps anciens, pas plus, qu'elle n'existe aujourd'hui.

² Hérodote, VII, 20-21.

³ Voir l'énumération dans Hérodote, VII, 61-96. Au chapitre 76, il a disparu du texte un nom (voir la note de Wesseling et de Schweighaeuser) qui, ajouté aux noms spécifiés sous la rubrique des forces de terre, fait exactement quarante-six. C'est de cette source qu'Hérodote tire la vanterie qu'il met dans la bouche des Athéniens (IX, 27), relativement à la bataille de Marathôn, dans laquelle ils prétendent avoir vaincu quarante-six nations, bien qu'il n'y ait pas de motif pour croire qu'un si grand nombre de contingents fussent engagés avec Datis à Marathôn.

Comparer les vanteries d'Antiochus, roi de Syrie (192 av. J.-C.) au sujet de son immense armée asiatique amenée par mer en Grèce, aussi bien que les réflexions méprisantes du consul romain Quinctius (Tite-Live, XXXV, 48-49). *Varia enim genera armorum, et multa nomina gentium inauditarum, Dabas, et Medos, et Cadusios, et Elymaos, — Syros omnes esse : haud paulo mancipiorum melius propter servilia ingenia, quam militum genus* ; et la piquante remarque de l'envoyé arkadien Antiochus (Xénophon, *Helléniques*, VII, 1, 33). Quinte-Curce a aussi quelques tours de rhétorique au sujet du nombre de nations dont les noms même étaient à peine connus, tributaires de l'empire persan (III, 4, 29 ; IV, 45, 9) *ignota etiam ipsi Dario gentium nomina*, etc.

Perses indigènes de sang noble, qui répartissaient les divers contingents indigènes en compagnie de mille, de cent et de dix. Les quarante-six nations composant l'armée de terre étaient ainsi qu'il suit : — Perses, Mèdes, Kissiens, Hyrkaniens, Assyriens, Baktriens, Sakæ, Indiens, Ariens, Parthes, Chorasmiens, Sogdiens, Gandariens, Dadikæ, Kaspiens, Sarangæ, Paktyes, Utii, Myki, Parykanii, Arabes, Ethiopiens d'Asie et Éthiopiens du sud de l'Égypte, Libyens, Paphlagoniens, Ligyes, Matieni, Maryandini, Syriens, Phrygiens, Arméniens, Lydiens, Mysiens, Thraces (lacune supposée dans Hérodote), Kabêliens, Milyens, Moschi, Tibaréniens, Marons, Mosynœki, Mares, Kolchiens, Alarodiens, Saspeires, Sagartii. Les huit nations qui fournissaient la flotte étaient : — les Phéniciens (300 vaisseaux de guerre), les Égyptiens (200), les Kypriotes (150), les Kilikiens (100), les Pamphyliens (30), les Lykiens (50), les Kariens (70), les Grecs ioniens (100), les Grecs dôriens (30), les Grecs æoliens (60), les Grecs de l'Hellespont (100), les Grecs des îles de la mer Ægée (17) ; en tout 1.207 trirèmes ou vaisseaux de guerre à trois rangs de rames. Les descriptions de costumes et d'armes que nous trouvons dans Hérodote sont curieuses et variées. Mais il est important de mentionner qu'aucune nation, excepté les Lydiens, les Pamphyliens, les Kypriotes et les Kariens (en partie aussi les marins égyptiens à bord), n'avait d'armes analogues à celles des Grecs (*i. e.* des armes bonnes pour une lutte de pied ferme et pour une charge soutenue)¹, — pour un combat corps à corps en ligne aussi bien que pour la défense individuelle, — mais incommodément pesantes soit dans la poursuite, soit dans la fuite). Les autres nations avaient des armes de trait, — de légers boucliers d'osier ou de cuir, ou pas de boucliers du tout, — des turbans ou des bonnets de cuirs au lieu de casques, — des épées et des fauts. Ils n'étaient convenablement équipés ni pour combattre en ordre régulier, ni pour résister à la ligne de lances et de boucliers que les hoplites grecs leur présentaient. Leurs personnes aussi étaient beaucoup moins protégées contre des blessures que celles des derniers. Quelques-uns en effet, comme les Mysiens et les Libyens, ne portaient pas même de lances, mais des bâtons dont le bout était durci au feu². Une tribu de Perses nomades, appelés Sagartii, au nombre de 8,000 cavaliers, vint armée seulement d'un poignard et de la corde connue dans l'Amérique du Sud sous le nom de lasso, qu'ils lançaient dans le combat pour entortiller un adversaire. Les Ethiopiens du Nil supérieur avaient le corps peint moitié rouge et moitié blanc, portaient des peaux de lions et de panthères, et avaient, outre la javeline, un long arc avec des flèches de roseau, garnies à l'extrémité d'une pointe de pierre affilée.

Ce fut à Doriskos que les combattants de toute l'armée de terre furent comptés pour la première fois car Hérodote nous apprend expressément que les divers contingents n'avaient jamais été comptés séparément, et il avoue sa propre ignorance du chiffre de chacun. Les moyens employés pour le dénombrement furent remarquables. On comptait 10.000 hommes³, qu'on serrait les uns contre les autres aussi près que possible : on tirait une ligne, et on construisait un mur d'enceinte autour de l'espace qu'ils avaient occupé, et dans ce mur toute l'armée recevait l'ordre d'entrer successivement, de sorte qu'on s'assurait ainsi du nombre collectif des divisions, comprenant 10.000 hommes chacune. Ceux qui instruisaient Hérodote lui affirmèrent qu'il y eut cent soixante-dix de ces divisions comptées ainsi, formant un total de 1.700.000 fantassins, outre 80.000 chevaux,

¹ Hérodote, VII, 89-93.

² Hérodote, VII, 61-81.

³ L'armée que Darius avait menée contre les Scythes fut comptée, dit-on, par divisions de 10.000 hommes chacune, mais le procédé n'est point décrit en détail (Hérodote, IV, 87).

de nombreux chars de guerre de Libye et de chameaux d'Arabia, avec un total présumé de 20.000 hommes en plus¹. Telle était l'immense armée de terre du monarque persan. Ses équipements navals y correspondaient en grandeur : ils comprenaient non seulement les 1.207 trirèmes² ou vaisseaux de guerre à trois rangs de rames, mais encore de plus petits vaisseaux de guerre et des transports au nombre de 3.000. L'équipage de chaque trirème comptait 200 rameurs, et 30 combattants, Perses ou Sakæ ; celui de chacun des convois était de 80 hommes, suivant une moyenne qu'Hérodote ne suppose pas éloignée de la vérité. Si nous additionnons ces articles, le nombre total que Xerxès amena dans la plaine et sur la côte de Doriskos atteindrait le chiffre prodigieux de 2.317.000 hommes. Et ce n'est pas tout. Dans la marche ultérieure de Doriskos aux Thermopylæ, Xerxès obligea à le servir les hommes et les vaisseaux de tous les peuples dont il traversait le territoire ; il tira de là un renfort de 120 trirèmes avec des équipages collectifs de 24.000 hommes et de 300.000 fantassins nouveaux, de sorte que le total de ses forces, quand il parut aux Thermopylæ, était de 2.640.000 hommes. A ce chiffre il faut ajouter, suivant la conjecture d'Hérodote, un nombre qui n'est nullement inférieur comme serviteurs, esclaves, vivandiers, équipages des navires de provisions et de transport, etc., de sorte que les personnes mêles accompagnant le roi des Perses, quand il atteignit le premier point où il rencontra la résistance des Grecs, montaient à 5.283.220 ! Telle est la prodigieuse estimation de cette armée, forces entières du monde oriental, dans les chiffres clairs et formels d'Hérodote³, qui lui-même suppose évidemment que le nombre fut même plus grand ; car il regarde le nombre des *suivants de camp* non seulement comme égal à celui des combattants, mais comme beaucoup plus considérable. Nous avons à compter, en outre, les eunuques, les concubines et les cuisinières, dont Hérodote n'a pas la prétention de conjecturer le nombre, avec le bétail, les bêtes de somme et les chiens indiens, en quantité infinie, qui augmentaient la consommation de l'armée régulière.

Admettre ce total écrasant, ou quelque chose qui s'en rapproche, c'est évidemment impossible ; cependant les remarques méprisantes qu'il a attirées à Hérodote ne sont nullement méritées⁴. Il prend la peine de distinguer ce que lui dirent ceux qui l'instruisaient de ce qui n'était qu'une conjecture de sa part. La description qu'il fait de la revue passée à Doriskos est si détaillée, qu'il avait évidemment conversé avec des personnes qui y assistaient, et avaient appris les totaux séparés publiés par les énumérateurs, — infanterie, cavalerie et vaisseaux de guerre grands et petits. Quant au nombre des trirèmes, son assertion semble au-dessous de la vérité, comme nous en pouvons juger par l'autorité d'Æschyle, contemporain de l'événement, qui dans ses *Persæ* donne le nombre exact de 1.207 vaisseaux persans comme ayant combattu à Salamis. Mais, entre Doriskos et Salamis, Hérodote⁵ a lui-même énuméré 647 vaisseaux comme perdus ou

¹ Darius Codoman employa le même mode grossier de dénombrement un siècle et demi plus tard, avant de faire marcher son armée vers le champ de bataille d'Issos (Issus) (Quinte-Curce, III, 21 3, p. 24, Mutzel).

² Hérodote, VII, 89-97.

³ Hérodote, VII, 185-186. Ἐνάγων πάντα τὸν στρατὸν ἐκ τῆς Ἀοιῆς (VII, 157). *Vires Orientis et ultima secum Bactra ferens*, pour employer le langage de Virgile au sujet d'Antoine à Actium.

⁴ Même Dahlmann, qui fait maintes bonnes remarques pour défendre Hérodote, lui rend à peine justice (*Herod. Aus seinem Buche sein Leben*, c. 34, p. 176).

⁵ Hérodote mentionne seulement cent vingt vaisseaux de guerre (VII, 185) comme ayant rejoint plus tard, et venant des ports maritimes en Thrace. Mais quatre cents furent détruits, sinon plus, dans la terrible tempête sur la côte de Magnésia (VII, 190) ; et l'escadre de deux cents voiles, détachée par les Perses autour de l'Eubœa, fut aussi toute perdue (VIII, 7) ; outre quarante-cinq

détruits, et seulement 120 comme ajoutés. On ne peut donc pas, à juste titre, accuser d'exagération ce renseignement, qui impliquerait environ 276.000 hommes pour le nombre des équipages, bien qu'il y ait dans ce récit une omission ou une confusion que nous ne pouvons éclaircir ? Mais le total de 3.000 vaisseaux plus petits, et encore plus celui de 1.700.000 fantassins, sont beaucoup moins dignes de foi. Les énumérateurs avaient peu ou point de motifs pour être exacts, — mais ils avaient tout motif pour exagérer, — un immense total nominal ne devant pas moins plaire à l'armée qu'au monarque lui-même ; — de sorte que le total militaire des forces de terre et des équipages des vaisseaux, qu'Hérodote donne comme étant de 2.641.000 hommes à l'arrivée aux Thermopylæ, peut être écarté comme non garanti et incroyable. Et le calcul par lequel il détermine le chiffre des personnes présentes non militaires, comme égal aux militaires ou les dépassant, est fondé sur des suppositions qui ne sont nullement admissibles. Car, bien que dans une armée grecque en bols état il fût d'usage de compter un soldat armé à la légère ou serviteur pour chaque hoplite, une telle estimation ne peut être appliquée à l'armée persane. Un petit nombre de grands personnages et de chefs pouvaient être richement pourvus de suivants de diverse sorte ; mais la grande masse de l'armée n'en avait pas du tout. Dans le fait, il paraît que la seule manière dont nous puissions rendre le total militaire, qui doit en tout cas avoir été très grand, compatible avec les conditions de subsistance possible, c'est de supposer une absence relative de suivants et de songer au fait de la faible consommation et de la patience habituelle quant à la fatigue des Orientaux dans, tous les temps. Aujourd'hui un soldat asiatique fera campagne avec une chétive nourriture et en supportant des privations qui seraient intolérables pour un Européen¹. Et tandis que nous diminuons ainsi la consommation probable, nous avons considéré que, jamais dans aucun cas de l'histoire ancienne, il n'avait été pris à l'avance autant de peine pour accumuler des vivres sur la ligne de marche ; en outre, les villes de Thrace étaient obligées de fournir, lors du passage de l'armée, une quantité de provisions telle qu'elles en étaient presque ruinées. Hérodote lui-même exprime sa surprise de ce qu'on avait pu pourvoir à la nourriture d'une multitude aussi immense, et s'il nous fallait admettre littéralement son estimation, la difficulté grandirait et deviendrait une impossibilité. Si nous pesons, avec soin les circonstances du cas, et si nous considérons que cette armée était le résultat d'un maximum d'efforts d'une extrémité à l'autre de ce vaste empire, — qu'un grand total numérique était la chose particulièrement exigée, que des demandes d'exemption étaient regardées

vaisseaux pris ou détruits dans les divers combats de nier près d'Artémision (VII, 194 ; VIII, 11). D'autres pertes sont aussi indiquées (VIII, 11-16).

Comme ce que dit Æschyle pour le nombre des trirèmes persanes à Salamis paraît digne de foi, nous devons supposer ou que le nombre de Doriskos était plus grand qu'Hérodote ne l'a mentionné, ou qu'un nombre plus grand que celui qu'il a avancé rejoignit ensuite.

Voir une bonne note d'Amersfoort, *ad Demosth. Orat. De Symmoriis*, p. 88 (Leyden, 1821).

¹ Voir sur ce point Volney, *Voyages en Egypte et en Syrie*, c. 24, 32 et 39.

Kinneir, *Geographical Memoir of the Persian Empire*, p. 22-23. Bernier, qui suivit la marche d'Aureng-Zeyb de Delhi, en 1665, dit que quelques-uns estimaient le nombre de personnes dans le camp à trois cent mille, d'autres à des totaux différents, mais que personne ne le connaissait, ni ne savait si on les avait jamais comptées. Il dit : *Vous avez sans doute de la peine à concevoir comment un nombre si immense d'hommes et d'animaux peut être nourri en campagne. La meilleure solution de la difficulté se trouvera dans la tempérance et le régime simple des Indiens* (*Travels in the Mogul Empire*, translated by Brock, vol. II, App. p. 118).

De même aussi Petit de la Croix dit, au sujet de l'énorme armée de Genghis-Khan : *Les hommes sont si sobres, qu'ils s'accommodent de toutes sortes d'aliments*.

Cet auteur semble estimer l'armée la plus considérable de Genghis à sept cent mille hommes (*Histoire de Genghis*, liv. II, c. 6, p. 193).

par le Grand Roi comme une offense capitale, — et que des provisions avaient été rassemblées pendant trois années auparavant le long de la ligne de marche, — nous pouvons bien croire que l'armée de Xerxès fut plus considérable qu'il n'en fut jamais réuni dans les temps anciens, ou peut-être à aucune époque connue de l'histoire. Mais ce serait téméraire de prétendre conjecturer un nombre positif quelconque, dans l'absence absolue de données certaines. Quand nous apprenons de Thucydide qu'il se trouvait dans l'impossibilité de découvrir le chiffre exact des petites armées de Grecs qui combattirent à Mantinea¹, nous n'aurons pas honte d'avouer l'impuissance où nous sommes de compter la multitude asiatique à Doriskos. Nous pouvons faire remarquer toutefois que, malgré les renforts reçus plus tard en Thrace, en Macedonia et en Thessalia, on peut douter que le total collectif se soit jamais accru dans la suite. Car Hérodote ne tient pas compte des désertions, qui cependant ont du être très nombreuses dans une armée désordonnée, hétérogène, ne s'intéressant nullement à l'entreprise, et où le nombre de chaque contingent séparé était inconnu.

Ktésias donne pour total de l'armée 800.000 hommes et 1.000 trirèmes, indépendamment des chars de guerre : s'il compte les équipages des trirèmes séparément des 800.000 hommes (ce qui paraît probable), le total sera alors beaucoup au-dessus d'un million. Elien assigne un agrégat de 700.000 hommes ; Diodore² paraît suivre en partie Hérodote, en partie d'autres autorités. Aucun de ces témoins lie nous met à même de corriger Hérodote, dans un cas où nous sommes obligé de ne pas le croire. Il est en quelque sorte un véritable témoin, puisqu'il a évidemment conversé avec des personnes réellement présentes à la revue de Doriskos, et qu'il nous donne leur opinion quant aux nombres, avec le calcul, vrai ou faux, circulant parmi elles par autorité. De plus, Æschyle le contemporain, tout en s'accordant avec lui exactement quant au nombre des trirèmes, ne spécifie pas de chiffre quant à l'armée de terre, mais il nous donne dans ses *Persæ* le sentiment général d'un nombre immense, qui peut sembler être d'accord avec l'assertion la plus étendue d'Hérodote : l'empire persan est épuisé d'hommes, — les femmes de Suse restent sans maris et sans frères, — il

¹ Thucydide, V, 68. Xénophon appelle l'armée de Xerxès innombrable (*Anabase*, III, 2, 13).

Il semble qu'on ne regarde pas comme nécessaire qu'un ministre turc connaisse le nombre d'une armée turque réunie. Dans la guerre entre les Russes et les Turcs en 1770, quand l'armée turque était campée à Babadag, près du Balkan, le baron de Tott nous dit : — *Le vizir me demanda un jour fort sérieusement si l'armée ottomane étoit nombreuse. — C'est à vous que je m'adresserois, lui dis-je, si j'étais curieux de le savoir. — Je l'ignore, me répondit-il. — Si vous l'ignorez, comment pourrais-je en être instruit ? — En lisant la Gazette de Vienne, me répliqua-t-il. Je restai confondu.*

Le duc de Raguse (dans son *Voyage en Hongrie, Turquie, etc.*), après avoir mentionné les assertions prodigieusement exagérées en circulation au sujet du nombre des victimes, quand on étouffa l'insurrection des janissaires à Constantinople, en 1826, fait observer : *On a dit et répété que leur nombre s'étoit élevé à huit ou dix mille, et cette opinion s'est accréditée (c'étoit en réalité cinq cents environ). Mais les Orientaux en général, et les Turcs en particulier, n'ont aucune idée des nombres ; ils les emploient sans exactitude, et ils sont par caractère portés à l'exagération. D'un autre côté, le gouvernement a dû favoriser cette opinion populaire, pour frapper l'imagination et inspirer une plus grande terreur* (vol. II, p. 37).

² Ktésias, *Persica*, c. 22, 23 ; Elien, *V. H.*, XIII, 3 ; Diodore, XI, 2-11.

Relativement aux diverses assertions numériques dans ce cas, v. la note de Bos, *ad Cornel. Nepot. Themist.*, c. 2, p. 75, 76.

Le poète samien Chœrilos, plus jeune qu'Hérodote de quelques années, et contemporain de Thucydide, composa un poème épique sur l'expédition de Xerxès contre la Grèce. Deux ou trois courts fragments sont tout ce qui nous en reste ; il énumérait toutes les nations séparées qui fournissaient des contingents à Xerxès, et nous trouvons non seulement les Saka, mais encore les Solymi (apparemment les Juifs, et c'est ainsi que Josèphe l'explique) dans leur nombre. V. *Fragments* 3 et 4, dans l'édition de Chœrilos de Næke, p. 121-134. Josèphe, *Cont. Apion*, p. 454, éd. Haverkamp.

n'a pas été permis au territoire baktrien de garder même ses vieillards¹. L'effet terrifiant de cette foule était probablement tout aussi grand que si son nombre avait réellement correspondu aux idées d'Hérodote.

Après que le dénombrement eut été achevé, Xerxès passa sur son char devant chacun des différents contingents, examina leur équipement et fit des questions, les scribes royaux prenant note des réponses. Il s'embarqua ensuite à bord, d'une trirème sidonienne (à laquelle on avait déjà adapté une tente dorée), et il fit voile le long des proues de son immense flotte, amarrée en ligne à environ quatre cents pieds du rivage, et chaque vaisseau complètement préparé pour l'action. Un tel spectacle était bien fait pour faire naître des mouvements d'une arrogante confiance. Ce fut dans ces dispositions qu'il envoya chercher sans retard Demaratos, le roi de Sparte exilé, qui était au nombre de ses auxiliaires, — pour lui demander si l'on pouvait même concevoir que les Grecs résisteraient à une telle armée ? Leur conversation, rapportée par Hérodote avec une couleur dramatique, est une des manifestations de sentiment les plus frappantes dans la langue grecque². Demaratos l'assure que les Spartiates très certainement, et les Dôriens du Péloponnèse probablement, lui résisteront jusqu'à la mort, quelle que

¹ Æschyle, *Persæ*, 14-124, 722-737. Heeren (dans son savant ouvrage sur le commerce du monde ancien, *Ueber den Verkehr der alten Welt*, part. I, sect. 1, p. 162, 558, 3e édition) croit qu'Hérodote avait vu le rôle réel, fait par l'autorité persane, de l'armée à Doriskos. Ceci ne me semble pas du tout probable ; il est plus raisonnable de croire que tout ce qu'il savait il le tenait de Grecs qui avaient accompagné l'expédition. Il doit en avoir vu un grand nombre dans ce cas, et avoir conversé avec beaucoup d'entre eux. Les scribes ou secrétaires royaux persans accompagnaient le roi, et prenaient note de tout fait particulier ou de toute personne auquel il pouvait arriver de frapper son attention (Hérodote, VII, 100 ; VIII, 90), ou de montrer un courage remarquable. Ils semblent avoir été spécialement attachés à la personne du roi pour servir sa curiosité ou son plaisir, plutôt que pour garder des registres authentiques et continus.

Heeren est disposé à accepter les totaux numériques donnés par Hérodote quant à l'armée de Xerxès, beaucoup trop facilement, à mon avis ; il n'est pas non plus exact en supposant que les contingents de l'armée persane marchassent avec leurs épouses et leurs familles (p. 557-559).

² Quand Hérodote spécifie ceux qui lui donnent des renseignements (il est très regrettable qu'il ne le fasse pas plus souvent), ils paraissent être fréquemment des Grecs, tels que Dikæos l'exilé athénien, Thersandros d'Orchomenos en Bœotia, Arebias de Sparte, etc. (III, 55 ; VIII, 65 ; IX, 16). Il mentionne souvent le roi spartiate Demaratos, et habituellement dans des circonstances et de dignité et d'intérêt dramatique ; il se peut très probablement qu'il ait conversé avec ce prince lui-même, ou avec ses descendants, qui restèrent établis pendant longtemps en Teuthrania, près de la côte æolienne d'Asie Mineure (Xénophon, *Helléniques*, III, 1, 6), et qu'il ait ainsi entendu parler des représentations adressées à Xerxès par le roi spartiate exilé. Néanmoins les remarques que fait Hoffmeister sur les discours attribués à Demaratos par Hérodote méritent bien l'attention — (*Sittlichreligiöse Lebensansicht des Herodotos*, p. 118).

Hérodote met toujours en rapport avec des rois insolents un homme ou un autre par la bouche duquel il ex-prime ses propres leçons de sagesse. A Crésus, au faite de la gloire, arrive le sage Solôn ; Crésus lui-même, corrigé par sa captivité, joue le même rôle à l'égard de Cyrus et de Kambysès ; Darius, en qualité d'homme prudent et honnête, n'a pas besoin d'un pareil conseiller ; mais Xerxès, dans son orgueil, a à côté de lui le sentencieux Artabanos et le sagace Demaratos ; tandis qu'Amasis, roi d'Égypte, sert à transmettre un judicieux conseil à Polykratès, despote de Samos. Puisque tous ces hommes tiennent un seul et même langage, il paraît certain qu'ils sont introduits par Hérodote simplement pour exprimer ses propres critiques sur la conduite et le caractère des différents monarques, — critiques qui ne sont rien de plus que des maximes générales, morales et religieuses, émises par Solôn, Crésus et Artabanos, à l'occasion d'événements particuliers. Les discours entremêlés par Hérodote avec l'histoire n'ont pas, en général, le même but que ceux de Tacite, — qui est de faire connaître plus intimement au lecteur l'état actuel des affaires ou le caractère des agents, — mais ils ont un but différent tout à fait étranger à l'histoire ; ils incorporent dans le récit ses convictions personnelles relativement à la vie humaine et au gouvernement divin.

La dernière opinion de Hoffmeister est d'une grande vérité, mais elle est exprimée d'une manière un peu trop absolue.

soit la différence du nombre. Xerxès reçoit ce renseignement avec des railleries, mais il ne témoigne pas de sentiment de mécontentement : honorable contraste avec le traitement de Charidêmos, un siècle et demi plus tard, par le dernier monarque de la Perse¹.

La revue achevée, Xerxès, avec l'armée, poursuit sa marche à l'ouest, en trois divisions et en suivant trois lignes différentes de route, à travers les territoires de sept tribus de Thraces distinctes, parsemées de colonies maritimes grecques. Il était encore dans les limites de son propre empire, et il prenait des renforts partout où il passait : les Satræ Thraces furent préservés de cette levée par leurs demeures inattaquables au milieu des bois et des neiges du Rhodopê. Les îles de Samothrace et de Thasos, avec leurs villes sujettes sur la terre ferme, — et les colonies grecques de Dikæa², de Maroneia et d'Abdêra, — furent successivement mises à contribution pour des contingents de vaisseaux ou d'hommes. Ce qui était encore plus ruineux, — elles étaient obligées de pourvoir au repas du jour pour l'immense armée à mesure qu'elle passait : le jour de son passage, le Grand Roi était leur hôte. Des ordres avaient été transmis dans ce but longtemps à l'avance, et pendant bien des mois les citoyens avaient été assidûment occupés à réunir des vivres pour l'armée, aussi bien que des délicatesses pour la table du monarque : — ils moulaient le blé et l'orge, engraisaient du bétail, nourrissaient des, oiseaux et de la volaille ; de plus, ils se préparaient à couvrir convenablement de vaisselle d'or et d'argent la table royale. On dressait une tenté superbe pour Xerxès et ses compagnons immédiats, tandis que l'armée recevait ses rations dans le pays découvert à l'entour ; quand on se mettait en marche le lendemain matin, la tente avec tout son riche contenu était pillée, et rien n'était rendu à ceux qui l'avaient fournie. Naturellement, une armée si prodigieuse, qui avait mis sept jours et sept nuits à franchir le double pont jeté sur l'Hellespont, a dû aussi être bien des jours en marche à travers le territoire, et par conséquent à la charge de chacune des villes, de sorte que la dépense les mit sur le penchant de la ruine, et même dans quelques cas les poussa à abandonner maison et patrie. La dépense faite dans ce but par la ville de Thasos, à raison de ses possessions sur la terre ferme, ne fut pas inférieure à 400 talents³ (= 2.320.000 fr.), tandis qu'à Abdêra le spirituel Megakreôn recommanda à ses compatriotes d'aller en corps aux temples et de remercier les dieux de ce qu'il plaisait à Xerxès de se contenter d'un seul repas par jour. Si le monarque avait exigé lé déjeuner aussi bien que le dîner, les Abdéritains auraient été

¹ Hérodote, VII, 101-104. Combien la scène entre Darius et Charidêmos est inférieure dans Quinte-Curce ! (III, 2, 9-19, p. 20, éd. Mutzel.)

Hérodote adopte en substance la même veine de sentiment et la même opposition que celles qui règnent d'un bout à l'autre des *Persæ* d'Æschyle ; mais il les traite en philosophe social, avec une vive intelligence des causes réelles de la supériorité grecque.

Il n'est pas improbable que le fond de la conversation entre Xerxès et Demaratos fût une réalité, entendue par Hérodote de Demaratos lui-même ou de ses fils ; car l'extrême spécialité avec laquelle l'exilé lacedæmonien borne sa louange aux Spartiates et aux Dôriens, sans y comprendre les autres Grecs, représente difficilement le sentiment d'Hérodote lui-même.

Les minutieux détails du récit que fait Hérodote relativement à la déposition de Demaratos et à des circonstances de famille (VI, 63 sqq.), et sa manière de considérer la mort de Kleomenês comme une expiation de l'injure faite à ce prince, peuvent paraître venir de renseignements donnés par sa famille (VI, 84).

² Hérodote, VII, 109, 111, 118.

³ Cette somme de 400 talents était équivalente à tout le tribut annuel imposé, dans l'état des revenus du monarque persan, sur la satrapie qui comprenait la côte occidentale et méridionale de l'Asie Mineure, où étaient compris tous les Grecs ioniens et æoliens, outre les Lykiens, les Pamphyliens, etc. (Hérodote, III, 90).

réduits à l'alternative soit de l'exil, soit du dernier dénuement¹. Un cours d'eau appelé Lissos, qui ne semble pas avoir été de grande importance, fut, dit-on, épuisé par l'armée, avec un lac de quelque grandeur près de Pistyros².

En traversant le territoire des Thraces Édoniens et des Piériens, entre Pangæos et la mer, Xerxès et son armée parvinrent au fleuve Strymôii, à la station importante appelée Ennea Hodoi ou Neuf-Routes, mémorable dans la suite par la fondation d'Amphipolis. Des ponts avaient déjà été jetés sur le fleuve, auquel les mages rendirent des honneurs solennels en sacrifiant des chevaux blancs et en les jetant dans le courant. De plus, les sentiments religieux de Xerxès ne furent pas satisfaits sans ces sacrifices plus précieux auxquels les Perses avaient souvent recours. Il fit enterrer vifs dans cet endroit neuf jeunes gens et neuf jeunes filles indigènes, en l'honneur des Neuf-Routes, nom du lieu³ ; il laissa aussi, sous la garde des Pæoniens de Siris, le char sacré de Zeus, qui avait été amené du siège de l'empire, mais qu'on trouvait sans doute incommode sur la ligné de marche. Du Strymôn, il avança le long du golfe Strymonique, en passant par le territoire des Bisaltæ, près des colonies grecques d'Argilos et de Stageiros, jusqu'à ce qu'il arrivât à la ville grecque d'Akanthos, tout près de l'isthme de l'Athos, qui avait été coupé récemment. Le fier roi des Bisaltæ⁴ refusa de se soumettre à Xerxès, s'enfuit au Rhodopê pour assurer son salut, et défendit à ses six fils de rejoindre l'armée persane. Malheureusement pour eux, ils s'y rendirent, nonobstant cette défense, et quand ils revinrent, il leur fit crever les yeux à tous..

Toutes les cités grecques par lesquelles Xerxès avait passé obéirent à ses ordres avec assez d'empressement, et probablement peu d'entre elles doutaient du succès définitif d'un armement si prodigieux. Mais les habitants d'Akanthos s'étaient distingués par leur zèle et par leurs efforts dans l'ouverture du canal, et ils avaient probablement fait des profits considérables pendant l'opération : alors Xerxès reconnut leur zèle en contractant avec eux la liaison d'hospitalité, avec accompagnement d'éloges et de présents, bien qu'il ne paraisse pas les avoir exemptés de la charge de nourrir l'armée pendant qu'elle était sur leur territoire. Ici il se sépara de sa flotte, qui reçut ordre de faire voile à travers le canal de l'Athos, de doubler les deux caps sud-ouest de la péninsule Chalkidique, d'entrer dans le golfe Thermaïque et d'attendre son arrivée à Therma. La flotte dans sa course recueillit des troupes additionnelles des villes grecques situées dans les deux péninsules du Sithonia et de Pallênê, aussi bien que sur le côté oriental du golfe Thermaïque, dans la contrée appelée Krusis ou Krossæa, sur le côté continental de l'isthme de Pallênê. Ces villes grecques étaient nombreuses, mais de peu d'importance individuellement. Près de Therma (Selaniki) en Mydonia, dans l'intérieur du golfe et à l'est de l'embouchure de l'Axios, la flotte attendait l'arrivée de Xerxès, qui venait par terre d'Akanthos. Il semble avoir eu une marche difficile et avoir pris une route très avant dans l'intérieur, à travers la

¹ Hérodote, VII, 118-120. Il donne (VII, 189) le calcul de la quantité de blé qui aurait été nécessaire pour la consommation quotidienne, en admettant le nombre aussi immense qu'il le suppose, et en comptant un chôenix de froment pour la consommation quotidienne de chaque homme (= 1/8 d'un médimne). Il n'est pas nécessaire d'examiner un calcul fondé sur des données aussi inadmissibles.

² Hérodote, VII, 108, 109.

³ Hérodote, VII, 114. Il déclare que cette coutume sauvage est spécialement persane. La vieille et cruelle reine persane Amestris, épouse de Xerxès, chercha à prolonger sa vie en faisant enterrer vifs quatorze victimes, enfants de personnages illustres, comme offrandes au dieu souterrain.

⁴ Hérodote, VIII, 116.

Pæonia et la Krestônia, — contrée sauvage, boisée et non frayée, où ses chameaux de transport furent attaqués par des lions et où se trouvaient aussi des taureaux sauvages prodigieusement grands et farouches. Enfin il rejoignit sa flotte à Therma, et déploya son armée dans toute la Mydonia, l'ancienne Pieria, et la Bottiæis, jusqu'à l'embouchure de l'Haliakmôn¹.

Xerxès était arrivé alors en vue du mont Olympos, la limite septentrionale de ce qui était appelé proprement Hellas ; après une marche faite uniquement au travers de territoires soumis, avec des magasins préparés à l'avance pour la subsistance de son armée, — avec des contingents additionnels levés pendant sa marche, — et probablement avec des volontaires thraces se joignant à lui dans l'espoir de piller. La route qu'il avait suivie était encore montrée avec un respect solennel par les Thraces, et elle était protégée tant contre les intrus que contre le labourage, même du temps d'Hérodote². Les princes macédoniens, les derniers de ses tributaires occidentaux, dans le territoire desquels il se trouvait actuellement, — avec les Aleuadæ Thessaliens, — se chargèrent de le conduire plus loin : la tâche ne parut pas difficile à ce moment. Quelles mesures les Grecs étaient-ils en train de prendre pour s'y opposer, c'est ce que nous raconterons dans le chapitre suivant.

¹ Hérodote, VII, 122-127.

² Hérodote, VII, 116.

CHAPITRE VIII — AFFAIRES DE LA GRÈCE DEPUIS LA BATAILLE DE MARATHÔN JUSQU'À L'ÉPOQUE DU COMBAT DES THERMOPYLÆ.

Ce que nous savons relativement aux affaires de la Grèce immédiatement après l'échec des Perses à Marathôn est très peu de chose.

Kleomenês et Léotychildês, les deux rois de Sparte — le premier appartenant à la branche aînée ou Eurysthénide, le second à la branche cadette ou Proklide —, avaient conspiré dans le dessein de détrôner l'ancien roi proklide Demaratos, et Kleomenês était même allé jusqu'à tenter de corrompre la prêtresse de Delphes dans ce but. Ses intrigues étant trahies peu après, il fut si effrayé du mécontentement des Spartiates, qu'il se retira en Thessalia, et de là en Arkadia, où il employa l'influence puissante de son caractère royal et de son lignage héroïque pour armer le peuple arkadien contre sa patrie. Les Spartiates, alarmés à leur tour, l'invitèrent volontairement à revenir avec une promesse d'amnistie. Mais son bail renouvelé ne dura pas longtemps. Sa violence habituelle de caractère s'aggrava et devint, une folie prononcée, au point qu'il frappait de son bâton tous ceux qu'il rencontrait ; et ses parents furent forcés de l'enchaîner et de l'enfermer sous la garde d'un ilote. Un jour, par de sérieuses menaces, il contraignit cet homme à lui donner son épée, se mutila d'une manière effrayante et périt. Une mort si affreuse devait certainement recevoir une interprétation religieuse ; cependant il y avait un point difficile à déterminer : celui de savoir lequel, parmi les méfaits de sa vie, avait attiré la colère divine. La plupart des Grecs l'imputaient au péché d'avoir corrompu la Pythie¹. Mais les Athéniens et les Argiens étaient disposés à faire chacun une hypothèse particulière ; — les premiers croyaient que les dieux avaient puni ainsi le roi spartiate pour avoir coupé du bois dans le bosquet d'Eleusis ; — les seconds reconnaissaient la main vengeresse du héros Argos, dont Kleomenês avait brûlé le bois sacré, avec tous les guerriers suppliants qui y avaient cherché asile. Sans prononcer entre ces différentes suppositions, Hérodote se contente d'exprimer son opinion, c'est que la mort misérable de Kleomenês fut une expiation de sa conduite à l'égard de Demaratos. Mais ce qui nous étonne le plus, c'est d'apprendre que les Spartiates, habituellement plus disposés que les autres Grecs à rapporter tout phénomène frappant à une action divine, ne reconnurent en cette occasion qu'une cause physique vulgaire : Kleomenês était devenu fou (affirmaient-ils) par suite de l'habitude de s'enivrer, que lui avaient apprise quelques ambassadeurs scythes qui étaient venus à Sparte².

La mort de Kleomenês et le discrédit jeté sur son caractère enhardirent les Æginètes à porter une plainte à Sparte, relativement à leurs dix otages que Kleomenês et Léotychildês avaient emmenés de l'île, un peu avant l'invasion de l'Attique par les Perses sous Datis, et déposés à Athènes comme garantie donnée aux Athéniens contre une agression de la part d'Ægina à ce moment critique. Léotychildês avait aidé. Kleomenês à réclamer ces otages ; et comme il survivait à son collègue, ce fut contre lui que les Æginètes portèrent plainte. Bien que l'acte fût incontestablement avantageux à la cause générale de la Grèce³, cependant le mécontentement réel des Lacédæmoniens contre le roi décédé et

¹ Hérodote, VI, 74, 75.

² Hérodote, VI, 84.

³ Hérodote, VI, 61.

contre ses actions était si grand, que le roi survivant, Léotychildès, fut soumis à un jugement public, et condamné à être livré aux Æginètes comme prisonnier, en expiation de sa conduite. Ces derniers se disposaient à emmener leur prisonnier, quand un Spartiate d'un rang élevé, nommé Theasidès, leur signala le danger auquel ils s'exposaient par une telle indignité à l'égard de la personne royale. Les Spartiates (faisait-il observer) avaient rendu leur sentence sous l'influence d'un courroux momentané, qui se changerait probablement en sympathie s'ils la voyaient mise à exécution.

En conséquence, les Æginètes se contentèrent de stipuler que Léotychildès les accompagnerait à Athènes et redemanderait leurs otages qui y étaient retenus. Les Athéniens refusèrent de les rendre, malgré les termes énergiques dont se servit le roi spartiate pour leur exposer l'obligation sacrée de restituer un dépôt¹. Ils justifèrent en partie ce refus en disant que le dépôt avait été fait conjointement par les deux rois, et qu'il ne pouvait être rendu à l'un des deux seul. Mais probablement ils se rappelaient que les otages étaient placés chez eux moins comme un dépôt que comme une garantie contre l'hostilité des Æginètes, — garantie qu'ils n'étaient pas disposés à abandonner.

Léotychildès ayant été obligé de se retirer sans succès, les Æginètes résolurent d'adopter des mesures de représailles par eux-mêmes. Ils attendirent l'époque d'une fête solennelle célébrée tous les cinq ans à Sounion ; occasion dans laquelle un vaisseau, équipé d'une manière particulière et portant quelques-uns des principaux Athéniens comme theôres ou envoyés sacrés, s'y rendait d'Athènes. Ils trouvèrent moyen de capturer ce vaisseau, et ils emmenèrent tous ceux qui étaient à bord prisonniers à Ægina. Un échange s'opéra-t-il, les prisonniers et les otages des deux côtés furent-ils mis à mort, c'est ce que nous ignorons. Mais la conséquence de leur conduite fut une guerre active et déterminée entre Athènes et Ægina², qui commença vraisemblablement vers 488 ou 487 avant J.-C., et qui dura jusqu'en 481 avant J.-C., l'année précédant l'invasion de Xerxès.

Un citoyen æginète nommé Nikodromos profita de cette guerre pour fomenter un complot contre le gouvernement de l'île. Ayant été banni auparavant (injustement, à ce qu'il croyait), il organisa alors une révolte du peuple contre l'oligarchie régnante, et concerta avec les Athéniens une invasion simultanée à l'appui de son plan. Conséquemment, le jour fixé, il se leva avec ses compagnons en armes et prit possession de la vieille ville, — position forte qui, avec le cours du temps, avait été supplantée par la cité plus moderne sur le bord de la mer, moins protégée, bien que plus commode³. Mais il ne parut pas

¹ Hérodote, VI, 85 ; cf. VI, 49-73, et le 5e chapitre de ce volume.

² Hérodote, VI, 87, 88.

Au lieu de ἤν γὰρ δὴ τοῖσι Ἀθηναίοισι πεντήρης ἐπὶ Σουνίῳ (VI, 87), je suis la leçon proposée par Schoemann et sanctionnée par Bœckh — πεντετηρίς. Il est difficile de croire que les Athéniens à cette époque aient eu des vaisseaux à cinq rangs de rames (πεντήρεις) ; de plus, à part cette objection, le mot πεντήρεις fait une difficulté considérable dans la phrase : V. Bœckh, *Urkunden ueber das Attische Seewesen*, ch. 7, p. 75, 76.

Denys l'Ancien, de Syracuse, fut, dit-on, le premier Grec qui construisit des πεντήρεις ou vaisseaux à cinq rangs de rames (Diodore, XIV, 40, 41).

Il y avait beaucoup de pentaeterides distinctes, ou solennités célébrées tous les cinq ans, comprises parmi les coutumes religieuses d'Athènes : v. Arist., Πολιτ., *Fragm.* XXVII, éd. Neumann ; Pollux, VIII, 187.

³ V. Thucydide, I, 8.

d'Athéniens, et sans eux il n'était pas en état de s'y maintenir. Il fut obligé de s'échapper de l'île, après avoir été témoin de la défaite complète de ses partisans, dont un corps considérable, au nombre de sept cents, tomba au pouvoir du gouvernement, et fut conduit hors des murs pour être exécuté. Un seul d'entre ces prisonniers brisa ses chaînes, s'enfuit au sanctuaire de Dêmêtêr Thesmophoros, et fut assez heureux pour saisir la poignée de la porte avant d'être atteint. Malgré tous les efforts qu'on fit pour l'en arracher de force, il s'y attacha avec une étreinte convulsive. Ceux qui le poursuivaient n'osèrent pas le mettre à mort dans cette position, mais ils séparèrent les mains du corps, ensuite l'exécutèrent et laissèrent les mains suspendues encore à la poignée de la porte et s'y cramponnant¹, et il paraît qu'elles y restèrent longtemps sans être enlevées. Le meurtre des sept cents prisonniers ne semble avoir attiré sur l'oligarchie Æginétaine ni vengeance de la part des dieux ni blâme de la part de leurs contemporains. Mais la violation du sanctuaire, dans le cas de ce seul infortuné dont les mains furent coupées, était un crime que la déesse Dêmêtêr ne pardonna jamais. Plus de cinquante ans après, dans la première année de la guerre du Péloponnèse, les Æginètes, après avoir été vaincus d'abord par Athènes, furent finalement chassés de leur île : cette expulsion était la punition des dieux pour cette ancienne impiété, qu'un demi-siècle de sacrifices expiatoires continus n'avait pas suffi à effacer².

Les Athéniens qui auraient dû assister Nikodromos arrivèrent à Ægina un jour trop tard ; leur mouvement avait été retardé par la nécessité d'emprunter vingt trirèmes aux Corinthiens, outre cinquante trirèmes athéniennes ; avec ces soixante-dix voiles ils défirent les Æginètes, qui les rencontrèrent avec une flotte d'égal nombre, — puis ils débarquèrent dans l'île. Les Æginètes demandèrent du secours à Argos ; mais cette ville était ou trop mécontente d'eux, ou trop épuisée par la défaite qu'elle avait essuyée de la part du Spartiate Kleomenès pour l'accorder. Néanmoins mille volontaires argiens, sous un champion distingué du pentathlon nommé Eurybatès, vinrent à leur aide, et une guerre acharnée fut faite, avec des chances diverses, contre l'armement athénien.

Sur mer, les Athéniens essuyèrent une défaite ; ils furent attaqués à un moment où leur flotte était en désordre, de sorte qu'ils perdirent quatre vaisseaux avec leurs équipages ; sur terre, ils furent plus heureux, et il survécut peu de volontaires argiens pour retourner dans leur patrie. Le général de ces derniers,

L'acropole à Athènes, ayant été la cité primitive habitée, portait le nom de la Cité même du temps de Thucydide (II, 15), à une époque où Athènes et Peiræens couvraient un pays si considérable autour et à côté d'elle.

¹ Hérodote, VI, 91. Le mot *κεῖναι* pour *ἐκεῖναι*, *ces mains*, paraît si peu convenable dans cette phrase que j'imagine plutôt que la vraie leçon fut *κειναι* pour *κεναι*, dans le dialecte ionien, *les mains n'ayant rien d'attaché à elles*. Cf. une phrase qui ne diffère pas beaucoup, Homère, Iliade, III, 376.

Comparer le récit de l'arrestation du roi spartiate Pausanias, et de la manière dont il fut traité quand il chercha un asile dans le temple d'Athênê Chalkiœkos (Thucydide, I, 134).

² Hérodote, VI, 91.

Cf. Thucydide, II, 27, au sujet de l'expulsion définitive d'Ægina. Les Lacédæmoniens assignèrent à ces Æginètes expulsés une nouvelle demeure dans le territoire de Thyrea, sur la côte orientale du Péloponnèse, où ils furent attaqués, faits prisonniers et mis à mort par les Athéniens, dans la huitième année de la guerre (Thucydide, IV, 57). Or, si Hérodote mentionne leur expulsion, il ne fait pas allusion à leur sort subséquent et encore plus calamiteux. S'il avait connu le fait, il aurait difficilement manqué de le signaler comme un nouvel accomplissement du jugement divin. — Nous pouvons raisonnablement présumer l'ignorance dans ce cas, ce qui contribuerait à appuyer l'opinion avancée dans un chapitre précédent (ch. 2 de ce volume), relativement à la date de la composition de son histoire — dans les premières années de la guerre du Péloponnèse.

Eurybatès, confiant dans sa grande force et sa grande habileté personnelles, provoqua les meilleurs des guerriers athéniens à un combat singulier. Il en tua trois successivement, mais le bras du quatrième, Sôphanês de Dekeleia, fut victorieux et lui devint fatal¹. A la fin les envahisseurs furent obligés de quitter l'île sans résultat décisif, et la guerre semble s'être poursuivie par des descentes et des courses de corsaires fréquentes des deux côtés, — auxquelles Nikodromos et les exilés æginétains, établis par Athènes sur la côte de l'Attique près de Sounion, prirent une part active² ; l'avantage, en général, resta du côté d'Athènes.

Le cours général de cette guerre, et particulièrement l'insuccès de l'entreprise concertée avec Nikodromos résultant du retard causé par suite de l'emprunt de vaisseaux corinthiens, étaient bien faits pour imprimer dans l'esprit des Athéniens la nécessité d'augmenter leurs forces navales. Et c'est à partir du moment présent que nous trouvons chez eux le premier développement de cette tendance prononcée à l'activité maritime, qui coïncida d'une manière si heureuse avec l'expansion de leur démocratie, et ouvrit une phase nouvelle dans l'histoire grecque, aussi bien qu'une nouvelle carrière pour eux-mêmes.

Nous avons insisté, dans un précédent chapitre, sur l'effet excitant que produisit sur eux l'échec des Perses à Marathôn. Miltiadês, le vainqueur dans cette bataille, ayant été écarté de la scène dans des circonstances déjà décrites, Aristeidês et Themistoklês devinrent les principaux personnages d'Athènes, et le premier fut choisi comme archonte pendant l'année suivante. Sa droiture exemplaire dans les fonctions de magistrat lui assurèrent une haute estime de la part du public en général, non sans un certain nombre d'ennemis actifs, dont quelques-uns étaient les victimes de sa justice. Naturellement ces ennemis devinrent les partisans de son rival Themistoklês, qui avait tous les talents nécessaires pour les amener à lui prêter leur concours. La rivalité entre les deux chefs devint si amère et si menaçante, que même Aristeidês dit, à ce que l'on rapporte : *Si les Athéniens étaient sages, ils nous précipiteraient tous deux dans le barathron*. Dans de telles circonstances, ce n'est pas trop dire que d'avancer que la paix du pays fut conservée surtout par l'institution appelée ostracisme, dont j'ai expliqué le véritable caractère. Après trois ou quatre années de rivalité politique continue ; les deux chefs firent appel à un vote d'ostracisme, et Aristeidês fut banni.

Quant aux points particuliers sur lesquels roulait leur rivalité, nous n'avons par malheur que peu de renseignements. Mais il est extrêmement probable que l'un d'eux était le changement important de politique auquel il a été fait allusion plus haut, — la conversion d'Athènes, qui, de puissance de terre qu'elle était, devint puissance maritime, -le développement de cet élément nouveau et excitant dans l'esprit du peuple. D'après toutes les autorités, ce changement de politique est attribué principalement et spécialement à Themistoklês³. C'est à cet égard, sinon pour d'autre raison, qu'Aristeidês se trouvait probablement en opposition avec lui ; mais c'était en outre un changement peu en harmonie avec cet hellénisme suranné, cette uniformité constante de vie, et ce cercle étroit d'expérience et de

¹ Hérodote, IX, 75.

² Hérodote, VI, 90, 91, 92, 93. Thucydide, I, 41. Sur Sophanês, cf. IX, 75.

On peut voir quel dommage causa cette guerre de courses, entre des pays si voisins que l'étaient Ægina et Athènes, par la description plus détaillée d'une guerre plus récente de la même sorte, en 388 avant J.-C. (Xénophon, *Helléniques*, V, 1).

³ Plutarque, *Themistoklês*, c. 19.

devoirs actifs, qu'Aristeidês semble avoir approuvés en commun avec les philosophes subséquents. Le marin tenait naturellement plus du voyageur et du cosmopolite que le soldat pesamment armé : le marin grec moderne, même au moment actuel, se distingue ainsi à un degré remarquable par la variété de ses idées et la promptitude de son intelligence¹. Le service de terre était un type de fermeté, d'inflexibilité dans les rangs ; le service de mer, de mutabilité et d'aventures. Telle était l'Idée fortement conque par Platon et par d'autres philosophes² ; bien que nous puissions faire remarquer qu'ils ne rendent pas justice au marin athénien. Son éducation était beaucoup plus parfaite et plus laborieuse, et ses habitudes d'obéissance beaucoup plus complètes³ que celles de l'hoplite ou du cavalier athénien ; éducation commençant avec Themistoklês, et atteignant toute sa perfection vers le commencement de la guerre du Péloponnèse.

En recommandant des efforts extraordinaires pour créer une marine aussi bien que pour acquérir la pratique de la science nautique, Themistoklês déploya toute cette appréciation sagace des circonstances et des dangers du temps, dont Thucydide lui fait honneur ; et l'on ne peut douter qu'Aristeidês, bien que le politique le plus honnête des deux, ne fût dans cette crise particulière le moins essentiel à son pays. Non seulement il y avait la lutte avec Ægina, puissance maritime égale ou plus qu'égale, et en vue du port athénien, — mais il y avait aussi dans le lointain une éventualité plus formidable encore contre laquelle il fallait se mettre en garde. L'armement persan avait été honteusement chassé d'Attique en Asie ; mais le monarque persan restait encore avec des moyens entiers d'agression aussi bien qu'avec une soif accrue de vengeance ; et Themistoklês savait bien que le danger de ce côté reviendrait plus grand que

¹ V. l'intéressante description que donne M. Galt des marins hydriotes, *Voyages and Travels in the Mediterranean*, p. 376-378 (London, 1802).

La ville d'Hydra naquit dans une petite colonie de bateliers appartenant à la Morée, qui se réfugia dans l'île pour se soustraire à la tyrannie des Turcs. Il y a environ quarante ans, ils avaient multiplié et atteint un chiffre considérable, leur petit village commençait à prendre l'apparence d'une ville, et leurs navires transportaient des cargaisons jusqu'à Constantinople. Dans leurs transactions commerciales, les Hydriotes acquirent la réputation d'être plus intègres que les autres Grecs, aussi bien que d'être les navigateurs les plus intrépides de l'Archipel ; et naturellement ils étaient régulièrement préférés. Leur activité et leur honnêteté obtenaient leur récompense. Les îles de Spezzin, de Paros, de Myconi et d'Ipsara ressemblent à Hydra par leurs institutions et possèdent le même caractère pour l'activité commerciale. Pour payer leurs marins, Hydra et les Îles, ses soeurs, ont une coutume particulière. Tout le montant du fret est considéré comme un fonds commun, d'où l'on déduit les charges de l'approvisionnement du bâtiment.

Le reste est ensuite divisé en deux parties égales : l'une est donnée aux hommes de l'équipage et partagée également entre eux sans égard pour l'âge ni le rang ; l'autre part est affectée au navire et au capitaine. Le capital du chargement est un dépôt confié au capitaine et à l'équipage, à de certaines conditions fixes. Par suite de l'effet moral que produisent ces coutumes, le caractère et les mœurs des marins Hydriotes sont bien supérieurs en régularité aux idées que nous sommes disposés à avoir de marins. Ils sont posés, bien tenus, bien élevés, sagaces, instruits et observateurs. Ils semblent former, dans l'échelle de l'humanité, une classe qui n'existe pas parmi nous. Par leurs voyages, ils acquièrent une libéralité d'idée que nous n'attendons que d'hommes bien nés, tandis que dans leur état domestique leur conduite est en rapport avec leur condition. Les Grecs sont tous historiens traditionnaires, et possèdent beaucoup de cette sorte de connaissance à laquelle on applique ordinairement le terme de savoir. Ceci, réuni à ce que les Hydriotes savent d'autre part, leur donne ce caractère avantageux d'esprit qu'ils possèdent, comme je le crois.

² Platon, *Leg.*, IV, p. 705, 706. Plutarque, *Themistoklês*, c. 19. Isocrate, *Panathenaic*, c. 43. Plutarque, *Philopœmen*, c. 14 ; cf. VII, p. 301.

³ V. le mémorable passage de Xénophon (*Memorab.*, III, 5, 19) attestant que les Hoplites et les Hippeis, les personnages occupant le premier rang dans la cité, étaient aussi les plus désobéissants dans le service militaire.

jamais. Il pensait que ce danger reparaitrait encore de la même manière, par une expédition qui traverserait la mer Ægée, comme celle de Datis arrivant à Marathôn¹ ; expédition contre laquelle on trouverait la meilleure défense dans une flotte nombreuse et bien exercée. Les immenses préparatifs de Darius pour renouveler l'attaque ne pouvaient pas non plus rester inconnus à un observateur vigilant, puisqu'ils s'étendaient sur tant de Grecs soumis à l'empire persan. Cet avertissement positif était plus que suffisant pour stimuler le génie actif de Themistoklès, qui décida ses compatriotes à commencer avec énergie l'œuvre des préparatifs maritimes, aussi bien contre Ægina que contre la Perse². Non seulement on construisit deux cents nouveaux vaisseaux, et on exerça les citoyens comme marins, — mais, pendant l'année où Themistoklès fut ou archonte ou général, on commença le travail important de fortifier un nouveau port pour Athènes à Peiræus, au lieu de l'ancienne baie ouverte de Phaléron. Cette dernière était, il est vrai, un peu plus près de la ville, mais Peiræus, avec ses trois ports naturels séparés³, pouvant être fermé et fortifié, était incomparablement supérieur sous le rapport de la sécurité aussi bien que sous celui de la commodité. Ce n'est pas trop dire, avec Hérodote, que de prétendre que *la guerre avec les Æginètes fut, le salut de la Grèce, en obligeant les Athéniens à se transformer en puissance maritime*⁴. Toute l'efficacité de la résistance faite postérieurement à Xerxès dépendit de ce nouveau mouvement dans l'organisation d'Athènes, à laquelle un heureux concours de hasards permit d'atteindre un état suffisamment complet ; car l'important délai de dix années, entre la défaite de Marathôn et la nouvelle invasion destinée à la venger, fut en vérité le résultat du hasard. D'abord, la révolte de l'Égypte, puis la mort de Darius ; en troisième lieu, l'indifférence de Xerxès au commencement de son règne à l'égard des affaires helléniques, — reculèrent jusqu'en 480 avant J.-C. une invasion qui, naturellement, aurait été entreprise en 487 ou 486 avant J.-C., et qui à ce moment aurait trouvé Athènes sans ses murs de bois, — le grand moyen de son salut subséquent.

Un autre secours accidentel, sans lequel on n'aurait pu construire la nouvelle flotte, — une augmentation considérable de l'argent public, — fut aussi par une bonne fortune à la disposition des Athéniens. C'est d'abord dans un passage expressif du poète Æschyle, et ensuite par Hérodote à l'occasion présente, que nous apprenons l'existence des mines d'argent de Laureion⁵, en Attique, et l'important produit qu'elles rendaient à l'État. Elles étaient situées dans la partie méridionale du territoire, pas très loin du promontoire de Sounion⁶, au milieu d'un district de collines basses, s'étendant en travers d'une grande partie de l'espace qui était entre la mer orientale de Thorikos et la mer occidentale à Anaphlystos. A quelle époque commencèrent-elles à être exploitées pour la

¹ Thucydide, I, 93.

² Thucydide, I, 14. Hérodote, VII, 144.

³ Thucydide, I, 93.

⁴ Hérodote, VII, 144. Thucydide, I, 18.

⁵ Æschyle, *Persæ*, 235.

⁶ La région montagneuse de Laureion a été visitée à l'occasion par des voyageurs modernes, mais elle n'a jamais été observée avec soin avant 1836, époque à laquelle le Dr Fiedler l'examina sous le rapport minéralogique par ordre du gouvernement grec. V. son *Reiser durch Griechenland*, vol. I, p. 39, 73. La contrée n'est actuellement guère autre chose qu'un désert ; mais Fiedler mentionne spécialement la grande fertilité naturelle de la plaine voisine de Thorikos, avec le bon port à cet endroit, — deux circonstances de grande importance à l'époque où l'on exploitait les mines. On voit beaucoup de restes de puits creusés dans l'antiquité — et creusés d'une manière si habile qu'ils satisferaient l'œil d'un mineur d'aujourd'hui — p. 76.

première fois, c'est ce qu'on ne nous apprend pas ; mais il ne semble guère possible qu'elles aient pu l'être avec quelque ardeur ou quelque résultat profitable, si ce n'est après l'expulsion d'Hippias et l'établissement de la constitution démocratique de Kleisthenês. Ni les puissantes factions locales, qui opposaient les unes aux autres les différentes portions de l'Attique avant l'époque de Pisistrate, — ni le règne de ce despote et de ses deux fils, ses successeurs, — n'étaient de nature à donner de la confiance et de l'encouragement. Mais quand la démocratie de Kleisthenês, pour la première, fit de l'Attique un tout systématique et compréhensif, avec des droits égaux assignés à chaque partie et avec un centre commun à Athènes, — le pouvoir de ce gouvernement central sur la richesse minérale du pays, et les moyens qu'il avait d'obliger tout le peuplé à respecter des conventions faites avec des entrepreneurs individuels, donnèrent un nouveau stimulant à la spéculation privée dans le district de Laureion. C'était l'usage du gouvernement athénien, soit de vendre, soit de louer à long terme des districts particuliers de cette contrée productive à des individus ou à des compagnies, à la condition soit d'une somme d'argent une fois payée en espèces, soit d'une rente réservée égale à un vingtième du produit brut.

Hérodote nous dit qu'à l'époque où Themistoklês fit sa proposition d'accroître les forces navales, il y avait dans le trésor athénien une somme considérable¹, provenant des mines de Laureion, dont on était sur le point de faire une distribution entre les citoyens, — dix drachmes par tête. Cette grande somme disponible a dû être probablement le produit du prix d'achat ou de sommes d'argent reçues à la suite de ventes récentes, puisque la petite rente réservée par année n'a pu guère être accumulée pendant beaucoup d'années successives. On doit supposer que des entreprises nouvelles et plus grandes dans les mines avaient été récemment commencées par des individus en vertu d'un contrat avec le gouvernement : autrement, il eût été difficile qu'il y eût eu au moment un trésor si surabondant, ou des moyens suffisants pour la distribution spéciale projetée. Themistoklês se prévalut de cette précieuse opportunité, — il exposa les besoins de la guerre avec Ægina, et la menace plus formidable encore du grand ennemi asiatique, — et il décida le peuple à renoncer à la distribution promise dans le dessein d'obtenir une marine puissante². Il a dû y avoir, sans

¹ Hérodote, VII, 144.

² Tout ce que nous savons, — et par malheur c'est très peu de chose, — relativement aux anciennes mines de Laureion, est réuni dans l'importante *Dissertation* de M. Bœckh, traduite et annexée à la traduction anglaise de son *Economie politique d'Athènes*. Il discute le fait avancé dans ce chapitre d'Hérodote, dans la sect. 8 de cette *Dissertation* ; mais il y a beaucoup de ses remarques que je ne puis adopter. Après avoir multiplié 10 drachmes par le nombre supposé de 20.000 citoyens athéniens, et fait un total distribué de 33 talents 1/3, il ajoute : *On aurait pu présumer, d'après les principes de l'administration athénienne, que la distribution se faisait annuellement, sans le témoignage de Cornélius Nepos. Nous ne devons donc pas supposer qu'il s'agisse des économies de plusieurs armées, ni simplement d'un excédant ; mais que tout l'argent public provenant des mines, en tant qu'il n'était pas nécessaire pour d'autres objets, était réparti entre les membres de la communauté* (p. 632).

Nous ne sommes guère autorisés à conclure du passage d'Hérodote que toute la somme reçue des mines fût sur le point d'être distribuée. Le trésor était très riche, et on se disposait à faire une distribution, — mais il ne s'ensuit pas qu'il ne dût rien rester dans le trésor après la distribution. En conséquence, tous les calculs du produit total des mines, reposant sur ce passage d'Hérodote, sont incertains. Il n'est pas non plus évident qu'il y eût une distribution annuelle régulière, à moins que nous ne devons prendre le passage de Cornélius Nepos comme en étant une preuve : mais il parle plutôt des magistrats qui emploient cet argent dans des vues d'agiotage, — et non d'une distribution régulière (*Nam cum pecunia publica quæ ex metallis redibat, largitione magistratum quotannis periret*. Corn. Nepos, *Themistoklês*, c. 2). Polyen (il importe peu sur qui il la copiait)

aucun doute, beaucoup d'orateurs qui tachèrent de se rendre populaires en s'opposant à cette proposition et en appuyant la distribution ; si bien que le pouvoir qu'a le peuple en général de sentir la force d'un motif éloigné comme supérieur à un gain présent mérite d'être signalé comme étant un gage de sa grandeur prochaine.

En effet, immense fut la récompense que valut cette abnégation, non seulement à Athènes, mais à la Grèce en général, quand les préparatifs de Xerxès en vinrent à être achevés, et que l'on comprit que son armement approchait. Les ordres pour l'équipement de vaisseaux et le rassemblement des provisions, donnés par le grand roi à ses sujets grecs en Asie, dans la mer Ægée et la Thrace, finissaient naturellement par être connus d'une extrémité à l'autre de la Grèce propre, particulièrement l'immense travail consacré au canal du mont Athos, qui était le thème d'entretiens étonnants avec tout citoyen thasien ou akanthien qui visitait les jeux aux fêtes du Péloponnèse. Toutes ces preuves servant d'avertissements par avance étaient assez publiques, sans qu'il y eût besoin de ce stratagème compliqué, à l'aide duquel l'exilé Demaratos transmit, à ce que l'on prétend, en secret, de Suse à Sparte, l'avis de l'expédition prochaine¹. Les proclamations formelles de Xerxès désignaient toutes Athènes comme l'objet spécial de sa colère et de sa vengeance². D'autres cités grecques pouvaient espérer ainsi échapper sans dommage ; de sorte que la perspective de la grande invasion ne provoqua pas d'abord parmi elles des dispositions unanimes à la résistance. En conséquence, quand les premiers hérauts expédiés de Sardes par Xerxès dans l'automne de 481 avant J.-C., un peu avant sa marche vers l'Hellespont, s'adressèrent aux différentes villes pour leur demander la terre et l'eau, un grand nombre d'entre elles étaient disposées à y consentir. Il ne fut dirigé de hérauts ni vers Athènes, ni vers Sparte ; et ainsi, dès le commencement, l'intérêt et la nécessité de la défense identifièrent ces deux villes. Toutes deux, dans ce moment critique, elles envoyèrent consulter l'oracle de Delphes, tandis qu'en même temps elles s'accordèrent pour rassembler un congrès panhellénique à l'isthme de Corinthe, en vue d'organiser la résistance contre l'envahisseur attendu.

Dans les chapitres précédents, j'ai dit comment les États séparés de la Grèce furent successivement et dans différentes phases amenés, même contre leurs propres instincts naturels, à quelque chose qui se rapprochait davantage de

rapporte l'histoire d'une somme de 100 talents dans le trésor, que Themistoklès persuada au peuple de mettre entre les mains de cent hommes riches, pour qu'elle fût dépensée comme ces derniers l'entendraient, avec l'obligation de rembourser l'argent dans le cas où le peuple ne serait pas content de l'emploi : chacun de ces riches personnages employa la somme qui lui avait été confiée à construire un nouveau vaisseau, à la grande satisfaction du peuple (Polyen, I, 30). Cette histoire diffère essentiellement de celle d'Hérodote, et nous ne pouvons nous permettre soit de les réunir, soit de nous en rapporter à Polyen séparément.

J'imagine que la somme de 33 talents, ou de 50 talents, nécessaire pour la distribution, faisait partie d'une somme plus considérable contenue dans le trésor et provenant des mines. Themistoklès persuada au peuple d'employer toute la somme à construire des vaisseaux, ce qui expliquait naturellement qu'on devait renoncer à la distribution. Des distributions du même genre avaient-elles été faites dans les années antérieures, comme l'affirme M. Bœckh, c'est là une chose pour laquelle nous n'avons pas de preuves. M. Bœckh me paraît n'avoir pas songé au fait (qu'il avance précisément auparavant), à savoir qu'il y avait deux sources de recettes pour le trésor — le premier prix d'achat payé comptant, et la rente annuelle réservée. C'est de la première source que dérivait, j'imagine, la somme considérable contenue dans le trésor : la petite rente réservée venait probablement au nombre des articles annuels du budget de l'État.

¹ Hérodote, VII, 239.

² Hérodote, VII, 8-138.

l'union politique. Le congrès actuel, réuni sous l'influence de la crainte commune inspirée par la Perse, offre un caractère panhellénique plus que tout événement politique qui se soit encore présenté dans l'histoire grecque. Il s'étend bien au delà du cercle de ces États péloponnésiens qui constituent les alliés immédiats de Sparte : il comprend Athènes, et est même convoqué en partie par son énergique incitation : de plus, il cherche à réunir toutes les villes de race et de langue helléniques, quelque éloignées qu'elles soient, qui peuvent être amenées à y prendre part, — même les Krêtois, les Korkyræens et les Siciliens. Il est vrai que tous ces États ne viennent pas en réalité, — mais d'ardents efforts sont faits pour les engager à venir. Les frères dispersés de la famille hellénique sont suppliés de se placer dans les mêmes rangs pour un dessein politique commun¹, — la défense de la métropole et du foyer communs de la race. C'est là dans l'histoire grecque un fait nouveau ; il ouvre des perspectives et des idées différentes de tout ce qui s'est présenté auparavant, — il accroît prodigieusement les fonctions et les devoirs se rattachant à cette hégémonie de la Grèce, qui avait été jusqu'alors entre les mains de Sparte, mais qui est sur le point de devenir trop compréhensive pour qu'elle puisse la diriger, — et ainsi il introduit de plus grandes habitudes de coopération parmi les États subordonnés, aussi bien que des espérances rivales d'agrandissement parmi les chefs. Le congrès de l'isthme de Corinthe marque ce nouveau pas dans les tendances de la Grèce à la centralisation, et semble d'abord promettre une marche en avant dans la même direction : mais la promesse ne se trouvera pas réalisée.

Sa première démarche eut en effet une valeur inestimable. Si la plupart des députés présents venaient prêts, au nom de leurs cités respectives, à jurer fidélité et fraternité réciproques, ils appliquaient aussi tous leurs efforts à apaiser les querelles et les dissensions qui régnaient entre les membres particuliers de leur propre assemblée. De ces dissensions, la plus saillante, aussi bien que la plus dangereuse, était la guerre qui devait encore entre Athènes et Ægina. La dernière n'était pas à l'abri, même alors, du soupçon de *mêdiser*² (*i. e.* d'embrasser la cause des Perses), qu'elle avait fait naître en donnant à Darius la terre et l'eau dix ans auparavant. Mais sa conduite actuelle ne justifie pas un tel soupçon : elle prit la part la plus active au congrès aussi bien qu'aux mesures combinées de défense, et elle consentit volontairement à accommoder son différend avec Athènes³. C'est dans cette oeuvre de l'arrangement des querelles, si essentielle au salut de la Grèce, que l'Athénien Themistoklès prit une part remarquable, aussi bien que Cheileos de Tegea, en Arkadia⁴. Le congrès commença par envoyer des ambassadeurs aux villes qui étaient ou douteuses ou indifférentes, particulièrement à Argos ; à Korkyra et aux Grecs krêtois et siciliens, et il sollicita leur concours ; et en même temps il dépêcha des espions par mer à Sardes, afin de connaître l'état et les vues de l'armée assemblée.

Ces espions revinrent bientôt ; ils avaient été découverts et condamnés à mort par les généraux persans, mais relâchés par ordre formel de Xerxès, qui ordonna qu'on leur montrât toute la force de son armement rassemblé, afin d'augmenter ainsi la terreur des Grecs. La mesure était bien calculée pour ce dessein ; mais le découragement était déjà extrême dans toute la Grèce, à ce moment critique où l'orage était sur le point d'éclater sur elle. Même aux Grecs intelligents et animés

¹ Hérodote, VII, 145.

² Hérodote, VIII, 92.

³ Hérodote, VII, 145.

⁴ Plutarque, *Themistoklès*, c. 10. Sur Cheileos, Hérodote, IX, 9.

de bons sentiments, à plus forte raison aux insoucians, aux timides ou aux traîtres, — Xerxès, avec son armée innombrable, paraissait un être auquel on ne pouvait résister, et à vrai dire au-dessus de l'humanité¹. Naturellement cette impression était encouragée par le nombre considérable de Grecs déjà ses tributaires ; et nous pouvons même reconnaître la manifestation, d'un désir d'être débarrassé complètement des Athéniens comme étant le principal objet de la vengeance des Perses et le principal obstacle à une soumission tranquille. Ce désespoir au sujet de la durée de la vie et de l'autonomie helléniques éclate même au sanctuaire de la religion hellénique, le temple de Delphes, et en part, quand les Athéniens, dans leur détresse et leur incertitude, envoyèrent consulter l'oracle. A peine leurs deux ambassadeurs avaient-ils accompli les sacrifices accoutumés, et s'étaient-ils placés dans la chambre intérieure près de la prêtresse Aristonikê qu'aussitôt elle s'écria : *Malheureux, pourquoi vous êtes-vous assis là ? Quittez votre pays et votre ville, et fuyez au loin ! Tête, corps, pieds et mains sont également pourris : la flamme et le fer, à la suite du char syrien, vous anéantiront : non seulement votre ville, mais d'autres villes aussi, et même un grand nombre des temples des dieux, — qui suent et tremblent de peur, et prédisent, par des gouttes de sang sur leurs toits, les dures calamités imminentes. Retirez-vous du sanctuaire, avec l'âme plongée dans le deuil*².

Une réponse si terrible était rarement tombée des lèvres de la prêtresse. Les envoyés en furent atterrés, et n'osèrent pas la reporter à Athènes. Même dans leur douleur un citoyen influent de Delphes, nommé Timôn, les engagea à espérer encore — nous reconnaissons ici comme ailleurs l'action secrète exercée sur la prêtresse par ces principaux Delphiens — ; il leur conseilla de se munir des signes caractéristiques des suppliants, et de s'approcher une seconde fois de l'oracle dans l'attirail de la prière : *Ô Seigneur, nous te supplions* (dirent-ils) *d'avoir pitié de ces rameaux suppliants, et de nous dire quelque chose de plus rassurant relativement à notre pays ; sinon, nous ne quitterons pas ton sanctuaire, mais nous resterons ici jusqu'à la mort.*

Alors la prêtresse répondit : *Athênê avec toutes ses prières et toute sa sagacité ne petit fléchir Zeus Olympien*³. *Mais je te donnerai cette assurance, solide comme du diamant : quand tout le reste sera pris dans la terre de Kekrops, Zeus accorde à Athênê que le mur de bois reste seul sans être conquis, pour défendre vous et vos enfants. Ne restez pas pour attendre l'attaque des cavaliers et des fantassins du continent, mais tournez le dos et retirez-vous : vous vivrez encore pour combattre un autre jour. O divine Salamis, toi aussi tu feras périr les enfants des femmes, soit aux semailles, soit à la moisson*⁴.

Cette seconde réponse mitigeait sensiblement la première. Elle laissait ouvert quelque espoir d'échapper, bien qu'elle fût vague, ténébreuse et inintelligible ; et les envoyés l'écrivirent pour la porter à Athènes, sans cacher probablement la

¹ Hérodote, VII, 203. Cf. aussi VII, 56.

² Hérodote, VII, 140.

Le sens général et le but de l'oracle me paraissent clairs dans ce cas. C'est une sentence uniquement de désolation et de tristesse ; bien que Baehr et Schweighaeuser, avec d'autres commentateurs, s'efforcent d'y faire entrer quelque chose d'encourageant en expliquant *θυμόν* par *courage*. La traduction de Valla et de Schultz se rapproche plus de la vérité. Mais, même quand le sens général d'un oracle est évident (ce qui n'arrive presque jamais), les phrases particulières sont toujours bizarres et vagues.

³ Hérodote, VII, 141.

Comparer avec ceci la déclaration d'Apollon à Crésus de Lydia (I, 91).

⁴ Hérodote, VII, 141.

terrible sentence qui avait précédé. Quand elle fut lue au peuple, l'obscurité du sens provoqua maintes interprétations différentes. Que voulait dire *le mur de bois* ? Quelques-uns supposaient que l'acropolis elle-même, qui dans l'origine avait été entourée d'une palissade de bois, était le refuge indiqué ; mais le plus grand nombre, et entre autres la plupart de ceux qui étaient par profession interprètes de prophéties, soutenaient que le mur de bois désignait la flotte. Mais ces interprètes de profession, tout en déclarant que le dieu leur ordonnait de monter à bord, repoussaient toute idée d'un combat naval, et insistaient sur la nécessité d'abandonner l'Attique pour toujours. Les derniers vers de l'oracle, où il était dit que Salamis ferait périr les enfants des femmes, paraissait leur présager seulement un désastre dans l'issue d'un combat naval.

Telle était l'opinion de ceux qui passaient pour les meilleurs interprètes de la volonté divine. Elle s'accordait complètement avec le sentiment de désespoir régnant alors, augmenté par la terrible sentence prononcée dans le premier oracle. L'émigration vers quelque terre étrangère se présentait comme la seule espérance de salut même pour leurs personnes. Le sort d'Athènes, et celui de la Grèce en général, — qui sans Athènes aurait été sans appui, — tenaient alors à un fil, lorsque Themistoklès, le grand créateur de la flotte, s'interposa avec une égale fermeté de cœur et d'adresse pour en assurer l'usage le plus convenable. Il soutint que, si le dieu avait eu l'intention de désigner Salamis comme la scène d'un désastre naval pour les Grecs, cette île aurait été appelée dans l'oracle par quelque épithète telle que *misérable Salamis* : mais le fait qu'elle était nommé *divine Salamis* indiquait que les personnes, destinées à y périr étaient les ennemis de la Grèce, non les Grecs eux-mêmes. En conséquence, il encouragea ses compatriotes à abandonner leur ville et leur pays, et à se confier à la flotte comme étant le mur de bois recommandé par le dieu, mais avec la pleine détermination de combattre et de vaincre à bord¹. Grandes en effet étaient les conséquences qui dépendaient de cette licence hardie de conjecture exégétique. Si les Athéniens n'avaient été persuadés, par quelque apparence plausible d'explication, que le sens de l'oracle encourageait un combat naval au lieu de le défendre, dans leur abatement actuel ils auraient abandonné toute pensée de résistance.

Cependant, même avec le secours d'une interprétation encourageante, rien moins que le patriotisme et la résolution les plus invincibles aurait pu mettre les Athéniens en état de se soutenir contre les terrifiantes déclarations du dieu de Delphes, et de persévérer dans la résistance, au lieu de chercher leur salut par l'émigration. Hérodote grave expressément cette vérité dans l'esprit de ses lecteurs² ; qui plus est, il sort même de sa route pour agir ainsi, en proclamant

¹ Hérodote, VII, 143.

Il y a toute raison pour accepter comme vrai le renseignement d'Hérodote, relativement à ces oracles rendus aux Athéniens, et aux débats quant à leur explication. Ils ont dû être discutés publiquement dans l'assemblée athénienne, et Hérodote peut avoir conversé avec des personnes qui avaient entendu la discussion. Relativement à l'autre oracle qu'il dit avoir été rendu aux Spartiates, et qui dormait à entendre que Sparte devait être conquise ou qu'un roi de Sparte devait périr, nous pouvons douter avec raison qu'il existât avant la bataille des Thermopylæ (Hérodote, VII, 220).

Les écrivains plus récents, Justin (II, 12), Cornélius Nepos (c. 2) et Polyen (I, 30), font de la conduite de Themistoklès un récit inférieur à celui d'Hérodote en vivacité aussi bien qu'en exactitude.

² Hérodote, VII, 139.

Athènes comme le sauveur réel de la Grèce. Écrivant comme il le fit vers le commencement de la guerre du Péloponnèse, — à une époque où Athènes, ayant atteint le maximum de son empire, était à la fois redoutée, haïe et admirée par la plupart des États grecs, — il sait que l'opinion qu'il expose sera impopulaire parmi ses auditeurs en général, et il s'en excuse comme de quelque chose qui lui est arraché contre sa volonté par la force de l'évidence¹. Non seulement les Athéniens osèrent rester et combattre contre des forces immensément supérieures ; eux, et eux seuls, ils apportèrent dans la cause cette énergie et cette ardeur qui en assurèrent le succès², comme on le verra dans la suite.

Mais il y eut encore une troisième voie, qui ne mérite pas moins d'attention, et dans laquelle ils contribuèrent au résultat. Aussitôt que le congrès de députés se fut réuni à l'isthme de Corinthe, il devint essentiel de reconnaître quelque ville comme chargée du commandement. Par rapport aux forces de terre, personne ne songeait à contester la prééminence de Sparte ; mais, quant à la flotte, ses prétentions étaient plus contestables, puisqu'elle ne fournissait au plus que seize vaisseaux et peu ou point d'habileté nautique ; tandis qu'Athènes amenait deux tiers de toutes les forces navales, avec les meilleurs vaisseaux et les meilleurs marins. C'est sur ces raisons que fut émise d'abord l'idée qu'Athènes commanderait sur mer et Sparte sur terre ; mais la majorité des alliés manifesta une répugnance prononcée, et ils déclarèrent qu'ils ne voulaient suivre personne autre qu'un Spartiate. A l'honneur des Athéniens, ils se désistèrent de leurs prétentions aussitôt qu'ils virent que l'unité des forces confédérées à ce moment de péril serait compromise³. Pour apprécier cette abnégation généreuse d'un droit en lui-même si raisonnable, nous devons nous rappeler que l'amour de la prééminence était au nombre des attributs les plus saillants du caractère hellénique ; source féconde de leur grandeur et de leur supériorité, mais aussi en grande partie de leurs folies et de leurs crimes. Renoncer, quand l'opinion publique le demande, au droit, à la gloire et à l'honneur personnels, c'est peut-être la plus rare de toutes les vertus dans un fils d'Hellên.

Nous trouvons ainsi les Athéniens armés d'énergie pour résister jusqu'à la dernière extrémité, — préparés à voir leur pays ravagé, et à vivre aussi bien qu'à combattre à bord de leurs navires quand la nécessité le commanderait, — fournissant les deux tiers de toute la flotte, et poursuivant encore la construction de nouveaux vaisseaux jusqu'au dernier moment⁴, — donnant à la cause commune le chef le plus habile et le plus ardent, tandis qu'ils se contentent de servir, comme les autres États, sous le commandement de Sparte. Pendant

Pour l'abondance des oracles et des prophéties, émanant de maintes sources différentes qui circulaient à ce moment d'anxiété, nous pouvons comparer l'analogie de l'explosion de la guerre du Péloponnèse, décrite par l'historien contemporain (Thucydide, II, 8).

¹ Hérodote, VII, 139.

Tout le chapitre mérite une attention particulière, en ce qu'il nous met sous les yeux les sentiments de ces contemporains auxquels son histoire est adressée, et le mode de juger avec lequel ils jetaient un regard rétrospectif sur la guerre persane. On est disposé sans en avoir conscience à s'imaginer qu'un historien ancien écrit pour des hommes abstraits, et non pour des hommes de sentiment, de préjugés et d'opinion donnés. Les personnes auxquelles s'adressait Hérodote sont celles qui étaient remplies d'admiration pour Sparte, au point de lui attribuer principalement l'honneur d'avoir battu et chassé les Perses, et de soutenir que, même sans l'aide d'Athènes, les Spartiates et les Péloponnésiens réunis auraient pu défendre, et auraient défendu l'isthme de Corinthe, fortifié comme il l'était par un mur bâti exprès. Les alliés péloponnésiens de ce temps oubliaient qu'ils étaient exposés à une attaque par mer aussi bien que par terre.

² Hérodote, VII, 139.

³ Hérodote, VIII, 2, 3 ; cf. VII, 161.

⁴ Hérodote, VII, 144.

l'hiver qui précéda le moment où Xerxès quitta Sardes, le congrès de l'isthme essaya, avec peu de succès, d'amener les cités grecques à une action combinée. Parmi les villes situées au nord de l'Attique et du Péloponnèse, la plupart ou bien inclinèrent à se soumettre, comme Thèbes et la plus grande partie de la Bœôtie, ou du moins furent tièdes pour la cause de l'indépendance : tant fut, rare à ce moment critique (pour employer le langage des infortunés Plataëens cinquante-trois ans plus tard) l'effort du patriotisme hellénique résolu contre l'envahisseur¹.

Même dans l'intérieur du Péloponnèse, la puissante Argos garda une neutralité équivoque. Ce fut une des premières démarches du congrès d'envoyer des ambassadeurs spéciaux à Argos lui exposer le danger commun et solliciter sa coopération. Le résultat certain, c'est que la coopération ne fut pas obtenue, — les Argiens ne firent rien pendant toute la lutte ; mais quant à leur position réelle ou aux motifs de leur refus, des assertions contradictoires étaient parvenues aux oreilles d'Hérodote. Ils affirmaient eux-mêmes qu'ils auraient été disposés à se joindre à la cause hellénique, bien que l'oracle de Delphes eût cherché à les en dissuader, — en exigeant seulement comme condition que les Spartiates concluraient avec eux une trêve de trente années ; et qu'ils partageraient également avec Argos les honneurs du commandement. Il n'y avait pas eu probablement d'objection à la trêve proposée, il n'en fut pas fait non plus au principe de partager le commandement. Mais les Spartiates ajoutèrent qu'ils avaient deux rois, tandis que les Argiens n'en avaient qu'un ; et comme ni l'un ni l'autre des deux rois spartiates ne pouvait être privé de son vote, le roi argien pouvait seulement être admis à un troisième vote conjointement avec eux. Les Argiens (qui pensaient que même le commandement sans partage n'était rien de plus que leur ancien droit) considérèrent cette proposition comme étant simplement un empiètement insolent, et elle les irrita tellement qu'ils prièrent les envoyés de quitter leur territoire avant le coucher du soleil, préférant même une existence tributaire sous la Perse à une dégradation formelle en tant que comparés à Sparte².

Telle était l'histoire racontée par les Argiens eux-mêmes, et à laquelle n'ajoutait foi ni aucun des autres Grecs, ni Hérodote lui-même. L'opinion dominante était que les Argiens avaient des intelligences secrètes avec Xerxès. On affirmait même que c'étaient eux qui l'avaient appelé en Grèce ; comme moyen et de protection et de vengeance personnelles contre Sparte après la défaite que leur avait infligée Kleomenès. Et Hérodote lui-même croyait évidemment qu'ils *médisaient*, bien qu'il ait presque peur de le dire, et qu'il déguise son opinion sous un nuage de mots trahissant la polémique pleine de colère qui continuait sur cette question, même cinquante ans plus tard³. II est certain qu'en fait les

¹ Thucydide, III, 56.

Cette manière de voir le cas est beaucoup plus conforme à l'histoire que les vanteries des orateurs plus récents relativement au patriotisme largement répandu à cette époque. V. Démosthène, *Philipp.*, III, 37, p. 120.

² Hérodote, VII, 147-150.

³ Hérodote émet son opinion d'une manière remarquable, sans mentionner le nom des Argiens et avec une répugnance évidente. Après avoir énuméré tous les contingents grecs rassemblés pour la défense de l'isthme, et les différents habitants du Péloponnèse, classés sous le rapport ethnique, il continue en disant : — *Toutes les villes de ces sept nations, excepté celles dont j'ai parlé, se séparèrent de la cause commune ; et, s'il m'est permis de dire librement ma pensée, ils le firent par attachement pour les Mèdes* (VIII, 73). Cette assertion comprend les Argiens sans les nommer. Quand il parle des Argiens en les nommant, il n'est nullement aussi libre ni aussi catégorique : cf. VII, 152 — il ne donne pas d'opinion personnelle différente de l'allégation des Argiens eux-mêmes ; — il mentionne d'autres histoires, incompatibles avec cette allégation, mais sans en garantir

Argiens furent neutres, et une des raisons qui les déterminèrent à garder la neutralité était qu'ils ne voulaient se joindre à une levée panhellénique qu'en qualité de chefs. Mais probablement la raison plus puissante était qu'ils partageaient l'impression, alors répandue si au loin dans toute la Grèce, au sujet de la force irrésistible de l'armée qui approchait, et qu'ils voulaient se tenir prêts pour l'événement. Ils entretinrent des négociations secrètes même avec des agents persans, toutefois sans se compromettre pendant que les affaires étaient encore pendantes. D `n'est pas non plus improbable que, vexés comme ils l'étaient contre Sparte, ils n'eussent mieux aimé voir réussir les Perses, — toutes choses qui méritent bien le terme de *mêdiser*.

Le défaut de fidélité hellénique dans Argos fut justifié par les exemples semblables de la Krête et de Korkyra, lieux où se rendirent en même temps des envoyés de l'isthme. Les Krétois refusèrent de prendre aucune part à la défense commune, sur le motif d'interdiction ordonnée par l'oracle¹ ; les Korkyræens firent une promesse sans la tenir, et même sans aucune intention de la tenir. Leur neutralité était une perte sérieuse pour les Grecs, puisqu'ils pouvaient équiper une armée navale de soixante trirèmes, inférieure seulement à celle d'Athènes. C'est avec cet important contingent qu'ils s'engagèrent à rejoindre la flotte grecque, et en réalité ils partirent de Korkyra ; mais ils eurent soin de ne pas doubler le cap Malea, ni d'arriver sur le théâtre de l'action. Leur flotte resta sur la côte méridionale ou occidentale du Péloponnèse, sous prétexte d'être clouée par le temps, jusqu'à ce que le résultat décisif de la bataille de Salamis fût connu. Leur impression était que le monarque persan serait victorieux, et dans ce cas ils auraient eu le mérite de ne pas être arrivés à temps ; mais ils étaient prêts aussi à donner comme excuse plausible qu'ils avaient été retenus par les vents contraires, si le résultat tournait autrement et si les Grecs leur faisaient un reproche de leur absence². Une telle duplicité n'est pas étonnante, si nous nous rappelons que c'était la politique habituelle de Korkyra de s'isoler des confédérations helléniques³.

Les envoyés qui visitèrent Korkyra poussèrent plus loin pour accomplir leur mission auprès de Gelôn, despote de Syracuse. Quant à ce potentat, qu'Hérodote regarde comme plus puissant qu'aucun État en Grèce, j'en parlerai d'une manière plus complète dans un des chapitres suivants ; il suffit de mentionner maintenant qu'il ne donne pas de secours contre Xerxès. Il n'était pas non plus

l'exactitude ; — il avertit en général que ceux qui pensent avoir de grands motifs de se plaindre de la conduite des autres trouveraient ordinairement, par un examen impartial, que les autres ont autant de motifs de se plaindre d'eux — *Et ainsi la conduite d'Argos n'a pas été aussi mauvaise que celle d'autres*.

Au commencement de la guerre du Péloponnèse, alors que l'histoire d'Hérodote était probablement composée, les Argiens étaient dans une position particulièrement favorable. Ils ne prirent part ni pour Athènes ni pour Lacédæmone, qui toutes deux craignaient de les offenser. Un historien qui soutenait ouvertement une grave accusation de trahison contre eux dans l'ancien et mémorable combat livré contre Xerxès, était ainsi exposé à encourir la haine des deux parties en Grèce.

Les commentaires de Plutarque sur Hérodote relativement à cette question ont peu de valeur (*De Herodoti Malignit.*, c. 28, p. 863), et ils sont dans le fait injustes, puisqu'il représente la version argienne des faits comme crue universellement, ce qui évidemment n'était pas.

¹ Hérodote, VII, 169.

² Hérodote, VII, 168.

³ Thucydide, I, 32-37. Il est peut-être singulier que les envoyés corinthiens dans Thucydide ne fassent aucune allusion à la duplicité des Korkyræens par rapport à l'invasion persane, dans la vigoureuse invective qu'ils lancent contre Korkyra devant l'assemblée athénienne (Thucydide, I, 37-42). Toutefois, la conduite de Corinthe elle-même, dans la même occasion, n'était pas complètement à l'abri du reproche.

en son pouvoir de le faire, quelles qu'eussent pu être ses inclinations ; car la même année qui amena le monarque persan contre la Grèce, fut aussi choisie par les Carthaginois pour une invasion formidable en Sicile, qui retint les Grecs siciliens pour la défense de leur propre île. Il semble même probable que cette invasion simultanée avait été concertée entre les Perses et les Carthaginois¹.

Les efforts des députés des Grecs à l'isthme n'avaient ainsi procuré pour seul renfort à leur cause que quelques belles paroles des Korkyræens. Ce fut vers le moment où Xerxès se disposait à passer l'Hellespont, au commencement de 480 avant J.-C., que fut prise la première mesure, réelle de résistance, à l'instigation des Thessaliens. Bien que la grande famille thessalienne des Aleuadæ fût parmi ceux qui accompagnaient Xerxès et les plus empressés à l'appeler en Grèce, avec promesses formelles d'une soumission toute prête de la part de leurs compatriotes, — cependant il paraît que ces promesses n'avaient aucune garantie. Les Aleuadæ étaient à la tête seulement d'une minorité, peut-être même étaient-ils bannis comme les Pisistratides² ; tandis que la plupart des Thessaliens étaient disposés à résister à Xerxès, — but pour lequel ils expédièrent alors des envoyés à l'isthme³, donnant à entendre la nécessité de garder les défilés de l'Olympos, l'entrée la plus septentrionale de la Grèce. Ils offrirent leur aide cordiale pour cette défense, ajoutant qu'ils seraient forcés de faire leur soumission séparée, si on ne se rendait pas à cette demande. En conséquence, un corps de dix mille hommes d'infanterie grecque pesamment armés, sous le commandement, du Spartiate Euænetos et de l'Athénien Themistoklès, furent envoyés par mer à Alos en Achæa Phthiôtis, où ils débarquèrent et marchèrent par terre à travers l'Achæa et la Thessalia⁴. Rejoints par la cavalerie thessalienne, ils occupèrent le défilé de Tempê, par lequel passe le fleuve Pêneios pour se rendre à la mer, par une ouverture entre les monts Olympos et Ossa.

Le long, étroit et sinueux défilé de Tempê formait alors et forme encore la seule entrée, ouverte pendant tout l'hiver aussi bien que pendant l'été, de la basse Macedonia ou maritime en Thessalia. Les hautes montagnes escarpées sont si rapprochées qu'il y a à peine assez de place dans quelques endroits pour une route : il est ainsi éminemment défendable, et un petit nombre d'hommes résolus suffiraient pour y arrêter la marche de l'armée la plus nombreuse⁵. Mais les Grecs reconnurent bientôt que la position était telle qu'ils ne pouvaient pas la tenir, — d'abord parce que la puissante flotte de Xerxès pourrait débarquer des troupes derrière eux, en second lieu, parce qu'il y avait aussi une seconde entrée

¹ Hérodote, VII, 158-167. Diodore, XI, 22.

² V. Schol. ad Aristide, *Panathenaic*.

³ Hérodote, VII, 172 ; cf. c. 130.

⁴ Hérodote, VII, 173.

⁵ Hérodote, VII, 172. V. la description et le plan de Tempê dans *Dr Clarke's Travels*, vol. IV, ch. 9, p. 280, et la *Dissertation* de Kriegk, dans laquelle sont réunis et comparés tous les faits relatifs à cet intéressant défilé (*Das Thessalische Tempe*, Frankfort, 1824).

La description de Tempê dans Tite-Live (XLIII, 18 ; XLIV, 6) semble plus exacte que celle de Pline (*H. N.*, IV, 8). Nous pouvons faire remarquer que l'un et l'autre appartiennent également à des époques postérieures à la formation et à l'organisation de l'empire macédonien, quand il en vint à tenir la Grèce dans une sorte de dépendance. Les princes macédoniens après Alexandre le Grand, tout en ajoutant aux difficultés naturelles de Tempê par des fortifications, rendaient en même temps la route plus commode comme communication militaire. Du temps de Xerxès, l'art n'avait jamais mis la main à ces difficultés naturelles, et elles étaient sans doute beaucoup plus grandes.

La route actuelle à travers le défilé a environ treize pieds en largeur (3 m.) dans sa partie la plus étroite, et entre quinze et vingt (4 - 6 m.) ; — ailleurs, le passage a environ cinq milles (8 kil.) de longueur (Kriegk, p. 21-33).

passable en été, de la haute Macedonia en Thessalia, par les défilés des montagnes qui se trouvaient sur la chaîne de l'Olympos, entrée qui traversait le pays des Perrhæbiens et venait en Thessalia, près de Gonnos, vers l'endroit où le défilé de Tempê commence à se resserrer. C'était, en effet, par ce second défilé, en échappant aux difficultés insurmontables de Tempê, que devait se faire la marche des Perses en avant, sous les auspices d'Alexandre, roi de Macédoine, leur tributaire et actif à les servir. Ce prince envoya une communication du fait aux Grecs de Tempê, les avertissant qu'ils seraient foulés aux pieds par l'innombrable armée qui approchait, et les pressant de renoncer à leur position sans espoir¹. Il passait pour un ami, et probablement A croyait lui-même agir comme tel en dissuadant les Grecs de faire à la Perse une guerre inutile ; mais il était, en réalité, un médiateur très dangereux ; et comme tel les Spartiates avaient de bonnes raisons pour le craindre, dans une seconde intervention dont il sera question plus longuement ci-après². Dans la présente occasion, les chefs grecs ignoraient complètement l'existence d'une autre entrée en Thessalia, outre Tempê, avant leur arrivée dans ce pays. Peut-être aurait-il été possible de défendre les deux entrées à la fois, et en considérant de quelle immense importance il était d'arrêter la marche des Perses à la frontière de la Hellas, la tentative aurait valu quelque risque. Toutefois, si grande fut l'alarme causée par la découverte inattendue, qui justifiait ou semblait justifier l'avis amical d'Alexandre, qu'ils ne restèrent qu'un petit nombre de jours à Tempê, puis retournèrent aussitôt à leurs vaisseaux et regagnèrent par mer l'isthme de Corinthe, — à peu près au moment où Xerxès traversait l'Hellespont³.

Cette retraite précipitée amena des conséquences extrêmement désastreuses et décourageantes. Elle paraissait laisser toute la Hellas au nord du mont Kithærôn et du territoire de la Mégaris sans défense, et elle servit ou de raison ou de prétexte à la majorité des États grecs, au nord de cette frontière, pour faire leur soumission à Xerxès, ce que quelques-uns d'entre eux avaient commencé à faire auparavant⁴. Quand Xerxès, dans le cours de sa marche, atteignit le golfe Thermaïque, en vue de l'Olympos et de l'Ossa, les hérauts qu'il avait envoyés de Sardes lui apportèrent des signes de soumission que lui envoyait un tiers du nom hellénique, — Thessaliens, Dolopes, Enianes, Perrhæbiens, Magnètes, Lokriens, Dôriens, Meliens, Achæens Phthiôtes et Bœôtiens. Parmi ces derniers est comprise Thèbes, mais ni Thespiæ ni Platée. Les Thessaliens, en particulier, non seulement se soumirent, mais manifestèrent un zèle actif, et rendirent beaucoup de services à la cause de Xerxès, stimulés par les Aleuadæ, dont le parti devint alors prédominant ; ils furent probablement indignés de la retraite précipitée de ceux qui étaient venus pour les défendre⁵.

Si les Grecs avaient été en état de conserver les défilés de l'Olympos et de l'Ossa, toute cette fraction septentrionale aurait été amenée à prendre part à la résistance, au lieu de devenir l'auxiliaire de l'envahisseur. Pendant les six semaines ou les deux mois qui s'écoulèrent entre la retraite des Grecs de Tempê et l'arrivée de Xerxès à Therma, aucun nouveau plan de défense ne fut encore complètement organisé ; car ce fut seulement quand la nouvelle de cette arrivée

¹ Hérodote, VII, 173.

² Hérodote, VIII, 140-143.

³ Hérodote, VII, 173-174.

⁴ Diodore, XI, 3.

⁵ Hérodote, VII, 131, 132, 174.

parvint à l'isthme, que l'armée et la flotte grecques firent un mouvement en avant pour occuper les Thermopylæ et Artemision¹.

FIN DU SIXIÈME VOLUME

¹ Hérodote, VII, 177.